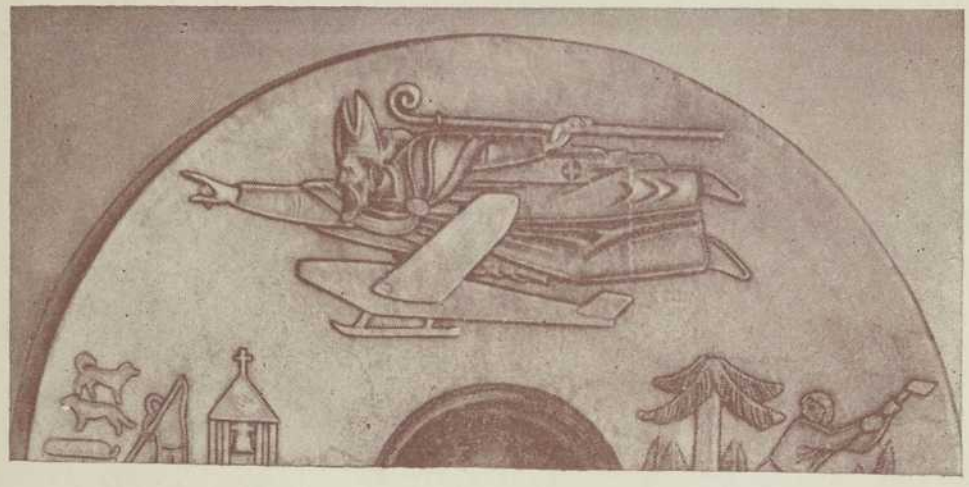
CINQUANTE ANS AU PAYS DES NEIGES



III

L'Évêque volant

par

Mgr Gabriel BREYNAT, o.m.i.

Archevêque titulaire de Garella
premier Vicaire Apostolique du Mackenzie

FIDES

LIBRAIRIE DÉOM

CINQUANTE ANS
AU PAYS DES NEIGES

Monseigneur Gabriel BREYNAT, o.m.i.

Archevêque titulaire de Garella,
Premier Vicaire Apostolique du Mackenzie.

CINQUANTE ANS AU PAYS DES NEIGES

III

L'ÉVÊQUE VOLANT

FIDES

25 est, rue Saint-Jacques
MONTRÉAL
1948

Nihil obstat : Montréal, le 20 avril 1948.
Eugène GUÉRIN, o.m.i., Provincial.

Imprimatur : Montréal, le 20 avril 1948.
Albert VALOIS, vicaire général.

BV
2813
B7A3
1945
V.3

FIDES à l'étranger

Rua Formosa 91, Sao Paulo, Brésil.
5, rue de Mézières, Paris VI^e^, France.
325 Lincoln Way West, South Bend 5, Ind., U.S.A.
32, Route de Mons, Marchienne-au-Pont, Belgique.

B. Q. R.
NO. 6195

ERRATA

page 75. — Au lieu de « Sans plus parler »
lire : « Sans plus tarder ».

page 97. — Au lieu de « évêque de Taïkan »
lire : « évêque de Taïkou ».

page 202. — Au lieu de : « la coque de bois est recouverte de fer »
lire : « la coque en pin jaune est recouverte de *bois de fer* ».

page 217. — Au lieu de « Arsène Leroy »
lire : « Arsène Henry ».

page 257. — Au lieu de « expédition Birol »
lire : « expédition Byrol ».

NOTE : L'auteur regrette que le dernier chapitre de ce volume ne soit pas complet, et cela, entre autres choses, du fait que sa santé et son éloignement ne lui aient pas permis d'y inclure le texte même de sa supplique au Souverain Pontife sollicitant sa mise à la retraite. Cette supplique, plus explicite que sa lettre à Son Excellence Mgr le Délégué apostolique, sera publiée dans la prochaine édition de ses mémoires.

À Saint Joseph,

notre céleste Procureur,

dont la fidèle et généreuse assistance

a permis le développement

de nos chères missions du Mackenzie.

En filial hommage

de gratitude.

INTRODUCTION

L'illustration qui orne le frontispice de ce troisième et dernier volume de mes Mémoires reproduit la partie supérieure d'un des cartouches qui se trouvent sur les quatre grandes portes du salon de réception, à l'Ambassade de France à Ottawa.

C'est Son Excellence M. le Comte de Dompierre, ministre de France au Canada, qui présida à la construction de ce magnifique palais. Il voulut faire commémorer, sur chacun des cartouches mentionnés ci-dessus, l'action civilisatrice de la France sous ses principaux aspects.

A cette action civilisatrice les missionnaires catholiques ont certainement contribué pour une large part. Aussi, dans la pensée du ministre de France, parut-il convenir de consacrer un des quatre médaillons à l'évocation des activités missionnaires de ses compatriotes. Et afin de montrer que cette activité avait su mettre au service de l'apostolat les inventions les plus modernes pour atteindre l'extrême Nord canadien, l'humble évêque oblat qui, de l'Atlantique au Pacifique, était connu sous le nom de *Flying Bishop* (l'Evêque Volant) fut choisi pour symboliser cette activité.

Un maître artiste de Paris, M. Robert Cami, conçut et réalisa sur le bronze l'idée originale dont le lecteur trouvera la pleine reproduction parmi les illustrations que lui offre ce volume.

Les chapitres qu'on va lire complètent donc les souvenirs d'une vie de « Cinquante ans au pays des neiges ».

130971

Ils racontent, au cours du récit de nos activités apostoliques et des fondations de nos missions parmi les Esquimaux depuis l'année 1921 jusqu'à ma démission en 1943, comment le premier avion à s'aventurer dans nos immenses solitudes paya rançon pour son audace en brisant son hélice sur les glaçons du Mackenzie, en face de notre mission du Sacré-Cœur au Fort Simpson.

D'autres avions suivraient. Leurs succès provoqueraient une concurrence dont seraient heureux de bénéficier les pionniers du Nord. Bien vite, par la voie des airs, s'organisa un service postal régulier, plus rapide et plus fréquent que celui jusqu'alors assuré par les traînes à chevaux et les traînes à chiens en hiver, et quelques rares bateaux en été.

Ce fut l'occasion d'un vrai bouleversement dans les communications entre le Nord et le Sud. Des explorateurs hardis en profitèrent pour accourir à la recherche de minerais précieux, dont la présence n'était encore guère que soupçonnée dans ces régions couvertes de neige et de glace huit mois de l'année.

Le Vicaire Apostolique du Mackenzie ne crut pas pouvoir rester en arrière. Après plusieurs expériences intéressantes, qui lui valurent son titre de « *Flying Bishop* », il n'hésita pas à se lancer lui-même dans l'organisation d'un service aérien pour la visite et l'approvisionnement de ses missions jusque vers l'océan Glacial. Le récit de cette aventure intéressera sans doute le lecteur. D'avance, appel est fait à sa bienveillance.

*
* *

De nouveau je crois devoir adresser un bien cordial merci à tous mes chers missionnaires pour leur empresse-

ment à me fournir documents et récits qui m'ont grandement facilité la rédaction de ce volume. Un merci tout spécial revient à notre chancelier, le R.P. Gilles Mousseau, o.m.i., dont la fidèle et inlassable coopération nous a été si précieuse.

Avouerai-je qu'après avoir, dans un dernier chapitre, raconté dans quelles circonstances j'ai été amené à solliciter ma mise à la retraite, j'éprouvais une telle fatigue que je ne me sentais pas le courage de relire mon manuscrit. Sur l'invitation de notre nouveau Supérieur Général, le T.R.P. Léo Deschâtelets, alors Provincial de l'Est du Canada, le R.P. Eugène Nadeau, auteur de plusieurs ouvrages très estimés et rédacteur des si populaires Annales de Notre-Dame du Cap, a bien voulu accepter de me remplacer pour les corrections à faire et la surveillance du travail d'imprimerie, ainsi que pour le choix des illustrations de ces pages. Je le prie d'agréer l'affectueux hommage de ma profonde reconnaissance.

Qu'il me soit enfin permis d'ajouter que ce dernier volume de mes Mémoires est dédié, en filial hommage de gratitude personnelle et de gratitude de tous les missionnaires du Mackenzie, à notre céleste procureur, le grand saint Joseph, dont la fidèle et généreuse assistance a permis le développement de nos chères missions indiennes et esquimaudes, tel que raconté en toute simplicité dans les trois volumes de « Cinquante ans au pays des neiges ».

† GABRIEL BREYNAT, O.M.I.
Archevêque titulaire de Garella.

CHAPITRE PREMIER

Nos ermites du Barren Land — Le traité avec les Indigènes (Loucheux, Peaux-de-Lièvre et Esclaves) — Les Territoires s'organisent.

L'année 1921 me trouva en Europe, occupé, suivant l'exemple de mes prédécesseurs, à la visite des familles de mes missionnaires. Ces familles sont évidemment dispersées dans les diverses provinces de France, voire même en Belgique et en Allemagne.

Quelles consolations pour le papa, la maman, les frères, les sœurs, toute la famille et les amis, d'entendre l'évêque même du cher missionnaire qui peine et se dévoue dans les régions polaires, parler de ce dernier, de sa santé, de son genre de vie, de ses voyages, de son ministère, de ses ouailles, et surtout laisser entrevoir une visite au pays natal dans un avenir plus ou moins rapproché...

Et puis, combien sont heureux les missionnaires eux-mêmes, au retour de leur évêque, d'avoir des nouvelles, *de visu,* de ces êtres toujours chers qu'ils n'ont quittés que par amour de Dieu et des âmes ! Sans compter qu'une connaissance personnelle de la famille permettra à l'évêque de s'associer plus intimement aux joies et aux épreuves de chacun de ses collaborateurs.

Il me reste encore deux mois avant de retourner dans mes missions. Accompagné du R. P. Antonin Guinet, o.m.i., provincial du Midi, je crois devoir en profiter pour donner une série de conférences dans les collèges

et séminaires des diocèses les plus riches en vocations. Evêques et supérieurs des diverses institutions nous reçoivent avec la plus grande bienveillance et la plus exquise délicatesse, tandis que les élèves, dans leur jeune enthousiasme, écoutent le conférencier avec une attention soutenue. Au Maître de la moisson de susciter les recrues solides dont les missions ont partout un besoin si pressant.

Dans le cours de mes constantes pérégrinations, ma pensée s'envole souvent vers toutes nos missions, mais mes préoccupations vont surtout à notre benjamine du « Barren Land ». Que deviennent nos deux ermites, le P. Pierre Fallaize et le F. Benoît Meyer ?

Quelque peu avant mon départ de France, j'ai enfin la grande joie de recevoir des nouvelles. Une longue lettre du 2-22 janvier m'annonce que les santés sont bonnes : n'est-ce pas l'essentiel ?... Le bon Frère a bien traversé une crise assez pénible, troublé qu'il était par la pensée que le R.P. Joseph Frapsauce ne se serait pas noyé, s'il fût resté lui-même auprès de lui au lieu de descendre au Fort Norman. Un éloignement du lieu de la tragédie et un changement d'occupations s'imposaient. Le P. Fallaize devant descendre lui-même au Fort Norman — voyage d'une trentaine de jours avec les chiens, aller et retour, — pour recevoir le courrier et passer quelques jours auprès d'un confrère de sacerdoce, il fut décidé que le Frère irait dans le « Barren Land », dans le voisinage des Esquimaux, et s'occuperait à la chasse.

« A mon retour à la mission du Rosaire, ajoute mon correspondant, les Esquimaux vont aller à la mer : j'ai envie de les suivre. »

A ce projet, j'applaudis de tout mon cœur, avec enthousiasme. Voilà dix ans que nous essayons de nous établir chez les Esquimaux des environs de la Copper-

mine. Trois de nos missionnaires sont tombés à la tâche : que de précieuses expériences perdues pour nous ! Le cher P. Fallaize commence à se familiariser avec les difficultés de la langue, le caractère des gens, leur genre de vie dans ces pays désolés. Par sa patience, son égalité d'humeur, sa bonhomie, sa façon de répondre par un franc sourire aux questions et situations embarrassantes, il s'est attiré bien des sympathies ; son ministère est visiblement béni de Dieu et produit des fruits très encourageants pour l'avenir. N'approcherions-nous pas de l'heure de la grâce ?

Mais par ailleurs n'est-ce pas une imprudence que de laisser notre pauvre missionnaire s'aventurer tout seul avec les Esquimaux, dont plusieurs sont des meurtriers invétérés, sur cette terre mystérieuse du « Barren Land », royaume du froid et des poudreries, où la nature se montre si avare de ses dons !... La terre, maudite de Dieu à la suite du péché, ne devait produire que ronces et épines. Celle-ci ne produit même pas cela : elle ne produit rien, ou à peu près rien... La végétation n'atteint pas trois pouces, sauf parfois au fond des vallons, où de courageux petits saules rabougris, tordus et demi-morts, s'élèvent à deux ou trois pieds. Souvent, sur de grandes étendues, on ne voit que la roche nue, dépourvue même de mousse et de lichen. « Si l'on grimpe sur une hauteur un peu élevée, pour avoir une vue d'ensemble, on aperçoit un chaos indescriptible de collines escarpées et de vallons profonds, de rochers tourmentés, de petits lacs, de ruisseaux et de ravins. On dirait que les Anges, préposés à la formation de cette partie du monde, se sont pressés d'en jeter les éléments pêle-mêle et les ont ensuite abandonnés dans le plus beau désordre. » [1]

---

1. Lettre du père Fallaize, 2-22 janvier 1921.

Mais le courage de notre apôtre, soutenu par son esprit de foi, est à la hauteur des difficultés. L'Evangile ne doit-il pas être porté « jusqu'aux extrémités du monde » ?... Que Dieu inspire donc son oblat dans la décision à prendre ! Qu'Il bénisse et féconde la générosité de son zèle pour le salut des âmes !

*
* *

A mon arrivée à Ottawa, le docteur Scott, surintendant-adjoint des Affaires Indiennes, m'apprend que, à la suite de la découverte de pétrole au Fort Norman et dans le but d'éviter tout conflit entre Indiens et Blancs, le Gouvernement a décidé de négocier, par traité, la cession, par les Indiens, de leurs droits de premiers occupants.

« Nous vous serions très reconnaissants, ajoute-t-il, de vouloir bien accepter de vous joindre à la Commission Royale qui va être chargée, dès cet été, de négocier le traité avec les Indigènes. Votre influence sur ces derniers nous sera d'un grand secours pour assurer le succès... »

Comment refuser ?... N'est-ce point là, en face de nos protestants, dont le *bishop* n'est point l'objet de la même attention, une marque d'estime peu ordinaire et une reconnaissance publique de l'influence prépondérante des missionnaires catholiques sur ces populations indigènes que le Gouvernement veut se rendre favorables ?

Comme je tiens à ce que mon ministère souffre le moins possible du service demandé, il est convenu que je prendrai les devants jusqu'à notre mission de la Providence. C'est en effet le centre de réunion de la première bande d'Indiens auxquels le traité doit être offert. A ce

poste, je me joindrai à Monsieur H. A. Conroy, Commissaire Royal, et à sa suite.

Dans chacune des autres missions qui seront visitées, tout loisir me sera laissé pour m'occuper de mes missionnaires, ainsi que des intérêts spirituels de leurs ouailles.

Enfin ! après huit mois d'absence, j'arrive au Fort Smith vers la mi-juin, en compagnie de notre procureur, le P. Camille Lefebvre, et une nouvelle recrue, le P. Joseph Trocellier. Dieu merci ! tout le personnel de la mission et de l'hôpital est en excellente santé. Pères, frères et religieuses s'appliquent à faire honneur à la confiance de leur évêque. Il en sera ainsi dans toutes les autres missions, au cours de ma visite.

Vraiment, quelle consolation d'avoir un tel personnel, animé d'un si grand esprit de foi, de renoncement, et de tant de générosité !

Rien de particulier à signaler jusqu'à la Providence. Mais là quel pénible événement ! Un Indien, serviteur de la mission, a tué sa femme et son enfant dans une crise de jalousie. Son Honneur le magistrat stipendiaire Lucien Dubuc a été envoyé d'Edmonton, avec l'escorte requise, afin de juger le cas. C'est la première fois qu'une cour de justice se tient dans le Mackenzie.

Je n'ai point à entrer dans le détail du procès. Qu'il me suffise de mentionner que, à l'unanimité, le jury a rendu son verdict de double homicide. Le meurtrier reconnut alors son crime et demanda pardon. Condamné à mort, il fut pendu au Fort Smith le 1er novembre suivant. [2]

Les membres de la Commission Royale du traité — traité qui portera officiellement le numéro 11 — arrivè-

2. Copie du jugement, signée par son Honneur le Juge Dubuc, se trouve aux archives du Fort Smith.

rent à la Providence le 20 juin. Le 25, commencèrent les pourparlers avec les Indiens. Il y eut tout de suite élection du chef et des sous-chefs. Puis lecture fut donnée, avec explications appropriées, par le Commissaire, du texte du traité, apporté d'Ottawa et prêt à recevoir les signatures.

Ayant, dans mon premier volume, donné une analyse des concessions faites par le Gouvernement en retour de l'abandon par les Indiens de leurs droits à leurs terres et à toutes les richesses naturelles du pays, une analyse aussi des obligations assumées par les Indiens envers le Gouvernement, je crois inutile d'y revenir. [3] Le même cérémonial, les mêmes objections, les mêmes promesses se renouvelèrent dans chacun des postes visités jusqu'à Mc Pherson. Partout le traité fut finalement accepté et de bon cœur par les Indiens, alléchés qu'ils étaient par l'appât de douze dollars par tête qui leur étaient offerts, sur-le-champ, comme compensation initiale de l'abandon de leurs droits à la Couronne. [4]

La plupart n'avaient jamais vu de dollar ; le grand nombre en tout cas n'avaient jamais palpé aucun de ces petits bouts de papier vert qui donnaient accès dans tous les magasins et qui ne manquaient jamais de provoquer de beaux sourires sur le visage des marchands... Vite, les Indiens s'en débarrassèrent en échange d'articles plus solides et surtout plus pratiques pour eux : thé et tabac d'abord, puis farine, lard, sucre, etc. Jamais telle abondance n'avait réjoui les loges indiennes ! Aussi, festins

---

3. Le texte du traité actuel est, à peu de chose près, identique à celui du traité conclu avec les Cris et les Montagnais du sud en 1889. Le seul changement est le suivant : au lieu d'un dollar annuel, en articles de pêche et de chasse, accordé à chaque chef de famille, le Gouvernement s'engage à en donner pour une valeur de trois dollars.

4. Les Indiens reçoivent maintenant une annuité de cinq dollars.

et danses se multipliaient-ils pour attester l'allégresse commune... en attendant la prochaine disette !

*
* *

Grande déception à notre arrivée au Fort Norman ! Le cher P. Fallaize était bien venu en mai. Mais, ne pouvant attendre plus longtemps, il avait profité d'une excellente occasion pour remonter au Lac d'Ours avec son approvisionnement annuel. Une lettre laissée entre les mains du P. Houssais, directeur de la mission, m'exposait ses projets pour l'hiver et ses suggestions pour l'avenir, suggestions, comme toujours, pleines de sagesse. Il ne me parlait pas de lui-même. De son compagnon, le F. Meyer, il me disait : « Il est resté quatre mois dans le « Barren Land ». Il y a vu beaucoup plus d'Esquimaux que moi. Pendant un temps, la misère ne lui a pas manqué. A défaut d'autre nourriture, il a mangé de la « vache enragée... » Puis il a eu la chance de tuer un renard argenté et quelques caribous. Il semble être très bien maintenant » (Lettre du 14 juillet). Mais vaines ont été jusqu'ici toutes les recherches en vue de retrouver le corps du pauvre P. Frapsauce. Deux de ses chiens seulement et la traîne ont été retrouvés... »

Dans chaque mission, j'eus tout le temps nécessaire pour m'occuper de nos Indiens. Nos bons Loucheux, à la rivière Rouge Arctique, se signalèrent comme toujours par leur empressement à toutes les cérémonies et par leur piété à l'église. A noter le charmant petit fait suivant. Au moment où je prenais dans le ciboire et présentais l'hostie à une bonne femme indienne, agenouillée à la sainte table avec son bébé sur le bras, l'enfant, avec un délicieux sourire, tendit la main comme pour en deman-

der sa part. Il la retira vivement en me voyant déposer l'hostie sur les lèvres de sa mère. Puis, son visage prit une expression tout angélique, comme s'il eût pressenti l'auguste mystère. Pendant que l'heureuse maman emportait son double trésor — son Dieu et son enfant — celui-ci penchait doucement sa petite tête sur son sein. A deux, comme l'action de grâces dut être agréable au bon Jésus !

Durant mon sermon, j'annonçai aux Indiens que leur missionnaire, le P. Jules Lécuyer, allait les quitter afin d'aller revoir ses vieux parents. « En esprit, ajoutai-je, vous assisterez et vous communierez tous les jours à la messe de votre Père et à la mienne. Nous resterons ainsi continuellement unis en Dieu... »

« Ces paroles nous ont fait du bien, vint me dire un des anciens, au sortir de l'église ; elles nous consoleront du départ de notre priant et nous garderont le cœur fort... » Puis, tout d'un coup, m'interpellant :

— Me connais-tu ?... me dit-il.

— Assurément, lui répondis-je.

— Eh bien ! je m'appelle Pierre, ne l'oublie pas. Tous les jours prie bien le Puissant Bon pour qu'il nous conserve et que Pierre puisse vous revoir tous les deux... »

Désirant posséder l'avis d'un expert en ce qui regarde les Peaux-de-Lièvre des Forts Norman et Good Hope, j'avais écrit au P. Gabriel Houssais, qui leur a consacré près de cinquante ans de sa vie missionnaire. « Les Peaux-de-Lièvre, m'a-t-il répondu, n'ont point de défauts, ils n'ont que des qualités... On ne voit pas les défauts !... » Je crois bien que le cœur du cher Père s'illusionne bien quelque peu sur ces enfants des bois. Il les aime tant !... Il reconnaît cependant qu'ils sont trop passionnés pour la danse et le jeu ; ils sont imprévoyants aussi. Il est vrai que les Peaux-de-Lièvre sont plus affectueux, plus démonstratifs que les Montagnais et surtout que les Es-

claves, et ils font de bons chrétiens. Malheureusement, comme tous les Indiens, ils ont plus ou moins perdu, au contact des Blancs, de leur simplicité première et de leur honnêteté naturelle.

Leur nom leur vient du fait que jadis leurs vêtements étaient faits avec des lanières de peaux de lièvre nattées toutes d'une pièce. Vêtements très chauds, on le conçoit, mais vrais nids à vermine...

*
* *

Disons maintenant quelques mots sur les Indiens appartenant à la tribu des Esclaves. Leur habitat est situé à l'est des Montagnes et s'étend du Fort Wrigley, au nord, à la Rivière-au-foin, au sud.

Etymologiquement, leur nom : « Elnari » [5], indéfini actif habituel du verbe « resna », *je vis,* peut se traduire comme suit : « Ceux qu'on laisse vivre », comme n'étant pas redoutés en temps de guerre. [6]

Mgr Grouard, étant encore simple prêtre-missionnaire au Fort des Liards, écrivait d'eux en 1871 : « Les Esclaves n'ont pas grands vices ; mais ils n'ont pas de grandes vertus non plus. Ils sont mous, lents, paresseux pour la prière... » Disons tout de suite que, depuis 1871, un grand progrès est à signaler, au point de vue religieux. Nous comptons parmi les Esclaves beaucoup d'excellents chrétiens. Plusieurs ont eu à souffrir pour leur foi et ont fait preuve d'une endurance admirable. Sur la rivière des

---

5. Prononcer le « r » en grasseyant. Même remarque pour le verbe « resna » qui suit.

6. C'est Mgr Grouard lui-même, le plus grand expert en philologie des langues dénées, qui me donna cette explication, que confirmèrent depuis mes connaissances personnelles de la langue montagnaise.

Liards même, dont les habitants formaient les paroissiens de Mgr Grouard, jamais aucun ministre protestant n'a réussi à s'installer, malgré l'appât de présents généreux. Actuellement, en 1946, nous avons au juniorat des Oblats, à Edmonton, un enfant de notre école de la Providence, provenant de cette tribu et qui poursuit ses études en vue de la prêtrise. Réussira-t-il ?... L'avenir le dira. En attendant, il est un des premiers de sa classe.

Complétant la description du caractère des Esclaves, le P. Jean-Louis Michel, supérieur de notre mission au Fort Providence, ajoute : « Les Esclaves, actuellement encore et en trop grand nombre, souffrent de ce que l'on appelle un « complexe d'infériorité ». Ils n'ont ni la fière conscience d'eux-mêmes qu'affichent les Montagnais, ni la loquacité gouailleuse des Peaux-de-Lièvre, ni ne nourrissent une grande ambition d'améliorer leur sort. Naturellement apathiques, silencieux et timides, ils sont peu démonstratifs et supportent, sans trop de récriminations, d'être supplantés par de nouveaux venus. Ils rappellent ces écoliers qui, parce qu'ils n'ont jamais dépassé la moyenne de leur classe, s'accommodent volontiers des derniers bancs, laissant aux mieux doués tout l'honneur des premières places et des palmarès. » [7]

*
* *

Notre retour du Bas-Mackenzie s'est effectué sans accident ni incident sur le bateau de la Commission Royale. Nous voici à l'embouchure de la Rivière-au-foin, où se trouve notre mission Sainte-Anne. Il s'agit maintenant de traverser le Grand Lac des Esclaves pour nous rendre chez les Plats-Côtés-de-Chien du Fort Ræ. Notre bateau, — simple *scow* à fond plat, — avec sa super-

7. Notes inédites du père Michel sur les Esclaves.

structure qui donne l'illusion d'une maison, ne peut être risqué au milieu des tempêtes, fréquentes dans le mois d'août, et qui se déchaînent si subitement sur cette mer intérieure qu'est notre Grand Lac. Le cas a été prévu : le schooner de la compagnie de la Baie d'Hudson, le *Fort Ræ,* spécialement construit pour affronter ces tempêtes et assurer le service des transports, est là qui nous attend. Il nous transportera sains et saufs au Fort Ræ. Les pourparlers avec les Indiens de l'endroit auront lieu tout de suite et, dès le 22 août, le traité sera signé en due forme. Le 25, nous serons de retour au Fort Résolution.

La Commission Royale y retrouve son bateau, amené par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le cher monsieur Conroy, qui est pour moi un vieil ami, m'exprime sa reconnaissance en termes des plus flatteurs [8] et, après une chaude poignée de mains, il poursuit son voyage vers le Fort Smith puis Ottawa.

Personnellement, je crois sage de m'arrêter quelques jours à notre mission de Résolution ; un gros courrier m'y attend. Il faudra aussi dresser, avec mon vicaire général, le P. Alphonse Duport, le plan de nos travaux pour l'année. Je trouve une grande et agréable nouvelle dans mon courrier : une lettre de Rome m'apprend que le Pape, acquiesçant à ma demande, a bien voulu nous donner comme patron spécial du Vicariat, l'archange saint Gabriel. On sait que ce nom signifie : « Force de Dieu » ... Combien, de plus en plus, nous avons besoin de la force d'en-haut pour tenir bon et progresser à la

8. Dans son rapport officiel, M. Conroy a cru devoir me rendre le témoignage suivant : « J'ai été très heureux d'avoir la compagnie de Sa Seigneurie Bishop Breynat, qui jouit d'une influence considérable sur les Indiens du Nord, et je tiens à consigner ici combien j'ai apprécié ses services et l'hospitalité réservée dans ses missions à ma personne et à mon personnel. » (TREATY, No 11, H. D. CONROY, commissaire, p. 5.)

tâche confiée à notre esprit de foi et à notre zèle par l'Eglise et la Congrégation, pour continuer les bons combats qui, dans la pensée divine, doivent assurer l'extension du règne du Sacré-Cœur *usque ad extremum terræ :* jusqu'aux extrémités du monde habité !

Après une bonne quinzaine de jours de travail et de vie de famille au sein de notre fervente communauté de Saint-Joseph, auprès de nos chères Sœurs Grises et de leurs enfants, le *Saint-Gabriel,* petit bateau à essence, récemment construit, m'emporte au Fort Smith, avec notre procureur, le P. Lefebvre.

En notre absence, afin de faire face aux besoins nouveaux créés par la découverte de mines et par l'afflux des Blancs que cette découverte allait attirer, s'était ouvert au Fort Smith, sous la direction du major L. T. Burwash, un bureau d'enregistrement des concessions minières, avec annexe pour tout ce qui concernait les bois et les terres de la Couronne.

Une succursale fut en même temps établie au Fort Norman, et une seconde au Grand-Lac-d'Ours. Mesure très sage, de la part du Gouvernement d'Ottawa, que cet embryon d'administration civile dans les Territoires du Nord-Ouest !

En 1923, M. J. A. McDougall deviendra agent en charge de tout le district du Mackenzie. Ce sera un pas de plus dans l'organisation d'une administration locale désirée par tous. Cette administration se développera au fur et à mesure de la découverte des mines et de l'arrivée d'un plus grand nombre d'immigrants.

Je suis heureux de pouvoir rendre ce témoignage aux représentants du Gouvernement au Fort Smith : Nos relations avec eux ont été généralement empreintes d'une cordialité et d'un esprit de collaboration dont le peuple — Blancs et indigènes, — n'a pas été le dernier à bénéficier.

Chapitre II

Tournée de recrutement dans Québec — Visite des missions — Comment le père Fouquet « démarie » — Découverte des restes du père Frapsauce — À Fort Rae.

Vers la fin de septembre, en compagnie du R.P. Camille Lefebvre, je fais route vers Edmonton, Ottawa et Montréal.

Parmi les affaires qui m'appellent hors du vicariat, il en est une qui doit être réglée d'urgence. L'année précédente, le petit steamer *Saint-Joseph,* emporté par une de nos terribles tempêtes d'automne, a été jeté au fond d'une baie et rendu inutilisable, à quarante milles de la mission Saint-Joseph du Fort Résolution. Une petite chaloupe avec moteur à essence, employée, faute de mieux, à achever le transport de la pêche d'automne, a été elle-même, avec son ancre, jetée au fond d'une autre baie, en face de la mission. Elle s'y est enlisée dans deux pieds de sable. Les bœufs de la mission — seul attelage disponible — ont réussi à l'en retirer toutefois sans trop de dommage. Elle pourrait encore rendre de petits services. Mais impossible de compter désormais sur elle pour les gros travaux. Il fallait donc aviser à remplacer les deux embarcations.

A Ottawa, j'eus à traiter avec le Gouvernement des intérêts de nos Indiens, intérêts mis en danger par l'arri-

vée des Blancs. Le danger était évident : il était urgent de prendre des mesures préventives. [1]

A Montréal, j'avais à rencontrer, avec notre procureur, nos différents fournisseurs afin d'assurer, pour l'année suivante, à nos missionnaires et à nos institutions un approvisionnement aussi abondant que le permettaient nos ressources.

Tout ce travail achevé, je décidai d'employer l'hiver à une tournée de conférences, en quête d'aspirants frères convers. Avec le développement de nos œuvres, un besoin de plus en plus pressant se faisait sentir d'un plus grand nombre de ces précieux auxiliaires des missionnaires, si justement appelés *apôtres inconnus.*

Le bon cardinal Bégin voulut bien m'encourager dans ce projet. Sans plus tarder, une lettre publiée dans l'*Action Catholique* annonça ma visite dans les paroisses de son diocèse. Mais quelque insuffisantes que fussent les ressources de nos missions, il était bien spécifié que cette tournée de conférences n'avait point pour but de recueillir des aumônes. Il n'y aurait pas de quête. Il s'agissait uniquement de trouver des bras et des cœurs généreux, bien décidés à venir coopérer avec nos missionnaires au salut des âmes, sans salaire et uniquement pour l'amour de Dieu.

Le R.P. Georges-E. Villeneuve, o.m.i., provincial des Oblats de Montréal, consentit volontiers à me donner

---

1. En 1923, le Gouvernement établit, dans ce but, d'immenses réserves de chasse en faveur des Indiens et des Métis vivant le même genre de vie. Les Blancs y ont libre accès pour prospecter. Il ne leur est pas permis cependant de toucher aux animaux à fourrure ou de fenaison. Ont été respectés toutefois les droits des trappeurs blancs déjà installés sur les terres réservées. D'autres mesures très sages furent aussi prises pour prévenir l'extinction des différentes espèces. Pour plus de renseignements, cf : *The North West Territories, Administration and Development,* Bureau of the North West Territories, Ottawa, 1944.

le père Albert Lortie comme compagnon. Prédicateur justement renommé, ce dernier connaissait bien la plupart des paroisses de la province de Québec. Aussi eut-il vite fait de préparer notre itinéraire. Et nous voilà en route, en plein hiver !... Le plus souvent le voyage se fera en traîneau, visage au vent, parfois par 20 et 30 degrés F. sous zéro et, au surplus, sur des chemins passablement enneigés. Certains jours nous visiterons deux paroisses : double conférence par conséquent.

Notre programme prévoyait une instruction d'un quart d'heure, par mon compagnon, sur la vie religieuse et ses obligations. Je montais alors en chaire et parlais sur nos missions, racontant force anecdotes afin de bien exposer, devant nos auditeurs, le genre de vie, les travaux, les épreuves, les consolations réservés à tout aspirant apôtre dans les solitudes du grand nord. Une soixantaine de conférences furent ainsi données dans autant de paroisses ou collèges visités.

Qu'il me soit permis de noter seulement le petit fait suivant. Il nous amusa beaucoup alors. Nous avions déjà parlé dans un certain nombre de paroisses. Aucun aspirant cependant ne s'était encore montré. Enfin, voici que se présente un beau et grand jeune homme, bien recommandé par son curé, doué de bras solides et d'un grand cœur, avec une intelligence bien au-dessus de la moyenne. Figure respirant la franchise ; à toutes mes questions il répond avec une grande simplicité : vraiment, ce jeune homme me semble bien doué et apte pour nos missions. Notre entretien touchant à sa fin : « Voilà une bonne recrue ! » me dis-je, et je me félicitais de ce premier succès. Une dernière question cependant à mon visiteur : « Ne pourriez-vous pas me signaler le passage de ma conférence qui vous a le plus impressionné ?... A l'avenir, je pourrais le développer peut-être davantage... » Un

peu intimidé, le pauvre jeune homme alors de me répondre : « A mon grand regret, il ne m'a pas été possible de venir vous écouter !... » Belle leçon d'humilité pour le conférencier ! Tant il est vrai que le Saint-Esprit souffle où et quand il veut.

Le bon Dieu a ses moyens à Lui : nous avons tout de même été récompensés, le P. Lortie et moi, et au delà même de nos espérances. Le 10 juin 1922, j'arrivais en effet au Fort Smith avec le P. Jean-Louis Coudert, o.m.i., cédé par notre scolasticat de San Antonio, où il était professeur très apprécié. Avec lui m'accompagnaient dix jeunes hommes qui, à la suite de nos conférences, avaient répondu à l'appel de la grâce. Aussi est-ce le cœur tout débordant de joie et de reconnaissance que, deux jours après notre arrivée, entouré de dix-huit Oblats profès ou postulants, je m'unissais à nos deux communautés pour célébrer les noces d'argent de profession religieuse du bon P. A. Mansoz, supérieur de la mission.

A notre passage au Fort Résolution, je laisse le père Coudert comme socius au P. A. Duport : ce dernier l'initiera aux beautés de la langue montagnaise. Nos dix postulants y resteront aussi pour faire leur noviciat. En même temps ils se formeront aux divers travaux du nord, sous la direction de nos frères profès, qui ont l'expérience du pays.

*
* *

Une nouvelle compagnie de traite et de transport, la Lamson & Hubband Co, a construit l'année dernière un beau et grand bateau à vapeur : le *Distributor,* pour faire le service sur le fleuve Mackenzie.

Cette compagnie arrivait à temps pour remplacer la

Northern Traders, qui s'avérait incapable de maintenir, pour les transports et le commerce, une compétition justement appréciée par les Indiens autant que par les Blancs.

Avec cette compagnie arrivèrent les deux frères Ryan (Mickey et Pat Ryan) qui, tout de suite, se mirent à améliorer le chemin en usage pour le service du portage entre Fitzgerald et le Fort Smith. Camions et tracteurs ne tardèrent pas à être introduits. Ce fut une grosse amélioration pour le transport du fret, surtout des articles pesants, tels que machines, bateaux, etc.

Notons tout de suite que, peu après leur arrivée, les Ryan ouvrirent un service de traînes à chevaux, pour l'hiver, entre le Fort Mac Murray et le Fort Smith. Le service devint hebdomadaire dès qu'il fut chargé du transport du courrier qui, jusque-là, s'était fait avec les traînes à chiens et n'avait pu être que très limité. Désormais trappeurs et petits traiteurs, échelonnés le long de la rivière Athabaska, pouvaient recevoir régulièrement d'Edmonton, non seulement leur courrier, mais encore provisions et marchandises leur permettant de renouveler leur stock selon les besoins. Cette organisation donna pleine satisfaction à tous les intéressés jusqu'à l'arrivée des avions commerciaux, qui prirent alors charge du service postal.

Ce serait ingratitude de ma part de ne pas profiter de l'occasion pour signaler que les frères Ryan furent toujours d'une extrême bienveillance envers nos missions. Ils ne manquèrent jamais une occasion de nous rendre service.

Poursuivant donc mon voyage, je profite du passage du *Distributor* pour aller visiter nos missions de la Rivière-au-foin, de la Providence et du Fort Simpson.

A ce dernier poste, j'ai le plaisir de constater que la grande et belle maison construite par le père Vacher,

un peu avant la fondation de notre hôpital, a été transportée à côté de ce dernier, sur un terrain nouvellement acquis. Le trajet était d'environ un demi-mille : vrai coup de maître qu'ont réalisé nos bons frères convers avec des moyens de fortune. C'est bien dans le nord que l'on réalise combien il est vrai que nécessité rend ingénieux ! Pères et frères ont désormais une résidence bien convenable...

Le lecteur se rappelle sans doute que, l'année dernière, la Commission Royale a dû renoncer à monter au Fort des Liards pour y conclure, avec les Indiens de ce poste, le traité projeté. Le voyage doit se faire cette année. Le Commissaire d'alors, M. Conroy, étant décédé le 27 avril, M. T. W. Harris, agent des Indiens au Fort Simpson, a été chargé de le remplacer. Le voyage se fait sur le *Lady Markworth,* bateau de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Cette année encore, j'ai l'honneur d'accompagner la Commission Royale.

Au Fort des Liards, les Esclaves nous attendent avec impatience. L'hiver a été assez dur ; plusieurs ont eu à souffrir de la faim. Aussi ne font-ils guère d'objection à l'acceptation du traité, tellement ils ont hâte de goûter à la farine et au lard apportés sur notre bateau ! Et puis l'argent qui va être distribué, comme il sera bienvenu pour acheter leur approvisionnement d'hiver !

Les intérêts spirituels de nos ouailles ne sont point négligés. Sous la direction du P. François Moisan, les offices sont bien suivis. Quelques Indiens reçoivent le sacrement de confirmation.

Avant de nous séparer, je promets au cher Père, dont la santé laisse passablement à désirer, que le jeune P. Trocellier viendra de Good Hope lui tenir compagnie pendant l'hiver.

Toutes choses étant réglées au point de vue matériel

comme au point de vue spirituel, le *Lady Mackworth* nous ramène au Fort Simpson. Le capitaine, un nommé Gardner, est un ancien élève de l'école indienne tenue par les pères oblats à Mission City, en Colombie-Britannique. Il a bien connu nos premiers missionnaires de cette région : les PP. Fouquet, de Coccola, etc. M. Harris et moi, nous ne nous lassons point de l'entendre raconter les hauts faits de ces admirables pionniers, hauts faits qui montrent la promptitude de ces derniers à faire face aux situations les plus imprévues, et souvent les plus compliquées. Tous nos premiers missionnaires, du reste, ont fréquemment joué au plus fin avec sorciers et autres personnages retors, dans des difficultés analogues. Je m'en voudrais de ne pas raconter au lecteur deux des anecdotes les plus typiques.

Au dire du capitaine Gardner, la plus grande difficulté rencontrée par les premiers missionnaires fut de faire accepter l'indissolubilité du mariage. Après plusieurs années de vains efforts, le P. Fouquet eut enfin la consolation de bénir l'union d'un vieux couple, qui avait toujours vécu en paix. « D'autres suivront maintenant... », se dit-il, en rendant grâces à Dieu. Grande fut la joie des nouveaux mariés de pouvoir enfin recevoir la sainte Eucharistie. Ils ne savaient pas comment exprimer leur reconnaissance à leur Priant.

Seul le diable ne fut pas content. Il promit de se venger.

Il se vengea, en effet. Dès le printemps suivant, au retour des premières oies, le couple accourt vers la mission.

« Père, dit le vieux en touchant la main au Priant, j'avais hâte de te voir. L'hiver a été dur, tu sais... dur et long ! La femme que tu m'as donnée est devenue vraiment insupportable... Impossible de rester plus long-

temps avec... Il faut que tu nous démaries maintenant !

— Oui, Père, de s'écrier la vieille, démarie-nous et vite ! » Et la voilà égrenant un chapelet de reproches... Le chapelet est long ! Au dernier « Démarie-nous », le P. Fouquet, qui a eu le temps de réfléchir, répond d'un ton grave : « Mes pauvres enfants ! Vous démarier, je puis bien essayer... mais ce sera long... et dur !...

— Moins dur que de continuer de vivre ensemble, de s'écrier les deux vieux... Vite, démariez-nous !

— Bien ! reprend le Père, puisque vous y tenez, rendez-vous tout de suite à la chapelle, à la maison de la prière. Je vous suis...

Il les suit en effet. Il a pris le temps de se munir de son bréviaire et d'un goupillon. Les deux vieux se sont agenouillés devant l'autel. Après avoir récité la prière préparatoire à l'office des matines, le P. Fouquet fait un grand signe de croix, puis, avec son goupillon, il donne un petit coup sec sur la tête du vieux, un autre sur la tête de la vieille, et il s'assied pour continuer la récitation de son bréviaire. A la fin de chaque psaume, nouveau coup de goupillon sur l'une et l'autre tête. De temps en temps une main se porte bien instinctivement à l'endroit frappé, mais quand le Père a achevé son bréviaire, il n'a encore entendu aucune réflexion et ne remarque aucun changement dans les dispositions des deux vieux.

« Attendez-moi ici quelques instants, leur dit-il, ne sortez pas ; je vais revenir et je continuerai de vous démarier... »

Quand le Père a fini de fumer une bonne pipe, il revient, apportant cette fois un livre de lecture. Au moment où il fait le geste de prendre le goupillon, le vieux saisit le bras du Père et lui dit vivement :

— Est-ce que ça va prendre encore longtemps pour nous démarier ?...

— Cela dépend de la résistance de ta tête et de celle de ta femme. Le mariage, vois-tu, ne pouvant être dissous que par la mort de l'un ou de l'autre, je dois continuer jusqu'à ce que l'un de vous deux tombe sur le plancher.

— Ah ! puisque c'est comme ça, Père, je crois que c'est mieux que nous restions comme nous sommes. Qu'en penses-tu, ma vieille ?... »

— Bien sûr que c'est mieux, de répliquer la vieille, et vivement : Est-ce que je ne te le disais pas tout à l'heure : mieux vaut ne pas se démarier !...

Ils s'en allèrent heureux, et jamais plus aucun Indien ne vint dire au père Fouquet : « Démariez-nous !... »

La seconde anecdote nous présente un sorcier assis à côté d'un petit feu et entouré d'un grand nombre de badauds en admiration. Voici que le P. De Coccola arrive. Il s'approche afin de se rendre compte de ce qui se passe. Tout de suite le sorcier lui lance un défi. Il prend un petit morceau de bois enflammé et le met dans sa bouche. « Fais-en autant », dit-il avec fierté à son visiteur. Et tout son auditoire d'applaudir, en poussant des cris sauvages.

Le Père, sans se laisser décontenancer, attend la fin du tumulte. Puis, s'adressant au sorcier : « Jamais je ne m'abaisserai à un tel jeu d'enfants, lui dit-il. Tiens, imite-moi si tu le peux. » Arrachant son dentier, il l'ouvre et le referme devant le sorcier ébahi et l'auditoire émerveillé. Puis il le remet tranquillement en place. Tous les spectateurs, sorcier en tête, s'enfuient épouvantés.

*
* *

A notre retour du Fort des Liards, nous ne nous arrêtons guère au Fort Simpson que le temps de prendre une

décision définitive au sujet de la construction projetée d'une église, et d'en arrêter les plans. Le P. Edouard Gouy remplit les fonctions d'architecte.

Dès le 23 juillet, je reprends ma visite des missions, jusqu'à la Rivière Rouge. Les FF. Gérard Kraut et Léopold Bérens sont justement arrivés, comme il avait été convenu, avec le petit bateau de la Providence, afin de me faciliter le voyage et d'assurer la liberté de mes mouvements.

Le grand événement — et c'est le seul à rompre la routine de ces visites annuelles — c'est la découverte des restes du regretté P. Frapsauce, missionnaire chez les Esquimaux, disparu sous la glace l'an dernier. La nouvelle nous apporte un grand soulagement ainsi qu'à tous les missionnaires du vicariat et, je puis dire aussi, à de nombreux amis de l'extérieur. Nous apprenons la découverte par la lettre suivante, du R.P. Fallaize, qui m'est remise à mon arrivée au Fort Norman :

« Monseigneur et bien-aimé Père,

« Aujourd'hui, 31 janvier 1922, j'ai à vous annoncer sinon de la joie, du moins de la consolation : nous avons trouvé hier et ramené ici les restes du pauvre père Frapsauce.

« Le 28 de ce mois, un Indien qui campait à l'endroit où l'on retrouva l'an dernier la traîne, les chiens et divers objets du Père, vint m'apporter un morceau de soutane et me dit que des animaux avaient travaillé la neige là où il avait trouvé ce morceau.

« Dès le lendemain, monsieur Arden et moi, nous nous rendîmes sur les lieux. Un peu de travail suffit à découvrir le corps, et nous eûmes l'illusion d'abord de le retrouver plus ou moins en entier. Hélas, il ne restait guère que l'enveloppe, c'est-à-dire les habits raidis par la gelée et montrant la dernière position du cadavre.

« Celui-ci a dû être rejeté là par les grosses tempêtes d'octobre dernier. Il était étendu sur le dos, les jambes repliées, les bras allongés mais un peu écartés du corps. Il devait être complet et apparemment bien conservé. Il a dû geler sur place. Malheureusement, l'animal diabolique qu'est le carcajou, dont nous avons vu les pistes fraîches aux alentours, avait fait son œuvre dès l'automne. Il n'a laissé que la nuque et de tout petits fragments d'os, que nous avons recueillis avec la soutane.

« Si peu que nous ayions trouvé, je considère le fait comme une faveur du bon Dieu. Remercions-le. J'élèverai une croix ; un arbre est là que je me réserve à cette fin. »

D'après les notes que nous possédons, ce fut avant cette découverte que le cher P. Fallaize resta trois mois dans un complet isolement. J'ai su, depuis, que sa solitude fut presque absolue tout l'hiver de cette année 1921-1922.

Arrivé au Fort Résolution, je crois devoir profiter de notre bateau pour aller rendre visite au P. Nicolas Laperrière, au Fort Ræ. Je suis heureux d'y constater que sa nouvelle résidence est achevée. Il l'a bâtie de ses propres mains et il en est justement fier. Une double décision est prise à l'occasion de cette visite : d'abord, la mission bâtie jadis par le P. Roure et le F. Josso, à quelques milles du poste actuel, sera démolie et le matériel transporté à ce dernier endroit. Puis sera construite le plus tôt possible, en faveur de nos Plats-Côtés-de-Chien, une église capable de les contenir tous.

Et nous reprenons notre bateau directement pour le Fort Smith cette fois. J'y trouve une lettre de notre procureur m'appelant d'urgence à Edmonton. J'y vais et, sans plus tarder, je rebrousse chemin et rentre au Fort Smith le 2 octobre, « en compagnie de 18 vaches... » Le plus grand nombre ira grossir notre troupeau à la ferme Saint-Bruno. Les autres, boucherie faite, serviront durant

l'hiver à l'alimentation de notre nombreux personnel et des patients de l'hôpital Sainte-Anne.

Un peu de repos s'impose. Mes pauvres nerfs commencent à crier grâce. Je profite de ce bon temps pour mettre ma correspondance à jour et rédiger nos rapports annuels à la Propagande, à la Propagation de la Foi, etc. Dans un de ces rapports, je note que depuis mon retour au Fort Smith, vers la mi-juin, mes déplacements ont couvert une distance d'environ 5,000 milles...

Le 18 décembre, deux traînes à chiens m'emportent au Fort Résolution, le bon F. Jean-Marie Beaudet battant la neige avec ses raquettes pour ouvrir le chemin.

Grande affluence de Montagnais et de Couteaux-Jaunes, avec quelques Plats-Côtés-de-Chien, pour la fête de Noël. A minuit, messe pontificale solennelle avec sermon en français, en anglais et en montagnais. Le sermon en montagnais est évidemment le plus long. Il me faut profiter de la présence de nos Indiens, que je vois trop rarement, pour bien leur expliquer le grand mystère du jour, aussi pour les prémunir contre l'abus du jeu de cartes, avec gros enjeu, introduit par quelques Blancs peu scrupuleux. A leur grande joie enfin, je leur annonce la construction prochaine d'une église, plus grande et plus rapprochée du nouvel emplacement de la mission et de l'école. Maintenant que, par suite de la concurrence, le prix des fourrures a considérablement augmenté, ils sont invités à prélever sur le produit de leur chasse une cotisation proportionnée à leurs moyens, dans le but d'aider à la construction de cette église projetée.

On l'aura noté : c'est la troisième construction d'église que nous décidons cette année : Fort Simpson, Fort Rae et Fort Résolution ! Ajoutons qu'une quatrième est sur le chantier au Fort Smith et sera ouverte l'été prochain. Où prendrons-nous les ressources nécessaires ?... A saint

Joseph d'y voir. Son secours ne nous a jamais fait défaut. Ayons confiance !

Deux jours après Noël, nos bons frères attèlent de nouveau leurs chiens et nous voilà en route pour le Fort Ræ. « Monseigneur nous arrive, relate le *Codex,* alors que nous chantons le *Te Deum* de fin d'année... »

Les Plats-Côtés-de-Chien forment une tribu très intéressante. Vigoureux, actifs, ils sont d'excellents chasseurs, et très habiles à s'assurer le plus gros prix pour leurs fourrures.

Le Fort Ræ est leur centre d'approvisionnement. Ils aiment à y venir prier, recevoir les sacrements et s'y réunir pour les grandes fêtes de Pâques, de Noël et au retour du printemps. De là leur terrain de chasse s'étend, en éventail, à des distances variant de 100 à 250 milles, jusque dans le « Barren Land ». Comme chez les Mangeurs-de-Caribou, le missionnaire passe une partie de son temps à les visiter, d'un camp à l'autre. Ils viennent eux-mêmes le chercher avec leurs traînes à chiens, et le ramènent à la mission. Jamais le protestantisme n'a réussi à faire un seul adepte parmi eux.

Avant l'arrivée du missionnaire, les Plats-Côtés-de-Chien étaient les plus adonnés aux superstitions et à la sorcellerie. La femme en était souvent la victime et peut-être eut-elle plus à en souffrir que dans aucune tribu. Elle était souvent traitée avec une cruauté vraiment brutale, surtout pendant les époques où elle devait se séquestrer et, plus encore, après un accouchement, alors qu'on la tenait éloignée du camp. Monseigneur Clut raconte avoir rencontré une jeune maman dans la forêt, par 40 degrés de froid, toute seule avec son nourrisson tout tremblant dans ses bras.

Grâce aux missionnaires, ces superstitions abominables ont disparu et la plupart des moindres aussi. Le

grand nombre d'enfants, garçons et filles, qui sont passés par nos écoles y ont contribué beaucoup.

Le P. Laperrière est justement fier de ses Plats-Côtés-de-Chien et son assistant, le jeune P. Jean-Louis Michel, ne l'est pas moins. Comme les Loucheux, les Plats-Côtés-de-Chien sont généreux pour le support de leurs prêtres.

Chapitre III

Aklavik et la conversion des Esquimaux — Dur régime de vie des habitants du Barren Land — Aux pieds du Saint-Père — L'épreuve m'attend en France.

Nous avons passé une semaine avec nos charmants hôtes de la mission Saint-Michel et leurs braves Plats-Côtés-de-Chien. Le 11 janvier, nous voici de retour au Fort Résolution. Vu l'état de ma santé, la prudence, je m'en rends compte, me fait un devoir de réduire mes voyages d'hiver au minimum. Mais point nécessaire pour cela de rester dans l'inactivité. Notre personnel, trop peu nombreux, ne suffit pas à la tâche. Soulageons donc nos pères dans le ministère de la prédication.

L'époque des retraites annuelles approche justement. Je prêche celle de notre communauté oblate, qui se termine le 17 février, suivant la coutume, par la rénovation des vœux.

Le surlendemain, les chiens sont attelés et, au bout de quatre jours de petit trot sur la glace du lac, ils sont heureux de me déposer — 150 milles plus loin — à notre mission de la Providence. Laissons parler le chroniqueur : « Monseigneur prêche la retraite annuelle en même temps aux deux communautés, et même, pendant les trois derniers jours, aux grandes filles de l'école ménagère. Sa Grandeur décide ensuite l'évangélisation immédiate du

groupe d'Indiens stationnés autour du lac La Truite. Là résident quelques familles non encore baptisées, du territoire de la Providence. »

Le P. François Bousso, que nous avons pris, avec ses chiens,, à notre passage à la Rivière-au-foin, sera chargé de ce ministère pour lequel le désigne sa connaissance parfaite de la langue indigène. Le F. Henri Latreille l'accompagnera.

La conversion des Esquimaux est cependant, plus que jamais, notre grande préoccupation, la principale. Le temps presse. Une lettre du P. Fallaize m'a appris que « plusieurs bateaux importants se sont avancés de l'ouest, le long de la Côte ; l'un d'eux s'est rendu jusqu'à l'embouchure de la Tree River — à une trentaine de milles de Coppermine, — et les Esquimaux ont trouvé à s'y approvisionner avantageusement. » [1]

Il appert, en effet, que certains baleiniers de San Francisco, dont le port d'attache sur l'Arctique se trouve à l'Ile Herschell, et qui, depuis nombre d'années, tout en chassant la baleine, font une fructueuse traite avec les Esquimaux du delta du Mackenzie, s'avancent de plus en plus vers l'est, vers le Golfe du Couronnement, attirés qu'ils sont par l'appât d'un riche butin en renards blancs. Notre missionnaire me suggère, dès lors, qu' « il serait peut-être possible de s'assurer un *modus vivendi* avec ces traiteurs et, par conséquent, d'abandonner la voie du Lac d'Ours pour celle de la mer. La côte devient de plus en plus connue et sera de plus en plus fréquentée. Il est probable que les bateaux apporteront de San Francisco le bois que les Esquimaux viennent péniblement chercher au lac d'Ours. » [2]

---

1. Lettre du 3 juillet 1922.

2. Même lettre.

La situation change évidemment. Moi-même, depuis quelque temps, je ne suis pas sans m'en rendre compte. Aussi, dès la réception de cette nouvelle, ai-je invité le P. Fallaize à se rendre le plus tôt possible à Aklavik, à l'embouchure du fleuve Mackenzie, afin d'y choisir un lopin de terre et d'en prendre possession en vue de l'avenir. Le temps semble arrivé, du reste, de reprendre notre apostolat chez les Esquimaux du delta. Le nouveau poste de traite récemment établi à Aklavik [3] par la compagnie *Northern Trading* est, sans aucun doute, appelé à devenir un point stratégique pour les activités commerciales et autres qui sont à la veille de se déclencher sur l'océan Arctique. Dans un prochain avenir nous devrons nous établir à Aklavik.

Notre vaillant missionnaire n'a pas hésité un instant à se rendre à mon désir. Parti avec ses chiens, au mois de mars, de sa mission du fond du Lac d'Ours, il est descendu au Fort Norman ; puis, sur la dernière glace, toujours avec ses chiens, il s'est rendu à Good Hope. Enfin, à l'ouverture de la navigation, sur l'invitation du brave Gust Cliche, il s'est installé dans le *scow* de fortune de ce dernier, qui l'a conduit à destination. Tout compte fait, un voyage d'environ 850 milles.

Dès le printemps, j'entreprenais moi-même la visite annuelle de nos missions, jusqu'à la plus difficile d'accès, celle du Fort des Liards. Grande fut ma consolation de constater partout une sainte émulation dans le dévouement de nos missionnaires pères, frères et religieuses.

Ma joie eût été à son comble si, de la Rivière Rouge Arctique, j'avais pu réaliser mon désir d'aller jusqu'à Aklavik même, faire connaissance avec ce nouveau poste et étudier avec le P. Fallaize les décisions opportunes à

---

3. Le mot veut dire : « Place de l'ours brun ».

prendre afin d'assurer les meilleurs résultats à nos projets d'évangélisation des Esquimaux. La distance n'est pas grande — une centaine de milles seulement. Encore faudrait-il avoir une embarcation à ma disposition. Descendre en canot eût été une bagatelle. Mais pour remonter les 1,200 milles qui séparent Aklavik du Fort Smith, je n'avais que le bateau de la *Hudson's Bay* ou celui de la *Northern Trading*. Ils ne m'attendraient pas. Encore un sacrifice, et un bien gros cette fois, à offrir au Sacré-Cœur pour l'extension de son règne *usque ad extremum terræ*.

La santé du P. Fallaize n'est pas sans me causer de grandes inquiétudes. Vers la fin de décembre de l'année dernière, il a failli, dans sa solitude, être terrassé par une attaque d'appendicite. Comment s'en est-il tiré, loin de tout docteur et sans médecine ?... Son illustre compatriote, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, à qui il a toujours recours avec une confiance sans bornes, a dû s'occuper de lui et ne pas reculer devant un miracle, si le miracle était nécessaire.

Le 3 juillet dernier, il m'écrivait du Fort Norman : « Arrivé du Lac d'Ours depuis quelque temps, je suis en excellente santé, à peu près toujours le même, ni gras ni maigre, égal de poids et d'humeur... » Aucun doute au sujet de la persévérance de sa belle humeur ; mais pourrait-il rendre le même témoignage de sa précieuse santé ?... Le P. Houssais, il est vrai, lors de mon passage au Fort Norman, m'a assuré que notre ermite du « Barren Land » avait assez bonne mine à son arrivée du Lac d'Ours. Que Dieu nous conserve son vaillant apôtre ! [4]

4. Quelques notes reçues récemment de France et dues à la plume de notre ancien missionnaire, me rappellent les détails suivants : « En août 1923, je retournai à Dease Bay et, vers la fin du mois, je partis avec 75 Esquimaux pour le « Barren Land » et je n'en revins qu'à la mi-novembre. Voyage assez pénible, mais non sans consolation.

Le retour vers le Fort Smith s'effectue sur le *Mackenzie River* jusqu'au Fort Good Hope, puis sur le *Northern Trader* jusqu'au Fort Smith. Le bienveillant lecteur me permettra-t-il, en cours de route, de l'initier davantage aux conditions de vie qui existaient, en 1922, chez les Esquimaux du « Barren Land ». Un rapport du P. Fallaize nous en donne des détails des plus intéressants. Je regrette de ne pas pouvoir le citer en entier.

Un mot d'abord des voyages, dans cette « Terre maudite », décrite dans le chapitre précédent.

« Hommes, femmes et enfants prennent chacun une charge proportionnée à leurs capacités. Ils portent leur bagage sur le dos, à l'aide de deux cordes en peau de phoque, l'une passant sur le front, l'autre emprisonnant le haut des bras à la hauteur de la poitrine.

« En plus de la part qui leur échoit, les mamans embarquent les enfants trop jeunes pour suivre la caravane. Pauvres mères ! Elles voyagent ainsi des jours entiers, avec un poids de près de 100 livres sur le dos.

« Les chiens, semblables à des mulets nains, un bissac rempli sur leur échine, suivent leur maître. Ces petits animaux peuvent porter ainsi, des journées entières, des charges de 40 à 50 livres — ce qui ne les empêchera pas de se battre entre eux, furieusement, au camp et même en cours de route.

« Bien différente, certes, est la vie des chiens esquimaux de celle des mignons toutous de nos salons, vrais enfants gâtés de la race canine ! Rarement battu, il est vrai, et ordinairement bien nourri — ce en quoi il diffère

---

J'eus l'occasion de jouer serré avec le sorcier « Kommayor », qui n'était pas encore le garçon radouci dont parle avec emphase Dick Finnie et qui, n'en déplaise à ce dernier, me respecta toujours depuis et finit par mourir catholique. Je revins de cette tournée avec une forte attaque de scorbut, que je guéris en buvant force jus d'épinette... » (Lettre de novembre 1946.)

énormément du chien indien, le chien esquimau n'a de repos ni en été ni en hiver. Transformé en bête de somme (comme son maître) durant quatre mois environ, il redevient animal de trait durant le reste de l'année, lorsque la neige couvre la terre ; il doit alors haler, par monts et par vaux, de longs et lourds fardeaux. Souvent l'Esquimau (le missionnaire aussi) doit haler avec ses chiens.

« La vie de ce désert, aussi bien en été qu'en hiver, présente des difficultés que très peu de Blancs ont essayé d'affronter, et auxquelles les Indiens — pourtant accoutumés à la misère — ne s'exposent guère, mais que les Esquimaux trouvent tout naturel de vaincre.

« La subsistance d'une bande en marche tient toute au bout du fusil (naguère encore au bout de l'arbalète) et ce sont les caribous ou rennes sauvages, qui doivent la fournir. Quelques-unes de ces innocentes bêtes se montrent-elles dans l'horizon visuel de la troupe, aussitôt les chasseurs déposent leurs bagages — bagages que les femmes embarquent par-dessus leur fardeau — et, sans délai, commence une poursuite acharnée qui dure parfois fort longtemps. Si elle est couronnée de succès, on établit le camp à proximité. On reste sur place un ou deux jours, jusqu'à consommation complète ; ou, en cas d'abondance, jusqu'à ce que la viande, découpée et séchée au soleil, soit devenue assez légère pour être ajoutée aux bagages. Parfois les chasseurs font une cache, sous un amas de pierres, à l'abri de la pluie et des loups, — cache en vue de l'avenir —, car les Esquimaux sont les plus prévoyants des races indigènes. Puis, de nouveau, ils vont tenter la chasse dans une autre direction.

« Ainsi les jours succèdent aux jours. Et les Esquimaux s'en vont gaîment, sans souci apparent, riant de tout et à propos de tout — d'un oiseau qui passe, d'un chien qui geint, d'un coup d'adresse aussi bien que d'une

chute dans les rochers ou d'une blessure qu'ils se font à eux-mêmes.

« Curieux peuple tout de même, me fit remarquer, dans une circonstance semblable, un monsieur établi à la Baie Dease. D'autres, à leur place, se mettraient à jurer et à sacrer ; eux, ils rient ! »

« Une autre difficulté qu'ils résolvent assez bien, c'est la cuisson des aliments ; car les Esquimaux, malgré la réputation qui leur est faite, mangent relativement peu de chair crue. Cependant, le cas échéant, ils peuvent faire des repas complets de viande crue de caribou ou de poisson, surtout en hiver, lorsqu'elle est gelée. Mais, en été, s'ils le peuvent, ils font toujours cuire leurs aliments. Sont exceptées, ordinairement, les graisses d'animaux et la moelle, qu'ils absorbent telles quelles, en quantité effrayante pour un civilisé.

« En été, pour la cuisson des aliments, ils suppléent au bois et au charbon à l'aide de deux ou trois espèces de plantes résineuses qui ne s'élèvent pas au-dessus du sol et qu'on trouve parfois en abondance parmi les rochers. Ces plantes ont l'avantage de brûler vertes... »

Je m'excuse d'une si longue citation, mais elle était nécessaire pour donner une idée du genre de vie qui attend le missionnaire dans le « Barren Land ». En nous décrivant, d'après son expérience, la vie des Esquimaux, le P. Fallaize nous a décrit celle qui fut la sienne dans une solitude qui l'a privé, jusqu'à dix-huit longs mois, de la compagnie de tout confrère.

Encore un détail poignant : « Les jours pénibles pour un Esquimau dans le désert, ajoute notre narrateur, sont les jours de pluie, alors qu'il ne peut sortir de sa tente en peaux de rennes et que son combustible est trempé d'eau...

« Durant le mois de septembre, nous avons eu au

moins autant de mauvais jours que de bons : pluie, vents, giboulées à satiété. J'ai trouvé certains jours bien longs, sans livre et sans occupation possible — ma seule ressource étant de rester au lit pour me tenir chaud ». [5]

La vie de l'Esquimau en hiver est plus connue du public. Qui n'a entendu parler de la chasse au phoque sur la glace, sans abri, par les plus gros froids ? L'Esquimau attend souvent des heures à l'orifice où viendra respirer sa victime, pour se procurer la nourriture quotidienne de sa famille et de ses chiens. La pêche terminée, parce que le phoque s'est rendu plus au large, plus au large sur la mer, l'Esquimau ira bâtir sa maison de neige à l'endroit précis où il espère trouver de quoi vivre. Le missionnaire allongera alors d'autant sa marche pour la visite des villages d'iglous sur l'océan glacé.

De multiples gravures ont été publiées dans des revues, représentant une caravane de grands traîneaux à chiens trottant sur la glace, les coursiers attelés en éventail ou deux à deux, tirant des voyageurs esquimaux ou blancs, bien encapuchonnés dans leurs vêtements en peau de renne et leurs grandes bottes en peau de phoque. La poésie du tableau est telle, sur le papier, que d'aucuns surprennent parfois en eux quelque regret de ne pas pouvoir en faire l'expérience. Que le thermomètre descende à 40 ou 50 au-dessous de zéro, ou qu'une poudrerie aveuglante se déchaîne en tempête ; moins poétique sera alors le tableau lorsque l'Esquimau — ou le missionnaire — devra s'arrêter en plein océan battu par la tempête, et se hâter, parfois tout seul, à se construire un iglou avec des blocs de neige taillés au couteau ; moins poétique encore sera la vie de l'Esquimau, et surtout du missionnaire, dans cette maison de neige, si une poudrerie épaisse,

5. Lettre du R. P. Fallaize au Supérieur Général. Great Bear Lake. N. W. T. 25 octobre 1923. *Missions O.M.I.*, No. 223. Mars 1924, p. 35 ss.

violente et tenace ne lui permet pas d'en sortir pendant une semaine ou plus, et que le dernier morceau de phoque aura disparu.

Finissons par quelques lignes qui nous permettent de nous imaginer la cruauté des Esquimaux, en particulier des sorciers. Grâce à Dieu, ces mœurs barbares se sont passablement adoucies. Mais il s'agit ici de ce qui était assez commun il y a plus de vingt ans.

Pour un Esquimau d'alors, le meurtre, comme le mensonge et le vol, était un péché mignon. La tragédie de nos martyrs, suivie de celle du meurtre de Blancs à Tree River, en témoignent éloquemment. Dieu seul connaît tous les meurtres commis entre Esquimaux.

Par le sourire et une parfaite maîtrise de lui-même, le P. Fallaize a peut-être évité le sort de ses malheureux prédécesseurs. Plusieurs fois tout de même il s'est trouvé en face de circonstances plus qu'embarrassantes. Citons un seul fait :

Un jour, un nommé Huppo, frère du fameux sorcier Kormick, le fit asseoir à ses côtés. Après lui avoir offert un morceau de viande sèche, il lui dit soudain, le doigt dirigé vers son cœur :

— Si les Esquimaux te tirent un coup de fusil là, peu importe ?...

— Si cela m'importait, racontait le Père plus tard, il n'était pas à propos de le lui faire savoir... »

Riant d'aussi bon cœur que possible, il lui répondit :

— Peu importe...

Un moment après, Huppo revint à l'attaque demandant encore :

— Peu importe ?...

Puis il ajoutait :

— Lorsque tu seras parti, je viendrai et je prendrai tout ce qu'il y a dans ta maison...

Enfin, avec un cynisme rare, il concluait en disant :

— Tu sais, j'ai déjà fait cela une fois..., faisant sans doute allusion au pillage de la maison de nos PP. Rouvière et Le Roux. [6]

L'histoire, il va sans dire, se passe de tout commentaire...

*
* *

Notre voyage de retour sur le Mackenzie et sur le Grand Lac des Esclaves a été des plus agréables. Nous arrivons au Fort Smith le 25 août, juste à temps pour souhaiter la bienvenue à Son Excellence le Lieutenant Gouverneur d'Alberta, que nous amène un vieil ami de nos missions, le colonel J.K. Cornwal. Nous lui faisons visiter notre résidence et notre hôpital...

*
* *

Le 2 septembre, grande liesse pour nos missionnaires et leurs ouailles ! Je préside en effet ce jour-là la bénédiction de notre nouvelle église au Fort Smith. Il serait plus juste de dire, de notre première église. Jusqu'à date les offices religieux se célébraient dans une petite chapelle intérieure, à l'étage supérieur de la résidence des pères. « Notre église est un vrai bijou... », note le chroniqueur. Elle est le travail de nos bons frères, sous la direction de monsieur Gratien Ouellette, depuis quelques années menuisier émérite à notre service, dont l'habileté égale le dévouement.

8 septembre ! Je quitte la mission, en route pour Rome où je dois me rendre pour ma visite *ad limina*...

---

6. Lettre du 13 octobre 1922.

*
* *

Passons sous silence les détails de la traversée du Canada et de l'Atlantique, ainsi que les multiples déplacements imposés par la visite de parents, d'amis et des familles de mes missionnaires. Le but du voyage est Rome... Nous y voici !

Je vais tout de suite présenter mes hommages au Supérieur immédiat de tous les missionnaires, le bon cardinal Van Rossum, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, et solliciter une audience du Souverain Pontife. Le Cardinal me reçoit avec une bienveillance extrême, écoute avec le plus vif intérêt, avec une évidente et profonde sympathie, ce que je lui dis de nos travaux, de nos difficultés, de la piété de nos Indiens, des besoins de nos missions et de nos projets pour activer et développer notre champ d'apostolat chez les Esquimaux.

Comme je lui parle de plusieurs faveurs et indults dont nous aurions besoin : « Remettez-moi vos suppliques, me dit-il, je vous assure de mon empressement à les recommander à la bienveillance du Saint-Père. » Puis, avec une émotion dont je fus vivement touché et dont je garde un profond souvenir : « Je veux vous charger, ajoute-t-il, d'un message pour tous vos missionnaires. Vous leur direz de ma part que je les remercie bien vivement, au nom de la Propagande, pour le zèle avec lequel ils se dévouent dans ces contrées déshéritées, aux extrémités du monde. Ils y font une œuvre qui est toute à l'honneur de l'Eglise et à la gloire de Dieu. *Dites-leur de ne jamais se laisser aller au découragement,* par la considération du petit nombre d'âmes au salut desquelles ils travaillent au prix de tant de difficultés. Le bon Dieu ne regarde pas toujours le nombre. Il a ses élus partout : toujours

il a manifesté des préférences pour les plus déshérités de la terre. C'est un honneur pour vos missionnaires d'avoir été prédestinés à lui gagner des âmes si chères à son Cœur... »

Dès le lendemain, m'est accordée la faveur d'une audience avec le Saint-Père Pie XI. Trois quarts d'heure durant, grâce aux magnifiques labeurs de mes missionnaires, j'ai l'honneur d'être l'objet, de la part du Vicaire de Jésus-Christ, des attentions les plus délicates et les plus paternelles.

A peine ai-je le temps de présenter mes hommages que Pie XI me fait asseoir à ses côtés.

— Vous venez de bien loin, Monseigneur, me dit-il. Vous venez des extrémités du monde. Je tiens à vous dire que d'esprit et de cœur, je vous suis fidèlement dans ces contrées déshéritées, vous et vos missionnaires. J'ai presque achevé la lecture de votre beau livre : *Aux Glaces Polaires*. Il m'en reste une grande édification et je bénis Dieu des merveilles de grâces accomplies par le ministère des Oblats...

Durant notre entretien, je fais part au Saint-Père des difficultés que nous suscite l'immensité du champ où nous devons nous dépenser, la sévérité du climat, l'éloignement, la solitude, le petit nombre et la vie nomade de nos Indiens, etc... J'ajoute que ces difficultés font parfois peur à certains dévouements, qui hésitent de ce fait à venir se dépenser jusque chez nous.

— Ne vous laissez jamais décourager, que vos missionnaires ne se laissent jamais décourager. Le bon Dieu a ses élus partout. Et puis, il ne faut pas oublier la parole de Notre-Seigneur : « Autre est celui qui sème et autre celui qui moissonne... » Vous semez, d'autres récoltent !...

Comme je m'incline, profondément ému, sous la main bénissante du Saint-Père, il veut bien ajouter : « Bénissez

en mon nom tous vos missionnaires, leurs familles, vos bienfaiteurs et vos ouailles... »

Dès le jour suivant, dans la soirée, Son Eminence le cardinal Van Rossum me fait appeler et me reçoit en ces termes :

— Je tenais à vous remettre de main à main les suppliques que vous m'aviez confiées et que le Saint-Père a bien voulu approuver ce matin...

L'approbation était écrite de la main même du Cardinal.

— Le Pape m'a dit, ajoute ce dernier : « Nous devons accorder à Monseigneur Breynat tout ce que nous pouvons accorder... »

Me tendant alors une première feuille, celle qui contenait la faculté la plus précieuse : « En voici une : prenez-en connaissance... »

Comme Son Eminence lit sur mon visage la joie qui s'accentue en moi, à mesure que je parcours les lignes tracées par son auguste main : « Etes-vous satisfait ? » me demande-t-il.

— Eminence ! Comment pourrais-je ne pas l'être ?... Sa Sainteté m'accorde sans restriction tout ce que j'ai demandé...

— Eh bien ! de reprendre le Cardinal, j'ai dit au Pape que vous aviez déjà oralement obtenu cette faveur de Pie X, mais que vous n'en aviez pas abusé puisque vous ne vous en étiez servi que deux fois. Le Pape m'interrompit vivement : « Monseigneur Breynat a eu tort ! Vous lui direz de ma part que, si nous lui accordons des dispenses, c'est pour qu'il en use largement... »

Après une conversation prolongée, je me lève pour prendre congé de Son Eminence.

— N'oubliez pas, Monseigneur, me confie-t-il alors, de dire de ma part à vos missionnaires combien l'Eglise

leur est reconnaissante pour leur dévouement à répandre l'Evangile parmi ces peuplades délaissées, perdues aux extrémités du monde. Vous ajouterez que tous les matins, à la sainte messe, oui, tous les matins, je prie spécialement pour eux et pour leurs ouailles...

A la Maison Générale des Oblats je reçois les mêmes encouragements, les mêmes témoignages de sympathie. Malheureusement, la pénurie actuelle des sujets ne permet pas l'envoi immédiat de recrues. [7] Il ne me restait donc qu'à suivre la recommandation instante de Notre-Seigneur : Demandons au Maître de la moisson de nous envoyer de bons ouvriers !

C'est le cœur réconforté et débordant de reconnaissance, spécialement envers le Souverain Pontife et le cardinal Van Rossum, que je rentrai en France.

*
* *

Une grande épreuve m'y attendait... Depuis un certain temps, je sentais mon pauvre système nerveux — toujours lui ! — regimber souvent contre le surmenage que lui imposait mes voyages, les soucis et les responsabilités de l'administration.

Dans mon entourage, on avait dû s'en apercevoir et, sans doute, en souffrir, mais avec une telle patience que je ne m'étais aperçu de rien. Il est vrai que deux de mes conseillers intimes, vivant à 200 milles de distance l'un de l'autre, et donc sans entente préalable, m'avaient charitablement conseillé de profiter de mon voyage en France pour faire soigner mes nerfs ! J'éprouvais bien alors une faiblesse générale, parfois assez accentuée. Mais à pareille

7. Le R. P. Joseph Turcotte, de la province d'Alberta, me fut cependant cédé cette année-là.

faiblesse j'étais déjà habitué. Je n'en avais pas moins continué mon travail et mes pérégrinations.

A mon retour de Rome cependant, je crus devoir prendre quelques semaines de repos complet avant de retourner dans mes missions. Que se passa-t-il ?... Par réaction, sans doute, la faiblesse générale se transforma en un effondrement nerveux complet : insomnies, difficulté à lire et à écrire, crises de sanglots à propos de rien, crises qui accentuaient chaque fois la dépression ; impatience à supporter la moindre contrariété comme à supporter une attention ou une prévenance intempestive, un manque d'égard ou du moins ce que mon imagination me représentait comme tel ; troubles d'estomac, maux de tête, grande fatigue dans les jambes, etc. J'avoue que, pour la première fois peut-être de ma vie, je sentis le découragement rôder autour de moi.

Rencontrant mon bon ami, le père A. Guinet, provincial des Oblats du Midi, je lui fais part de la décision que je me sens porté à prendre. « Je retourne, lui dis-je, dans mes missions, et s'il n'y a pas amélioration dans mon état, je mets ordre à mes affaires, je plie bagage et je donne ma démission... »

Mais le cher Père me donne un tout autre conseil. « Demandez plutôt au Saint-Siège de vous nommer un administrateur temporaire, muni de tout pouvoir et de toute responsabilité. Vous pourriez prendre alors un an de repos complet. Vous êtes jeune encore. Avec quelques soins vous vous remettrez facilement... »

L'avis me paraît sage et je décide de le suivre immédiatement.

Nous sommes au lundi. J'écris donc à Rome tout de suite. Ma lettre y arrive le mercredi matin à son destinataire, Mgr Augustin Dontenwill, notre Supérieur Général. Il réunit son conseil à 9 heures et dès 11 heures

ma demande est devant le cardinal Van Rossum, qui est déjà au courant de l'état précaire de ma santé.

« Dès ce moment, ajoute notre Procureur auprès du Saint-Siège, le R. P. A. Estève, qui, quelques jours plus tard, me communique les détails ci-dessus, dès ce moment, le Cardinal vous décharge de toute responsabilité dans le gouvernement de votre vicariat, et cela pour une année. Il m'a dit que je pouvais vous communiquer cette nouvelle et qu'il allait prendre des mesures pour faire écrire au R. P. Alphonse Duport et lui imposer ainsi directement, suivant votre suggestion, la charge provisoire de Vicaire... » [8]

Devançant la poste, la nouvelle m'arrive, par dépêche, l'après-midi même de ce mercredi. Le R.P. Duport est aussi informé par câblogramme. Enfin, dans la lettre officielle confirmant la nouvelle, on lui recommande de ne point me consulter sur aucune question, mais, en cas de difficulté spéciale, d'écrire directement au cardinal Van Rossum.

C'est ainsi que pour quelque temps je devrai jouir d'un repos complet !

8. Lettre du 17 avril 1924.

Chapitre IV

Fondation de la mission d'Aklavik — Tracas du frère Beckschaefer — Le père Trocellier directeur — L'arrivée des Sœurs Grises — Ma propre visite à la nouvelle mission — Démêlés avec le Gouvernement.

Le 15 octobre 1923, j'écrivais au rédacteur de la *Revue Apostolique* de Lyon : « C'est décidé, nous allons fonder une mission à Aklavik parmi les Esquimaux du delta du Mackenzie. Tout nous manque : des pères pour exercer le ministère ; des sœurs pour tenir l'hôpital et l'école ; des frères pour construire et assurer les vivres ; des ressources pour acheter le strict nécessaire ; enfin des prières pour attirer les bénédictions qui féconderont notre bonne volonté.

« Néanmoins nous nous mettons à l'œuvre avec confiance. Nos frères de Résolution commencent à scier les planches que nous transporterons à 1,000 milles plus loin vers l'océan Glacial. Ce dont nous avons le plus besoin, ce sont des prières et des ouvriers vraiment apôtres.

« Le démon s'acharne à nous créer des obstacles et à amonceler des ruines : c'est bon signe ! Ces âmes d'Esquimaux sont vraiment prédestinées à entrer dans le bercail. Le moment approche, l'heure de la grâce va

sonner. Trois de nos missionnaires (les PP. Rouvière, Leroux et Frapsauce) sont tombés sur la brèche ; un quatrième a presque été terrassé l'hiver dernier... tout seul dans sa mission ! Oh ! celui-là, bien à l'avant-poste, à plusieurs centaines de milles de son plus proche voisin. Tandis que les aventuriers viennent de plus en plus nombreux, attirés par l'appât des fourrures, n'y aura-t-il personne à se présenter pour prendre la croix des Oblats tombés victimes au champ de l'apostolat ?...

« Avec confiance, j'attends la réponse du Sacré-Cœur !... »

*
* *

Le R.P. Fallaize, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, était descendu à Aklavik en 1923, immédiatement après la débâcle. Il y avait pris un morceau de terrain et en avait défriché une partie. Son Honneur le Juge Dubuc, mandé à Aklavik pour juger un meurtrier esquimau, n'avait pas hésité, en témoignage de sympathie, à prendre dans ses loisirs la hache avec le Père.

Dès l'automne suivant, le P. Fallaize étant remonté au Lac d'Ours, j'écrivais au F. William Beckschæfer, alors à la mission de la Providence : « Prenez votre hache, votre scie et votre marteau, et rendez-vous à Aklavik pour y construire une maison provisoire... »

Le cher Frère partit immédiatement. Mais il dut passer l'hiver au Fort Norman, en compagnie du P. Houssais. Suivant mes directives, le P. l'Ecuyer, missionnaire à la Rivière Rouge Arctique, se rendit lui-même sur les lieux et y resta le temps nécessaire pour abattre le bois de construction et l'amener, avec ses chiens, sur le terrain choisi par le P. Fallaize.

Le printemps revenu, le F. Beckschæfer partit seul,

en canot, de Norman avec « sa hache, sa scie et son marteau... » A partir de Good Hope il eut l'avantage de voyager avec le bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui se rendait à la Rivière Rouge Arctique. De là le Frère poursuivit son voyage avec les Indiens Loucheux, engagés par le P. l'Ecuyer.

A son arrivée à Aklavik, contrairement aux usages d'alors, personne ne vint au rivage pour leur « toucher la main ». « Il y avait pourtant beaucoup de gens au Fort, devait noter le Frère, mais notre arrivée sembla les laisser bien indifférents... »

Son premier souci fut de s'assurer un abri en dressant sa tente. Quelle ne fut pas sa surprise, en enfonçant les piquets en terre, de constater que le sol était gelé ! C'était le 15 juin 1924. De son mieux, il fixa les cordages aux troncs d'arbres amenés là par le P. l'Ecuyer, l'hiver précédent.

« Le lendemain, dimanche, nous étions tranquilles, mes compagnons et moi, raconte le Frère, lorsque nous entendons comme le bruit d'un wagon sur voie ferrée, entrant en gare. C'était la tempête ! Aussitôt notre tente est secouée de tous côtés par un vent violent nous apportant neige et froid... Nous n'avions pas de bois pour nous chauffer, et la tente risquait d'être emportée d'un moment à l'autre. Il était plus que temps de chercher un meilleur abri ! »

Le Frère se rappelle alors qu'un nommé Pat Quinn doit se trouver dans les environs, puisqu'on lui a dit que ce dernier tenait à Aklavik même le poste de traite pour la *Northern Trading*. Il demande à un de ses compagnons d'essayer de le trouver et de lui demander s'il ne pourrait pas lui donner abri pendant la tempête. Escomptant une réponse favorable, selon les coutumes d'hospitalité du pays, il roule ses couvertures, met ordre

à son petit bagage. Il est prêt à déloger quand son estafette revient pour lui dire sans plus d'explications : « Pas de place ! »

Grande déception, on le comprend, pour notre Frère !

A son passage à la Rivière Rouge, le R.P. l'Ecuyer l'avait cependant averti de se méfier d'un certain Métis-esquimau, interprète de la Police, qui avait la réputation d'aimer à jouer de mauvais tours. Or justement ce joueur de tours vient d'arriver. Il a suivi, ainsi qu'un Esquimau, le commissionnaire du Père.

« C'est vrai, il n'y a pas de place chez Pat Quinn, dit au Frère le Métis-esquimau, mais mon compagnon ici — montrant l'Esquimau, — il reste dans une grande maison... et il te prendrait bien volontiers avec lui si tu veux lui donner une part de ta « grub ».[1] Tu n'as qu'à aller voir la police !... »

« La police ! se dit le Frère, qu'est-ce que cela peut bien lui faire que j'aille rester avec cet homme-là ?... »

« Chemin faisant, après avoir invoqué saint Joseph, continue le Frère racontant l'aventure, je demande où reste Pat Quinn. On m'indique l'endroit, et j'ai la bonne inspiration de me rendre directement chez lui... D'un coup d'œil rapide, je fais le tour de l'appartement ; salle spacieuse, peaux d'ours sur le plancher, gros chien saint-Bernard qui n'a pas l'air trop mauvais et qui arpente la place... Et avec tout cela, pas de place !...

« Non sans quelque gêne, je demande au maître de la maison s'il n'aurait pas un petit coin dans son hangar pour mettre au moins mon bagage à l'abri... « Mais sûrement », me répondit-il avec empressement. Encouragé, je m'informe si je ne pouvais pas moi-même y trouver refuge... « Très certainement et avec grand plaisir », fut

1. Mot anglais familier, dans le pays, pour désigner les provisions de bouche.

sa réponse. « Et même, ajoute-t-il, vous pourrez très bien loger ici-dedans, si vous voulez. » Je n'en revenais pas de ma surprise... Soupçonnant quelque mauvais tour de la part de mon Métis-esquimau, je m'enhardis à demander à mon hôte pourquoi il m'avait fait dire qu'il n'avait pas de place pour moi... « Pas de place pour vous ? répliqua-t-il vivement, jamais je n'ai dit cela !... »

« Le lendemain, j'ai appris que mon Métis voulait tout simplement m'emmener en prison pour partager ma « grub » avec l'Esquimau, qui était bel et bien un prisonnier!... »

La tempête dura quinze ou dix-huit jours et couvrit la terre d'un beau tapis de neige de six à sept pouces d'épaisseur...

*
* *

Vers la mi-juillet, le R.F. William avait achevé sa petite maison : c'était plutôt une humble bicoque de 20 pieds sur 20. Quelques jours plus tard, à bord du *Mackenzie,* bateau de la Hudson's Bay Co., arrivait le père Alphonse Duport. Grande joie pour le pauvre Frère d'avoir à ses côtés la présence d'un Père qui, en mon absence, tenait ma place à la tête du Vicariat. Plus grande joie encore le lendemain d'avoir la sainte messe et d'y recevoir le Pain des forts ! Pas de chaises pour les assistants, au nombre desquels se trouvaient M. le juge Dubuc, revenu à Aklavik pour un nouveau procès, et M^me^ Layman, une convertie qui deviendra une grande bienfaitrice de la nouvelle mission. A l'évangile, courte mais vibrante allocution du Père. Il profite de l'occasion pour annoncer officiellement la fondation d'une mission pour les Esquimaux, avec école et hôpital, sous le vocable et le patronage de Marie-Immaculée. Voir la nouvelle mis-

sion placée sous cet auguste vocable avait été un des plus chers désirs du F. Beckschæfer.

Dès le lendemain, le R.P. Duport s'embarquait à nouveau pour le retour. L'emplacement de la future école avait été choisi. Les planches nécessaires à la construction seraient sciées à la mission Saint-Joseph du Fort Résolution. En été, le R.P. l'Ecuyer viendrait donner un coup de main au Frère.

En attendant, notre Frère restait seul et se remettait à l'ouvrage du défrichement. A peu de temps de là, le F. Henri Latreille lui apporta de Good Hope le secours de ses bras solides et de son dévouement à toute épreuve. Le P. l'Ecuyer arriva à son tour peu après le 15 août.

A peine eut-on donné quelques coups de pic et de pelle que l'on constata l'impossibilité de construire à l'endroit fixé par le P. Duport : on était en plein marécage. Plus l'on creusait, plus l'eau se faisait abondante...

On dut donc se résigner à défricher ailleurs, et nos deux Frères y travaillaient ferme quand, un bon jour, ils eurent la surprise de leur vie. Trois Sœurs Grises arrivaient à l'improviste, à bord d'un bateau inattendu : la Très Honorée Mère Dugas elle-même, supérieure générale, la Mère Girouard, provinciale, et Sr Grégoire, supérieure de la Providence... Et alors nos deux Frères de se demander : « Qu'est-ce que ces *bonnes Sœurs* peuvent bien venir faire ici ? »

Ce qu'elles venaient faire ?... Mais tout simplement prendre connaissance de leur nouveau champ d'apostolat! Lors de mon passage à Montréal, en décembre 1923, Mère Dugas avait bien voulu, sans hésitation, accepter, au nom de ses Sœurs, de prendre charge de l'école et de l'hôpital dont nous avions décidé la fondation à Aklavik. « J'espère, m'avait-elle dit, que nos Sœurs ont encore autant de dévouement que leurs devancières pour colla-

borer à votre apostolat et vous donner satisfaction... » De contrat, il n'en avait pas été question, pas plus que pour les fondations précédentes. Etant venue dans le Mackenzie faire la visite des établissements dirigés par ses Sœurs, Mère Dugas avait voulu, tout simplement, en profiter pour se rendre jusqu'à Aklavik.

Les Sœurs furent, dès lors, invitées à donner leur avis sur l'emplacement qui conviendrait le mieux pour les constructions projetées. On choisit une petite hauteur située à peu près au milieu d'un terrain marécageux.

Les Frères firent alors les honneurs de leur petite maison aux révérendes Sœurs. Elles en furent enchantées, si bien qu'elles acceptèrent tout de suite de prendre le dîner en famille. « Il n'y avait ni chaise ni table, nous dit le F. Beckschæfer, mais qu'importe ! il y avait la joie de la pauvreté... il y avait le bonheur inappréciable de la charité... »

Les hôtes de passage quittaient le même soir.

*
* *

Le R.P. l'Ecuyer et les deux frères se mirent tout de suite à creuser les fondations de l'école, sur le terrain nouvellement choisi. Mais nouveau désappointement : encore de l'eau ! Inutile vraiment de continuer. Il fut décidé qu'on reviendrait le printemps suivant. Le travail serait plus aisé dans la glace que dans l'eau !

*
* *

A la fin d'avril 1925, le P. l'Ecuyer ramena donc le F. Beckschæfer à Aklavik. Il dut l'y laisser seul, rappelé qu'il était à sa mission par le ministère que ses Loucheux attendaient de lui, au retour de leur chasse d'hiver.

Le Frère se mit tout de suite au travail. Mais quel

travail ! La terre était encore gelée, terre d'alluvion mélangée avec de la tourbe, le tout recouvrant un glacier sis à moins de deux pieds, parfois, de la surface du sol. Il s'agissait de creuser une cave pour la future école, cave destinée à recevoir la fournaise qui assurerait un bon chauffage. Oui, dur travail au pic et à la hache ! « Presque de quoi décourager la meilleure volonté », note notre terrassier improvisé.

« Heureusement, poursuit-il, que le soleil commença bien vite à triompher du froid et à dégeler terre, tourbe et glace... Eau et terre composant une sorte de boue dans le fond de l'excavation, je pouvais, chaque jour, dilater un peu plus les murs de la cave et sortir environ 200 chaudières de cette boue qui, une fois exposée au soleil en dehors, devenait dure comme ciment. Ce travail me prit les deux mois de mai et de juin. »

Fatigue et solitude commençaient à se faire sentir lorsque, le 20 juin, lui arrivait une caravane nombreuse sur quatre grands chalands plats attachés ensemble, chargés de planches, de clous, etc., et poussés par deux petits moteurs à essence.

Un mot d'explication s'impose ici. En annonçant au P. Duport, supérieur de notre mission Saint-Joseph du Fort Résolution, ma retraite temporaire et sa nomination comme administrateur, je m'étais contenté de lui donner l'unique directive suivante : « La fondation d'Aklavik doit tout primer. Poussez les travaux aussi activement que possible. Vous pourriez nommer le P. Joseph Trocellier directeur de la nouvelle mission... »

Avec toute l'ardeur et la ténacité d'un zèle qui ne reculait jamais devant aucun obstacle, le P. Duport avait pris tout de suite à cœur cette fondation. Un grand chantier fut organisé et notre scierie mécanique, mise en marche à plein rendement. Les planches sciées, il fallait les

transporter à Aklavik, à 1,000 milles de Résolution, et pas d'embarcation pour ce transport ! Sans se décourager, notre maître-charpentier, monsieur Gratien Ouellette, et le F. Kérautret, interrompant la construction de la nouvelle église, se mirent résolument au travail et le poussèrent avec un tel entrain que, cinq semaines plus tard, quatre magnifiques, grands et solides chalands étaient à l'eau.

« Dès que le lac fut débarrassé de ses glaces et que la navigation parut sûre, écrit le P. Duport, nos bateaux furent chargés jusqu'au bord. Ils emportaient chacun, comme charge moyenne, 9,000 pieds de planches et bien d'autres choses jugées nécessaires pour un si long voyage et une si grande entreprise.

« Le personnel de l'expédition se composait de cinq personnes ; le F. Kérautret, qui — après 15 ans d'un dévouement à toute épreuve à la mission Saint-Joseph — avait son obédience pour la nouvelle mission (il emmenait avec lui, comme consolation et comme compagnons de ses futurs travaux, ses cinq fidèles et infatigables coursiers) ; le F. Léopold Bérens, qui devait remonter avec le Père Visiteur ; M. L. Mercier, habile charpentier, chargé des constructions ; M. Lucien Bourget, apprenti-charpentier ; et enfin, notre brave Alphonse Mandeville qui, depuis plus de 30 ans, pilote, en tous sens et en toute sûreté sur lacs et rivières, les missionnaires du Mackenzie.

« Comme le voyage ne manquait pas de dangers sur le Grand Lac des Esclaves et sur tout le parcours du fleuve géant, de sa sortie du Grand Lac à son embouchure, on adapta aux bateaux deux bons petits moteurs à gazoline de six forces, et, afin de ne rien négliger, nous jugeâmes prudent que le F. Kraut, à l'aide du *Saint-Gabriel* — puissant bateau à gazoline de la mission Saint-Joseph — allât conduire les voyageurs sur le Grand Lac des Esclaves

et jusqu'à la sortie du lac Castor, 20 milles en aval de la mission de la Providence. Enfin, comptant par-dessus tout sur l'assistance du Ciel, nous fîmes avant le départ la bénédiction de tout l'équipage, nous recommandant avec confiance à la bonne Mère, au bon saint Joseph, notre patron de toujours, et à l'Ange Gardien des voyageurs... » [2]

Le 17 juin, un peu avant minuit, nos voyageurs, profitant d'un calme parfait, se lançaient sur le Grand Lac des Esclaves. Favorisés d'un temps exceptionnellement beau, s'approvisionnant en chemin à même un bel orignal tué par leur pilote, et voguant jour et nuit, ils abordaient à Aklavik le 28 juin, à la grande joie du F. Beckschæfer. Au Fort Simpson, le P. Joseph Trocellier s'était joint à la caravane, se rendant à son nouveau poste à titre de directeur de la mission. Au Fort Good Hope, le F. Henri Latreille en fit autant pour aller aider aux travaux.

Les chalands de la mission étaient les premiers bateaux de l'année à arriver à Aklavik. Gros événement ! Aussi toute la population, blanche, esquimaude et indienne, accourut-elle aux nouvelles. Comme dans chacun des postes visités en cours de route, grandes furent la surprise et l'admiration de tous ! « Vraiment, faisait-on remarquer, seule la mission catholique, avec ses Frères et son organisation, peut accomplir pareille prouesse. »

L'accueil fut très sympathique...

Le lendemain, arrivaient sur le *Distributor* — bateau de la Hudson's Bay Co., — les PP. Duport et Lefebvre, accompagnés de quatre sœurs Grises.[3] Elles venaient pour

---

2. Rapport du R. P. Duport, daté du 7 juillet 1925.

3. Sœur McQuillan, qui s'était révélée éducatrice remarquable durant les 22 années qu'elle avait professé à l'école Saint-Joseph du Fort Résolution, était Supérieure de la nouvelle communauté. Elle avait pour compagnes : sœur Adélard et sœur Firmin. D'autres ne tardèrent pas à venir les rejoindre.

Un brave métis du Mackenzie cause avec son « Grand Priant ».

En compagnie du vénéré Mgr Grouard, durant une traversée de l'Atlantique.

rester, s'occuper de l'éducation des enfants et prendre soin des malades, en un mot : se donner corps et âme au véritable apostolat, en ce coin déshérité, au delà du cercle polaire.

« Pour les recevoir, note le F. Beckschæfer, nous n'avions qu'une pauvre cabane où nous logions nous-mêmes depuis quelque temps. Cette cabane était loin d'être achevée, mais le principal y était : les murs et le toit ! A l'intérieur, pas de chaises : seulement quelques caisses vides pour tout mobilier !

« Mais enfin, ces bonnes sœurs étaient arrivées à leur mission et elles étaient contentes ! Elles s'installèrent du mieux qu'elles purent, et nous, nous logeâmes sous des tentes. » [4]

A la grande joie de tous, « elles prirent tout de suite, note le père Duport, la queue de la poêle », et les estomacs de nos ouvriers n'eurent qu'à s'en féliciter.

*
* *

La grosse question était de bâtir et de bâtir vite. Et d'abord, de décharger les bateaux, puis de les défaire avec soin : planches, madriers et clous, tout devait servir aux constructions !

Un hangar s'imposait d'urgence, afin de protéger ameublement, provisions, etc. « Notre charpentier, M. Ouellette, s'en chargea avec l'aide du F. Berens. En cinq jours, le hanger était achevé et tout l'approvisionnement mis à l'abri et en sûreté. Le F. Kérautret, avec ses chiens admirablement bien dressés, fit le plus gros du charriage à mesure que se faisait le déchargement.

4. *Fondation de la mission d'Aklavik.* Récit inédit du R. F. William Beckschæfer, o.m.i., aux archives du Fort Smith.

Une petite charrette solidement construite servait au transport des planches. Chiens et charrette attirèrent l'attention et frappèrent la curiosité des Esquimaux, qui n'avaient jamais vu pareil attelage.

« Du reste, ajoute le P. Duport à qui nous empruntons ces détails, il faut le dire, chacun de nous paya de sa personne, à commencer par le P. Lefebvre, qui n'hésita pas, durant deux jours, à charrier des planches et des madriers sur ses épaules, au grand ébahissement de la Compagnie de la H.B.C., du *Bishop* anglican, de ses ministres et des Esquimaux. »

Les travaux furent menés bon train sous la direction du P. Trocellier, si bien que dès le 8 septembre — deux mois après la pose des fondations — le cher Père pouvait écrire au P. Duport : « Les Sœurs sont installées au couvent. Malgré qu'elles n'aient encore à leur disposition que la cuisine et la salle attenante, elles se trouvent bien. La cuisine sert en même temps de réfectoire pour les deux communautés, et l'autre salle suffit pour les besoins des Sœurs. Nous, nous sommes installés dans la maison du F. Beckschæfer. Nous y sommes bien. Nous avons fermé un petit coin pour la chapelle et un autre pour moi : c'est parfait ! » [5]

---

5. La première obédience du père Trocellier, en 1921, l'envoyait tenir compagnie et porter secours au père Fallaize, dans son isolement du « Barren Land ». Parti de France, une fois rendu au Fort Résolution, il écrivit alors : « Encore un pas de plus vers le poste que Mgr Breynat vient de m'assigner. Je m'en vais avec bonheur vers les chers Esquimaux, remplacer le père Frapsauce, tombé vaillamment sur l'arène de l'apostolat... Je pars content... Y a-t-il au monde un homme plus heureux que moi ?... » (*Revue Apost.* 1921 p. 288) Des circonstances imprévues m'obligèrent alors à changer son obédience. On devine maintenant sa joie en se voyant à Aklavik pour la fondation d'une mission destinée aux Esquimaux. Joie toute surnaturelle, il va sans dire ! Joie qu'il lui fallut payer par un grand et triple sacrifice. Le 2 août 1925, il apprenait, en effet, la mort de son père et de deux oncles chers, emportés tous trois par la maladie, du 8 au 16 mars précédent.

La première patiente à être admise à notre hôpital d'Aklavik, le 5 septembre 1925, fut une pauvre enfant — Adéline Simon — qui avait failli être dévorée par des chiens esquimaux. Elle fut sauvée par les bons soins du docteur Cook, assisté de sœur Adélard.[6]

« C'est ainsi, conclut notre cher F. Beckschæfer, que sous l'égide de Marie Immaculée et grâce à la générosité de la mission Saint-Joseph du Fort Résolution, qui fournit toutes les planches de construction et une grande partie du personnel; grâce aussi aux sacrifices que s'imposèrent avec enthousiasme tous nos missionnaires — Oblats et Sœurs Grises — pour la réalisation d'un désir caressé par tous et depuis longtemps, c'est ainsi que s'est fondée, au vicariat du Mackenzie, au delà du cercle polaire, la mission d'Aklavik pour les Esquimaux du delta du grand fleuve. »

Vraiment, c'est à l'occasion de cette fondation que s'est manifesté dans toute son ampleur l'esprit de collaboration intime qui règne parmi toutes les missions du Vicariat, ce qui a toujours fait sa force et a assuré l'admirable dévouement de ses œuvres.

A Dieu donc tout honneur et toute gloire !

*
* *

Au printemps de 1926, j'étais loin d'être complètement remis de ma maladie. Sur mes instances réitérées, mon docteur me permit une fugue vers nos missions du Nord, que je languissais de revoir. De cette fugue, il sera parlé plus au long dans le prochain chapitre.

Mon but était, avant tout, de faire connaissance avec cette nouvelle mission d'Aklavik. A son sujet, mon admi-

6. Récit du frère Beckschæfer.

nistrateur m'avait envoyé des rapports si enthousiastes et si consolants.

J'y arrivais, de fait, le 22 juin 1926. Avant même de descendre du bateau qui m'y amenait — le *Distributor* —, ce dernier longeant le rivage devant la mission, j'avais admiré la belle apparence de notre école-hôpital, pendant que mes compagnons de voyage ne tarissaient pas d'éloges : c'est alors, sans contredit et de beaucoup, la plus belle bâtisse d'Aklavik.

Aussi, comme je fus heureux de féliciter tous nos bons ouvriers : Pères, Frères et Sœurs, sans oublier M. Mercier, notre maître-charpentier, de leur beau travail et de leur dévouement. Tous ensemble, nous nous rendîmes à la chapelle pour rendre grâces à l'Auteur de tout bien et chanter à plein cœur le *Magnificat.*

Nous nous étions proposé, pour la première année, d'ouvrir dans la nouvelle bâtisse un embryon d'école pour un dizaine d'enfants, et de réserver l'étage supérieur pour y recevoir des malades. Notre plan ne fut pas approuvé à Ottawa. Il était contraire aux règlements de posséder un hôpital et une école dans la même bâtisse, fût-ce en pays de mission ! Les raisons de ce règlement étaient certainement très sages. Mais il me semblait que, pour une année, on eût pu fermer les yeux.

Nous tenions cependant à avoir école et hôpital dès la première année, d'autant plus que les Anglicans qui, apparemment, n'avaient jusque-là jamais songé à ouvrir un hôpital, venaient d'en bâtir un.[7]

Leur zèle avait été mis en éveil subitement, à l'occasion de la première visite du P. Fallaize en 1923, et sur-

---

7. Dans notre second volume, le lecteur a dû remarquer que lorsque, au Fort Simpson, fut traitée la question de la fondation d'un hôpital, le Bishop Lucas affirma à l'Agent et écrivit à Ottawa qu'il ne voyait aucune nécessité d'ouvrir des hôpitaux dans le Nord !...

tout à l'annonce faite publiquement, devant les Bishops Lucas et Stringer, devant leurs ministres et les Esquimaux, par le P. Duport, que nous étions décidés à ouvrir un hôpital et une école. Ils avaient déjà une école pour les Esquimaux, mais à Shingle Point — à une centaine de milles de là, sur l'océan Glacial. Cette école, ils devaient la transporter plus tard à Aklavik. Jusqu'en 1925, la mission anglicane ne possédait encore à cet endroit qu'un modeste temple et une résidence pour le ministre.

Pendant mon séjour à Aklavik, la question d'avoir au plus tôt école et hôpital fut étudiée sous tous ses angles. Il fut convenu avec le P. Trocellier, d'accord avec nos dévouées Sœurs Grises, que la grande maison neuve servirait exclusivement et provisoirement d'école-pensionnat. Une maison bâtie à une petite distance, et devant servir de buanderie et de hangar, serait transformée en hôpital et aménagée pour recevoir une dizaine de patients.

Ainsi fut-il fait. Le 1er septembre, la classe s'ouvrait avec dix-huit élèves. Et le 6 septembre, entrait au nouvel hôpital notre première patiente pour cas de maternité.

*
* *

Restait à faire les démarches nécessaires auprès du Gouvernement afin de nous assurer les subsides accordés ordinairement aux écoles indiennes et aux hôpitaux.

La chose fut assez facile pour notre nouvelle école. Le Dr D. Scott, surintendant adjoint des Affaires indiennes, fit bien quelques objections quand je lui exposai le cas. Mais je lui fis remarquer que le Gouvernement s'était engagé par traité à pourvoir à l'éducation des Indiens.

— C'est vrai ! me répliqua-t-il, mais nous ne nous sommes pas engagés à leur ouvrir des pensionnats partout où ils en demanderaient...

— C'est vrai ! lui répondis-je. Mais là où la vie nomade des Indiens ne permet pas d'ouvrir des écoles du jour, l'école-pensionnat est le seul moyen d'instruire et d'éduquer les enfants. Or c'est le cas à Aklavik, où Indiens et Esquimaux, vivant de chasse et de pêche, sont obligés de se disperser dans les bois à la poursuite du gibier, jusque dans le « Barren Land » et sur l'Océan Arctique, ou encore sur les lacs lointains où ils espèrent trouver du poisson.

Le Dr Scott, homme droit, voulut bien reconnaître la justesse de mes remarques. Il me promit de faire son possible, et même, à cause des frais élevés des transports, de recommander une augmentation du subside ordinaire. Il en référerait à son supérieur immédiat, l'honorable Charles Stewart, ministre de l'Intérieur.

L'affaire fut réglée définitivement à l'occasion d'une visite au Dr Scott, par l'agent de nos missions auprès du Gouvernement, le R.P. Joseph Guy, o.m.i., qui revenait justement d'un voyage d'inspection poussée jusqu'à Aklavik.

*
* *

Plus compliquées furent les démarches concernant l'hôpital. Celui-ci relevait directement de l'Administration des Territoires du Nord-Ouest.

La visite du P. Fallaize, au printemps de 1923, avait, ai-je dit, jeté l'émoi chez les anglicans. De cet émoi j'eus le premier écho à l'occasion d'une visite de mon ami le Bishop Lucas, à la mission de la Providence où je me trouvais alors. Après les salutations d'usage et les nouvelles du jour, il me proposa tout simplement ce qu'il appelait un *gentleman agreement,* d'après lequel il nous abandonnerait tous les Indiens établis le long du fleuve

Mackenzie, à condition que nous en fissions autant pour tous les Esquimaux échelonnés sur la côte Arctique.

Tout de suite, je lui fis remarquer que presque tous les Indiens du Mackenzie étaient catholiques. Nous serions évidemment heureux de recevoir les quelques centaines non encore catholiques, mais nous ne pourrions recevoir ces Indiens que s'ils venaient à nous de plein gré et non par la seule force d'un contrat entre nous.

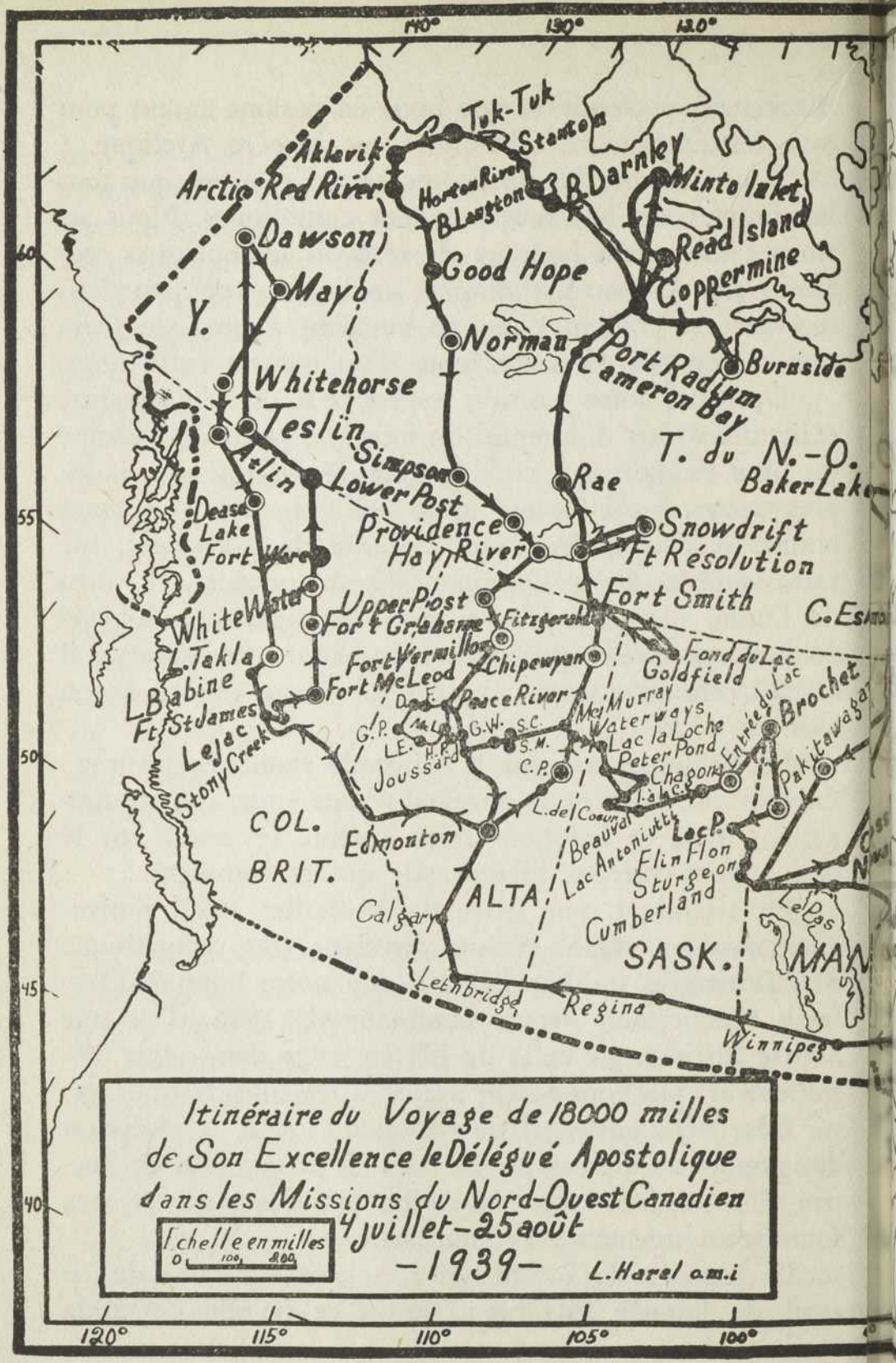
Du reste, notre position respective dans cette question était tout à fait différente. En effet, en vertu du principe du libre examen, qui est à la base de chacune des multiples sectes protestantes, toute religion pour lui étant bonne, il pouvait en toute sincérité de conscience, me faire sa proposition. De mon côté, au contraire, en vertu de l'unité immuable de la vérité enseignée par Notre-Seigneur pour être propagée parmi toutes les nations, il m'était, en conscience, impossible de me rendre à son avis.

Le Bishop comprit-il la force de mon argument ?... En tout cas, nous nous quittâmes bons amis, comme toujours... Mais la question d'une entente reviendra sur le tapis. Nous verrons bientôt par qui et comment...

En attendant, par lettre du 11 juillet 1927, j'informais monsieur O.-S. Finnie, directeur très sympathique des Territoires du Nord-Ouest, que notre hôpital d'Aklavik fonctionnait depuis l'automne de 1926, dans une bâtisse distincte de celle de l'école, et je demandais officiellement que nous soient accordés les subsides d'usage.

Dès le 28 juillet, il me répondait : « A la réception des premiers rapports de cet hôpital, la question de l'octroi des subsides pour le traitement des patients sera soumise au jugement du commissaire. »

La réponse du commissaire — elle est datée du 30 avril de l'année suivante : c'est dire qu'elle demanda



En 1939, le Saint-Père daigna visiter, par son Délégué, tout le (and
Nord canadien. On trouvera plus loin le récit de cette extraordaire

...onnée aérienne de S.E. Mgr Ildebrando Antoniutti dans nos missions canadiennes. En voici le graphique.

neuf mois de réflexion, discussion, etc. — la voici : « A la suite de notre requête du 11 juillet dernier..., je dois vous avertir que la question des subsides à donner aux hôpitaux dans les Territoires du Nord-Ouest a été étudiée avec le plus grand soin par le Département, et il a été décidé que, dans tous les cas où un hôpital fonctionne et répond d'une manière satisfaisante aux besoins du district, le Gouvernement n'accorde pas son support à un second hôpital.

« Or, d'après nos informations, l'hôpital anglican a été le premier construit à Aklavik et répond d'une manière satisfaisante à tous les besoins de l'endroit... »

Monsieur Cory s'applique ensuite à me convaincre, étant donné l'étendue du territoire sur lequel sont dispersés les indigènes, que « le travail serait beaucoup plus efficace et notre coopération immensément simplifiée si les deux Eglises qui s'occupent de travaux missionnaires dans le Nord consentaient à s'entendre pour avoir chacune leur sphère d'activité... » Suggestion, on le voit, qui rappelle bien celle de mon ami, le Bishop Lucas.

Par télégramme, je répondis à cette lettre : « Respectueusement mais énergiquement je proteste contre votre décision et toute tentative de réglementer notre travail missionnaire. L'information d'après laquelle l'hôpital anglican a été le premier établi à Aklavik est fausse. Les Sœurs Grises arrivèrent à Aklavik un an avant les infirmières protestantes et traitèrent avec satisfaction plusieurs patients, entre autres, la femme du Dr Cook. » [8]

---

8. Lettre du 25 mai 1928 à W. W. Cory. En fait, les deux hôpitaux furent construits la même année, été 1925. Alors que l'hôpital anglican ne reçut ses premiers patients qu'après l'arrivée de ses infirmières, en juillet ou août 1926, plus d'un patient se présenta au nôtre bien avant. Voici, en guise de preuve, cet extrait assez cocasse des *Chroniques* de l'Hôpital : « Le *11 mai 1926* : Nous recevons une singulière malade à notre hôpital : Mme Kinegaw, esquimaude de Tree River, qui se dit être le principal témoin dans le procès qui

Dans une lettre adressée le lendemain au même monsieur Cory, en réponse à l'affirmation que l'hôpital anglican donnait satisfaction à tous les besoins de l'endroit, je me contentais de lui écrire : « Permettez-moi de vous citer le cas suivant, extrait d'une lettre du R.P. Guy, à la suite de sa visite à Aklavik en septembre 1926 :

« Lors de ma visite à l'hôpital anglican, en compagnie du R.P. Trocellier, ce dernier demanda au Vénérable Archidiacre Wittaker si, le cas échéant, il nous serait permis de visiter nos malades catholiques en traitement chez lui. « Non, répondit ce dernier, excepté si le visiteur est accompagné par le Ministre. Nous avons ici deux jeunes filles et nous ne voulons pas de « scandal-mongers to be at work at this place ».[9]

Dans une lettre postérieure, datée du 28 juin, M. Cory, tout en maintenant sa décision, faisait l'aveu suivant : « J'avais déjà entendu parler de l'incident relatif au Vénérable Archidiacre Wittaker à l'hôpital d'Aklavik, et l'affaire a été portée à l'attention des autorités de l'Eglise anglicane. »

Sans plus parler, je crus donc devoir me rendre immédiatement à Ottawa dans le but d'avoir plus d'explications et de discuter l'affaire de vive voix. D'autant plus que — ingérence que nous ne pouvions admettre — M. Cory, dans sa lettre du 30 avril, me signifiait la décision

---

aura lieu à l'arrivée du bateau, au sujet du meurtre de son mari, qui avait deux femmes. Le meurtrier, étant jaloux, tua le mari, prit une femme pour lui-même et donna l'autre à un de ses amis. Il paraît que cette dame était la directrice des femmes de médecine de sa tribu. La police, le Dr Cook et l'inspecteur Caulkin, nous demandèrent de l'accepter comme patiente. Elle dit au Dr Cook : « Je suis incurable car j'ai chassé trop de démons hors des personnes, et ces démons sont tous entrés en moi... » En nous demandant, son admission, le Dr Cook nous dit avec un sourire : « Je sais que c'est ici l'unique place où les démons peuvent être chassés. » Elle est présentement sous nos soins et occupe la plus belle chambre. »

9. **Lettre du 25 mai 1928.**

supplémentaire suivante : « Il est donc exigé que, avant de songer à un *nouveau champ quelconque d'opération* ou à l'érection de nouveaux hôpitaux, le Département devra être consulté, et on devra attendre son approbation. Il est désirable que ce règlement soit appliqué *aux missions* et aux écoles, aussi bien qu'aux hôpitaux. »

Il n'est que juste, puisqu'on le désire désormais, que soit consulté le Gouvernement pour l'ouverture d'écoles et d'hôpitaux, si l'on en espère une subvention ; mais on ne voit pas pourquoi son autorisation serait nécessaire pour le choix d'un nouveau champ d'apostolat, ou l'établissement d'une nouvelle mission.

Après avoir vainement essayé d'en arriver à une entente à l'amiable avec M. Cory, je décidai d'en référer à son supérieur, l'honorable Charles Stewart, ministre de l'Intérieur, esprit droit, très large et d'une honnêteté parfaite. Connaissant très bien ce haut personnage, qui voulait bien m'honorer de son amitié, je ne pouvais me faire à l'idée qu'il eût approuvé la lettre de son sous-ministre, commissaire des Territoires du Nord-Ouest.

En effet ! Dès que je lui eus expliqué la raison de ma visite : « Les malheureux ! me dit-il, sans pouvoir cacher son indignation. Voilà trois ans qu'ils m'accablent de démarches pour obtenir de moi pareille décision ! Ils ont profité de mon absence prolongée pour l'arracher à mon sous-ministre... »

Et le voilà me donnant quelques détails sur les démarches faites auprès de lui, sans me cacher le nom de ses visiteurs...

L'honorable Charles Stewart fait tout de suite appeler auprès de lui son sous-ministre... Je vois encore ce dernier debout devant nous dans sa haute stature, l'air penaud d'un écolier rendant compte à ses maîtres de quelque fredaine... Pressé par mes questions, il finit par

avouer, en guise d'excuse, qu'il avait signé sans l'avoir lue la lettre qu'il m'avait adressée...

Sa réponse ne faisait qu'aggraver son cas et accusait chez lui — je me permis de le lui faire remarquer — une négligence coupable dans l'accomplissement de sa charge. Comment, en effet, un homme de sa position a-t-il pu se permettre de signer une lettre de deux pages sans en prendre connaissance, par conséquent, sans savoir quelle responsabilité il assumait au nom du Gouvernement ?...

Je demande alors à l'honorable Ministre de vouloir bien, pour clore cette malheureuse affaire qu'il désapprouve hautement, me donner une lettre annulant celle de son sous-ministre.

« Vous l'aurez sans tarder, me répond l'honorable Ministre, et c'est moi-même qui la dicterai afin qu'elle soit bien l'expression de ma propre pensée. »

Cette lettre, elle devait me parvenir quelques jours plus tard. En voici la traduction :

Ottawa, 26 septembre, 1928

Cher Monseigneur,

Pour faire suite à notre conversation, je désire vous assurer de nouveau que ce Département et le Gouvernement apprécient hautement le travail des Eglises parmi la population indigène dans les Territoires du Nord-Ouest, et ils seraient heureux de voir ce travail s'étendre de manière à embrasser toute cette population indigène.

Là cependant où on projettera la construction d'une école ou d'un hôpital, si l'assistance financière habituelle pour ces diverses institutions est désirée, il sera nécessaire

de consulter ce Département et d'en obtenir l'autorisation, afin de permettre de porter le montant des subsides dans le budget.

Bien fidèlement vôtre,

Signé : Ch. Stewart.

Dans toute cette question, nous ne demandions pas de privilèges, mais la revendication de nos droits et une liberté égale pour tous. Nous l'avons obtenue et nous en sommes pleinement satisfaits !

Et notre hôpital d'Aklavik, depuis lors, est officiellement reconnu par le Gouvernement. Il en perçoit les subventions ordinaires.

*
* *

Avant de clore ce chapitre, voici quelques explications qui mettront en lumière l'origine de nos difficultés avec le Gouvernement, au sujet de cet hôpital d'Aklavik. L'honorable Charles Stewart lui-même m'en a fourni quelques détails intéressants, et une correspondance bien classifiée me permet d'en reconstituer toute l'histoire.

Le lecteur se rappelle le voyage du R.P. Fallaize à Aklavik au printemps de 1923, suivi de celui du P. l'Ecuyer qui, durant l'hiver, abattit et charria sur place les arbres pour la construction d'une maison provisoire ; enfin celui du F. Beckschæfer au printemps de 1924. L'*Union interdiocésaine protestante* de Toronto était fidèlement tenue au courant de ces allées et venues. Son secrétaire général, le chanoine Gould, sur l'avis sans doute de son comité, protesta par plusieurs lettres auprès du Gouvernement, dès le mois de mai 1924, représentant

l'arrivée des missionnaires catholiques « comme une flagrante et injustifiable invasion » d'un district qui, pendant de nombreuses années, avait été exclusivement leur champ d'apostolat. De cela il inférait que l'Eglise d'Angleterre avait des droits évidents, indéniables, sur la population ; que si le Gouvernement laissait faire les catholiques, ce serait, de sa part, une injustice et que l'Eglise d'Angleterre revendiquerait ses droits « par tous les moyens », en soumettant, si nécessaire, toute la question « au Parlement, au Sénat, au Gouverneur Général en conseil et, au besoin, ferait appel à l'opinion publique ».

La lettre, datée du mois d'octobre 1926 et dans laquelle il donnait un résumé des protestations antérieures, avait spécialement en vue l'école projetée. Elle était adressée au Dr D. Scott, surintendant-adjoint, comme on le sait, des Affaires Indiennes. Ce dernier en référa tout naturellement à son supérieur immédiat, surintendant général, qui n'était autre que l'honorable Stewart, tout comme, l'automne précédent, il lui avait référé ma demande de subsides ordinaires en faveur de notre école. Le surintendant général, sans tenir compte des protestations de Toronto, avait tout simplement approuvé notre école.

Toronto avait sans doute été informé de cet échec. Entre temps, on avait appris notre projet d'hôpital. Les démarches furent alors reprises contre ce dernier. Avec les mêmes arguments, M. Cory, auprès de qui furent faites les démarches parce que l'hôpital relevait de sa juridiction, ne parle dans sa lettre du 30 juillet 1928 que de l'hôpital, et ses objections sont souvent la reproduction littérale des objections faites par le chanoine Gould, dans sa lettre au Dr D. Scott, contre notre projet d'école. Ces démarches échouèrent comme les premières, grâce à l'honnêteté et à l'esprit de justice qui anima toujours

l'ami de nos missions que fut, sans défaillance, l'honorable Ministre de l'Intérieur, Charles Stewart.

Epilogue

En 1936, l'hôpital anglican d'Aklavik fut complètement détruit par un incendie. Les patients, tous heureusement sauvés, furent gracieusement reçus et soignés dans notre hôpital. Les ministres et leurs infirmières eurent toute liberté de voir leurs malades et de leur rendre tous les services médicaux et religieux..., sans avoir personne à côté d'eux pour les surveiller !

Chapitre V

Décoration à Mgr Grouard — Une cure de repos complet — Voyage en Palestine — Quelques nouvelles du grand Nord — Cet infatigable père Fallaize ! — Au Mackenzie... par Ceylan ! — Jubilé d'argent du Vicariat.

Revenons au mois de mars 1924. L'état de ma santé m'a contraint à une retraite temporaire, retraite qui ne m'empêchera pas cependant de poursuivre des démarches entreprises avec le P. Constant Falher et d'autres missionnaires de la Rivière-la-Paix, et surtout avec le précieux appui de l'honorable Dr Roy, ministre du Canada en France et vieil ami de Mgr Grouard. Ces démarches avaient pour but d'obtenir que la croix de la Légion d'Honneur fût conférée à notre doyen dans l'épiscopat missionnaire, Mgr Emile Grouard, o.m.i. Décoration fut-elle jamais mieux méritée ?...

Afin de mieux faire connaître les admirables travaux de notre candidat, j'avais cru de bonne politique de présenter à monsieur le Président du Conseil un exemplaire de *Soixante ans d'apostolat,* ouvrage récent dû à la plume alerte de Mgr Grouard lui-même.[1]

1. *Soixante ans d'Apostolat.* Oeuvre apostolique. Ce livre fut édité par les soins de la *Revue Apostolique* de Lyon, qui auparavant avait bien voulu se charger de l'édition devenue si populaire de *Aux Glaces polaires.* Tous les grands éditeurs catholiques d'alors, en France et en Belgique, avaient refusé de s'en occuper.

L'accusé de réception fut des plus bienveillants et autorisait nos espoirs de succès. Le voici :

Paris, le 16 février, 1924

République française,
Ministère des Affaires Etrangères.

Monseigneur,

Vous avez bien voulu m'offrir le livre très intéressant de Mgr Grouard : Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie.

Je vous remercie vivement de l'envoi de ce volume, et je suis heureux de rendre hommage à l'œuvre éminemment civilisatrice que ce prélat et vous-même avez accomplie parmi les populations déshéritées de cette partie du monde, à qui vous avez appris à aimer et à respecter le nom de la France.

Agréez, Monseigneur, les assurances de ma haute considération.

Signé : Poincaré.

Le 27 juillet suivant, un décret de monsieur le Président de la République donnait satisfaction à nos désirs en conférant à Mgr Grouard « la Croix de Chevalier de l'Ordre National de la Légion d'Honneur ».

Je m'empressai d'en informer, par câblogramme, le nouveau chevalier et de lui adresser mes félicitations. Il répondit par une lettre toute pétillante d'esprit français, que, à mon grand regret, je n'ai pu retracer.

Mais la lettre suivante, écrite à Mgr Dontenwill, notre supérieur général, fait bien connaître les vrais sentiments de Mgr Grouard en cette circonstance :

Révérendissime et bien-aimé Père,

Voici une nouvelle qui me semble presque une mystification. C'est un télégramme du Consul français de Montréal, m'annonçant que le Gouvernement français m'a nommé Chevalier de la Légion d'Honneur !

On m'avait dit que l'on faisait des démarches pour m'obtenir cette décoration. En vérité, Monseigneur, je ne souhaitais qu'une chose : Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam ! *Mais il faut bien subir cette éclaboussure de gloire !...*

Je dirais presque, avec le coq qui avait trouvé une perle : « Le moindre grain de mil ferait mieux mon affaire... »

Cependant, si cela vous est agréable, à vous et à la Congrégation, je remercierai le Gouvernement de sa bonne volonté... Je crois que c'est surtout Mgr Breynat qui est responsable de cette affaire. Que Dieu le lui pardonne !...

Le Président de la République poussa la délicatesse jusqu'à charger son ami M. Frédéric Rouquette, alors en voyage de noce au Canada avec sa jeune épouse, d'aller, en son nom, épingler la Croix sur la poitrine de son auguste destinataire.

Est-il besoin d'ajouter qu'à la mission Saint-Bernard, il y eut des fêtes grandioses ? M. Rouquette rapporta de son voyage une admiration si enthousiaste du travail du héros de la fête et de ses missionnaires, que dès son retour en France, peut-être même en cours de route, il prit sa plume d'écrivain éminent et composa son beau livre intitulé : *L'Epopée blanche.* Je dois ajouter que très humblement et avec une grande simplicité qui me toucha beaucoup, M. Rouquette vint me voir à Lourdes, où je me trouvais en convalescence, et me pria de corriger son manuscrit. Il eût soin cependant de ne pas soumettre à

ma censure son chapitre intitulé : *L'Evêque du vent...* et pour cause !

Une copie du manuscrit fut ensuite présentée au cardinal Van Rossum, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui voulut bien adresser à l'auteur une vibrante lettre-préface dont je me contenterai de noter le premier paragraphe. « Les magnifiques esquisses, écrivait-il, que vous avez réunies et que vous allez éditer sous le titre suggestif de *l'Epopée blanche,* ne laisseront pas de faire une profonde impression sur tous ceux qui auront le bonheur de vous lire. Le cadre de style si vif et si riche dans lequel vous nous présentez ces tableaux de la vie des missionnaires près du pôle nord, ne pourra que la confirmer et l'accroître davantage encore. Cette impression ne restera pas fugitive : elle aura des effets salutaires. Bien plus, même les plus implacables adversaires de tout ce qui a encore une apparence de religion, ne pourront refuser leur admiration à ces héros qui, pour atteindre leur idéal, approchent des dernières limites du sacrifice, puisque, disant adieu à tout et se privant de toutes les commodités modernes, ils se renferment pour des années dans une solitude bien morne à laquelle s'ajoutent des conditions de climat à peine supportables pour la nature humaine ; et tout cela pour arriver, après de longues années, à un résultat que la courte vue humaine dirait mesquin et presque nul... »

*

* *

A cette date — juillet 1924 — aucune nouvelle du P. Fallaize. Je lui avais demandé de faire un voyage d'exploration dans le golfe du Couronnement, sur la mer Arctique, afin d'y choisir l'emplacement le plus propice pour la fondation d'une mission en territoire proprement esquimau.

En attendant, voici quelques nouvelles de mon humble personne condamnée à une année de traitements et de repos.

Un spécialiste renommé de Lyon, après examen, trouva tout naturellement mon pauvre système nerveux dans un état pitoyable. Il m'envoya suivre un traitement hydrothérapique à Divonne-les-Bains, à une faible distance de Genève. Mes ressources ne me permettant pas de prendre logement aux « Grands Hôtels » de l'endroit, je descendis à « L'Ecu de France », où je trouvai pendant tout mon séjour l'accueil le plus sympathique et les attentions les plus délicates.

Sur le conseil d'un ami, je m'adressai au Dr Napoléon Vieux. Meilleur choix ne pouvait être fait. Après un sérieux examen, sans me cacher la gravité de mon cas, ce spécialiste me donna l'assurance d'une complète guérison, mais... avec le temps ! « Votre solide constitution vous sauvera, me dit-il. Mais il faudra vous soumettre à un traitement par douches aussi froides que possible, à la température même de la source qui vient des monts du Jura... Faites une petite marche tous les jours, vous arrêtant avant de ressentir la fatigue... Et ne faites jamais le jour même ce que vous pouvez renvoyer au lendemain ! »

Somme toute, c'était le repos complet ! Et ce n'est qu'après de fortes instances que j'obtins, j'allais dire, que j'arrachai la permission de célébrer la sainte messe dans ma chambre. Grâce à la bienveillance du cher P. Guinet, toujours provincial des Oblats du Midi, qui s'intéresse de plus en plus à ma guérison, un de ses pères, ancien condisciple du scolasticat, le P. Rustany, me rejoint pour me tenir compagnie et mettre à jour ma correspondance.

Quatre mois de traitement et une amélioration très

sensible et encourageante se fait déjà sentir. Mais l'hiver est arrivé, hiver trop dur pour continuer le régime. Du reste, le Dr Vieux doit prendre ses vacances, vacances certes bien méritées, car dans les établissements de Divonne ce sont les médecins eux-mêmes qui administrent les douches, suivant l'état actuel du patient. Or mon docteur, le plus achalandé de Divonne, en a souvent une centaine sous ses soins.

Mais comment occuperai-je mon temps pendant l'hiver ?... Après trois ou quatre expériences dans nos maisons oblates, je constate que la vie de communauté remettrait vite mes nerfs à bout. Nouvel essai chez des parents et amis... Tout est bien au début, le premier jour... Mais bientôt, je trouve trop d'empressement autour de moi alors que j'aurais besoin de m'isoler... Puis, pas assez de prévenances quand, la bonne humeur revenue, une attention délicate me ferait plaisir ! Bref, mon entourage me devenait graduellement insupportable et il me fallait changer de domicile presque chaque semaine. Que j'ai donc dû alors faire souffrir parents et amis les plus chers !

Vraiment, repos et calme plus complets me sont absolument nécessaires. Mais où les trouver ?... Mon embarras grandit chaque jour et me paraît de plus en plus sans issue. Je me prends à me demander si je ne suis pas en voie de perdre tout le bienfait de mes quatre mois de traitements et de retomber dans mon premier état d'épuisement complet... Un bon jour, je reçois une lettre vraiment providentielle. Une grande bienfaitrice du R.P. Jean-Baptiste Lemius, o.m.i. — prédicateur renommé — m'écrivait. J'avais fait sa connaissance en allant lui remettre une peau d'ours blanc apportée des bords de l'océan Glacial, et qu'elle m'avait demandée par l'intermédiaire du cher P. Lemius. « J'ai appris avec peine votre grande fatigue, me disait-elle. Venez vous reposer ici, sous les

pins des Landes. Ma maison est à vous. Vous resterez aussi longtemps que vous le voudrez... » Et pour prévenir toute hésitation, elle m'annonce que le R.P. Lemius — grand ami à moi — s'offre à venir passer quelque temps à la maison et à me servir de secrétaire.

A vrai dire, ce n'est pas sans appréhension que je décide de me présenter devant cette charitable personne. Mais l'accueil est des plus bienveillants ; la première impression est excellente et me met à l'aise tout de suite. Elle ne se démentira pas un instant durant tout mon séjour.

La maison est belle et spacieuse. Au rez-de-chaussée, m'est réservée une grande chambre avec toutes les commodités modernes. Au-dessus, oratoire privé où je puis célébrer la sainte messe chaque jour. L'église paroissiale, par ailleurs, se trouve à quelques pas. Au presbytère, prêtre fort distingué et très avenant. Tout près, une magnifique forêt de pins m'offre toute facilité pour m'isoler au grand air... Bref ! deux mois charmants s'écoulent vite. Mon hôtesse est une excellente infirmière, bien connue et estimée de tous les pauvres de la paroisse... Elle sait me comprendre à merveille ; toujours remplie de prévenances aux moments psychologiques, elle sait aussi me laisser à mon isolement quand mon humeur le requiert. Vraiment la Providence m'a gâté en m'ouvrant la porte de ce petit paradis !

Le R.P. Lemius revient, après Noël, se reposer de ses prédications. Un bon soir, à la veillée au coin du feu, la conversation tombe sur les pèlerinages. Le R. Père est un grand apôtre du Sacré-Cœur. Ses préférences se portent tout naturellement vers le magnifique temple national de Montmartre, où d'ailleurs il a été lui-même chapelain. On sent que son cœur y est resté attaché. Mon infirmière, elle, a un faible pour Lourdes. Elle y va, cha-

que année, prodiguer généreusement ses soins et ses générosités aux malades... « Et vous, Monseigneur ?... », me demande le P. Lemius. Quel pèlerinage préférez-vous ?...» Tout bonnement je réponds que je n'ai jamais eu de goût bien prononcé pour aucun pèlerinage. « Celui des Lieux Saints, ajoutai-je, est vraiment le seul qui m'ait jamais sérieusement tenté ! » Et la conversation se prolonge jusqu'à une heure assez avancée...

Le lendemain, après déjeuner, le P. Lemius vient me trouver.

— Est-ce que réellement vous aimeriez faire le voyage en Terre Sainte, Monseigneur ?

— Mais très certainement, lui dis-je en souriant. Seulement l'état de ma santé, pas plus que ma bourse, ne me permet d'y songer.

— Nous allons voir à cela, me réplique-t-il ; et il part, allant porter ma réponse à la maîtresse de la maison.

Il fit si bien que, vers la fin de février, nous partions pour Jérusalem, la bonne dame se chargeant de payer tous nos frais du voyage !

Et quel agréable voyage ! Avec tout le confort désirable et les arrêts nécessaires pour éviter les excès de fatigue. Sans entrer dans les détails, qu'il me suffise de mentionner que nous longeâmes le nord de la Méditerranée à l'aller, avec escales à Naples, Palerme, Athènes, Constantinople, etc. et retour par le sud.

Mais c'est pour la visite des Lieux Saints que nous avions entrepris notre pèlerinage. C'est à cette visite que nous consacrerons de beaucoup la majeure partie de notre temps. Pendant vingt-cinq jours nous restons à Jérusalem. Une auto étant à notre disposition, il nous est facile de visiter et de nous reposer à notre gré.

Ma pauvre plume renonce à exprimer les émotions,

les sentiments qu'éprouve tout chrétien, tout prêtre surtout, à visiter ces Lieux Saints, les Evangiles à la main ; ces Lieux sanctifiés par trente-trois ans de vie du Fils de Dieu fait homme et mort au Calvaire pour nous sauver. Jérusalem, Bethléem, Nazareth, ont évidemment nos préférences. Le 24 mars, nous sommes à Nazareth pour célébrer notre messe à l'autel de saint Gabriel, le jour même de sa fête. Le lendemain, à celui de l'Annonciation. A Jérusalem même, que de privilèges dont nous pouvons jouir, surtout pendant la semaine sainte ! Messe à Gethsémani le jeudi saint, visite au Cénacle et heure sainte à Gethsémani même ; vendredi saint, chemin de croix solennel sur la voie douloureuse, celle-là même suivie par Notre-Seigneur portant l'instrument de son supplice. Le jour de Pâques — précieuse faveur obtenue du P. Gardien par le R.P. Adrien Malo, o.f.m.[2] — nous célébrons nos messes sur le saint Sépulcre même. Plus tard nous célébrons dans la crypte du *Pater*, sur le mont des Oliviers, puis à Bethléem, dans la grotte où naquit notre Sauveur, etc.

A regret, nous quittons la Palestine ! Que de souvenirs précieux et touchants nous emportons de notre pèlerinage ! Aussi éprouvons-nous le besoin de les revivre en commun, d'en parler fréquemment, sur le train qui, à travers le désert, nous emporte jusqu'en Egypte.

Avant de prendre, à Alexandrie, le bateau qui doit nous ramener à Marseille, nous avons le temps d'aller visiter les pyramides, d'en faire le tour, chacun de nous perché plus ou moins confortablement entre les bosses d'un chameau ! Vive encore la traîne à chiens du Nord !... Nous visitons aussi les fameuses ruines de Louksor, les

2. Le R. P. Malo, franciscain, m'avait entendu donner une conférence au Collège de Montréal. Ayant appris ma présence à Jérusalem, il vint m'offrir ses services.

tombeaux des rois, celui de Tut-Ank-Ammon, tout récemment découvert avec ses richesses inouies...

*
* *

Ce grand et beau pèlerinage, ainsi que le voyage sur mer, m'avait fait un très grand bien tant au point de vue moral qu'au point de vue physique ; j'étais heureux de le constater avec mon compagnon. Je sentais naître en moi l'espoir de reprendre bientôt le chemin de mes missions.

Mais à peine étions-nous débarqués sur le quai de Marseille, que l'agitation, le va-et-vient, les disputes et les cris des porteurs, puis les bousculades autour des tables des douaniers produisirent sur mon malheureux système nerveux, encore trop susceptible, un effet désastreux ! Au lieu de songer à repartir pour mes missions, force me fut de retourner faire appel aux soins du Dr Vieux, à Divonne.

Le cardinal Van Rossum, informé de l'impossibilité où je me trouvais encore d'assumer la direction de mes missions, voulut bien me faire dire de ne pas hésiter à prendre tout le temps nécessaire pour assurer une guérison complète. Il prolongeait indéfiniment les pouvoirs accordés à mon administrateur. « Quand votre docteur, précisait-il, vous autorisera à retourner dans votre vicariat, vous n'aurez qu'à avertir le R.P. Duport que sa délégation a pris fin. »

*
* *

Sachant la gouverne de mon vicariat entre bonnes mains, j'étais donc sans souci de ce côté, mais les moin-

dres nouvelles reçues du Grand Nord ne continuaient pas moins à m'intéresser vivement.

Dans le cours de l'été, le R.P. Duport, à titre d'administrateur, a fait la visite annuelle de toutes les missions. Il se dit enchanté du zèle de notre personnel, et nos œuvres vont toujours se développant. Il a eu la consolation, le 11 juin, de bénir une nouvelle et grande église au Fort Résolution. Une autre plus grande va être construite pour les Plats-Côtés-de-Chien du Fort Ræ. Notre Saint-Père le Pape nous a fait, pour cette église, un premier don personnel de 25,000 francs, puis un second de 1,000 dollars.

A la grande surprise générale, est arrivée au mois de mars, à la pointe en face du Fort Fitzgerald, une caravane de 49 traînes à chevaux, chargées de machines, de perforeuses, de matériel et de provisions pour l'exploitation d'une mine d'or, récemment découverte, disait-on..., mais qui, de fait, n'a jamais existé que dans l'imagination de flibustiers intéressés.

Nouvelle plus intéressante : des postes de télégraphie sans fil ont été établis par le Gouvernement à l'Ile Herschell, à Aklavik, au Fort Simpson et au Fort Smith. Désormais, il y a donc au Mackenzie un service de communications rapides avec l'extérieur, jusqu'en Europe et plus loin. Il paraît que du Fort Simpson, un télégramme a été envoyé à Paris. Douze heures et trente minutes plus tard arrivait la réponse... C'est le progrès qui envahit pour de bon les solitudes nordiques !

Enfin des nouvelles du cher P. Fallaize ! De sa mission du Saint-Rosaire, au Lac d'Ours, il écrit : « Je suis dans une ignorance complète de ce qui se passe sur la machine ronde, en dehors de mon petit coin. Cette année, je ne suis pas allé au Fort Norman ; j'ai cru plus sage de rester ici pour garder la maison contre le renouvellement

pénible du pillage de l'an dernier. J'étais heureux de saisir l'occasion de bâtir, pour me mettre un peu plus à l'aise. Pour une fois, mes Plats-Côtés-de-Chien ont laissé le jeu, et... en avant, les haches ! Nous n'avions pas de scie. Les haches ont dû tout faire : murs, toit et plancher. Rien d'artistique, bien sûr ! Mais c'est suffisant pour le moment. Le toit est recouvert de terre... Enfin, j'ai une chapelle et un tabernacle. Mais il n'y a encore que le Bon Dieu dedans et pas même une lampe pour veiller auprès de lui. Pas de ciboire, pas d'ostensoir ni encensoir, ni chandeliers ni ornements... » Notre pauvre ermite n'a que sa petite chapelle portative. « Elle a douze ans, note-t-il, douze ans d'un assez dur service. Aussi est-elle à bout ! » Il compte sur la charité de nos bienfaiteurs.[3]

Le 5 janvier 1925, il écrit : « Pour les fêtes, j'ai eu une assistance de soixante âmes environ. Pour la première fois, on a entendu un harmonium, don du P. Robin, de la mission de Good Hope. Le pauvre biniou est à demi crevé par deux ans d'usure sur le Grand Lac d'Ours et par les brusques sauts de température. Néanmoins c'est une merveille pour mes ouailles...

« Dans quelques jours je partirai pour le Fort Norman où je vais prendre mon courrier et... me confesser ! Voilà dix-huit mois que je n'ai pas eu ce bonheur... A mon retour, j'espère enfin pouvoir entreprendre un voyage sur la côte Arctique. J'ai des Esquimaux sous la main qui ne demandent pas mieux que d'y aller, en mars ou avril. »[4]

La même lettre annonçait qu'on avait découvert, le 5 novembre précédent, fête des saintes Reliques, les restes de l'autel des PP. Rouvière et Leroux, massacrés depuis

---

3. Lettre du 23 août 1925 au R. P. Mansoz.

4. Lettre du 5 janvier 1925.

plus de douze ans ! Ces débris ont été envoyés au Père par le vieux sorcier Kormick, l'instigateur présumé du meurtre et qui, se montrant de mieux en mieux disposé, avait deux ans plus tôt remis au P. Fallaize un de leurs bréviaires. La pierre d'autel avait été trouvée par son fils. « J'ai montré aux Esquimaux ces reliques, continue le Père, et je leur expliquai à quoi elles servaient. Je vous assure que ce fait les a frappés beaucoup. »

Le voyage projeté à la côte Arctique fut de fait réalisé. Je le lui avais conseillé dans le but de choisir un emplacement central en vue de l'établissement prochain d'une mission. La traversée du « Barren Land » prit seize jours, du 9 au 25 mars. « Presque tous les jours, me rapportait notre explorateur, nous avons eu de la poudrerie et d'autres contretemps dont le récit détaillé intéresserait peut-être quelque autre moins accoutumé que Votre Grandeur à ces misères du Nord, mais je le passe sous silence... » Que de souffrances, de privations, d'actes de patience et d'abnégation se cachent sous ces mots ! Mais Dieu a tout vu : cela suffit !

La petite caravane, composée du P. Fallaize et des deux familles esquimaudes catholiques, atteignit l'océan Glacial à l'embouchure de la rivière Coppermine. Elle y trouva, campé tout seul dans un iglou, un Suédois du nom de Pete Norbert : un des pionniers envoyés sur la côte par la compagnie de la Baie d'Hudson. Aucun Blanc ne connaît mieux que lui l'océan Glacial. Rencontre providentielle qui fournit au P. Fallaize tous les renseignements désirés. Sans perdre trop de temps, la caravane poursuit son chemin et visite trois villages de maisons de neige construites sur la glace, en pleine mer. Le premier se trouvait à une dizaine de milles du Cap Locker : une vingtaine d'iglous, soit une population approximative d'une centaine d'âmes. A part une vingtaine, cette

bande d'Esquimaux voyait le père pour la première fois : partout cependant il fut très bien reçu.

Le second camp visité était situé au large de Cap Locker ; 150 âmes environ. Le plus grand nombre des Esquimaux, étant des clients du Lac d'Ours, se trouvaient être familiers avec notre voyageur et furent heureux de le recevoir. Dans un iglou se trouvaient quatre meurtriers notoires, dont les deux assassins des PP. Rouvière et Leroux.

Le troisième village était situé aux environs de Tree River, à l'est de la Coppermine. Laissons la plume à notre explorateur : « Laissant mes compagnons au premier village, je partis avec un jeune homme. Un Esquimau, qui prétendait avoir tué deux Indiens l'été précédent, nous accompagna avec sa femme et sa famille. Il voulait aller donner des explications à la police.

« Le vendredi saint, nous campâmes dans une petite agglomération d'iglous sur la glace, à une vingtaine de milles de Tree River.

« Le lendemain, malgré une furieuse tempête de poudrerie, je me rendis, avec mon jeune homme, à Tree River même, où se trouve un poste de traite de la Hudson's Bay Co et un poste de police. J'y rencontrai trois Blancs, qui me reçurent avec toute l'hospitalité d'usage dans le Nord.

« J'y passai le dimanche et le lundi de Pâques. Pas un seul catholique avec moi ! Qu'il est pénible de célébrer une aussi grande fête dans un tel isolement ! Pour comble, nous eûmes, ces jours-là, peut-être la plus grande poudrerie que j'aie jamais vue encore. »

De retour au premier village, le Père apprit que, les phoques devenant rares en cet endroit, les chasseurs allaient se disperser. Ayant renouvelé ses provisions de phoque et d'huile pour lui-même et ses chiens, il reprit le chemin de sa résidence à la Baie Dease, avec les mêmes

Esquimaux qui lui avaient servi de guides du Lac d'Ours à la mer Arctique.

Me rendant compte en détail de ce voyage d'exploration, passant en revue les différents postes visités ou dont il avait entendu parler, il en arrivait à la conclusion que l'embouchure de la Coppermine offrait le meilleur emplacement pour une fondation centrale dans le golfe du Couronnement. « C'est le point, ajoutait-il, vers lequel tendaient nos chers PP. Rouvière et Leroux. Le R.P. Frapsauce l'a visité et l'a recommandé. Capitaine Klekenberg nous y avait jadis offert une maison. C'est là que nos Esquimaux du Lac d'Ours m'ont demandé souvent de m'établir. C'est un des principaux lieux de passage des Esquimaux, au printemps et en automne. En hiver, ils commencent leur pêche aux phoques tout près de là et ne s'éloignent qu'au fur et à mesure que celui-ci devient rare. » [5]

C'est donc vers la Coppermine que tendront désormais tous nos efforts pour la fondation de notre première mission en territoire proprement esquimau. Que Dieu nous aide !

*
* *

Après avoir suivi un nouveau traitement, à Divonne-les-Bains, pendant l'été 1925, j'éprouvai une amélioration très sensible, au point de faire naître en moi le désir, grandissant chaque jour, de revoir mes missionnaires et leurs Indiens, dussé-je revenir aussitôt la visite achevée. Je crus devoir m'en ouvrir à mon docteur lorsque, vers la fin de la saison, j'allai le remercier de ses soins et prendre congé de lui. Sa réponse fut nettement négative. Tout

5. Lettre datée d'Aklavik le 29 juin 1926 et adressée à l'auteur.

naturellement, j'insistai et j'insistai encore, persuadé que le voyage, malgré une fatigue physique inévitable, me ferait un grand bien au point de vue moral. Je languissais tellement de me voir si longtemps éloigné de mes missions !

Le bon docteur finit par céder « à condition, ajoutait-il, que vous fassiez quelque détour pour prolonger le plus possible votre voyage sur mer... »

« Passez donc par Ceylan ! », s'empresse de suggérer le P. Duchaussois qui m'accompagnait. Il revenait justement lui-même de la « Perle des Indes ».[6]

— C'est cela, de reprendre le docteur. Voilà ce qu'il vous faut. Passez par Ceylan et le Japon pour rentrer dans vos missions !

Projet attrayant, magnifique, grandiose même ! Mais comment entreprendre une telle croisière ?... Il me faudrait donc renoncer à revoir bientôt mes missionnaires, car un pareil détour retarderait nécessairement mon arrivée.

Quelques semaines plus tard, je me trouve à Béliet.

— Et ce voyage autour du monde, me demande mon infirmière.

— Mais c'est une plaisanterie ! Je n'y songe pas du tout.

— Si le docteur vous le recommande, il faut l'entreprendre.

Le bon P. Duchaussois, se rendant je ne sais plus où, avait mis Béliet sur son itinéraire. Il y avait fait une halte, pendant laquelle fut commise l'indiscrétion.

« Ce que femme veut, Dieu le veut », dit le proverbe. A toutes mes objections fut donnée une réponse si prati-

---

6. De son voyage il rapportait les matériaux d'où est sorti son beau livre : *Sous les feux de Ceylan.*

Ours polaire en « méditation » sur un glacier.

Un couple esquimau de Minto Inlet.

Pilote d'occasion du « Santanna » sur le fleuve Mackenzie.

Une courte randonnée épiscopale en moto-godille.

quement objective que je dus me rendre au désir, j'allais dire à l'ordre, de mon insigne bienfaitrice.

Mais il me fallait un compagnon de voyage. Le bon P. Edmond Planet, o.m.i., ancien aumônier militaire dans l'armée américaine, s'offrit tout de suite, muni de toutes les permissions nécessaires. Pour incapacité complète contractée dans les tranchées, il touchait mensuellement la pension assez rondelette d'un capitaine. Cela lui permettait de pourvoir à ses dépenses personnelles. Du reste, en dehors des frais de bateau, nos déboursés devaient être très réduits, grâce à l'accueil aussi généreux que bienveillant que nous allions trouver partout en cours de route.

Nous voilà donc sur mer dès la fin de janvier. Nos escales seront Suez, Djibouti, Colombo, Singapour, Saïgon, Kobé et Vancouver. Mais nous ferons un séjour plus prolongé à Ceylan, en Indo-Chine et au Japon.

De Marseille à Colombo, nous eûmes le grand privilège de voyager en compagnie de Mgr Muttel, archevêque de Séoul, et de Mgr Demange, évêque de Taïkan, l'un et l'autre missionnaires en Corée. Avec nous voyageait aussi l'ambassadeur de France à Tokio, le célèbre Paul Claudel, qui fidèlement assistait et communiait chaque jour à la messe ; le dimanche il communiait à celle de dix heures, à la grande édification du personnel du bateau et des voyageurs. En pareille compagnie, la traversée ne pouvait être que des plus agréables. Elle le fut, en effet, au point que grand fut notre regret d'avoir à nous séparer, à notre arrivée à Colombo. Aussi les deux évêques nous firent-ils promettre d'aller les voir dans leur ville épiscopale respective. Son Excellence monsieur Paul Claudel nous invita aussi, avec instance, à lui rendre visite à son domicile à Tokio.

Plusieurs condisciples de notre scolasticat de Liége

nous attendaient sur le quai de Colombo. Combien grande pour eux et pour nous la joie du revoir ! Un grand nombre d'autres condisciples se trouvaient éparpillés un peu partout, jusque dans les profondeurs de la jungle. Grâce à la bienveillance de Mgr Antoine Coudert, o.m.i., archevêque de Colombo, et de Mgr A. Guyomar, o.m.i., évêque de Jaffna, nous eûmes toutes facilités de les revoir tous. Trains, automobiles, charrettes à bœufs : tous les moyens de locomotion étaient à notre disposition. Nous ne manquâmes pas d'aller faire nos dévotions au grand pèlerinage de Notre-Dame de Madhu. Quatre semaines délicieuses s'écoulèrent ainsi trop vite sur cette belle île de Ceylan.

Il faudrait tout un livre pour en décrire les merveilles et détailler nos impressions sur le pays et ses habitants. Une remarque cependant. Une chose qui nous frappa beaucoup, ce fut le grand nombre de prêtres indigènes, Singalais et Tamouls, séculiers ou Oblats, jouissant d'une parfaite entente cordiale avec le clergé venu de France et d'Irlande. La raison suivante nous en fut donnée. Lorsqu'il fut question de former un clergé indigène à Ceylan, Mgr Coudert, qui avait une longue expérience des pays d'Orient, établit tout de suite la règle que les indigènes seraient, en tout, sur le même pied que les Européens, suivraient les mêmes programmes d'étude, recevraient la même formation et le même traitement, avec égale facilité d'accès aux diverses charges.[7] Nous fûmes très édifiés de voir, dans certains postes, des prêtres Oblats indigènes dirigeant, comme supérieurs, à la satisfaction générale, une communauté française. Quel dommage — nous nous en rendrons compte en cours de route — que pareille règle n'ait pas été adoptée dans tout l'Orient, dès la fondation des missions !

7. Actuellement, il y a deux évêques indigènes sortis du clergé de Ceylan.

Pour l'Indo-Chine, une quinzaine de jours seulement avaient été prévus dans notre itinéraire. Cette très intéressante colonie française nous parut en pleine évolution, au point de vue économique tout particulièrement. Grâce à un compatriote — ancien condisciple au petit séminaire de Valence — toutes facilités nous furent données de visiter plusieurs missions et d'admirer les résultats obtenus par le dévouement des prêtres des Missions Etrangères de Paris. Ce nous fut un véritable plaisir de lier connaissance avec les Annamites et les Tonkinois, d'admirer leurs magnifiques plantations de riz, de café, etc.

De Hanoï, nous nous rendîmes à Hong-Kong puis à Shangaï, où nous arrivâmes le samedi saint, juste à temps pour assister à un défilé de Chinois gesticulant, chantant, à l'occasion de l'enterrement de l'un des leurs.

A Shangaï comme à Hong-Kong, les prêtres des Missions Etrangères de Paris nous attendaient au bateau et nous offrirent l'hospitalité la plus fraternelle et la plus généreuse. Le R.P. Robert, en particulier, de grande renommée dans tout l'Orient, se montra d'une amabilité pleine de prévenance. Grâce à lui et à ses Pères, trois jours dans chaque poste nous suffirent pour visiter leurs magnifiques et très prospères établissements, et faire connaissance avec ces deux villes somptueuses, centres très actifs de commerce — du commerce britannique surtout — dans tout l'Orient.

Enfin, nous voilà au Japon ! Nous l'abordons par le grand port de Kobé ! Comme nous ne pouvons pas cacher notre surprise à la vue des sous-marins et des bateaux de guerre de tous genres qui encombrent la baie : « Dans cinq ans, nous dit un Japonais, nous aurons la guerre avec les Etats-Unis. » Sa prophétie n'allait se réaliser que plus tard : il se trompait de date seulement !

Avant de poursuivre, par terre, notre chemin jusqu'à Tokio, nous allons rendre la visite promise à Mgr Muttel et à Mgr Demange. Nous nous arrêtons d'abord chez ce dernier, à son évêché de Takeou. Après nous avoir fait visiter la ville et admirer les œuvres catholiques, il nous conduit chez son métropolitain, Mgr Muttel, à Séoul. L'archevêque de Séoul est un confesseur de la foi. C'est par miracle qu'il a échappé à la mort — mort cruelle évidemment. Il nous conduit à l'endroit où ses compagnons furent exécutés devant lui et, non sans émotion dans la voix, il nous raconte les détails de leur supplice... qui faillit être le sien. Puis il nous explique la fondation vraiment extraordinaire et merveilleuse de l'Eglise de Corée.

Nous voici à Tokio. Le bon archevêque, Mgr Rey, nous reçoit à bras ouverts. Sa joie est d'autant plus grande qu'il reçoit un évêque français, missionnaire au Canada. Et la mienne est doublée de sa joie à lui. Parmi les établissements qui rendent témoignage aux grands progrès de l'Eglise au Japon, je citerai seulement le grand collège des Frères Maristes. Une belle et nombreuse élite en sort chaque année, élite dont l'influence étend et fortifie de plus en plus celle des prédécesseurs.

Nous sommes heureux aussi de revoir notre aimable et distingué compagnon de voyage, monsieur Paul Claudel, qui, par son savoir-faire, sa droiture de caractère et son honnêteté, fait vraiment honneur aux plus belles traditions de la diplomatie française à l'étranger.

Les temples sont nombreux à Tokio et dans les environs, avec un cachet bien oriental qui ne manque pas de beauté. Nous en visitons plusieurs, ainsi que les ruines accumulées par le récent tremblement de terre à Oklahoma... Et nous reprenons la mer.

Depuis Marseille, nous avons bénéficié d'une traversée

très calme. Changement de décor sur l'océan Pacifique : grosse tempête, en effet, quand nous franchissons ce que les géographes appellent la « ligne internationale », ligne imaginaire, de simple convention, qui sépare l'Orient de l'Occident, où l'on se voit supprimer un jour de la semaine quand on va vers l'Europe, tandis que la semaine s'allonge de 24 heures en allant vers l'Amérique. Nous eûmes ainsi le privilège d'avoir deux mercredis de suite sur notre bateau !

*
* *

Débarqués le 5 mai à Vancouver, nous prenons, à notre passage à Edmonton, le R.P. Isidore Belle, o.m.i., assistant général, qui vient une seconde fois visiter les missions du Mackenzie. Le laissant à son travail de visiteur dans les missions du Fort McMurray et de Chipewyan, qui ne relèvent pas encore de ma juridiction, accompagné du père Planet, je me rends jusqu'au Fort Smith, où nous arrivons le 28 mai 1926. Quelle joie, après deux années d'absence, de revoir tout notre personnel : Pères, Frères, Sœurs Grises et leurs ouailles ! La joie fait vibrer à l'unisson tous les cœurs, d'autant plus que ce retour, non plus de l'enfant mais, pourrait-on dire, du père prodigue, coïncide avec le vingt-cinquième anniversaire de l'érection du vicariat du Mackenzie et de mon élévation à l'épiscopat, avec la charge de vicaire apostolique.

A cette occasion, le Saint-Père, le pape Pie XI, justement surnommé le Pape des Missions pour la grande impulsion donnée par lui à leur développement, me fait l'insigne honneur de m'adresser — cadeau le plus précieux de mon jubilé — la lettre autographe suivante :

A Notre Vénéré Frère Gabriel Breynat,
Evêque titulaire d'Adramyte,
Vicaire apostolique du Mackenzie,

PIE XI, PAPE.

Vénérable Frère, Salut et bénédiction apostolique.

Tout dernièrement on nous remémorait qu'au mois de juillet prochain, vous célébrerez, si Dieu le permet, le vingt-cinquième anniversaire de votre consécration épiscopale. Cette nouvelle nous a causé d'autant plus de plaisir que Nous étions mieux instruit de l'habileté avec laquelle vous vous acquittez de votre charge pastorale et du zèle que vous mettez à propager le nom chrétien.

En cette occasion, Vénérable Frère, tous ceux qui savent apprécier votre vertu vous donneront des marques de joie et d'allégresse, et il Nous plaît beaucoup d'y ajouter un témoignage tout particulier de Notre bienveillance à votre égard. C'est que nous trouvons en vous un ouvrier évangélique tout à fait recommandable par l'industrie de son zèle et par la somme des labeurs fournis, en même temps qu'un évêque rempli du désir de sauver les âmes et de procurer de la gloire à Dieu. Dès que fut érigé le vicariat du Mackenzie, le Siège Apostolique, à cause de vos mérites, vous confia, à vous le premier, le soin de le gouverner ; de votre côté, vous n'avez rien omis pour féconder par la rosée de la doctrine chrétienne cette portion lointaine de la vigne du Seigneur. Et les travaux que vous vous êtes imposés dans l'accomplissement d'une tâche si noble et si sainte, ont à coup sûr produit les fruits les plus abondants. La preuve, c'est que, à l'heure présente, malgré les distances énormes à parcourir et la grande difficulté des voyages, de tous les habitants de la contrée il en reste très peu à qui n'ait pas été apportée la sagesse

de la croix. Nous avons bonne espérance que bientôt, avec l'aide de la grâce divine, vos missionnaires triompheront des difficultés de tout genre, atteindront jusqu'aux lieux les plus reculés et les arroseront avec succès de leurs sueurs. Cet espoir commun, Nous prions instamment Dieu de le réaliser.

Réjouissez-vous donc, Vénérable Frère, de l'événement heureux et joyeux qui approche. Afin que ces fêtes apportent à tous les vôtres un surcroît de bonheur, Nous vous accordons la faculté de donner la bénédiction papale, avec une indulgence pléniaire que pourront gagner, selon la formule usitée dans l'Eglise, ceux qui seront présents à la célébration.

Recevez maintenant l'expression de nos meilleurs vœux. Nous y joignons la bénédiction apostolique que Nous vous donnons très affectueusement dans le Seigneur, à vous, Vénérable Frère, et à tous ceux qui sont confiés à vos soins.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le huitième jour de mai, en l'année 1926, de notre Pontificat le cinquième,

Pie XI, Pape

*
* *

Dans chaque mission, véritable fête de famille ! Mais ne pouvant donner tous les détails de ces célébrations jubilaires, je me contenterai de dire un mot sur celles qui se déroulèrent à la mission Saint-Joseph de Résolution, la plus grande du vicariat ; et à la mission Sainte-Anne de Hay River, la plus petite de toutes.

De Résolution, le R.P. Duport est venu me rencontrer au Fort Smith, voyageant sur son charmant petit bateau, le *Saint-Gabriel*. Le 4 juin au matin, nous sommes accueillis au Fort Résolution par un vrai tir d'artillerie :

Indiens et Métis y mettent tout leur cœur et ne ménagent point leur poudre. La joie qui rayonne sur tous les visages s'exprime par les chaudes poignées de mains d'usage dans les grandes circonstances.

Le 9 juin suivant, à 8 heures du matin, arrivée de Sa Grandeur Mgr Joussard, coadjuteur de Mgr Grouard, du R.P. Belle, du R.P. Gouy et du F. Yves Le Gall, tous voyageant sur le bateau de la police, grâce à la bienveillance de l'inspecteur Fletcher.

« Dès 6 h. 15, raconte le P. Coudert, alors missionnaire à Résolution, messe d'actions de grâces célébrée par notre bien-aimé jubilaire, en présence de nos enfants de l'école, de nos fidèles du Fort et de tous ceux qui ont pu venir d'ailleurs. Tous ont tenu à montrer leur reconnaissance en s'approchant de la sainte Table à la suite de nos enfants.[8]

A 9 h. 30, grand'messe pontificale célébrée par Mgr Joussard avec prêtre-assistant, diacre, sous-diacre et une douzaine d'enfants de chœur bien formés. Toute la population catholique est là.

Après l'évangile, le sermon est donné par le R.P. Belle, qui a choisi pour texte la parole de Notre-Seigneur à saint Pierre : « Simon, m'aimes-tu ?... » Beau texte, bien approprié à la circonstance, se prêtant à des développements et à des applications que la vieille amitié de l'orateur ne manque pas d'amplifier au gré de son grand cœur.

Le soir, salut solennel avec sermon de Mgr Joussard, que tous sont heureux d'entendre pour la première fois. Puis séance récréative très réussie, clôturée par des discours, des félicitations et des souhaits, où une piété filiale sincère est heureuse de se donner libre cours. Enfin ! réponse émue et chaleureux remerciements du jubilaire.

---

8. *Revue Apostolique* de Lyon, 1926, p. 231-37. Je résume l'article.

Le 17 juin, à 3 heures du matin — nous sommes à l'époque des jours sans nuit — le gros sifflet du *Distributor* fait sauter du lit le bon P. Jean-Louis Michel, venu exprès de la Providence à Hay River, il y a quelques jours, afin de préparer à son évêque et au R.P. Visiteur une réception aussi solennelle que le permet la petite population de la mission Sainte-Anne. Vite, une demi-toilette et il arrive au quai au moment où je quitte la passerelle.

— Bonjour, Monseigneur !

— Bonjour, cher Père, comment allez-vous ?

— Très bien, merci... Mais, pour une surprise...

— C'en est une bonne, n'est-ce pas ? Un peu plus, nous vous prenions au lit... Avez-vous le Saint Sacrement dans votre église ?

— Oui, Monseigneur.

— Alors, comme nous n'avons qu'une demi-heure d'arrêt, causez donc avec le R.P. Visiteur, tandis que je donnerai la sainte communion aux religieuses qui nous accompagnent.

— Ah ! Monseigneur, je vais d'abord faire cela moi-même.

— Non, non ! je suis capable, allez !

Revêtant le même surplis froissé qui sert quotidiennement au Père depuis huit jours, je distribue alors la sainte communion à nos bonnes Sœurs Grises. A la sortie de l'église, poignée de mains à toute la population accourue... Quelques minutes de conversation avec les Indiens, qui me demandent de leur donner un prêtre résidant... Promesse d'accéder à leur désir aussitôt que possible... Et nous reprenons le bateau.[9]

---

9. *Revue Apostolique,* Lyon, ibid.

Et nous continuons ainsi notre voyage, regrettant beaucoup de ne pas pouvoir, au grand désappointement de nos missionnaires et de leurs ouailles, consacrer à chaque mission le temps que nous désirerions nous-même y consacrer. Nous devons, en effet, nous rendre au Chapitre Général de notre Congrégation, convoqué à Rome pour le mois de septembre. Et avant de s'embarquer à New-York, il reste encore au R.P. Belle à faire la visite canonique des missions de la Rivière-la-Paix...

A mon passage au Fort Norman, j'ai laissé consigne au P. Fallaize, qui n'est pas encore arrivé de sa mission du Lac d'Ours, de profiter du bateau de la *Hudson's Bay* pour compléter par la voie des eaux l'exploration de la côte Arctique qu'il vient de visiter en traîne à chiens en se rendant au golfe du Couronnement. A lui de choisir les points les plus avantageux pour nos futures fondations en pays esquimau... Ce voyage achevé, il ira au pays natal, revoir « sa Normandie » et goûter un peu de repos bien mérité.

Chapitre VI

Ah ! ces chiens du Nord ! — Le père Fallaize explore l'océan Glacial — L'Athabaska est rattaché au Mackenzie — Abandon de la ferme Saint-Bruno — Visite du vicariat.

Le R.P. Alphonse Duport, délégué du vicariat du Mackenzie au Chapitre Général, me rejoignit à Rome vers la mi-septembre. Mais quelle triste nouvelle il m'apportait ! Les huit gros chiens de notre mission de Fort Résolution, trompant la surveillance du Frère qui venait d'entrer dans l'enclos où ils sont habituellement renfermés, ont réussi à s'échapper et se sont jetés sur un petit garçon de six ans qu'ils ont déchiré à belles dents. Une Sœur — Sr Boulai — se précipita au secours de l'enfant, qui ne remuait déjà presque plus. Arrachant leur proie, non sans peine, à ces vilaines bêtes qui ne voulaient pas lâcher prise, elle prit l'enfant dans ses bras et l'emporta à la maison. Mais ces brutes la suivirent, et comme elle se trouvait elle-même de petite taille, elle ne réussissait pas à protéger la pauvre victime, lorsque Sr Zénon, de sa cuisine, apercevant ce qui se passait, se précipita, armée d'un bâton, au secours de la Sœur et de l'enfant. Quel spectacle, une fois à l'infirmerie ! Une grande partie du cuir chevelu du malheureux petit était enlevée, grave blessure en arrière de l'oreille, plusieurs autres, moins graves, mais profondes sur tout le corps ensanglanté !

Hélas ! ce n'était point tout. Pendant que les Frères couraient après les chiens pour les attacher et les enfermer, on avait bien pris soin de faire rentrer dans la salle tous les enfants, du moins on le croyait. Il en restait cependant un des plus petits qui, de frayeur, s'était blotti derrière un tas de bois. Ne voyant plus les chiens, il s'enfuit vers la maison. La meute, malheureusement, l'aperçut et sans plus se rua sur lui et le jeta à terre avec rage, avide de sang. Le P. Duport arriva juste à temps pour le sauver... Mais il n'en avait pas moins une large entaille à la tête et quatre blessures au corps.

Mandé en toute hâte, le Dr Bourget, agent des Indiens et médecin de l'endroit, crut bien, à la vue de la première victime, qu'il n'y avait rien à faire, que l'enfant était perdu. Aidé de la Sœur infirmière, il se mit tout de même à panser les plaies et à coudre les chairs qui pendaient. Fait admirable : ce pauvre petit, bien que gardant toute sa connaissance, ne fit entendre aucune plainte. A peine percevait-on un léger frémissement quand les douleurs devenaient trop vives. L'opération dura deux heures. « Pauvre enfant, lui dit le docteur, quand tout fut fini, je t'ai fait bien mal, mais c'est pour te guérir plus vite.

— Merci, Docteur ! » répondit l'enfant en essayant de sourire.

Le Docteur, des larmes dans les yeux, avoua qu'il n'avait jamais rien vu de si touchant. Infirmière et assistant partageaient son émotion et son admiration.

Le pansement du second blessé dura une heure... Les deux victimes furent vite guéries, grâce aux bons soins et à l'application de reliques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais quelles émotions chez nos Sœurs et leurs enfants, chez nos Pères et nos Frères également, ainsi que chez toute la population du Fort !

*
* *

Fidèle à la consigne qu'il trouva à son arrivée au Fort Norman, le P. Fallaize descendit à Aklavik pour, de là, aller explorer par la voie de l'océan Glacial les contours de la côte Arctique et faire rapport sur les points qui lui paraîtraient les plus propices à des fondations éventuelles de missions. Nous aurions ainsi tous les renseignements nécessaires pour nous permettre de dresser, dans un avenir prochain, nos plans d'apostolat chez les Esquimaux.

D'Aklavik à l'île Herschell, il fit le voyage sur un petit schooner. Parti le 3 juillet, il navigua péniblement et subit bien du retard parmi les glaces et les icebergs. Enfin, le 13 juillet il abordait à l'île Herschell. Il lui avait fallu dix jours pour parcourir un peu plus de 150 milles ! Tant il est vrai que notre cher Nord est une grande école de patience...

« Monsieur Brabant, me rapporte-t-il, le Haut Commissaire de la Hudson's Bay Co, qui devait faire la visite de tous les postes de traite, avait eu l'amabilité de m'offrir un passage sur son bateau... C'était la seconde fois dans l'histoire du monde qu'un steamer devait se rendre directement de Vancouver jusqu'à la Baie de Cambridge, au sud-est de la grande île de Victoria, en contournant le continent américain par le détroit de Behring, la pointe Barrow, l'île Herschell, le cap Krusenstern, le golfe du Couronnement et la presqu'île de Kent. C'est une distance de plus de 4,000 milles anglais.

« Le village d'Herschell, continue le narrateur, est bâti sur une pointe plate, très peu élevée au-dessus du

niveau de la mer. Derrière la pointe, il y a un excellent port, accessible aux gros bateaux. L'île tout entière a environ 18 kilomètres de long sur 5 de large. Elle a été formée par les alluvions du Mackenzie.

« Cette île se trouvant presque au 70e degré de latitude, je m'attendais à la trouver aussi dénudée que le Barren Land, et elle l'est en effet au point de vue de la grande végétation. Il n'y pousse ni arbre ni arbuste, mais son sol, à ma grande surprise, était couvert de fleurs. On dit qu'il y en a au moins 400 espèces diverses, et beaucoup que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans la grand Nord : le myosotis a profusion, des reines-des-prés, des violettes, des boutons d'or, etc. Ces fleurs, qui apparaissent à la disparition de la neige, durent un peu plus d'un mois.

« Le port d'Herschell est connu depuis longtemps. Pendant plus de quarante ans, jusqu'à ces dernières années, c'était le grand port de refuge des baleiniers. Ceux-ci, partant de Vancouver ou de San Francisco, venaient par le Détroit de Behring et la Pointe Barrow et passaient au moins deux ans dans la mer Glaciale, avant de retourner. Si, certaines années, ces aventuriers venus de tous les pays ont pu faire des fortunes dans leur dangereux métier, les cimetières d'Herschell attestent qu'ils ont payé, et parfois bien cher, leurs profits. Pour des causes que je ne connais point, les années de 1894 à 1897 ont fait beaucoup de victimes parmi eux.

« Ils s'étaient bâti de nombreuses huttes de terre, maintenant occupées par les indigènes. Ces maisons sont de véritables foyers d'infection. Les baleiniers ont exercé une grande influence sur les Esquimaux du district. Ces derniers parlent tous ou comprennent suffisamment l'anglais et ont acquis une certaine aisance. La plupart possèdent des schooners pourvus de moteurs ; par contre, leur

santé est bien altérée et ils ont tendance à diminuer rapidement... » [1]

Et le cher P. Fallaize continue ses observations sur chaque endroit visité : position plus ou moins stratégique au point de vue du mouvement des Esquimaux, chiffre de la population, facilités d'accès, d'approvisionnement en poissons, phoques, caribous, etc.

Après avoir indiqué les quelques postes qu'il croit propices à l'établissement d'une mission, il arrive à la même conclusion que celle suggérée par son voyage d'exploration de l'hiver précédent : « Nous devons nous installer d'abord à l'embouchure de la Coppermine... » Dans son rapport d'hiver, il me disait : « Peut-être ai-je trop parlé. Personne n'a encore jamais songé à s'établir à la Coppermine, mais je crains bien qu'on ne nous y précède. » Nous verrons bientôt comment se réalisera sa prévision.

Nulle part, dans tout son voyage, il n'a trouvé d'hostilité chez les Esquimaux ; tout au plus un peu de préventions à l'ouest et un peu de défiance ailleurs, mais le plus souvent, une réelle sympathie. Plus franche sympathie encore chez les Blancs en général, quoique tous protestants ou incroyants. Un vieux capitaine danois, Niels Holmes, échoué par là, gravement malade du scorbut, lui exprima le désir d'aller passer l'hiver à notre hôpital tenu par les Sœurs Grises à Aklavik, plutôt qu'à l'hôpital protestant, pourtant désormais ouvert aux malades depuis l'arrivée des infirmières laïques. Le Père le prit avec lui sur le *Bay Chimo*.

En conclusion, le R.P. Fallaize écrivait : « Il va sans dire que, personnellement, je désire pousser l'évangélisation de ces peuplades si délaissées jusqu'ici, et où Notre-

1. Compte-rendu du 3 juillet au 2 septembre 1926.

Seigneur veut que son Evangile soit annoncé. Je ne me dissimule pas les difficultés présentes ; mais il faut se dire que les communications vont s'améliorer d'année en année. Les dépenses seront très grandes. Au commencement, cette œuvre sera pénible, physiquement et moralement, pour les missionnaires ; mais j'ai confiance que les jambes des prêtres catholiques sont encore valides et que le bon Dieu choisira pour ces délaissés entre les délaissés quelques âmes d'apôtres dans lesquelles il opérera *et velle et perficere* — le vouloir et le faire —, sans lesquels nous ne pouvons rien et avec lesquels nous pouvons tout... »

*
* *

A la sortie du Chapitre Général, le R.P. Duport alla revoir sa famille et ses amis, et en même temps refaire ses forces en respirant l'air natal dans sa chère Ardèche, qu'il avait quittée depuis vingt-trois ans. Vers la mi-décembre, il vint passer quelques jours avec moi dans ma solitude de Béliet, où je prenais moi-même du repos. Il se montra joyeux comme toujours, plein d'entrain et rayonnant de santé. En me quittant, son intention était de se rendre dans sa famille, afin de s'y reposer encore un peu avant de reprendre le chemin de ses missions, car il comptait bien, de bon printemps, aller se remettre avec une ardeur redoublée à son travail de dévouement parmi nos Indiens qu'il aimait tant. En cours de route, il devait s'arrêter à Lourdes et passer deux ou trois jours auprès de la Grotte de Massabielle. Grande en effet était sa dévotion filiale envers notre bonne Mère du Ciel, et il avait tant de confidences à lui faire, tant de suppliques à lui adresser pour lui-même, et surtout pour nos missions et pour la conversion des Esquimaux à laquelle il s'était, ces dernières années, si activement intéressé.

Quelques jours après son départ, je quittais moi-même Béliet. J'avais en effet promis à des bons neveux à la mode de Bretagne d'aller fêter Noël avec eux, à Noire-Table, petite ville sise tout près de Thiers. Nous étions à jouir dans l'intimité, du délicieux repas de fête lorsqu'un postillon apporte un télégramme à mon adresse. Habitué d'en recevoir, je l'ouvre machinalement et j'y lis : « Père Duport décédé hier soir. Signé : Père Habay. »

On s'imagine quel coup terrible ce fut pour mes pauvres nerfs, encore mal équilibrés, pour le cœur encore plus ! D'autant plus que je ne savais nullement le père malade. La lettre annonçant sa maladie ne devait me parvenir que le lendemain.

Le voyage avait fatigué le cher Père. Pas suffisamment vêtu pour résister aux froids humides du pays, il avait pris froid. Travaillé par la fièvre, ce fut tout juste s'il put célébrer une messe à la Grotte. Le R.P. Joseph Habay, délégué au Chapitre pour le vicariat de l'Athabaska, était venu au-devant de lui à la gare. Le voyant si mal, il l'emmena dans sa famille, à Tarbes. Tout de suite le mal empira malgré les soins les plus empressés du P. Habay, de sa vieille mère et de sa sœur. Ce grand apôtre du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée rendait sa belle âme à Dieu la veille même de Noël, le 24 décembre 1926.

A mon grand regret il m'était impossible, vu la distance, les difficultés de communication et surtout le bouleversement du cœur et des nerfs provoqué par ce télégramme, de me rendre à Tarbes et d'y présider les funérailles. Le bon P. Habay voulut bien se charger de voir à tout et de me remplacer. Après le service funèbre chanté à Tarbes, les restes furent transportés à Aix-en-Provence et ensevelis dans le caveau de famille des missionnaires Oblats.

Le 25 janvier, dans sa paroisse natale, Saint-Sauveur

de Cruzières, je pus aller moi-même chanter un service solennel, entouré de la famille du défunt et de ses amis. Bon nombre d'Oblats, les novices de Notre-Dame du Bon-Secours, vinrent assister à la cérémonie et la rehausser de leur chant. Ce fut une grande consolation pour la famille éprouvée et pour moi-même. Qu'il repose en paix.

*
* *

Le rattachement du district d'Athabaska au vicariat du Mackenzie fut fait par décret du Saint-Siège en date du 15 mars 1927. La mesure était devenue nécessaire, par suite du développement extraordinaire du district de la Rivière-la-Paix. Les colons y affluaient de plus en plus, attirés par les riches terres de culture que ce district offrait gratis au premier occupant. D'où, nécessité de multiplier églises, écoles et hôpitaux, afin de satisfaire aux besoins des nouveaux arrivants et de grouper les catholiques. Il fallait aussi trouver des prêtres parlant plusieurs langues, des religieuses pour prendre charge des hôpitaux et des écoles. Le vicaire apostolique, Mgr Grouard, vu son grand âge, ne pouvait plus suffire à s'occuper activement des deux districts composant son vicariat. Le district d'Athabaska, d'un accès plus difficile et sans moyen de communication rapide et régulier, n'était pas sans souffrir de son isolement.

Mgr Grouard s'en rendait bien compte. Aussi avait-il cru devoir sonder notre métropolitain, Mgr O'Leary, archevêque d'Edmonton, pour voir s'il consentirait à céder quelques paroisses, au nord de son diocèse, dans le but de légitimer la fondation d'un diocèse avec le district de la Rivière-la-Paix, et un autre avec celui d'Athabaska. On leur rattacherait respectivement les paroisses

cédées en bordure de la ligne séparant actuellement le vicariat d'Athabaska du diocèse d'Edmonton. Mgr O'Leary avait acceuilli la demande avec un bienveillant empressement. Les deux nouveaux diocèses passeraient, de fait, sous la juridiction de la Sacrée Congrégation de la Consistoriale.

Le R.P. Belle, visiteur, après avoir étudié sur place la situation dans tous ses détails, vit dans ce projet un grand inconvénient, sinon un danger sérieux. Les missions indiennes de l'Athabaska devaient rester sous la juridiction de la Sacrée Congrégation de la Propagande, au risque de perdre des avantages précieux, en particulier au point de vue du recrutement et des ressources.

« En conscience, me dit-il, lorsque je le revis à Rome, vous devez consentir au rattachement du district d'Athabaska à votre vicariat... »

Comme il me le faisait remarquer, l'administration du district m'était facilitée du fait que j'avais souvent à me rendre à Edmonton et à Ottawa et que, chaque fois, je devais traverser ce district. Et puis, il y avait certains avantages pour le vicariat du Mackenzie d'avoir un pied-à-terre au Fort Mc Murray, terminus du chemin de fer à provenance d'Edmonton.

Tout en attendant l'ouverture du Chapitre qui m'avait appelé à Rome, je fus chargé de consulter le cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande. Il abonda pleinement dans le sens du R.P. Belle et me conseilla de donner le consentement nécessaire. Aussi, dès l'arrivée de Mgr Grouard, l'affaire fut-elle réglée définitivement. Par le décret ci-dessus mentionné, toute cette partie du vicariat d'Athabaska qui s'étend à l'est du 113^{e} degré de longitude jusqu'à la limite du vicariat du Keewatin, fut rattachée au vicariat du Mackenzie. Par reconnaissance, afin de perpétuer le souvenir des grands services rendus aux

missions par Mgr Grouard, ou lui donna le titre de vicaire apostolique, non plus d'Athabaska mais de Grouard — nom officiellement reconnu de sa résidence.

*
* *

Sur la recommandation de notre révérendissime Supérieur Général, Mgr Grouard voulut bien retarder son départ du Havre pour me permettre de suivre un dernier traitement : il me servirait d'ange-gardien sur le bateau. Le R.P. Fallaize se joignit à nous et nous arrivions à Edmonton vers la mi-juin.

Le R.P. Adolphe Laffont, qui depuis deux ans logeait au Fort Mc Murray dans la toute petite sacristie — véritable prison — de son église inachevée, vint à Edmonton me rencontrer, et plaida si bien sa cause que, malgré son manque de ressources, je l'autorisai à commencer sans plus tarder la construction d'un presbytère. Mes fréquents passages au Fort Mc Murray m'avaient permis de constater l'urgente nécessité de procurer un logis plus confortable au cher missionnaire. Son cœur extrêmement sensible ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance. Le F. Mathurin Hays, gracieusement prêté par le R.P. Provincial des Oblats d'Edmonton, poussa les travaux avec une telle activité que le Père put quitter sa sacristie dès le 7 octobre. « Fin d'un véritable cauchemar ! » écrira-t-il tout joyeux après la bénédiction de sa maison.

Le 9 juillet, le Père Jean-Louis Coudert, qui en l'absence du P. Mansoz a pris la direction de notre mission du Fort Smith, nous reçoit, le P. Fallaize et moi, à bras ouverts, ainsi que tout son personnel et ses ouailles. On voudrait bien nous retenir. Mais tout va bien et la saison avance. Je dois me hâter, je voudrais revoir, ne fût-ce

que dans une courte visite, toutes nos missions jusqu'à Aklavik. Aussi partons-nous dès le surlendemain de notre arrivée, sur le bateau du Dr Bourget, agent des Indiens. A Résolution, nous prenons, avec le P. Mansoz, deux enfants esquimaux pour les ramener à leurs parents.

A la Providence, célébration du 60e anniversaire de l'arrivée de nos premières sœurs Grises. « Cérémonie sans beaucoup d'apparât, note le P. Michel, mais cérémonie bien précieuse au point de vue spirituel. Notre Saint-Père le Pape, sollicité par Monseigneur, avait daigné accorder une bénédiction spéciale à tous les Pères, Frères et Sœurs de la Providence, ainsi qu'à toute la population du district, avec une image-portrait du Pape pour chacun des enfants de l'école. »

Suit une constatation pénible : « Nos pauvres Indiens sont toujours bien éprouvés : cette année encore, la mort a fait parmi eux de bien nombreuses victimes. Nous en avons compté 22 contre 15 ou 16 naissances. La tuberculose les mange tous et rien n'est fait par le Gouvernement pour enrayer le mal. » [2]

Sans doute le P. Mansoz m'a-t-il accompagné pour prendre part aux fêtes. Mais c'est surtout pour la tenue du conseil vicarial qu'il est venu. La grande question à discuter, et qui prime toutes les autres, est celle de l'évangélisation de nos chers Esquimaux. Bien que nous ayons fait tout notre possible, nous sommes en retard. Par ailleurs, nous sommes encore et de plus en plus handicapés par notre pénurie de personnel. La fondation d'une mission à Coppermine est tout de même bien décidée, mais où prendre les sujets ?... Quatre de nos missions sont déjà sans prêtre résidant. Dans cinq autres, le missionnaire est seul à une distance variant de 100 à 150 milles

2. *Codex historicus* de la mission.

de son plus proche confrère. Du reste, la saison est trop avancée. Il paraît plus sage de ne pas renvoyer tout seul le cher P. Fallaize dans le « Barren Land ». Malgré ses instances, il ira donc passer l'hiver au Fort Résolution comme socius du P. Mansoz et maître des novices pour quelques nouveaux aspirants Frères convers que nous avons là. Nous aurons ainsi le temps de faire les préparatifs pour la fondation projetée à Coppermine.

Pour le moment, le P. Fallaize m'accompagne jusqu'à Aklavik. Nous prenons le petit bateau de la Providence et nous voilà en route. A notre passage au Fort Norman, une indiscrétion me permet de lire sur le *Codex* la petite note suivante, qui en dit long dans sa brièveté. Elle est datée du 17 février, grande fête des Oblats dans tout l'univers, et a été inscrite par le P. Houssais, directeur de cette mission : « Seul à la mission pour renouveler mes vœux de religion ! J'ai écrit à Monseigneur, après ma messe, pour lui donner l'accolade d'usage... »

Court arrêt à Good Hope, comme nous l'avons fait au Fort Simpson. Visite de quelques heures au poste de la Rivière Rouge. Et nous voilà seulement à une centaine de milles d'Aklavik. Le moteur tourne à pleine vitesse... Nous savourons d'avance le plaisir de surprendre nos missionnaires... Peut-être les prendrons-nous au lit... et le moteur marche... marche toujours... Il marche toute la nuit, puis toute la journée. Mais il nous faut nous rendre à l'évidence : nous nous sommes certainement égarés parmi les centaines de chenaux qui forment le delta du Mackenzie. Voilà quarante-huit heures que nous naviguons ! Heureusement, le P. Fallaize a réussi à abattre deux cygnes venus se poser sur l'eau devant nous, comme pour rire de notre mésaventure. Ce n'est qu'après avoir erré trois bonnes journées, cherchant ici et là notre passage, que nous touchons enfin au port d'Aklavik. On

devine notre joie et la joie de tout le monde... et les aimables plaisanteries de quelques-uns !

Plus grande encore est ma joie personnelle, en constatant le magnifique travail accompli, sous la direction du P. Trocellier et grâce au dévouement sans mesure de tout le personnel de la mission. Les résultats obtenus sont de bon augure. Après sérieux examen de la situation et mûre délibération, il est décidé qu'une nouvelle et plus solide bâtisse sera construite, dès le printemps prochain, pour loger le nombre grandissant des enfants. Nos bonnes religieuses garde-malades ne seront point fâchées de quitter le lavoir transformé en hôpital provisoire, et de s'installer définitivement dans leur première maison.

De retour au Fort Smith le 24 août, je dois en repartir dès le 1er septembre pour aller traiter avec Mgr Grouard et Mgr Joussard une affaire délicate dont Rome m'a chargé. Je profite de ce voyage imprévu et de mon passage à Edmonton pour demander à un vieil ami du Nord, le capitaine Matheson, de nous construire pour le printemps un bateau d'une quarantaine de pieds, à faible tirant. Avec le développement de nos œuvres, qui nécessitent des déplacements de plus en plus fréquents, je ne puis plus me contenter d'embarcations de fortune, qui risquent toujours de me faire perdre un temps précieux pendant notre été si court. Il est nécessaire que je reprenne au plus tôt liberté complète de mes mouvements. Le bateau *Rymer,* que je m'étais procuré après avoir abandonné nos propres transports et m'être débarrassé de notre beau steamer *Sainte-Marie,* avait bien des qualités, mais, sans parler d'autres inconvénients, ses deux moteurs étaient trop encombrants sur un bateau de si minime tonnage. Je le vendis dès la seconde année. Il passa aux mains du fameux capitaine Klekenberg. Ce dernier l'essaya sur la mer Arctique et le perdit dans une tempête

qui le jeta sur une pointe de l'île Victoria, appelée depuis la Pointe Rymer. J'en retrouvai l'épave dans une de mes randonnées aériennes, au-dessus de l'océan Glacial.

Je fus heureux de me retrouver au Fort Smith le 25 octobre, juste avant les glaces, et d'y prendre un peu de repos. J'y passai l'hiver, à l'exception d'une visite au Fort Chipewyan. Le voyage se fit sur une traîne à chevaux, conduite par l'habile F. Henri Hébert. Nous n'avions qu'à suivre les traînes de Mickie Ryan transportant la *Royal Mail.* « Départ le 2 mars, note le *Codex ;* une nouvelle tempête se déclare en l'honneur de l' « Evêque du vent ». Le but du voyage était de rencontrer le bon P. Joseph Le Treste, cédé par Mgr Grouard pour prendre la direction de la mission de la Nativité. Nous avions à étudier ensemble la situation actuelle de nos œuvres et à préparer un programme d'amélioration pour l'avenir. Je tenais aussi à faire plus ample connaissance avec le personnel des deux communautés, que je n'avais visitées qu'en passant, depuis le rattachement du district au vicariat du Mackenzie.

Pourquoi, mon travail achevé, ne pas profiter des excellents chiens des FF. Crenn et Sareault pour aller surprendre le R.P. Jean-Louis Riou et le F. Vincent Cadoret au Fond-du-Lac ?... Quatre jours de traîne à chiens pour l'aller, autant pour le retour, deux jours de repos là-bas pour les chiens, et le voyage est fait !

Grande est ma joie de me retrouver au milieu de mes premières ouailles dans le Nord. Et combien mes Mangeurs-de-Caribou sont heureux de toucher la main de leur « Petit Priant neuf » d'autrefois, maintenant qu'il est redevenu leur père comme « Grand Priant ». Germain Mercredi, le brave Métis qui m'avait dégelé le pied en 1893, est un des premiers à venir demander une bénédiction. A peine relevé : « Il nous fait grand plaisir de vous

revoir, me dit-il, et nous nous réjouissons à la pensés que, étant devenu notre évêque, vous ne pourrez pas nous refuser une église dont nous avons tant besoin. »

Mgr Grouard, en effet, à cause de la difficulté de se procurer le matériel voulu, n'avait pas cru pouvoir m'autoriser naguère à construire une église distincte de ma résidence. « Contentez-vous d'une maison-chapelle, répliqua-t-il à toutes mes instances. » Notre brave Germain se rappelle notre désappointement à tous, Métis, Indiens et « Petit priant ».

Maintenant, comment dire non ?... La population est prête à nous aider de son mieux. La décision est donc prise : notre chef-charpentier, Gratien Ouellette, et le F. Henri Tesnières viendront, à l'été, construire l'église attendue depuis trente ans.

A mon retour au Fort Smith, il n'est que temps de reprendre des démarches entreprises, dès l'hiver, auprès du Haut Commissaire de la Hudson's Bay Co, pour assurer le transport du matériel de construction et de l'approvisionnement nécessaire pour la fondation projetée à Coppermine. Jusqu'ici, les réponses reçues ne sont point satisfaisantes.

Mon repos au Fort Smith fut encore troublé par un problème dont la solution ne pouvait plus guère être retardée. La situation de notre mission de Fitzgerald était devenue intenable, du fait de sa proximité avec le principal débarcadère et de l'augmentation considérable du trafic annuel. Dimanches et fêtes surtout, les offices religieux en étaient gravement troublés par le va-et-vient des débardeurs et des charretiers criant, sacrant, sans compter le bruit incessant des voitures. Le transfert des bâtisses s'imposait donc. Nous avions sous la main de bons ouvriers. Les FF. Yves Le Gall et Henri Tesnières firent tous les préparatifs nécessaires. Puis, comme d'autres

obligations les appelaient ailleurs, un bon ouvrier expérimenté, M. Johnston, ami de la mission, fut chargé du transfert. Tombé malade au bout de quelques jours, il passa la direction à un de nos métis, Philippe Mercredi, ancien élève de notre école de Chipewyan et qui lui fit toujours honneur. Tout le travail fut achevé en un mois.

Mais quelle entreprise que celle de transporter une église pesante, avec sacristie attenante, et une maison à double étage avec toit démesurément élevé ! Comme moyens, nous n'avions qu'un cabestan, un câble et un cheval. Chaque fois qu'on arrivait au bout du câble, il fallait transporter et installer le cabestan plus loin, sur la terre gelée. Pour le fixer on l'arrosait de quelques barils d'eau tirée de dessous la glace de la rivière toute proche. Le cabestan se trouvant consolidé dans un bloc de glace, la manœuvre recommençait.

Tout alla bien jusqu'à un petit ravin qu'il fallait franchir. L'église, fatiguée sans doute de ne pas avancer plus vite, brisa son câble et, en un rien de temps, elle fut au fond du ravin. Par bonheur, elle restait fièrement debout et sans blessure ! Non sans peine, on la remit sur le petit pont construit pour lui faciliter le passage de ce fameux ravin, et au dernier jour de l'année 1926, elle se trouvait intacte sur l'emplacement qui lui avait été préparé. La manœuvre nous avait coûté vingt jours de dur travail ! Aujourd'hui, un *buldozer* ferait le travail en une heure !

Un autre problème se posait dont la solution ne pouvait guère être retardée. Il s'agissait d'abandonner notre ferme Saint-Bruno.[3] Fondée au prix de mille difficultés, elle était en pleine prospérité, avec ses 140 bêtes à cornes. Chaque année, elle fournissait à nos diverses missions,

3. Voir le récit de cette fondation dans le volume précédent : *Voyageur du Christ !* pp. 219 ss.

suivant les besoins, animaux de travail et de boucherie, vaches à lait et jusqu'à plus d'une tonne et demie de beurre. Le site était idéal, près des salines. Le Gouvernement nous avait concédé tout le terrain dont nous avions besoin. Mais nous nous trouvions désormais exposés à de gros ennuis, sinon à une catastrophe.

En 1908, le Gouvernement avait établi près de Wainright, en Alberta, un grand parc à buffalos, dans le but de préserver l'espèce de complète extinction. En 1925, débordé par le succès obtenu, il décida d'en faire transporter 7,000 dans les vastes prairies qui s'étendent à l'ouest et au sud du Fort Smith. Le transfert se fit par chemin de fer jusqu'à Mc Murray et, au delà, au moyen de barges solidement construites dans ce but. Ce n'était pas une mince entreprise ! Elle fut toutefois menée à bonne fin par un des pionniers de la Rivière-la-Paix et du Nord, M. J.K. Cornwall.

Ces buffalos des prairies, n'étant retenus par aucun enclos, s'empressèrent de jouir de leur liberté. Ils furent vite attirés vers nos belles prairies et commençèrent à fréquenter notre troupeau.

Dès lors un triple danger se présentait : d'abord, nos animaux pouvaient un jour ou l'autre suivre une bande de buffalos et ne plus revenir. Puis, pendant les gros froids de l'hiver, les buffalos pourraient bien être tentés de briser les clôtures protégeant nos meulons de foin. Où prendre alors la nourriture pour nos animaux ?... Enfin, les prairies servant au pâturage et même celles réservées pour la fenaison ne seront-elles pas bien vite épuisées ?

Dans ces conditions, étant donné par ailleurs que nous sommes très à court de personnel et que, autour de nos écoles et de nos hôpitaux, se sont développées, par le défrichement, des fermes qui peuvent pourvoir aux

principaux besoins locaux, il est décidé que nous abandonnerons la ferme et disposerons du matériel et des animaux dans les meilleures conditions.

Dûment informé, le Gouvernement nous réserve certains droits sur nos anciennes prairies et les salines voisines. Il nous concède aussi environ 160 acres de terrain tout près du Fort Smith.

*
* *

Commencement de juin 1928. Notre procureur, le P. Lefebvre, vient d'arriver d'Edmonton avec notre nouveau bateau : l'*Immaculata.* Lui laissant le soin de faire transporter ce dernier dans le portage qui sépare le Fort Fitzgerald du Fort Smith, et de l'amener au Fort Résolution, où il me rejoindra, je prends les devants sur le petit *Saint-Gabriel,* qui est venu me chercher. Le jeune P. Julien Duchesne, nouvelle recrue, descend avec moi à Résolution, où il restera afin de permettre au Père Fallaize de partir pour la Coppermine.

Ce n'est que le 25 juin que nous pouvons nous lancer sur le Grand Lac des Esclaves avec l'*Immaculata.* Notre équipage se compose des PP. Lefebvre, Fallaize, Vacher, du F. Kraut et d'Alphonse Mandeville, notre pilote. Magnifique traversée !

A la Providence, j'invite le P. Michel, supérieur, à monter à Résolution avec le F. Odilon Lessard, dans le but de ramener deux *scows* chargés de planches, pour la construction d'une nouvelle école. L'école actuelle menace ruine. En célébrant, l'année dernière, le soixantième anniversaire de la fondation, qui coïncidait avec le même anniversaire de la Confédération canadienne et celui de ma naissance, l'occasion me parut bonne de demander

au Ministre de l'Intérieur, l'honorable Charles Stewart, qui nous était très sympathique, de nous aider à construire un nouveau pensionnat plus moderne, faisant honneur à la fois au Gouvernement et à l'Eglise.

Profitant de mon voyage à Grouard en septembre dernier, je m'étais rendu jusqu'à Ottawa. L'Honorable Ministre, reconnaissant la légitimité de ma demande, voulut bien me promettre de faire tout son possible pour se rendre à mon désir. Quelque temps après, une lettre du surintendant adjoint m'assurait que la somme demandée — $30,000 —, couvrant la moitié des dépenses prévues, avait été portée au budget et approuvée par les Chambres. En même temps, il m'envoyait un plan préparé, suivant mes indications, par l'architecte du Département, M. Oor. Aussi notre intention est-elle de construire dès le printemps prochain, si nous réussissons à faire rendre sur place tout le matériel nécessaire.

Mais nous devons nous hâter. Je veux me rendre à l'île Herschell avec le Père Fallaize afin de voir aux derniers arrangements en vue de la fondation à la Coppermine. La saison est déjà avançée. Et profitant de notre *Immaculata,* qui marche à merveille, je tiens à monter au Fort des Liards, où le P. Gouy se trouve seul prêtre, assisté du F. Félix Halter.

Nous y allons en effet après avoir salué au passage la mission du Fort Simpson, qui se trouve au confluent de la Liard et du Mackenzie. Rapide et magnifique voyage. Mais quel spectacle nous attend à notre retour ! En notre absence la grippe espagnole a fait son apparition et a déjà multiplié ses victimes. On ne compte plus les malades. Le supérieur de la mission, le P. Moisan, est au lit. La plupart de nos religieuses sont atteintes ; l'hôpital est encombré ; le parloir même a été transformé en chambre pour recevoir le ministre anglican, M. Clarke,

et sa dame. Dans le sous-sol de l'église neuf cadavres attendent des bras pour se laisser ensevelir... Personne pour creuser les fosses !... Sur ma demande, l'inspecteur de police de l'endroit, qui ne semblait pas se rendre compte de la situation et qui craignait bien un peu, je crois, la contagion, se décida à mobiliser ses hommes.

Mais voici une complication ! Notre pilote, Alphonse Mandeville, vient d'apprendre que sa femme est très malade au Fort Résolution. Il tient à se rendre à son chevet : impossible de le retenir ! Il nous faut pourtant continuer notre voyage, ne serait-ce que pour nous rendre compte de la situation dans chacune de nos missions du bas-Mackenzie. N'aurions-nous pas à déplorer quelques deuils dans notre personnel ?... La terrible épidémie a dû se propager partout. Heureusement, aucun membre de notre équipage n'a encore été atteint. Mais que nous réserve demain ? Avec grande confiance en l'Immaculée, qui nous a si bien protégés jusqu'ici, je prends moi-même le gouvernail ; mes compagnons me remplaceront à tour de rôle. Et nous filons !

Au Fort Norman, le bon P. Houssais s'est traîné jusqu'au débarcadère pour nous souhaiter la bienvenue. Mais dans quel état l'a mis cette vilaine grippe ! « Tous mes Indiens sont atteints », nous dit-il. Il avait administré quelques mourants et fait quelques enterrements, mais la maladie l'avait terrassé. « Je pensais bien mourir moi aussi, me confie-t-il, j'avais hâte de vous voir arriver pour m'administrer. »

Le Fort Norman est le pays des Peaux-de-Lièvre ; je m'empresse de les visiter dans leurs pauvres huttes ou sous la tente. Etendus à demi-morts sur leurs guenilles, ils sont admirables de résignation. Je voudrais bien leur venir en aide mais que faire sans médecine ? C'est à arracher le cœur... Et quand tout le monde est atteint,

personne pour aller visiter les rets ou simplement aller chercher un peu d'eau ou un morceau de bois de grève à la rivière.

Nous poursuivons notre voyage jusqu'au Fort Good Hope : là, mêmes scènes pénibles, même misère ! Je laisse la plume au P. Antoine Binamé, missionnaire à ce poste et qui allait s'embarquer avec nous comme assistant du P. Fallaize dans la nouvelle fondation projetée à la Coppermine. Avant de partir il a été témoin des ravages de cette trop fameuse épidémie ; il en fut même la victime... Il nous en donne un bel aperçu dans le récit suivant :

« Le premier bateau avait à peine disparu, que la grippe infectieuse (je l'appellerais volontiers choléra) commença ses ravages. Je fus le premier pincé, mais mes Indiens furent bien prompts à suivre mon exemple. En deux jours tous étaient atteints. Un docteur était de passage et me prit pour interprète : cela me mit à même de mesurer l'étendue du mal. Oui, tous étaient frappés ! La nuit même du départ du dévoué docteur, commençaient les décès. Du coup, je devenais docteur moi-même et bientôt, ne trouvant plus d'homme valide même parmi la population blanche, je devins fossoyeur.

« Plusieurs morts se succédèrent à quelques heures d'intervalle. Il n'en fallait pas plus pour affoler les Indiens. Aussitôt, malgré la fièvre, la plupart se traînèrent jusqu'à leurs canots et se laissèrent aller au courant. Les plus vaillants remontèrent un peu le Mackenzie, puis, eux aussi, à bout de forces, plantèrent à grand'peine leurs tentes sur le rivage.

« Dans cette fuite de la mort, une vieille fut abandonnée dans l'herbe entre ses deux chiens. Je la trouvai râlant... Je plantai au-dessus d'elle une petite tente et la préparai à la mort. Personne n'était là pour la nourrir.

Le bon F. Jean-Marie (Beaudet), bien que malade lui-même, trouva encore assez de force pour faire la cuisine aux abandonnés. Et l'on put prolonger de quelques jours l'existence de cette pauvresse.

« Dans une autre famille, père et mère étaient étendus, impuissants. Deux enfants attendaient en vain leur nourriture : là aussi il fallut se faire cuisinier. La mère mourut peu de jours après, dans d'atroces souffrances, mais de la mort des saints. D'autres ne pouvaient trouver l'eau pourtant nécessaire à leur soif dévorante. Des infirmes croupissaient dans la saleté. Un vieux agonisait sur le seuil d'une porte. Un autre mourait abandonné de ses filles : je le trouvai entouré d'un large cercle de crachats verdâtres. J'administrai les sacrements et tâchai de soulager les corps brûlants de fièvre. Le matin, je comptais les morts, roulais les cadavres dans une couverture et, au moyen d'une charrette à bras, les emmenais vers leur dernière demeure. Là je creusais une fosse dont j'agrandissais le fond suivant les besoins et, avec l'aide du bon F. Jean-Marie, j'y descendais les cadavres sans cercueil. Les prières rituelles récitées, je reprenais la pelle... Souvent, un ou plusieurs canots nous amenaient encore des cadavres...

« Ceux qui étaient partis avaient eux aussi besoin de secours. Nous partîmes, le bourgeois de la *Hudson's Bay Co.* et moi, à leur poursuite, en bateau à gazoline. Quel spectacle de désolation encore ! J'administrai longuement les sacrements et distribuai les médecines jugées les plus efficaces...

« Enfin les morts se firent rares. Le fléau avait à peu près terminé ses ravages. J'avais enterré en quelques jours quinze de mes meilleurs enfants. Mais c'est ma consolation de songer que tous ont fait une bien belle mort... »

A Aklavik, nous trouvons l'hôpital rempli de patients,

S. E. Mgr Jean-Louis COUDERT, o.m.i.,
vicaire apostolique de Whitehorse.

NN. SS. Breynat et Fallaize, à Saint-Sauveur de Québec.

les Sœurs toutes atteintes de la maladie, le P. Trocellier et son personnel, à terre aussi ! Seul, le F. Kérautret doit voir au besoin de tous, puisqu'il est le seul qui ait été épargné ! Mais, heureusement, la crise semble s'atténuer et laisse espérer une fin toute proche.

Comme il serait dangereux de risquer notre *Immaculata* sur la mer, j'affrète le *schooner* d'un Loucheux pour me conduire à l'île Herschell. Je suis en compagnie des PP. Fallaize et Binamé ainsi que du F. William Beckschæfer, tous trois destinés à la fondation de notre première mission esquimaude sur l'océan Glacial. Le chapitre suivant racontera la surprise qui nous était réservée à notre arrivée sur l'île.

Le voyage de retour au Fort Smith — 1400 milles — s'est effectué sans accident. Nous étions de plus en plus fiers de notre *Immaculata,* lorsque, sur le Grand Lac des Esclaves, nous fûmes subitement surpris par une tempête formidable. En un rien de temps, notre bateau était balotté comme une coquille de noix. Ne pouvant se tenir en place, mes compagnons crurent prudent de s'asseoir sur le plancher. La vaisselle en fit autant... Heureusement qu'elle était en fer-blanc !... Pendant que je me cramponnais à la roue, mon siège fut violemment projeté à terre. Notre ingénieur, le F. Kraut, se tenait à côté de moi pour signaler les plus grosses vagues à éviter dans la noirceur. Pas une étoile au firmament ! Nous avancions tout de même..., mais où aborder et amarrer ? Tout à coup, une petite lumière intermittente se montra à un mille ou deux de nous. Tout de suite nous y avons reconnu le phare que le Gouvernement devait faire installer en notre absence, sur le bord du Grand Lac, au Fort Résolution même. Que Dieu en soit béni ! Quel soulagement pour le pilote, pour tous ! A mesure que nous avançons nous sommes de plus en plus à l'abri, dans la baie au fond

de laquelle se trouve notre mission Saint-Joseph. Je dirige donc notre nacelle dans la direction de la lumière, et quelque temps après nous abordons heureusement au quai, sans avarie, à une heure du matin,... moins fiers de notre *Immaculata* qu'au départ !

Du Fort Résolution, je dois poursuivre mon voyage jusqu'à Ottawa. Il est temps d'essayer de mettre fin aux tracasseries que nous cause l'Association anglicane de Toronto et dont il a été question dans le récit de notre fondation à Aklavik.

Le 23 octobre, j'étais de retour au Fort Smith avec l'intention de m'y reposer durant l'hiver des travaux, soucis et voyages de l'année.

Chapitre VII

En route vers Coppermine — Démarches peu galantes des adversaires — Le diable s'en mêle sur l'océan Arctique — Comment on fonde Letty Harbour — Le père Fallaize perdu... et retrouvé.

Une fois la décision prise d'aller fonder à Coppermine, il s'agissait d'assurer, sur la mer Glaciale, le transport des matériaux de construction jusqu'à ce poste lointain.

A la suite de plusieurs lettres échangées avec les quartiers généraux de la *Hudson's Bay Co.* à Winnipeg, je n'avais pu encore obtenir de réponse satisfaisante au sujet du tarif à payer ; le Haut Commissaire me disait formellement que leur compagnie n'ayant pas de poste à l'embouchure de la Coppermine, leur bateau devrait faire un voyage spécial depuis *Bernard Harbour* — distant de Coppermine de plus de 100 milles — et que nous devrions payer tous les frais supplémentaires, au jugement même du capitaine du bateau.

Devant une telle imprécision, je crus plus prudent, sur le conseil des PP. Fallaize et Trocellier, de me mettre en relation avec le capitaine C.T. Pedersen, gérant de la *Northern Whaling & Trading Co.,* à Oakland, Californie, pour lui demander s'il pouvait nous acheter et livrer, pour juillet, le matériel de construction et l'approvision-

nement pour la fondation projetée. Je lui demandai en même temps s'il pouvait nous louer ou nous vendre, rendu à l'île Herschell, un schooner qui nous permettrait de transporter nous-mêmes notre marchandise et notre personnel jusqu'à Coppermine.

Le capitaine Pedersen faisait le service régulier pour sa compagnie entre Oakland, sur l'océan Pacifique, et l'île Herschell, sur l'océan Arctique, en passant par le détroit de Behring. Capitaine des plus habiles et des plus expérimentés pour la navigation au milieu des glaces polaires, il n'avait jamais manqué, depuis trente ans, de faire le voyage, et jamais il n'avait eu à déplorer un seul accident grave. Il était très populaire, reconnu pour sa franchise, sa droiture, sa générosité, dans tous les milieux esquimaux, depuis le détroit de Behring jusqu'à l'île Herschell. Sa femme l'accompagnait fidèlement : infirmière diplômée, elle se dévouait avec une générosité inlassable auprès de tous les miséreux rencontrés en cours de route et, généreusement, elle leur distribuait des médecines.

Ma demande reçut l'accueil le plus empressé et je me hâtai, par télégramme — télégramme dispendieux, on le conçoit — de lui communiquer la liste de tout le matériel de construction requis, ainsi que des multiples articles : provisions, vêtements, charbon, etc., qui permettraient à nos missionnaires de mener une vie pas trop misérable dans ces « terres d'épouvante », où ils allaient s'isoler avec un renoncement vraiment admirable.

Nous étions au mois de mai 1928. C'est à cette date que je reçus de M. W.W. Cory, commissaire des Territoires du Nord-Ouest et sous-ministre du Département de l'Intérieur à Ottawa, la lettre dont il a été question précédemment et dans laquelle il me signifiait que « le Département devait être consulté avant que je pusse son-

ger à *un nouveau champ quelconque d'opération* pour l'établissement de quelque nouvelle mission... » Sans me laisser intimider, le jour même de la réception de cette lettre, offusqué à juste titre d'une telle ingérence en une matière qui ne le regardait pas, je lui avais répondu par un télégramme qui, en termes diplomatiques, voulait dire tout simplement : « Mind your own business... »[1] Et j'étais parti pour l'île Herschell. A Aklavik, une grosse et désagréable surprise m'attendait : nouvel effort, sans doute, de l'enfer pour nous barrer le chemin vers les Esquimaux. L'année précédente, j'avais fait des arrangements avec un certain Jacobson, trappeur depuis nombre d'années dans l'Extrême-Nord. Il m'avait promis de piloter notre bateau sur l'océan Glacial. Or, à notre arrivée à Aklavik, il n'était point là. Il avait changé d'idée, paraît-il, et l'on ne savait trop pour quelle raison...[2] Mais, fort heureusement, un autre loup de mer, Karl Pederson, vint spontanément s'offrir à nous. Il sortait tout juste de notre hôpital, où nos dévouées Sœurs Grises lui avaient rendu la santé.

Il prit donc place avec nous sur le petit schooner, loué pour nous transporter à l'île Herschell. Nous étions entre bonnes mains. Avant d'entrer dans la « Terre Stérile » et de nous lancer en pleine mer, il nous fit prendre provision de bois et d'eau douce, en homme expérimenté qu'il était.

D'Aklavik à Herschell, traversée magnifique. Le P. Binamé, qui faisait partie de notre caravane, nous en a laissé ses impressions : « Bientôt nous voici en face de

1. Ce qui, en français, veut dire : occupez-vous de ce qui vous regarde.

2. De mauvaises langues y ont vu une ingérence du ministre, mais sans autres explications, ce Jacobson s'est, dans la suite, toujours montré très sympathique à nos missionnaires. Tous ses enfants ont été pensionnaires à notre école d'Aklavik et furent baptisés avec son autorisation.

l'océan Arctique. Mer calme... Le soleil devant briller presque toute la nuit, nous voulions en profiter pour avancer rapidement, mais voilà le brouillard qui s'élève... et les premiers icebergs qui se montrent. Pour ne pas se briser contre ces masses, notre bateau est agrippé à l'un d'eux. Le pilote jette l'ancre sur la glace ; puis, quand le brouillard se dissipe, nous nous faufilons jusqu'au port King Point, lequel est pourvu de bois de grève. Parmi les pièces rejetées par les flots, on remarque les mâts d'un navire échoué ici, bien près du port, il y a sans doute longtemps...

« Nuée de maringouins... On se repose un peu, mais l'on repart bientôt. Un caribou nous regarde, couché en haut d'une colline, le long de la grève. Sa curiosité lui coûte cher ! Dix minutes à peine se passent et déjà, grâce à lui, notre marmite répand un fumet appétissant... Quelques phoques aussi nous regardent, puis replongent. Hier, de petites baleines nous précédaient...

« Enfin, nous voici à Herschell, île de fleurs, de myosotis ; c'est aussi l'île des baleiniers ; beaucoup d'entre eux dorment dans le cimetière, bien d'autres encore dans la mer immense... » [3]

A peine sommes-nous descendus dans le petit port d'Herschell que l'inspecteur en chef de la Compagnie de la Baie d'Hudson, M. Hugh Conn, se présente à moi, et m'ayant souhaité la bienvenue d'un air distrait :

« Est-il vrai, me dit-il sans plus de préambule,... est-il vrai que vous avez acheté le schooner qui est là-bas sur la grève ?... »

---

3. Tous les voyageurs sont surpris de voir la variété et la quantité de fleurs qui s'étalent au soleil de minuit, sur le monticule de glace recouvert d'une légère couche d'alluvion qui forme l'île Herschell.

Cf. *Revue Apostolique de Marie-Immaculée,* Lyon, 1929. « Toujours plus loin pour la conversion des Esquimaux », par R. P. Antoine Binamé, o.m.i., pp. 33-36.

Jetant un coup d'œil dans la direction indiquée :

« Je ne saurais vous dire si c'est celui-là ou un autre, lui répondis-je. Il me suffit de savoir que j'en aurai un au moment de partir.

— Qui donc vous apporte votre approvisionnement ? de poursuivre l'inspecteur.

— Le capitaine Pedersen lui-même !

— Comment !... Mais nous en sommes vraiment peinés !

— Et pourquoi ? dites-moi !

— Parce que, alors qu'il y a une compagnie britannique qui fait le service, vous donnez votre patronnage à une firme américaine... »

— Mais, M. Conn, lui répliquai-je, ne vous rappelez-vous pas la correspondance que nous avons échangée au cours de l'hiver dernier ? J'ai pu lire entre les lignes et me rendre bien compte des dispositions de votre « Honorable Compagnie » à notre égard, pour nous faciliter comme je le désirais, notre établissement à Coppermine... Et je m'aperçois que je ne me suis guère trompé ! »

Tout en discutant en effet, j'avais, des yeux, inspecté les alentours et, tout à côté de nous, fraîchement débarqué du *Bay Chimo* — bateau de la compagnie — se trouve empilé tout le matériel de construction pour la fondation d'un poste de traite à la Coppermine même, poste que la Compagnie se propose évidemment d'ouvrir. Chaque article porte la marque de sa destination : *H.B.C., COPPERMINE.* Chose plus surprenante encore, à côté de ce matériel, s'en trouve un autre dont chaque pièce, cette fois, porte en caractères bien visibles : *CHURCH OF ENGLAND, COPPERMINE.*

— Et vous me disiez, M. Conn, que votre bateau ne se rendait pas à Coppermine ?... Vu nos relations du passé, je ne vous tiens pas personnellement responsable

d'un manque de franchise dont nous avons ici la preuve évidente. Mais vous pouvez dire à qui de droit que l'on ferait aussi bien de ne pas recommencer...

Le pauvre M. Conn resta là tout penaud, ne sachant trop que dire...

Toujours, par le passé, les hauts fonctionnaires de « l'Honorable Compagnie », à Londres et à Winnipeg, nous avaient traités avec courtoisie : jamais aucune difficulté en matière religieuse, aucune ingérence de leur part dans l'accomplissement de notre ministère. Dès le début de nos premières missions dans l'Extrême-Nord, certains de ses employés subalternes avaient bien tenté de barrer la route au missionnaire. Il s'agissait alors du R.P. Henri Grollier, de légendaire mémoire, résidant au Grand Lac des Esclaves. Mais depuis lors, comme l'a noté le R.P. Duchaussois dans son livre *Aux Glaces Polaires,* « la haute administration se montra toujours déférente et parfois obligeante.[4] Aussi, à la suite de ma conversation avec M. Conn, ne devais-je pas tarder à recevoir du commissaire en charge à Winnipeg, M. C.H. French, une lettre d'excuse où il devait avouer qu'on nous avait manqué de franchise.[5] Et dans une lettre subséquente en date du 16 janvier 1929, il n'hésitera pas à écrire de nouveau : « Nous sommes très peinés des difficultés que vous avez rencontrées, en faisant affaire avec nous, et nous tenons à vous exprimer notre regret pour tout ce que nous avons pu faire, et pour ce que nous aurions pu faire mais que nous n'avons pas fait et qui a contribué à vous faire perdre confiance en nous. Nous tenons à vous assurer que c'est notre désir d'être en bons termes d'affaires avec les missions catholiques et de vous donner le meilleur service

4. *Aux Glaces Polaires,* 1921, p. 14.

5. Lettre du 2 novembre 1928.

en notre pouvoir ; tout notre personnel a reçu des instructions à cet effet... »

*
* *

Aussitôt après l'arrivée du capitaine Pedersen, pendant que s'opère le débarquement de notre matériel, j'achève de faire les derniers arrangements qui nous permettent de prendre possession définitive du *NOKATAK,*[6] schooner au sujet duquel M. Conn m'avait interpellé. Et, sans attendre le départ des missionnaires : les PP. Fallaize et Binamé et le F. Beckschæfer, je prends moi-même la route du retour pour me rendre jusqu'à Ottawa, ainsi que je l'ai noté au chapitre précédent.

Pendant que je bataillais à Ottawa pour obtenir la reconnaissance de nos droits et la liberté d'aller prêcher l'évangile « jusqu'aux extrémités du monde », suivant la consigne reçue de Notre-Seigneur et de son Vicaire ici-bas, tous les diables de l'océan Glacial s'acharnaient contre le *Nokatak* et nos valeureux missionnaires. Ils nous ont laissé les détails de leur intéressant, mais périlleux voyage.

« Je vous écris pendant mon temps de garde à bord du *Nokatak,* commence d'abord par relater le P. Fallaize, écrivant de Baillie Island le 12 août. Mes compagnons prennent un repos bien gagné, pendant que la tempête secoue notre bateau. Nous sommes arrivés ce matin dans un port assez bon, où une douzaine d'autres schooners étaient déjà à l'abri... Nous avons quitté Herschell mercredi le 10, vers deux heures de l'après-midi. Notre

6. Mot esquimau qui veut dire : *petit frère.*

départ a été retardé plus que nous n'aurions voulu : mauvais temps, lenteur du chargement, quelques améliorations à faire au bateau ou au moteur, nous retenaient toujours... » [7]

« Nous avions une charge assez considérable, devait-il écrire plus tard. Outre huit tonnes de charbon, nous emportions le matériel de construction pour une maison et un hangar, et des provisions pour trois hommes et pour un peu plus d'un an : le tout montait à environ 35 tonnes.

« L'équipage se composait de six hommes : le capitaine — le seul vrai marin de la bande —, lequel était un Suédois ; le mécanicien : un Anglais — si peu marin que le mal de mer le prit en embarquant et ne le quitta qu'au débarcadère ; il ne nous fut d'aucun service — ; un Indien de la tribu des Loucheux, qui nous fut fort utile ; et nous trois, le P. Binamé, qui se dévoua au moteur, le F. Beckschæfer, qui fut notre cuisinier, et moi, qui m'occupai, avec le capitaine et l'Indien, du gouvernail, des voiles et du pont.

« Notre navigation n'a pas été favorisée. Le premier jour fut à peu près bon ; nous pûmes nous servir des voiles, par intervalles. Le lendemain, le vent nous fut contraire ; le moteur fonctionna toute la journée, mais nous pûmes tout juste nous maintenir contre le vent en pleine mer, sans avancer. Vers le soir, les choses se gâtèrent ; le câble d'acier de notre gouvernail — neuf pourtant — se rompit, et le vent nous emporta au large, durant quelque temps, à belle allure. Le capitaine mobilisa sur le pont ceux qui n'avaient pas le mal de mer — nous étions trois — et nous jetâmes l'ancre au milieu des paquets de mer qui nous arrosaient copieusement. Nous

7. Lettre adressée à l'auteur.

remplaçâmes le câble d'acier par une corde et nous attendîmes sur place la fin de la tempête... » [8]

« Je vous assure que notre position était loin d'être rassurante, reprend à son tour le F. Beckschæfer, exposés que nous étions à tous les vents, et menacés de toute part par de gros glaçons en dérive, mais qui fort heureusement ne pouvaient arriver jusqu'à nous, s'échouant à cause de leur volume avant de nous atteindre. En outre, nous nous apercevons bientôt que les voies d'eau de notre bateau, loin de se fermer comme nous l'espérions, vont sans cesse en augmentant sous la terrible pression des vagues, et nous devons alors pomper presque sans arrêt.

« Avant même notre départ de l'île Herschell, nous nous étions aperçus que notre bateau prenait eau, mais cela semblait assez normal après être resté longtemps à terre ; le capitaine Pedersen nous avait d'ailleurs assuré que, le bois gonflant, les voies d'eau se fermeraient ; aussi, pressés comme nous l'étions par les circonstances, nous ne pouvions faire mieux que de nous en tenir à la parole sûre d'un homme d'expérience comme le capitaine Pedersen... Mais ce n'est pas ce qui arriva ! Notre grand souci désormais fut de lutter contre les voies d'eau. Fatigués de pomper à la main, nous essayions de vider notre bateau à l'aide du moteur. Cela marcha bien pendant quelque temps, mais bientôt le moteur se mit à chauffer et nous dûmes l'arrêter ; nous étions de nouveau à la merci des vagues et du vent. Nous examinons avec soin la pompe et bientôt nous découvrons, au-dessous du robinet du tuyau de succion, une quantité de petits galets qui empêchaient évidemment l'eau de passer.

« Comme vous voyez, nous avions bien des contretemps, et notre confiance dans le *Nokatak* était fortement

8. Lettre du R. P. Fallaize au R. P. Isidore Belle, assistant général. *Missions des O.M.I.*, 1930, pp. 26-32.

ébranlée ; parfois même il me semblait que tout était perdu, mais aussitôt je me disais : « C'est pour Dieu que nous travaillons : il est notre Père bien-aimé, il ne peut faire autrement que de nous protéger... »

« Malgré toutes nos mésaventures des jours précédents, ne voyant que le but à atteindre et nous confiant dans le secours divin, nous nous décidons à repartir. Ce ne sont partout que rochers, falaises et remparts à pic se dressant fort majestueusement. Ici nous nous faisons quelque idée du combat terrible livré par les icebergs contre ces fiers rivages : d'où, ces falaises à pic, dues au travail gigantesque d'érosion provenant du choc des icebergs contre la côte. Parfois nous sommes nous-mêmes entourés de ces dangereux voisins, aux formes toujours variées et qui semblent vouloir nous prendre comme dans un étau et essayer de nous broyer. Quelques-uns présentent un aspect très curieux. Un jour j'en remarquai un d'au moins 50 pieds carrés et percé par le milieu, le trou ayant l'aspect d'un vrai tunnel ambulant.

« Toutes ces curiosités nous auraient intéressés bien plus encore si nous avions pu les contempler à loisir, mais nous devions voir à vider notre bateau, qui faisait eau plus que jamais...

« Pourrions-nous, dans ces conditions, atteindre jamais la Coppermine ? Chacun se posait intérieurement cette angoissante question ; cependant personne n'osait mot dire !

« Un jour que nous étions arrêtés derrière une île, en quête d'eau douce, le P. Fallaize remarqua : « Il y a ici une bonne place pour bâtir, au cas où nous ne pourrions aller plus loin. » Etait-ce prudent, en effet, de nous risquer plus avant dans l'état où se trouvait notre bateau ? De plus, notre seule pompe à main commençait à s'user sérieusement. Nous tînmes conseil sur le parti à prendre,

priant Dieu de nous éclairer et nous demandant ce que ferait Monseigneur s'il était à notre place. Le lendemain, jour de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, les deux Pères dirent la messe à cette intention. Ils célébrèrent le saint Sacrifice en arrière du moteur, la seule place disponible quoique fort sale. Notre-Seigneur cependant dut se plaire à descendre dans ce misérable réduit pour venir ranimer le courage de ses missionnaires.

« Ce jour-là, le vent baissa considérablement et la mer devint plus calme. Notre pilote nous dit qu'à 30 milles de là, il connaissait une bonne place nommée « Letty Harbour », où quelques familles esquimaudes avaient coutume d'hiverner. Nous n'avions d'ailleurs que ces deux partis à prendre : ou bien nous arrêter tout de suite dans un bon port, ou bien nous exposer à aborder plus tard n'importe où, dans quelque lieu retiré, où nous ne rencontrerions peut-être pas un seul Esquimau de l'hiver, sans compter le risque de perdre tout notre bagage. Cette dernière perspective ne nous souriait guère, d'autant moins que nous pouvions, d'où nous étions, apercevoir, le long de la côte, bien des débris de bateaux broyés par les glaces sur ces falaises. Nous décidons donc de naviguer encore 30 milles et de débarquer à Letty Harbour pour y passer l'hiver... Nous venons d'y aborder et c'est de là que je vous écris ces lignes. » [9]

*
* *

Voilà donc nos missionnaires en route pour Coppermine, obligés de s'arrêter à mi-chemin ! mais c'est providentiel. « Quant à nous, laissés à nous-mêmes dans ce coin perdu de la côte Arctique, nous avons dû y faire d'abord assez triste mine, écrivait un peu plus tard le P.

9. Lettre du F. Beckschæfer au F. Kraut, fin août 1928.

Fallaize. Puis, à mesure que nous avons pris contact avec les choses et les gens, nous en sommes arrivés à former de grands espoirs et à remercier le Bon Dieu de nous avoir amenés ici contre notre gré.

« Nous sommes au centre d'une population d'une centaine d'âmes, éparpillée sur ce cap relativement petit et dans les baies avoisinantes. Un peu défiante au début, mais correcte envers nous, elle est devenue peu à peu fort sympathique.

« Le premier dimanche, à notre grande surprise, ils vinrent tous nous demander l'heure du service. Hélas ! nous eûmes le regret de leur dire que, ne comptant pas sur eux, nous avions déjà dit nos messes ; mais nous promîmes de les avertir désormais.

« Nous avons retrouvé parmi eux quelques catholiques dont notre arrivée a relevé le courage, — en particulier un magnifique chrétien baptisé par les RR.PP. Jésuites de l'Alaska et qui a été, dans la région, un vrai confesseur de la foi catholique, depuis une quinzaine d'années.[10] Il a supporté des persécutions, de grandes misères physiques, des deuils et des épreuves familiales avec le plus grand courage. Et il a su se faire respecter de tous.

« Je l'avais entrevu, il y a deux ans, au cours d'un voyage d'exploration de cette partie de la côte. Sa femme était alors malade et lui-même à moitié aveugle. Il voulait, disait-il, la transporter durant l'hiver à l'hôpital catholique d'Aklavik. Mais l'état de la femme empira et il ne put l'y conduire ; alors il l'instruisit lui-même et lui administra le baptême... » [11]

---

10. Eddy Koblu — en français : Edouard Le Pouce. Depuis 15 ans, il ne cessait dans ses prières de demander à Dieu d'envoyer des prêtres catholiques sur la côte Arctique. Sa prière fut exaucée. Il mourut en 1938, à Paulaktuk. L'année suivante, je me fis un devoir d'aller m'agenouiller sur sa tombe.

11. Lettre du R. P. Fallaize, op. cit.

Dès leur arrivée à Letty Harbour, nos missionnaires avaient dû se mettre à la construction d'un logis pour l'hiver. Pas de temps à perdre au pays des glaces polaires, où l'été est si court. Il fallut tout de suite construire un hangar. Toutes les provisions y étaient en sûreté dès le 22 août au soir.

La chanson des marteaux reprit tout de suite. Le 2 septembre, la résidence — maison-chapelle — des missionnaires était suffisamment couverte pour y recevoir ses locataires. Le F. William, charpentier expérimenté, achèvera l'intérieur. Pendant ce temps, les PP. Fallaize et Binamé verront à ravitailler la mission en bois de chauffage et en poisson pour eux et pour les chiens qu'ils avaient amenés d'Aklavik. Tout autour, désert absolu ; pas le moindre arbre ou arbrisseau n'y pousse, mais dans les baies avoisinantes se trouvent des épaves en quantité : débris de bateaux, arbres charriés par les rivières et les vents à des milliers de milles peut-être de leur terre d'origine. C'est ce qu'on appelle dans le pays du « bois de grève ».

Grâce à la coopération d'une famille esquimaude qui possédait un schooner, une bonne provision de ce bois fut vite assurée, qui permettrait d'économiser le charbon reçu de San Francisco, au prix de $45.00 la tonne rendu à l'île Herschell.

Plus laborieuse fut la pêche. Pour se rendre à un lac à 12 ou 15 milles de distance — lac que l'on disait poissonneux — les chiens furent transformés en bêtes de somme pour porter sur leur dos filets, cartouches, provisions. Et les deux Pères, ficelant sur leurs épaules leurs couvertures, leurs carabines et une chapelle portative, prirent la route du désert, marchant par monts et par vaux, parmi les roches, sur le sable, dans l'eau.

La pêche fut insuffisante, même pour nourrir les

chiens. Nouvelle tentative sur un autre lac, puis sur un troisième. « Cette fois, écrit le P. Fallaize, notre bon protecteur, saint Joseph, invoqué avec une ferveur d'autant plus grande qu'il s'agissait d'assurer la vie des missionnaires et de leurs chiens pour un long hiver qui approchait, saint Joseph envoya ce jour-là dans nos filets 22 gros saumons tout rouges. »

Tout heureux, pendant que le père Binamé continue à visiter les rets, le P. Fallaize s'empresse d'aller porter quelques poissons au Frère cuisinier et charpentier de la mission. Puis, sans tarder, emportant quelques nouveaux rets, il reprend avec ses chiens le chemin du lac poissonneux. C'était un lundi matin de la fin de septembre. Le jeudi soir, quelle n'est pas la surprise du Frère de voir entrer sous sa hutte le père Binamé, seul, qui lui demande aussitôt : « Où est le P. Fallaize ? »

« J'étais tout surpris d'une telle question, raconte le Frère. Je savais le P. Fallaize parti dans la direction du lac depuis lundi matin, et l'y croyais rendu depuis lors... » La conclusion s'imposait : le P. Fallaize s'était perdu !

Un jeune Esquimau, du nom de Jacob, qui était parti presque en même temps que le P. et qui arrivait de la chasse, raconta que, voyant le Père prendre une fausse direction, il s'était mis à crier de toutes ses forces, mais un grand vent soufflait et le P. Fallaize, un peu dur d'oreilles, ne sembla rien entendre. Alors le jeune homme essaya de le rejoindre à la course, mais il n'y réussit point : le Père était trop bon marcheur pour ses jeunes jambes.

Pour comble de malheur, il avait malheureusement neigé depuis le départ du Père : impossible de suivre ses traces... Tout de même, avec l'aide de plusieurs Esquimaux, le P. Binamé se met à la recherche de son confrère en suivant la direction qu'il avait prise... Le lende-

main, à la grande joie du Frère, d'une autre direction le P. Fallaize arrive ! Sans s'en douter, il avait pris un portage qui l'avait conduit au fond d'une grande baie, débouchant sur la mer. Il s'aperçut alors de sa méprise. Mais comme le jour tombait déjà, il jugea plus prudent de camper sur place, entre deux bois de grève, se servant de ses deux chiens comme couvertures ! Le lendemain matin, au retour du jour, il aperçoit un schooner à environ deux milles de distance. Il s'y dirige et y trouve deux familles esquimaudes qui se servaient de ce schooner comme habitation. Les questions lui arrivent de tous côtés : Qui est-il ? d'où vient-il ? où va-t-il ? que veut-il ? etc... Il leur explique qu'il est missionnaire catholique ; ce qu'il veut, c'est de leur faire du bien, de se dépenser pour eux... Pour le moment, il vient de Letty Harbour, dans l'intention de rejoindre son compagnon, prêtre comme lui, occupé à faire la pêche sur un lac non loin de là.

On fut tout surpris d'apprendre qu'il eût pu venir là de Letty Harbour en l'espace d'une seule journée. Manifestement, il s'était trompé de chemin, puisque Letty Harbour est à une bonne distance à l'ouest. Mais il était tout de même le bienvenu chez eux et, dès que la tempête aurait cessé, ils le conduiraient eux-mêmes jusqu'à un certain endroit d'où il pourrait prendre un portage qui le mènerait sûrement à Letty Harbour.

Ces Esquimaux avaient hâte d'être renseignés sur cette nouvelle religion dont venait de leur parler le Père. Celui-ci, de grand cœur, se rend à leur désir et, durant deux jours, leur fait le catéchisme. La tempête finie, on part immédiatement vers l'endroit mentionné plus haut. Arrivés là, on indique au Père la direction de Letty Harbour ; on va même jusqu'à lui prêter la boussole du schooner. Et voilà le Père de nouveau en route à travers le désert nordique avec ses deux chiens, ses deux fidèles

compagnons. Se doutant qu'on devait être à sa recherche, il presse le pas, mais vers le soir voilà que la boussole n'indique plus la même direction !... Est-elle dérangée ?... ou bien est-ce qu'il fait fausse route ? Le plus prudent est d'arrêter et de camper. Ses deux bons amis ne sont-ils pas là pour le protéger et le réchauffer ?... On est au vendredi soir...

Le lendemain, la lumière du jour lui indique que c'est bien la boussole qui était faussée. Il garde donc la bonne direction de la veille et poursuit vaillamment son chemin ; il reconnaît bientôt les lacs et autres endroits par où il avait passé. Il était sauvé ! Et c'est ainsi que le samedi matin, vers les onze heures, arrivait à la mission de Letty Harbour le P. Fallaize avec ses deux chiens !

Tous les volontaires partis à sa recherche revinrent bientôt, croyant le Père à tout jamais perdu : aussi, la joie du revoir fut-elle pour tous d'autant plus grande.

*
* *

Et la vie reprit son cours normal à la mission de Letty Harbour, vie ardente mais pénible, vie de consolations toutes spirituelles, il va sans dire, pour nos vaillants apôtres si désireux d'étendre le règne du Christ en ces contrées inhospitalières. Et voilà comment la mission que l'on se proposait de fonder à l'embouchure de la rivière Coppermine, sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes, s'est trouvée fondée à Letty Harbour, dans la baie de Darnley, 300 milles environ plus à l'ouest, sur les bords de l'océan Glacial.

Contretemps vraiment providentiel, répétons-le. Tout devait contribuer à faire le succès et la prospérité de cette petite mission. Dans le port même se déverse un

petit ruisseau qui assure la provision d'eau douce nécessaire ; à quelque 70 milles au sud a été repérée une abondante mine de charbon : vraie richesse dans un pays aux interminables hivers ; en plus du poisson qui abonde, les caribous fréquentent assez régulièrement les alentours, et nos missionnaires peuvent compter sur eux pour varier, de leur chair excellente, le menu quotidien.

Les épreuves ne manqueront pas par ailleurs. Mais ne sont-elles pas le sceau qui authentique les œuvres de Dieu ? Nous aurons l'occasion d'en parler. Disons tout de suite cependant que cette mission est devenue la plus florissante de toutes nos missions établies le long de la côte Arctique. Pour des raisons de plus grande commodité, elle a été transférée en 1935 au fond de la même baie Darnley, à l'embouchure de la rivière Hornady. Une maison-chapelle à double étage — l'unique de ce genre sur la côte Arctique — y a été construite par un de nos dévoués maîtres-charpentiers, le bon F. Henri Tesnières.

Une nouvelle mine de charbon, plus abondante et de meilleure qualité, a été découverte sur le rivage même, à quelques milles seulement. On entrevoit la possibilité d'y puiser l'approvisionnement annuel de nos missions situées plus à l'est.

Les saumons remontant et descendant régulièrement la rivière Hornady, la pêche est devenue plus facile et plus abondante.

Le pays, miné naguère par les ravages du poison employé par des trappeurs blancs sans scrupule, se repeuple tout doucement en animaux à fourrure. L'an dernier — en 1946 — on a rapporté que les castors, en amont de la rivière Hornady, s'y trouvaient en nombre incalculable.

Par ailleurs, attiré par l'abondance des moyens de subsistance, un bon noyau de familles esquimaudes, tou-

tes converties maintenant et ferventes, s'est installé dans les alentours de la mission. Les jeunes, élevés à notre école d'Aklavik, fondent de nouveaux foyers qui ne demandent qu'à donner des enfants à Dieu.

La joie et une certaine aisance, favorisée par une petite coopérative en formation, aident au développement de la mission. Seul Dieu pourrait nous dire — mais tout est noté au grand livre de vie — au prix de quelles folies de dévouement, nos missionnaires ont réussi à fonder cette belle mission esquimaude.

Il est vrai que Notre-Dame de Lourdes s'est plu à bénir et à féconder le ministère souvent héroïque de ses Oblats. N'a-t-elle pas poussé la condescendance jusqu'à venir s'installer au milieu d'eux et à s'exposer avec eux à toutes les intempéries de ces « terres d'épouvante » ?

Chapitre VIII

Premier voyage en avion — Dernier voyage mouvementé en esquif — L'épreuve du R. P. Binamé — Fondation de la mission de Coppermine — Le R. P. Lécuyer se noie — Départ pour Rome.

Le premier avion à survoler le nord du Canada fut un avion privé de la compagnie *Imperial Oil*. C'était en 1921. Il se rendait au Fort Norman.

Ce n'est qu'en 1927, au mois de juillet, que nous arrivait au Fort Smith le premier avion commercial. Piloté par le capitaine Punch Dickens, il avait été nolisé par M. Louis Romanet, chef de district de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui voulait s'assurer une visite rapide des divers postes de sa compagnie jusqu'au Fort Simpson. Monsieur Romanet lui-même me raconta l'expérience plutôt désagréable qu'il eût en survolant les rapides, tout près du Fort Smith. Le moteur s'étant arrêté soudain, l'avion, « comme un dromadaire du désert quand il veut s'agenouiller pour prendre du repos, commença à baisser la tête et à descendre avec un calme émouvant. Et les rapides avaient l'air de monter vers nous avec une vitesse effrayante ». Notre voyageur en avait froid dans le dos. La panne provenait du fait qu'un des réservoirs de gazoline était vide. « Punch, calme comme un concombre,

s'était levé, il avait ouvert la conduite de l'autre réservoir, et cette éternité en suspens n'avait cependant duré que quelques secondes... »

Sans donner encore au public un service régulier, Punch Dickens en posait les jalons par des voyages de plus en plus fréquents. Sa personnalité, autant que son habileté de pilote, lui attirait chaque fois de nombreux clients.

Le temps était venu pour moi de tenter ma première expérience. « Dans deux jours je pars en avion pour notre mission Saint-Joseph du Fort Résolution, écrivais-je du Fort Smith le 8 mars 1929. Le bon F. Berens m'y attend, raquettes aux pieds et fouet à la main, pour me conduire avec sa belle traîne et ses rapides coursiers à la mission Saint-Michel du Fort Ræ, où je dois célébrer la Pâques avec les braves Plats-Côtés-de-Chien du P. Laperrière.

« Vous avez bien lu : *je pars en avion,* et j'ajoute que *je reviendrai en avion !* Depuis un mois en effet nous avons un service aérien entre le Fort Mc Murray et le Fort Simpson. Pourquoi ne pas en profiter ? Parcourir en une heure et demie une distance qui, avec les chiens, demanderait quatre à cinq jours : avouez que c'est tentant ! D'autant plus que ce sera une grosse économie d'argent et de fatigue.

« Comme il va être intéressant, à une altitude de trois mille pieds, de revoir, par la fenêtre d'un appartement chauffé, les rivières et les lacs parcourus tant de fois à la raquette ou en traîne à chiens ! En dehors du désir de faire un peu de bien à quelques âmes déshéritées, nous avions souvent, pour stimulant, un froid variant de 30° à 50° F. sous zéro, ou une poudrerie aveuglante. Il sera intéressant aussi de saluer au passage les épinettières où nous étions si fiers de trouver un abri. Et quel abri ! Après un frugal repas, en compagnie de nos chiens, face

à un feu qui nous brûlait le visage et grillait nos fourrures pendant que nous avions le dos gelé, nous avions hâte de nous étendre tout habillés dans notre trou de neige, sur un lit de branches de sapin. Pendant que les fumeurs, tirant une dernière pipe, embaumaient l'atmosphère, il faisait bon contempler les aurores boréales ! C'est hélas ! un beau temps, un beau genre de vie qui disparaît devant la civilisation ! » [1]

L'avion de Punch Dickens n'arriva que le 12 mars. Le même jour nous partions. Ce fut tout un événement au Fort Smith. « Journée splendide, note le chroniqueur. Tous, Pères, Frères et Sœurs, y compris nos aides et plusieurs de nos malades, sont allés voir Monseigneur s'envoler vers Résolution. Trois traîneaux ont pu embarquer pas mal de monde : les autres marchaient et couraient. A deux heures précises, tous étaient rendus à l'avion. M. Mc Dougal, agent du district, et sa dame étaient aussi venus appporter leurs bons souhaits d'heureux voyage. Monsieur Wilfrid Champagne, employé du gouvernement, faisant office de maître de poste, a ouvert les sacs de malle pour donner son courrier au héros du jour. Le caporal Walters, de la Gendarmerie Royale canadienne, était aussi présent, ainsi qu'une dizaine d'autres amis qui ont pris de magnifiques photos de ce départ nouveau pour la visite des missions du Nord. » [2]

Le voyage fut des plus agréables, mais le vol vraiment trop rapide : à peine eus-je le temps de réciter un peu de bréviaire ! Il est vrai que j'étais tout près d'une fenêtre et la tentation était si grande de regarder, d'admirer le paysage, à droite, à gauche, en avant, au loin !... Quelle

---

1. Lettre adressée au rédacteur de la *Revue Apostolique de Lyon,* 1929, p. 89.

2. *Codex* de la Mission Saint-Isidore, Fort Smith, N.W.T.

belle œuvre du Créateur est la terre, vue... du haut des airs !

Je restai au Fort Résolution pour fêter le patron de la mission, le bon saint Joseph, avec nos deux communautés et nos ouailles. Puis, tel que convenu, le F. Léopold Berens me conduisit avec ses chiens au Fort Ræ.

De retour le 8 avril, je reprenais l'avion au Fort Résolution, en route vers le Fort Smith puis vers Edmonton. Mon arrivée avait été signalée par la radio ! Aussi, dès le lendemain les reporters ne manquèrent pas de publier des articles dithyrambiques sur le *Bishop of the Wind,* métamorphosé en *Flying Bishop...* Sans s'en douter, comme sans plus ample mérite, le premier évêque du Nord, peut-être du Canada, à voyager en avion, était devenu un grand personnage en volant, quelques heures, bien confortablement assis dans un *Fokker*, sous la conduite d'un pilote expérimenté et de toute confiance !

Satisfait de mon expérience, je revins toutefois au Fort Smith par la voie des eaux, mais quel voyage mouvementé que celui-là !

A Edmonton, entre autres affaires à régler, j'avais eu à donner un coup de main à notre procureur, le R.P. Lefebvre, pour l'achat et l'expédition de tout le matériel de construction et l'approvisionnement requis pour la fondation qu'on allait tenter de réaliser, cette fois, à la Coppermine.

Aussitôt le travail achevé, le train m'emportait au Fort Mc Murray, d'où je pourrais m'embarquer sur le steamer *Athabaska.* D'après les arrangements conclus pendant mon séjour à Edmonton, Punch Dickens devait me prendre à Fitzgerald le 28 mai, pour une visite-éclair à la Providence, qui me permettrait d'inspecter les premiers travaux de construction de notre nouvelle école, voir si le matériel reçu serait suffisant et donner les directives opportunes.

Le voyage sur la belle rivière Athabaska s'avérait splendide : eau calme, temps superbe, aucune glace pour obstruer la route, bien que l'on fût au début de la navigation. Mais arrivés à cet endroit où la rivière débouche sur le lac appelé Athabaska lui aussi, nous ne chantions plus la même chanson ! Là, nous nous trouvions bel et bien bloqués par les glaces accumulées, qu'un gros vent du nord-est poussait dans notre direction. Vainement notre pilote tenta-t-il de se frayer un passage : force lui fut d'abandonner une barge que poussait notre bateau, et de reculer...

Mais du Fort Chipewyan nous avons été apercus. Fred Fraser, à court de provisions pour son magasin, s'empresse aussitôt, en petit esquif et en suivant le bord du lac, de venir à nous. Il promet d'avertir la mission, dès son retour, d'envoyer un esquif me chercher. C'est bien ce qu'il fit. Mais, cruel embarras ! l'esquif de la mission est actuellement au camp de pêche...

Mon vieil ami Colin Fraser, père de Fred, informé de la situation, trouve tout de suite la solution : « *Well ! Well !* s'exclame-t-il avec force gestes, pour aller chercher le Bishop, il n'y a pas à hésiter ! Je vais fournir mon homme, mon esquif, mon moteur et aussi les provisions nécessaires au cas où l'on ne pourrait revenir ce soir. Tout sera prêt dans une heure... »

Une heure après, Horace, le petit-fils de M. Fraser, partait, accompagné du F. Henri Sareault... En les apercevant assez longtemps après, grande fut ma joie. Nous étions au 23 mai. « Grâce à ce secours, me dis-je, j'ai encore bonne chance d'arriver à Fitzgerald pour mon rendez-vous avec Punch Dickens... »

Je saute donc dans l'esquif avec mon bagage. Avec nous prend place un dentiste d'Edmonton, qui se trouvait au nombre des passagers. Aucune grosse difficulté jusqu'à

l'île aux Veaux, sise en face du Fort, au milieu des chenaux qui déversent les eaux du lac vers le nord. Mais là, quelle déception ! La débâcle a commencé et le chenal est rempli de glaces mouvantes ! La nuit approche : impossible donc de nous aventurer plus loin ! Il nous faut arrêter sur l'île : heureusement encore que le bois de grève abonde. Nous en profitons pour allumer un grand feu. Nous en sommes fiers et prenons un bon souper, mais pour passer la nuit, pas une seule couverture à notre disposition. Personnellement, j'ai mon manteau en petit veau musqué. Un lit m'est préparé avec quelques branches de sapin. Je m'y étends tout habillé : le F. et Horace me couvrent de leurs parkas et... j'essaie de dormir pendant que mes compagnons continuent de grelotter auprès du feu, qui a le grand inconvénient de ne les réchauffer que d'un côté à la fois... Et la nuit se passe ainsi : nuit longue... nuit froide... nuit interminable !

Le lendemain, la débâcle bat son plein. Impossible de nous risquer à travers ces glaçons qui gesticulent fantastiquement, pressés les uns contre les autres. Dans l'après-midi, une accalmie... Bientôt une ouverture se dessine... Vite, l'esquif est halé sur la glace mouvante et le cortège épiscopal avance lentement, péniblement aussi, car défense à Sa Grandeur de bouger à l'intérieur de l'esquif. Le F. Sareault tire, Horace pousse, aidé du docteur, qui s'est décidé, après hésitation, à sauter à l'eau et à patauger lui aussi, parfois jusqu'à la ceinture, s'agrippant alors, comme les deux autres, à l'esquif pour ne pas aller plus au fond. La lourde embarcation portant Sa Grandeur et la « malle épiscopale » d'environ 200 livres, en plus du moteur à gazoline, s'appesantit visiblement à mesure que s'accentue la fatigue. C'est le temps, plus que jamais, de sortir un petit cordial réservé pour de telles éventualités, afin de remonter physique et moral !

Et la marche reprend, marche lente, qui va encore ralentissant devant un effort trop soutenu. Malgré nous, nous sommes emportés à la dérive... Fort heureusement, trois jeunes gens — Jack Wily, Edward et William Flett — qui nous observaient du rivage, voyant le danger grandir pour nous, n'hésitent pas à risquer leur vie en venant à notre secours, avec une embarcation beaucoup plus légère. Ils peuvent ainsi prendre avec eux notre bagage et le moteur... Et après un dernier coup de collier, nous arrivons enfin, tous sains et saufs, sur la rive !

A la mission la joie est grande ! Pour nous plus encore, qui arrivons harassés, fourbus et transis jusqu'aux os ! Mais nous sommes au soir du 24 mai : la date du rendez-vous, fixé au 28, approche. Qui sait le retard que nous réserve encore la débâcle ! Il est donc décidé que, dès le lendemain, nous reprendrons notre esquif : le Frère, le Métis et Sa Grandeur !

Partis d'assez bon matin, à peine avons-nous navigué une vingtaine de minutes que la glace accumulée contre le Rocher Plumé nous barre de nouveau le chemin... Le F. Sareault est envoyé en inspection vers « le chenal du Moulin ». Au bout de quelques minutes, il nous revient tout joyeux en nous criant : « Plus de glace ! chenal libre ! »

Sans hésitation, nous n'avons qu'à nous mettre à l'eau ! Nous suivrons la grève et ferons portage si nécessaire. M'adressant au F. Sareault : « Vous, lui dis-je, chargez-vous de ma malle ». La malle de la veille : 200 livres !

Et nous voilà, le Frère en avant avec un lourd colis, le Métis et moi, pantalons retroussés, tantôt halant, tantôt poussant l'esquif jusqu'à l'entrée du chenal qui, fort heureusement, n'est pas trop éloigné. Là, bien vite, sur le bord de la rive, nous faisons un bon feu... Une tasse

de thé chaud, un morceau de viande sèche et, de nouveau, en avant ! Il fait ce que nos gens appellent un temps de chien ! Pluie, neige, giboulée, multiples glaçons encombrant notre route : rien ne manque... Mais rien ne nous arrête non plus. Le soir, nous campons chez un Métis bien connu : Joe Shot, et le lendemain, je puis célébrer la sainte messe, à la grande joie de mes hôtes et à la nôtre à tous.

Il nous reste plus de 80 milles encore à parcourir. Durant la journée, mes compagnons rament... rament sans répit, sous une pluie battante. Au gouvernail, je suis tout transi de froid... Nous arrivons enfin à la cabine du gardien du Parc des bisons.

« Il faut être fou pour voyager par un temps pareil », s'exclame-t-il, le sourire aux lèvres, en nous donnant une chaude poignée de mains. Comme il se fait tard, il nous invite à camper sous son toit et à prendre une bonne nuit de repos.

Le lendemain matin, après un copieux déjeuner, nous nous remettons en route par un froid plus pinçant encore que la veille, et enfin, d'assez bonne heure, nous arrivons à Fitzgerald. Nous sommes au 27. L'avion est là, prêt à partir le lendemain, à la date fixée. J'ai le temps de traverser le portage, d'aller voir ce qui se passe au Fort Smith et de prendre connaissance de mon courrier.

Le 28, je m'embarque donc de nouveau sur l'avion. Je me rends à la Providence et, toutes mes affaires réglées, je reviens le soir même au Fort Smith, ayant parcouru en quelques heures plus de 600 milles !

Un jour de repos et, le 31, je reprends la voie des eaux avec mes compagnons de voyage et nous retournons à Chipewyan. Aucune difficulté pour le retour. En approchant de la mission, nous avons la joie de saluer au loin notre steamer *Athabaska* qui, à toute vapeur, se hâte vers

le quai de la *Hudson's Bay*. Il est resté 15 jours à l'ancre, là où nous l'avions laissé.

*
* *

En fin de juin, je me mets en route pour Coppermine. Nous allons, cette fois, tenter de réaliser pour de bon le projet de fondation d'une mission à cet endroit. En passant à Letty Harbour, je prendrai le P. Fallaize, qui sera le fondateur et directeur de la nouvelle mission. Pourrais-je trouver un sujet mieux préparé à cette tâche ? Le F. Beckschæfer, charpentier expert, l'accompagnera pour construire la maison et lui tenir compagnie en hiver. Le jeune P. Thomas Griffin, attendu de San Antonio, Texas, doit me rejoindre à Aklavik et restera avec le P. Binamé, qui sera directeur de la mission. Mon compagnon, le F. Berens, remplacera le F. Beckschæfer. Tels sont mes plans pour cette année.

Départ du Fort Smith le 29 juin, dans un grand canot. Ont pris place avec moi, le R.P. Alfred Gathy, arrivé récemment de Belgique, qui se rendra au Fort Norman, et monsieur Harnois, charpentier, qui va travailler à la construction de la nouvelle école de Providence, sous la direction de notre bon M. Ouellette.

C'est bien en vain que, tenant compte des circonstances particulières, je me crois obligé de réduire au minimum le temps consacré à la visite de nos missions échelonnées sur le parcours. Arrivés à l'île Herschell, nous devons attendre quinze jours le *Bay Chimo,* bateau brise-glace de la Hudson's Bay Co., sur lequel le haut-commissaire, pour réparer son indélicatesse de l'année précédente, a bien voulu nous réserver une bonne cabine. Le bateau s'est trouvé retardé par les glaces accumulées en

automne par les vents du nord-ouest, contre la Pointe Barrow.

Ce ne fut que le 17 août que nous arrivâmes à Letty Harbour. Une bien triste nouvelle nous y attendait. Nous y trouvâmes le P. Fallaize et le F. Beckschæfer en excellente santé, contents de leur hiver et de leurs premiers contacts avec les Esquimaux, mais pas de P. Binamé ! Souffrant d'une très grave infection à la jambe — infection qui s'était déclarée presque soudainement au cours d'une excursion de chasse et de ministère tout à la fois — le Père avait dû aller se confier aux soins du docteur et de nos dévouées religieuses d'Aklavik. Nous l'avions croisé en chemin sans le voir. On espérait qu'il aurait le pied sauf, mais on n'en était pas certain... Le F. Beckschæfer, que nous aimons à faire parler, nous fait le récit de l'aventure :

« On était à la fin de mai. Après une absence de dix jours employés à la chasse aux phoques, à une cinquantaine de milles de la mission, le Père, un bon jour, arrive clopin-clopant « avec un pied gros comme la tête » et qui le faisait souffrir terriblement.

Une fois déchaussé, le pied démesurément enflé présentait toutes les couleurs : bleu, noir, rouge, jaune... Que faire sans médecin ?... A cette époque de l'année, impossible de communiquer avec l'extérieur. Père et Frère essaient bien, de leur mieux, mais sans grand succès, avec les quelques médecines inoffensives à leur disposition, de guérir le malade... Au bout de huit jours, le mal semble se localiser en un endroit du pied qui devient de plus en plus noir. Que faire ? On décide de pratiquer une ponction afin de soulager le patient et d'éviter un empoisonnement de sang. Mais qui sera le chirurgien ? « Le sort tombe sur moi, nous raconte le Frère. Père Fallaize a pour excuse ses mauvais yeux. Me voilà donc

chirurgien, docteur au « Barren Land » ! Oui, nous étions bien en Barren Land... en vraie terre stérile ! Le seul instrument à ma disposition était mon couteau de poche. Afin d'être en règle, j'affile le couteau de mon mieux et je le stérilise en le passant dans l'eau bouillante... comme font les docteurs ! A défaut de chloroforme, le P. Fallaize, s'armant de force et de courage, empoigne le pied à deux mains, et moi, serrant les dents, d'un seul trait j'enfonce le couteau... Notre cher malade, qui essayait de penser à autre chose, se trouve ramené à la réalité et ne peut s'empêcher de pousser un cri... mais trop tard : l'opération est faite ! Résultat : un jet de sang noir et du pus en abondance... Le cher Père, soulagé, peut reposer un peu, la nuit suivante...

« La même effrayante opération, continue le Frère, devait se renouveler par intervalles de dix à quinze jours, un mois et demi durant, et à chaque fois il fallait frapper à un endroit différent... Je n'oublierai jamais la dernière opération : je devais passer le couteau entre les nerfs et les tendons, et le plus profond possible... Quel vilain métier que celui de chirurgien... improvisé ! Chaque opération me valait une nuit blanche, où il m'était impossible de fermer l'œil. » [3]

Enfin, vers le 15 juillet, il paraissait y avoir assez d'eau pour tenter d'envoyer, en petit schooner, notre patient à l'hôpital d'Aklavik. Notre pilote Billy Trascher s'offrit à prendre charge de l'expédition avec quelques Esquimaux... Et voilà un mois que le Père est parti : aucune nouvelle encore. Qu'est devenu le pauvre estropié ? Question angoissante qui restera sans réponse jusqu'à l'automne.

Quant à nous, ce départ du P. Binamé nous laisse dans

3. Récit inédit conservé aux Archives du Fort Smith.

une situation des plus embarrassantes... Tous nos beaux plans se trouvent bouleversés... Que faire ? Devrons-nous, encore une fois, renoncer à notre fondation à la Coppermine, ou bien fermerons-nous cette mission de Letty Harbour où nous venons d'arriver ? N'est-ce pas Notre-Dame de Lourdes elle-même, la patronne de la mission, qui y conduisit providentiellement l'an dernier nos missionnaires et qui semble déjà à la veille de récompenser le dévouement admirable de ces héroïques pionniers ?

Enfin ! d'un commun accord, nous prenons les décisions suivantes : le jeune P. Griffin restera, et bien volontiers, à Letty Harbour. Les Esquimaux, venus presque tous de l'Alaska, parlent passablement l'anglais. Le Père pourra continuer le ministère exercé jusqu'ici par ses prédécesseurs. Le F. Beckschæfer, que nous destinions à la Coppermine, restera avec lui et lui sera très utile par sa connaissance du pays, des gens et l'heureuse influence qu'il s'est acquise sur ces derniers par sa douceur, sa patience et sa charité. Par contre, le F. Berens nous suivra à la Coppermine pour aider à la construction de la maison et pour servir de compagnon au P. Fallaize.

Au moment d'aller nous rembarquer sur le bateau, le F. Beckschæfer m'arrive, le visage épanoui et tenant à la main un beau radis, gros comme une noix. Il l'a cultivé dans une boîte, à l'abri du vent du nord. C'est bien le premier radis récolté sur les rives de l'océan Glacial : je n'en ai jamais mangé de meilleur !

Mais la sirène du *Bay Chimo* nous appelle. Tous les Esquimaux nous accompagnent, entassés sur leurs baleinières ou leurs schooners. La malle du P. Griffin est vite descendue : lui-même, après s'être agenouillé pour une bénédiction, saute dans le bateau du chef où il est accueilli, littéralement, à bras ouverts. Ces pauvres gens

NN. SS. Breynat et Trocellier sur le fleuve Mackenzie.

S. E. Mgr Breynat et un vétéran missionnaire :
le P. Joseph Le Treste, o.m.i.

Remise des « palmes académiques » au R. P. Charles Gourdon, o.m.i.

sont visiblement heureux d'avoir un Père avec eux. Bientôt notre steamer — qui était resté à l'ancre — se met en marche. Des cris de joie nous saluent, les bras se lèvent, s'agitent pour nous souhaiter bon voyage. Le P. Griffin, tout nouveau qu'il est, semble à l'aise au milieu de tous ces Esquimaux si sympathiques qui, avec le seul Frère, seront ses compagnons de vie dans la solitude d'un long hiver arctique. Il est rayonnant de joie... il me fait un dernier geste d'adieu. Du fond du cœur, je lui envoie, par mon bon ange, une dernière bénédiction et je me retire, le cœur gros.

Le voyage se poursuit sans accident ni incident. A mentionner cependant l'impression que provoque en nous la première tentative de notre brise-glace pour se frayer un passage à travers un immense bloc de plusieurs pieds d'épaisseur. Nous nous trouvions dans notre cabine. Le choc, un choc formidable, nous surprit alors que nous commencions à nous reposer. Notre première impression fut que le bateau venait de se briser contre un récif. Vite, nous sortons, tout bouleversés... Grandiose et magnifique spectacle : notre *Bay Chimo* s'avance majestueusement à travers un champ de glaces, bousculant, brisant tout sur son passage, des glaçons s'élevant de chaque côté, parfois à la hauteur du pont, et même plus haut, avec menace de s'y embarquer. Quelque temps après, nous nous retrouvons en mer libre...

Sur le bateau voyage avec nous un vieil ami : le colonel J.K. Cornwall avec une équipe d'ouvriers. Il s'en va à Bathurst Inlet installer un camp pour la compagnie minière des *Dominion Explorers*. Il est plein d'une confiance enthousiaste dans l'avenir de ces contrées désertes et que l'on dit riches en minerais de toutes sortes, en cuivre surtout. Nous avons de longs et intéressants entretiens à ce sujet...

J'avais rencontré à Toronto le président de sa compagnie, le colonel Mc Alpine. Ce dernier m'avait fait part de son intention de visiter le Nord en avion, de Churchill à Bathurst Inlet et à la Rivière Mackenzie. Très aimablement il m'avait même offert de me prendre dans son avion, à son passage à Coppermine : offre que j'avais acceptée avec empressement. En me serrant la main et en me disant au revoir, il m'avait demandé de lui télégraphier du *Bay Chimo* et de lui dire à quelle date je serais prêt à reprendre le chemin du sud.

Le télégramme a été expédié le 22 août. Le 23, nous arrivons à l'embouchure de la rivière Coppermine. Bon nombre d'Esquimaux sont au rivage. Plusieurs connaissent le P. Fallaize et sont visiblement heureux de le revoir, heureux aussi de toucher la main à « Isumata ».[4] Ils s'empressent même à nous aider au charriage de notre matériel et, tout de suite, nous nous mettons au travail : il est urgent de nous construire un petit abri pour nous-mêmes et aussi pour notre approvisionnement.

Arrivés un vendredi, le surlendemain, dimanche, nous avons le bonheur de célébrer nos messes sous notre pauvre hutte, véritable entrepôt. L'assistance se réduit à la famille Nattit, première famille esquimaude à demander et à recevoir le baptême.

Le premier septembre, première *messe chantée* sur la côte Arctique. En fait de chapelle nous n'avons encore que notre petit entrepôt, encombré de toutes nos provisions pour l'année et de bien autre chose... Le dimanche suivant, il m'est donné de bénir, en la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, mon premier mariage esquimau.

Grâce à quelques aides bénévoles, grâce surtout à notre bon Nattit, le travail marche rapidement. Mais

4. Mot esquimau qui signifie : « Le Penseur » et qui sert à désigner l'évêque. Le Pape : « Isumatarpak ».

voilà que le F. Berens se donne une entorse au pied droit. Heureusement, vient d'arriver le Dr Martin pour prendre soin des Esquimaux et d'un certain nombre de mineurs des alentours. Il a été envoyé par le gouvernement d'Ottawa.

Le 12 septembre, arrivent deux avions de la N.A.M.E. (Northern America Mining & Exploration Co.). Lors d'une visite précédente, ils s'étaient plus ou moins engagés à m'emmener, si l'avion de Mc Alpine n'était pas arrivé. A la dernière heure, ils s'excusent, sans explication, et me laissent à la construction de notre résidence. Dès le lendemain, cette dernière est suffisamment avancée pour nous permettre de nous y installer, pauvrement, il va sans dire, mais nous y sommes à l'abri, sinon bien au chaud.

Et voilà une nouvelle complication qui réduit le P. Fallaize à continuer le travail tout seul. Atteint moi-même d'une mauvaise grippe, qui a déjà frappé la plus grande partie de notre petite population, j'ai une fièvre assez élevée et « pas bonne mine », note le *codex*. Au repos forcé, ma pensée se porte sur mon ami, le colonel Mc Alpine : des circonstances imprévues l'ont sans doute obligé à renoncer à son voyage. Mieux vaut en prendre mon parti et me résigner à attendre qu'un avion vienne me chercher en hiver. Ma décision en est prise. Mais voilà qu'au moment même où je vais demander à une Esquimaude de me confectionner des vêtements en peaux de caribou, le vrombissement d'un avion se fait entendre. C'est Punch Dickens qui le pilote : il m'apprend qu'on est sans nouvelle de Mc Alpine depuis son départ de Churchill, il y a déjà trois semaines. Plusieurs avions ont été mobilisés pour faire des recherches. Aucune piste n'a encore été découverte. Punch Dickens, pour le moment, a été envoyé pour chercher quatre prospecteurs au

lac Dismall ; ne les ayant pas trouvés et sachant que j'attendais l'avion de Mc Alpine, il est venu me prendre. J'apprends que certains ont cru que j'étais perdu avec le colonel, et dans nos missions, on est très inquiet à mon sujet... Il est convenu que nous partirons le lendemain de bonne heure.

Mais le lendemain, il neige à plein ciel ! En dépit du mauvais temps, Punch est décidé à partir. Il se fait tard, en effet : la glace suivra sans doute la neige, et il ne veut pas s'exposer à être pris avec ses « pontons » et être forcé à rester à Coppermine jusqu'au mois de mars prochain !

J'ai trop confiance en l'habileté de ce pilote émérite pour hésiter à prendre le risque du voyage avec lui. Entre temps, les quatre prospecteurs du lac Dismall sont arrivés, après avoir perdu canot et bagages dans les rapides de la rivière Coppermine. Ils ont la priorité sur l'avion, mais l'un d'eux, Mr Reeves, veut bien m'offrir son siège, à condition que la mission le loge et le nourrisse en hiver. La condition est acceptée avec reconnaissance et nous prenons notre vol...

La neige qui tombe toujours, quoique un peu moins drue, nous contraint à voler très bas, afin de pouvoir suivre la rivière, le seul repère que nous ayions pour nous diriger. Or, les bords de la rivière sont très inégalement élevés, si bien que plusieurs fois nous les frisons de près. Une fois passée la hauteur des terres, la neige cesse et le ciel s'éclaircit. Pour la traversée du Grand Lac d'Ours, temps magnifique. Enfin, après dix heures de vol, nous abordons au Fort Smith le 1er octobre, notre arrivée causant à tous une bien agréable surprise.

Le lecteur se demande sans doute ce qui est advenu du colonel Mc Alpine. Voici, en résumé, son aventure : à peine était-il parti de Churchill, qu'un gros vent sur-

vint qui le poussa hors de sa direction. Par ailleurs, il ne pouvait se fier à sa boussole, qui s'affolait, comme il arrive ordinairement en ces parages, à l'approche du pôle magnétique. Après avoir erré jusqu'à l'épuisement de sa gazoline, il fut assez heureux de pouvoir se poser sur les bords de la baie Maud. Mais il ne savait alors où il se trouvait. Ni lui ni ses compagnons ne purent se reconnaître sur la carte. Leur réserve de vivres était plutôt limitée : tout de suite ils durent s'imposer ration. Ils passèrent ainsi six semaines à l'embouchure de la rivière Perry. Fort heureusement pour eux, un vieil Esquimau et sa femme se trouvaient dans les environs, n'ayant pu suivre leurs compagnons dans le « Barren Land ». Ils restèrent ensemble, en attendant que la mer fût gelée. L'Esquimau partagea avec eux les quelques poissons qu'il avait en réserve. C'est tout juste s'ils ne moururent pas de faim : un d'entre eux, au poids normal de 200 livres, en perdit 50 à ce régime !

Enfin, après plus de deux mois, un sans-fil annonça leur arrivée au poste de Cambridge Bay ; ils pouvaient à peine se tenir debout. Avec les chiens et le traîneau de l'Esquimau, suivant les indications données par ce dernier, ils avaient, de peine et de misère, réussi à rejoindre le sommet de la péninsule de Kent et, de là, à traverser sur la terre Victoria.[5]

*
* *

Repos nécessaire, après un été aussi mouvementé ; correspondance accumulée et rapports annuels à faire me mènent jusqu'au mois de décembre.

---

5. Résumé d'une lettre du colonel Cornwall, 3 mai 1945.

Des nouvelles de notre cher estropié, le P. Binamé, m'attendaient au Fort Smith. Je les trouve résumées dans les lignes suivantes, écrites par lui-même de son hôpital à Edmonton.

« A Aklavik, le cher P. Trocellier, les bons Frères et surtout nos chères Religieuses, inventèrent et essayèrent tout pour me guérir. Le docteur m'entr'ouvrit le pied, mais constatant que les os étaient atteints, il se refusa à achever l'opération, la jugeant trop délicate pour les moyens à sa disposition. Je reçus donc l'ordre de me rendre à Edmonton. Je n'avais qu'à prononcer mon *fiat,* lequel me coûta des larmes.

« A l'hôpital des Sœurs Grises, à Edmonton, je passai à la salle d'opération le samedi, 31 août. M. Quesnel, le docteur au bon cœur, et M. Blais, le chirurgien infaillible, m'enlevèrent les morceaux de mes métatarses qui étaient attaqués. Je porte à présent au pied une longue et profonde entaille, la dernière, et j'ai eu la consolation de constater *de visu* la blancheur de mes métatarses mis à nus. Il n'est pas d'infection qui résiste.

« Comme j'ai hâte de me réenvoler vers mes chers enfants ! Je leur ai promis de retourner, fût-ce avec un seul pied. »

Le pauvre malade, après une pareille secousse, a évidemment besoin d'un long repos : il ira donc revoir sa famille en Belgique et refaire ses forces, en respirant l'air natal.

Le 25 octobre : nouvelle épreuve et combien pénible ! Un télégramme d'Aklavik m'annonce que le P. Lécuyer, missionnaire en charge à la Rivière Rouge Arctique, a passé à travers la glace et s'est noyé en face de sa mission du Saint-Nom-de-Marie, au confluent de la rivière Rouge Arctique et du Mackenzie. Encore un deuil ! Deuil auquel je suis d'autant plus sensible qu'il m'enlève un

excellent missionnaire, très aimé de ses ouailles, le seul du vicariat qui puisse parler la difficile langue des Loucheux... Cette nouvelle épreuve m'invite à de graves réflexions. Nous sommes vraiment à bout de nos forces. Impossible de développer, et même simplement de maintenir nos œuvres avec un personnel aussi restreint que le nôtre. Si réellement la Congrégation des Oblats, que je représente dans mon vicariat, se trouve dans l'impossibilité de nous fournir les ouvriers dont nous avons absolument besoin, ne dois-je pas, en conscience, à titre de vicaire apostolique, en avertir le Saint-Siège et, d'accord avec l'Administration Générale, lui remettre l'évangélisation des Esquimaux afin qu'il la confie à quelque autre communauté disposant des sujets nécessaires ? Question extrêmement délicate, qui ne peut se traiter que de vive voix.

Par ailleurs, j'ai reçu le devis pour la construction d'un schooner qui assurera, sur l'océan Glacial, l'indépendance de nos mouvements et l'approvisionnement de nos missions esquimaudes. Le prix de revient me paraît si élevé que je ne crois pas pouvoir personnellement assumer la responsabilité d'une décision à ce sujet. On nous a trop souvent laissé entendre que l'argent et le personnel que nous dépensons pour quelques milliers d'Indiens et d'Esquimaux disséminés dans les immenses solitudes du grand Nord, seraient mieux utilisés dans les centres où les infidèles sont plus nombreux...

Après mûre réflexion, je me décide à partir pour Rome. Mais auparavant je profite d'un avion, le 17 décembre, pour aller me rendre compte de la marche de nos travaux de construction à la Providence et donner les directives nécessaires pour parer aux imprévus.

Le 28 décembre, je me mets en route pour la Ville Eternelle.

Chapitre IX

1930. Visite à Rome — Royal cadeau du Saint-Père — Nouvelles de nos missions arctiques — Retour au Mackenzie — Incendie de l'hôpital du Fort Simpson — Visite annuelle des missions.

Dès mon arrivée à Rome, j'expose à notre révérendissime Supérieur Général, S. E. Mgr Augustin Dontenwill, entouré de ses conseillers, les raisons de mon voyage telles qu'exposées à la fin du chapitre précédent. Mon plaidoyer est écouté avec la plus bienveillante sympathie, sympathie qui va grandissant à mesure que j'explique avec détails la situation critique de nos missionnaires dans leur terrible isolement ; les heureux résultats obtenus par leur apostolat, résultats qu'il s'agit non seulement de maintenir mais de développer ; l'urgente nécessité, puisque nous en avons accepté la responsabilité, de pousser activement l'évangélisation des Esquimaux et de nous installer en permanence sur tous les points stratégiques de la côte Arctique. Le Pape lui-même a insisté pour que nous étendions notre apostolat jusqu'à la dernière famille esquimaude sur le chemin du pôle nord. Il m'a fortement recommandé de ne pas reculer devant la tâche ni devant aucune difficulté. Tous nos missionnaires sont prêts, même au prix de l'héroïsme, à faire l'effort nécessaire, à

supporter l'isolement et toutes les privations inhérentes à la vie nordique dans ces immensités de neige et de glace. Encore, y a-t-il une limite aux forces humaines, une limite à laquelle la vertu de prudence interdit de passer outre... Personnellement, en face de la situation telle que je la connais, je ne me sens ni la force physique ni la force morale d'en prendre la responsabilité si on ne vient pas à notre secours.

Pendant que je plaide la cause de nos missions, le Saint-Esprit parle sans doute au cœur des membres du conseil généralice. A l'unanimité il est immédiatement décidé que l'on fera l'impossible pour me donner, à mon départ, tous les sujets dont nous avons un besoin si pressant.

Cette question heureusement réglée, il me reste à obtenir du Saint-Siège l'autorisation de faire construire le schooner projeté. Pour cela, il suffit, semble-t-il, que j'aille traiter l'affaire avec notre supérieur immédiat, le cardinal Van Rossum, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui est chargé de voir à tout ce qui concerne les missions catholiques à travers le monde. S'il le croit nécessaire, il en référera lui-même au Souverain Pontife.

Me voilà donc devant lui avec mes cartes et devis. Je lui indique le site de nos missions déjà fondées et celles que nous avons en vue, les distances à parcourir, l'incertitude des transports, etc... Le bon Cardinal m'écoute avec une bienveillance toute paternelle, m'interrompant parfois pour demander quelques explications. Quand j'ai fini de parler, il me dit tout l'intérêt qu'il porte à mes projets et me conseille d'aller voir le Pape : « Portez-lui vos cartes et vos plans... », ajoute-t-il avec un fin sourire qui semble me dire : « Vous ne le regretterez pas... »

Dès le lendemain, j'ai l'honneur d'être admis auprès

de Sa Sainteté. Comme toujours, réception des plus paternelles. Pie XI me fait asseoir tout de suite et, non sans un certain embarras, qui disparaîtra bien vite du reste, j'expose la raison de ma visite. Comme je déroule carte et devis, la carte le frappe d'abord et semble l'intéresser beaucoup. Il l'examine attentivement, puis me dit que le premier livre historique qu'il ait lu dans sa jeunesse racontait précisément un voyage à la recherche du passage du Nord-Ouest. Il a lu et se rappelle tout ce qui a été écrit sur le sujet : nom des chefs d'expédition, nom des bateaux. J'en suis tout abasourdi. « Le meilleur navire, m'assure-t-il, qui soit jamais allé dans ces eaux glaciales fut le *Fram...* »

Et voilà que le plus simplement du monde la question de mon schooner est amorcée. Pie XI étudie le plan dans tous les détails, demande quelques explications, puis : « Quel moteur allez-vous utiliser ? me dit-il.

— Eloignés comme nous sommes de tout atelier de réparation, Très Saint Père, il nous faut ce qu'il y a de meilleur : un *Diesel.*

— Oui, ce sont les meilleurs, je les connais bien. Et combien estimez-vous que le bateau va vous coûter ?...

Hésitant à répondre directement à la question, de peur que Sa Sainteté ne soit effrayée du prix, je me contente de dire timidement : « Le prix en sera nécessairement très élevé à cause des frais de transport par le détroit de Behring, des assurances, de la douane, etc... Mais, Très Saint Père, nous comptons sur l'aide de saint Joseph, notre fidèle Procureur. Nous demandons seulement l'autorisation d'envoyer sans tarder les plans au constructeur, pour être sûrs d'avoir le bateau dès l'année prochaine...

Et Pie XI de me féliciter de ma confiance au saint Patriarche. Lui-même, me confie-t-il, l'invoque souvent et jamais en vain.

— Mais dites-moi, poursuit-il, à combien vous reviendra le bateau ?...

Non sans trembler quelque peu, je lui avoue qu'il ne nous coûtera pas moins de 20,000 dollars... Le Pape semble réfléchir. Il calcule sans doute combien cela représente de lires ou de francs. Puis, relevant la tête et me fixant : « Mais ce n'est pas trop cher... »

Surpris de cette remarque et, sans réfléchir, je réponds en souriant, mais avec vivacité : « Pas très cher, Très Saint Père, quand on a l'argent dans sa poche. Mais, pour nous, c'est une grosse somme à trouver...

— Oui, oui, c'est vrai, reprend-il. Mais la Propagation de la Foi vous aidera. Elle a de l'argent pour cela : je le lui dirai...

Puis, sans prêter grande attention à l'expression de ma reconnaissance :

— Ce sont des dollars qu'il vous faut, n'est-ce pas ?

— Lires ou francs feraient tout aussi bien l'affaire, pourvu qu'il y en ait assez !

— Je comprends... Mais on perd toujours au change. Moi aussi, je veux faire ma part. Vous pouvez compter sur 10,000 dollars. Laissez-moi votre carte, si vous voulez bien : je l'aime beaucoup.

Dix mille dollars ! Je ne puis en croire mes oreilles... Le cœur bat fort ! Comment exprimer ma reconnaissance pour ce don princier et si inattendu ! L'émotion me gagne. Je balbutie quelques mots de remerciements et je me retire... sans même songer à demander une bénédiction.

Le soir, m'apercevant de ma bévue, je prends la plume afin de m'excuser auprès du bon Pie XI et de solliciter une bénédiction s'étendant à nos missionnaires, à leurs familles, à leurs ouailles.

Dès le lendemain, un messager du Vatican m'apporte

la réponse du Pape. De grand cœur, il m'accorde toutes les bénédictions désirées et m'autorise à les distribuer sans tenir compte du rituel ordinaire, sous la forme que je voudrai. Le secrétaire ajoute : « Sa Sainteté me prie aussi de vous informer qu'Elle a déjà donné ordre par câblogramme au Délégué Apostolique à Washington, d'envoyer à votre procureur un chèque pour la valeur de 10,000 dollars... »

Avant de quitter Rome, je revois le cardinal Van Rossum et lui parle de notre doyen, Mgr Emile Grouard. Voilà 69 ans — dont 39 à titre d'évêque — qu'il se dévoue dans nos missions du Nord. Il a connu l'isolement, les privations de toutes sortes qui étaient jadis le pain quotidien du missionnaire ; il a organisé et développé ses missions au point qu'elles provoquent l'admiration de tous ceux qui les ont visitées ; il s'est gagné l'estime et la vénération tant des Blancs que des Indiens et surtout des missionnaires. Dans sa grande humilité — une de ses vertus caractéristiques — il se plaît à redire la parole du prophète : « *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* » Mais l'Eglise, de son côté, ne se plaît-elle pas à honorer publiquement les services rendus par ses plus fidèles serviteurs ?... Or Mgr Grouard nous semble précisément avoir mérité, de la part de l'Eglise, un témoignage spécial d'estime et de reconnaissance.

Respectueusement, je suggère donc que soit décerné à ce vénérable vieillard, un des admirables pionniers de nos missions *aux Glaces Polaires,* le titre honorifique d'archevêque titulaire...

— Rien de plus juste, de m'assurer le Cardinal. Et ce me sera un grand plaisir de présenter et de recommander votre supplique au Saint-Père.

— Il faudra se presser, Eminence, car Mgr Grouard a déjà 90 ans, et l'état de sa santé fait redouter une fin prochaine... »

Le bon Cardinal m'assure que toute diligence sera faite et il me remercie d'avoir attiré son attention sur un évêque-missionnaire aussi méritant.

Quinze jours plus tard, me trouvant à Marseille, je reçois les bulles nommant Mgr Grouard archevêque titulaire d'Egine. Le cardinal Van Rossum, en m'annonçant la nomination, ajoutait : « Personne encore, ici, en dehors de la Curie, n'a connaissance de cette nomination. Le Saint-Siège a voulu vous laisser le plaisir d'en informer vous-même le destinataire. »

Ma piété filiale envers celui qui me conféra successivement la prêtrise et l'épiscopat et devint ainsi à double titre mon père spirituel, était au comble de la joie. Vite, j'envoie un câblogramme au nouvel archevêque. On imagine sa surprise. En voici l'écho dans la réponse qu'il m'adressait à ce sujet :

« *Cher Seigneur,*

« *Voyant la fête de l'Archange Gabriel arriver, je me proposais de vous écrire pour vous souhaiter une bonne fête, quand votre télégramme nous est arrivé. Ah bien! en voilà une bonne, me dis-je... Quelle mouche l'a piqué?... Car c'est vous qui avez conçu et mis à jour cette belle invention. Vous avez cru bien faire et je vous pardonne ! Je prie chaque jour pour vous et le succès de vos œuvres ; et vous devriez m'imiter en priant pour moi et en demandant à Dieu de m'accorder la grâce d'une bonne mort — voilà qui me sera très utile...*

« *Cher Seigneur, excusez-moi si je ne vous témoigne pas plus de reconnaissance pour les démarches que vous avez faites. Vous avez réussi — jouissez de votre succès ! J'avais espéré que vous pourriez venir sacrer Mgr Guy, au mois de mai. Ce serait continuer la chaîne qui nous rattache à notre Vénéré Fondateur... S'il y a des remerciements à faire, chargez-vous-en, car je ne veux pas men-*

tir. Pour vous, vous avez de la « ...pomatie » (diplomatie), comme disait le frère Boisramé.

« Votre très affectionné en Jésus et en Marie Immaculée.

† Emile Grouard, O.M.I. »

*
* *

Les nouvelles de nos missions arctiques ne sont pas abondantes, vu les difficultés du voyage et la rareté des communications.

En date du 30 janvier 1930, une lettre du P. Fallaize me dit combien il a été heureux, avec le F. Berens, d'avoir pu s'installer dans sa maison, à Coppermine, et assez confortablement.[1] Mais il prévoit que sa provision de charbon sera insuffisante. Par prudence, il en a emprunté une tonne à la *Hudson's Bay*. « Il nous faudra la rendre à l'arrivée de notre bateau, sinon nous devrons payer une bagatelle de 140 dollars, car tel est, ici, le prix d'une tonne de charbon ».

Dans l'espoir d'aider à couvrir les frais considérables entraînés par cette fondation à Coppermine, et son entretien, il a essayé avec le Frère, en guise de distraction dans leur solitude, de tendre quelques pièges. « Ces pièges, m'écrit-on, ont été visités avec plus de persévérance que de succès. Le Frère a réussi à prendre un renard

1. Une lettre du 6 mai 1930 nous donne l'intéressant détail suivant : « L'an dernier, à Letty Harbour, nous avions beaucoup de frimas au rez-de-chaussée. Ici c'est le contraire : presque rien au rez-de-chaussée mais une moyenne de 4 pouces sous le toit. Nous avons retiré une bonne soixantaine de seaux de glace au printemps, et au dégel l'eau coulait le long des murs. J'espère que l'an prochain, une fois le lambrissage du toit terminé, nous n'aurons plus ces désagréments. » (Lettre du R. P. Fallaize)

rouge et un renard blanc, ainsi qu'une couple de lièvres arctiques. Quant aux pièges du Père, ils n'ont donné que trois perdrix blanches (gelinottes), dont une à moitié dévorée par les renards. On obtiendrait certainement meilleur succès si on allait à deux ou trois jours de distance, c'est-à-dire, à une centaine de milles d'ici. C'est ce que le Frère est bien décidé de faire, l'hiver prochain. Dans ce but, il élève de jeunes chiens, qui porteront couvertures, provisions, pièges et, au retour,... renards, quand il y en aura ! »

« La Coppermine est un endroit idéal pour le poisson, ajoute le Père. Nous n'avons tendu que deux rets et, en peu de temps, nous avons capturé environ 500 gros poissons, dont la moitié sont de succulents saumons. »

Et, poursuivant son rapport, notre missionnaire nous fait connaître combien est rendu ingrat son ministère par la présence, depuis l'été, d'un certain nombre de Blancs, mineurs et autres, plus ou moins désœuvrés et qui restent aux alentours. « J'ai revu bon nombre d'Esquimaux de ma connaissance et un certain nombre d'autres. Quatre-vingts environ sont restés ici d'une façon permanente. D'autres vont et viennent. Nous attendons sous peu un gros afflux de chasseurs de caribous... La plupart des Esquimaux viennent nous visiter assez facilement et sont familiers, quelques-uns même importuns. Au point de vue religieux, ils donnent assez peu de consolations, quelquefois plutôt de la déception. Ils ont été mis en défiance, évidemment, contre nous, et il est visible que même nos gens n'osent pas parler. Quelquefois ils se joindront aux autres pour aller chez l'opposition, où l'on danse, chante et écoute la radio jusque fort tard dans la nuit.

« J'ai cependant baptisé, à Noël, la femme de Gabriel Nattit et un enfant. Plusieurs ont demandé à se faire ins-

truire et ont montré, au début, une certaine ardeur pour le catéchisme. Puis ils se dérobent peu à peu pour revenir plus tard, se dérober de nouveau et fréquenter le ministre.

« L'assistance aux offices du dimanche ramène régulièrement cinq ou six fidèles, quelquefois une douzaine et plus ; mais, après la messe, ils iront facilement au service anglican. Ces pauvres gens ne voient pas bien la différence, sinon que nous sommes plus stricts. Ils entendent dire sur tous les tons que c'est la même chose, le même Jésus, le même ciel, le même enfer, etc. Ou bien encore, qu'il n'y a rien de vrai, qu'il n'y a qu'à se tenir propre physiquement, manger, boire, dormir et s'amuser. Et les Blancs qui nous entourent leur donnent l'exemple, presque « sans exception ».

« A Noël, une cinquantaine d'Esquimaux sont venus assister à la messe de minuit. Au sortir de chez nous, ils sont tous allés rejoindre les autres pour danser, le reste de la nuit, les si belles danses des Blancs. Danses et jeux ont continué pendant huit jours. »

Le P. Fallaize aurait dû ajouter que, pendant une épidémie, son dévouement inlassable a beaucoup touché les Esquimaux. Plusieurs, pendant leur maladie, ont demandé le baptême pour « aller voir Jésus ». Ceux qui ont succombé doivent, au ciel, prier pour les survivants.

Une lettre du P. Griffin, laissé seul avec le F. Beckschæfer à Letty Harbour, nous donne aussi quelques nouvelles. Il y fait du bon travail. Dieu a visiblement récompensé son sacrifice de l'été et béni les labeurs de ses prédécesseurs. Il a baptisé 12 Esquimaux à Noël : des jeunes et des vieux, des païens et des protestants. Il suggère l'établissement d'une école pour une vingtaine d'enfants, avec logement pour recevoir quatre ou cinq vieillards. Il me signale un point particulièrement important dans

ces pays perdus : l'abondance du poisson dans les lacs environnants.[2]

Nous avons appris par ailleurs qu'un sorcier, voyant qu'il perdait de son prestige, a essayé, à Letty Harbour, de causer des ennuis à nos missionnaires. Il aurait même menacé de faire usage de son fusil. Le sang-froid du F. Beckschæfer, avec le service de ses bras vigoureux, ont réussi à le tenir en respect. Sans aucun doute aussi Notre-Dame de Lourdes veillait sur ses Oblats.

*
* *

A Rome, l'administration générale a généreusement tenu sa parole en me fournissant douze nouveaux sujets, qui seront mes compagnons de voyage. Avant de quitter Paris, nous montons tous à Montmartre, avec quelques parents et amis des missionnaires. Je célèbre moi-même la messe et donne un petit sermon pour expliquer le sens de la cérémonie. Nous nous consacrons alors, avec toutes nos missions, au Sacré-Cœur de Jésus. Monseigneur Crépin, supérieur des chapelains, qui nous a accueillis avec la plus grande bienveillance, veut bien ajouter quelques mots d'édification et nous assurer une large part dans les prières de l'archiconfrérie de Montmartre.

Et nous partons ! Voyage des plus agréables à travers l'Atlantique, puis de New York à Edmonton. Une bien pénible nouvelle nous y attendait : un télégramme venant du Fort Simpson annonçait que notre hôpital venait d'être complètement détruit par un incendie.

Dès le lendemain, 6 juin, je pars en avion pour aller me rendre compte de l'étendue du désastre. A mon arrivée, je suis heureux d'apprendre qu'il n'y a eu aucune perte de vie. Au premier coup de tocsin, toute la popula-

2. Lettre du 20 février 1930.

tion est accourue et a généreusement donné l'effort nécessaire pour aider notre personnel à sauver patients et mobilier.

Malgré tout, les pertes sont considérables ; le feu a détruit toutes les réserves remisées dans le grenier : une vingtaine de lits, 40 matelas, toutes les malles des Sœurs, tout l'approvisionnement de l'année en lingerie, médecines, etc. Si le vent avait soufflé dans une direction opposée, résidence des Pères, école, église et entrepôt de provisions auraient été la proie des flammes.

La reconnaissance me fait un devoir de rendre un hommage spécial au gérant de la *Northern Trading, Co :* généreusement, il s'est empressé d'offrir déjeuner, dîner et souper à tout le personnel de la maison et de l'hôpital.

Fort heureusement, nous avions en la personne du R.P. Alexis Robin un supérieur à la hauteur de la situation. Je constate en effet que la maison des Pères a déjà été transformée en hôpital ; la cuisine, installée dans la boutique, Pères et Frères dans l'entrepôt ; des tentes ont été aménagées, etc. Un patient, amené d'urgence par avion le lendemain de l'incendie, a été accueilli comme un envoyé du Ciel et a pu recevoir les premiers soins requis par son état.

Dès le lendemain, je reprends l'avion et je me rends sans tarder à Ottawa. Une pétition m'y rejoindra, à l'effet d'obtenir la construction immédiate d'un nouvel hôpital, et appuyée par 111 signataires, dont le Dr Truesdell et le ministre anglican lui-même.[3]

Chez l'honorable Thomas G. Murphy, Ministre de

---

3. Pétition de la population du Fort Simpson : « Nous soussignés, habitants du Fort Simpson, considérant la perte très regrettable, par suite d'incendie, de l'hôpital du Fort Simpson, et les besoins urgents créés par ce désastre ; considérant aussi qu'un grand nombre d'entre nous ont été reçus et soignés dans l'hôpital disparu, par les Révérendes Sœurs Grises et les Révérends Pères Oblats, avec la plus grande bonté

l'Intérieur, réception des plus sympathiques. Nous avons une longue et amicale discussion sur la situation créée par le désastre. En conclusion, le ministre me promet de faire tout son possible pour nous obtenir une assistance financière jusqu'à concurrence de 20,000 dollars. Et même il n'hésite pas à nous dire : « Vous pouvez, tout de suite, faire vos plans et commencer les travaux. Comptez sur cette somme convenue. »

Le Gouverneur Général en conseil voulut bien approuver le projet et la somme nous fut versée le 28 mai 1931.[4]

*
* *

Mon programme se trouve bien chargé. A mon retour d'Ottawa, je suis obligé de passer quelques jours à l'hôpital d'Edmonton, afin de soulager mon genou gauche d'un gros hygroma qui devenait trop gênant.

Le 25 juin, je me trouve au Fond-du-Lac pour la bénédiction de la nouvelle église. Les PP. Jaslier et Laferté, ainsi que les FF. Leroux et Crenn, du Fort Chipewyan, ont pris place avec moi dans l'avion de notre ami Punch Dickens. Leur présence donne du relief à la cérémonie. Mes Mangeurs-de-Caribou s'y trouvent très nombreux. Tous, autant que leur missionnaire, sont enchantés d'avoir enfin une belle et grande église, où ils pourront prier à plein cœur et chanter à pleine voix, sans être entassés comme des sardines.

---

et tous les égards nécessaires pour assurer une prompte guérison ; et à cause de la protection assurée jusqu'ici par l'hôpital à la santé du public, des Indiens comme des Blancs, demandons instamment au Gouverneur Général du Canada, de vouloir bien accorder toute assistance possible à la Corporation Episcopale Catholique du Mackenzie pour assurer rapidement à cette immense section des Territoires du Nord-Ouest, un nouvel hôpital répondant à nos grands besoins. Bien respectueusement vôtres... W. A. N. Truesdell, M.D. etc...

4. Lettre de l'Honorable Thomas Murphy.

Le 8 juillet, je suis de passage à la mission de la Providence. Une agréable surprise m'y attend. Notre nouvelle école se dresse déjà majestueusement devant nous : tout l'extérieur est achevé. A l'intérieur, scies et marteaux travaillent sans répit. Aussi m'assure-t-on que la chapelle intérieure sera prête, aux premiers jours du mois d'août, à recevoir la bénédiction qui la dédiera au culte. A mon grand regret, il me sera impossible de présider la cérémonie : je me trouverai alors sur l'océan Glacial. En pareille circonstance, ne se prend-on pas à regretter de ne pas avoir le don de bilocation ? La chapelle sera assez grande pour recevoir, en plus des enfants de l'école, la population habituelle du Fort. Pour économiser le combustible, on y aura, en hiver, les offices le dimanche et sur semaine. Les jours de grande fête seulement, la messe sera célébrée dans la grande église, bâtie en 1923 par le P. Le Guen, qui la dota, par son propre travail, d'un des plus beaux autels que nous ayons dans le vicariat.

A mon passage au Fort Simpson, le 10 juillet, je laisse les plans que je dois à l'obligeance du Département des Affaires Indiennes. Toutes explications données pour permettre d'entreprendre immédiatement la construction du nouvel hôpital — hôpital de 40 lits — je remonte sur notre *Immaculata,* et nous voilà en route pour l'île Herschell et Coppermine.

J'ai avec moi mon compagnon de traitement à Divonne-les-Bains, le R.P. Planet, et le R.P. Duchaussois, auteur de *Aux Glaces Polaires,* qui vient prendre un film et compléter ses notes, en vue de nouvelles publications. Nous avons aussi le père Binamé, passablement remis de son accident de l'année dernière, et le jeune P. L. Delalande, destiné à aller tenir compagnie au P. Fallaize à Coppermine.

Nous accompagne également, un vétéran des missions

nordiques, le R.P. Alarie Giroux, O.M.I., gracieusement cédé par le Provincial des Oblats de Montréal. Malgré ses 68 ans, le cher Père a accepté avec empressement de retourner chez ses Loucheux, y remplacer le pauvre père Lécuyer, noyé l'hiver dernier, et apprendre la langue à son successeur, le R.P. Louis Coty, qui fait partie aussi de notre caravane. Nous les laisserons tous les deux, à notre passage à la Rivière Rouge Arctique.[5]

A Aklavik, nous sommes heureux de constater le consolant développement de nos œuvres. Comme il serait encore dangereux de ramener le P. Binamé à sa mission de Letty Harbour, nous le laissons à Aklavik comme supérieur de la communauté des Oblats, tandis que le P. Trocellier devra s'arracher à l'affection de son personnel et des enfants de notre école, pour aller le remplacer sur la côte Arctique.

Grâce à la faveur que nous fit l'inspecteur de la police, de nous prendre sur son schooner, nous abordons à l'île Herschell quelques jours avant le *Bay Chimo,* retardé par les glaces. Nous en profitons pour transformer notre entrepôt en habitation, avec une alcôve pour chapelle, et le 3 août nous voilà sur le *Bay Chimo,* naviguant parmi icebergs et banquises pendant toute la journée. Puis la mer est libre...

On devine la joie du P. Griffin et du F. Beckschæfer à nous voir arriver à Letty Harbour. Joie bien réciproque.

---

5. Le R. P. Giroux écrivait, le 15 juillet 1930 : « Enfin ! me voilà rendu chez mes Loucheux. A mon arrivée, ils ont versé des larmes de deuil au souvenir de leur regretté P. Lécuyer, mais ils ne purent s'empêcher de mêler des sourires à leurs larmes en me regardant avec des yeux remplis de la plus vive reconnaissance, eux qui n'espéraient plus me revoir jamais. Je les ai trouvés bien changés ; ils ont perdu beaucoup de leur vigueur et déjà ils portent les signes d'une tribu destinée à s'éteindre graduellement. Mais ils ont gardé le même attachement au missionnaire, qui est tout pour eux... » Il est à noter que le Père avait quitté cette mission depuis vingt-quatre ans.

Malheureusement, nous n'y restons guère que le temps de faire le déchargement. Que nous avons hâte d'avoir un bateau à nous pour visiter nos missions à loisir, et y exercer le saint ministère ! Ce m'est, tout de même, une grande consolation de voir mes chers missionnaires en bonne santé et entourés de l'affection d'une vingtaine de néophytes, et de l'estime des autres Esquimaux. La patronne de la mission — Notre-Dame de Lourdes — a manifestement béni leur dévouement et a fait du bon travail. Elle en fera encore. En reconnaissance, une décision est prise : nous lui élèverons ici une grotte sur le modèle de celle de Massabielle.

Enfin le *Bay Chimo* arrive à Coppermine ! Je suis heureux de retrouver le cher père Fallaize et le bon F. Berens, avec lesquels j'ai failli passer l'hiver dernier, par suite de l'accident du colonel Mc Alpine. Ici aussi, notre bonne Mère fait du bon travail.

L'épidémie dont il a été question a fourni au Père l'occasion de montrer combien riche en dévouement est son cœur de missionnaire. Bien des Esquimaux — j'en ai été témoin — lui montrent plus de confiance qu'au docteur envoyé par le Gouvernement. Un paralytique, tout couvert de plaies, l'appelle sa « maman », et avec quel sourire !

En canot, nous sommes montés jusqu'aux Chutes du Sang. C'est de là que partirent, en octobre 1913, les PP. Rouvière et Le Roux, le jour où ils furent massacrés, à une dizaine de milles plus loin. Nous aurions bien voulu aller nous agenouiller sur ces roches du « Barren Land » qui portent peut-être encore quelques traces du sang de nos martyrs. Mes pauvres jambes ne me permirent pas une si longue marche dans la toundra et les steppes ; nous avons dû nous contenter de méditer, au pied des chutes, sur l'exemple de ces deux vies si géné-

reusement sacrifiées pour le salut des Esquimaux. Et nous avons prié pour que tant de sueurs et de sang ne restent pas sans fruit. Saurons-nous jamais le vrai motif qui a inspiré ce double meurtre ?...

Parmi les voyageurs du *Bay Chimo* se trouvait un Métis-esquimau, Patsi Klekenberg, fils du vieux capitaine du même nom. Le R.P. Duchaussois le connaissait bien pour l'avoir rencontré plus d'une fois durant le fameux procès d'Edmonton. A plusieurs reprises, il tenta d'éclaircir le mystère du meurtre des PP. Rouvière et Le Roux. Patsi restait réticent. Pressé de questions par le Père, qui lui faisait remarquer combien il était invraisemblable que la convoitise de la carabine ait été le seul mobile de ce double meurtre, alors que les victimes avaient gagné l'estime et l'affection de bon nombre d'Esquimaux, il finit par répondre avec vivacité : « Père, vous devriez savoir que chez les Esquimaux, jamais rien de cette importance ne se fait *sans l'intervention des faiseurs de médecines.* »

De fait, le fameux Kormick, reconnu comme l'instigateur du crime, était un sorcier réputé.[6]

C'était nous confirmer dans notre conviction que nos missionnaires ont été tués en haine de notre sainte religion, dont les enseignements menaçaient de destruction l'empire, jusque-là indiscuté, de ces hommes de ténèbres : les sorciers... Puissions-nous trouver bientôt la preuve formelle qui permettrait à l'Eglise d'accorder la palme et l'auréole des martyrs à nos chers disparus !

De retour à la mission, le P. Fallaize nous signala bientôt deux beaux jeunes hommes de race blanche, occupés à étançonner les pylônes d'un poste monumental de radio-télégraphie.

---

6. En entendant le récit des témoins de l'aveu des meurtriers, le juge fit remarquer : « Mais ce Kormick devrait être au banc des accusés. »

« Voilà, nous dit-il, nos deux meilleurs missionnaires, ceux qui, par le poids de leur exemple, ont achevé d'entraîner nos païens vers le catéchuménat, et nos catéchumènes vers le baptême. Les agents de l'autre culte avaient en effet brandi, jusqu'ici, avec trop de succès cet argument : « La religion que vient vous prêcher le ministre catholique est celle des arriérés, des dégénérés. On n'a jamais vu de Blancs pénétrer dans leurs églises, tandis que tous *fréquentent* chez nous. »

« Or, voici que ces deux Canadiens, poursuit le père Fallaize, nous arrivent au début de l'été, envoyés par le Département de la Marine, pour exécuter un travail de nature à impressionner au plus haut point les Esquimaux, et que, justement, la première visite de ces Blancs s'adresse au Saint-Sacrement de notre pauvre chapelle. « Nous avons promis à notre mère, m'expliquèrent-ils, de nous conduire partout en bons chrétiens, et de ne jamais omettre l'accomplissement de nos devoirs. Nous avons tenu parole jusqu'ici. Nous espérons, avec la grâce de Dieu, continuer à Coppermine. »

« Chaque dimanche les a vus à la grand'messe, où ils chantaient et communiaient. Les offices du soir les ramenaient encore. De plus, ils surent dédaigner noblement ce que l'hospitalité esquimaude eût toléré, proposé même, à l'encontre de tels préceptes du décalogue, insoupçonnés du paganisme. Dieu soit béni d'avoir procuré un tel exemple au pauvre peuple que tant de nos prédications avaient si peu touché. »

Ces jeunes gens, deux frères, Joseph et Edgar Arial, appartiennent à une bonne famille de seize enfants. Ils se sont déjà signalés par l'installation, sur le détroit d'Hudson et à Chesterfield, de puissantes stations de télégraphie sans fil qui donnent entière satisfaction.

*
* *

Le 3 septembre, nous reprenons la direction du sud, sur l'avion de Spencer, de la *Dominion Explorer Co.* En passant au Grand Lac d'Ours, nous nous arrêtons quelques heures à Hunter Bay. Nous avons le plaisir d'y faire connaissance avec les frères LaBine (Charles et Gilbert). Ce dernier vient d'arriver d'une tournée d'inspection approfondie des terrains miniers qu'il a découverts l'été précédent.

— Ce sont des terrains très riches..., nous dit-il à voix basse.

— De l'or ?...

— Non, mieux que cela !

Trop d'oreilles indiscrètes sont tout près de nous. D'ailleurs, tous les prospecteurs professionnels sont généralement réticents au sujet de leurs découvertes, tant qu'ils ne se sont pas assuré tout le terrain qui leur revient, comme premiers occupants...

Il s'agissait alors de ce qui est devenu la fameuse mine de radium et d'uranium, dont les produits, et tout spécialement la bombe atomique, ont contribué si effectivement à assurer la victoire des Alliés dans la dernière guerre.

Le 3 septembre, l'avion nous dépose à Résolution. N'y trouvant aucune nouvelle de notre hôpital en construction au Fort Simpson, je profite de l'avion postal pour aller voir où en sont rendus les travaux.

Tout va bien, Dieu merci ! Les plans sont définitivement revisés, afin de donner pleine satisfaction à tous les intéressés. Je bénis alors la première pierre et je rebrousse chemin par la même voie.

Du Fort Smith, le P. Duchaussois et moi nous repre-

nons l'avion pour nous rendre à Ottawa, où m'appellent certaines affaires auprès du Gouvernement. Le P. Duchaussois rentrera en France. Mais voilà qu'à Mc Murray un télégramme m'apprend que Mgr Grouard est gravement malade. La piété filiale ne me fait-elle pas un devoir d'aller lui rendre visite ? Ce sera, sans doute, la dernière... Après quelques jours passés à son chevet, pendant lesquels j'ai le privilège d'admirer une fois de plus ce saint vieillard, son grand esprit de foi, son abandon à la volonté divine et sa grande charité, je l'embrasse une dernière fois, non sans une vive émotion, et nous nous disons : au revoir auprès de notre Père qui est dans les cieux !...

A mon retour d'Ottawa, j'ai le plaisir de retrouver à Edmonton Mère Lachance, provinciale de nos Sœurs Grises, qui revient du Chapitre Général tenu à Montréal dernièrement. De Mc Murray nous voyageons sur le même avion, piloté par Monkey Sherlock, aviateur de grande expérience.

En arrivant au Fort Chipewyan, un terrible accident se produisit, accident dont nous aurions pu être nous-mêmes les victimes. Nous nous en sommes personnellement tirés sans la moindre égratignure. Le pilote et son mécanicien en sont sortis, eux aussi, parfaitement indemmes.

L'atterrissage avait été normal. Le moteur était au repos. Par la vitesse acquise, qu'une neige trop glissante ne ralentissait pas assez, l'avion alla frapper, d'un patin, des barils d'essence qui se trouvaient malheureusement sur son chemin, et qu'on ne pouvait pas discerner facilement à cause de la neige tombée le matin. Plus malheureusement encore, derrière ces barils, s'étaient blottis plusieurs enfants. Quatre furent tués sur-le-champ et cinq furent plus ou moins gravement blessés. Cependant l'avion, après un soubresaut, comme ceux qu'on éprouve

ordinairement à l'atterrissage sur une glace plus ou moins rugueuse, poursuivait sa course en glissant sur la neige, jusqu'à ce qu'une vieille souche, jetée au bord du lac par le vent, le fit pirouetter et lui brisât une aile ; l'avion était, du reste, à bout de souffle.[7]

Pas un moment nous n'avions eu l'impression du danger. C'est quand nous descendîmes qu'on nous annonça le terrible accident. Heureusement que nos enfants de l'école, obéissant à la sage consigne de leur supérieur, le P. Coudert, étaient restés au loin, sur les rochers.

L'année 1930 — année assez mouvementée — s'achèvera au Fort Smith. Afin de la couronner dignement dans l'action de grâces, j'officiais pontificalement à minuit en la fête de Noël, assisté des PP. Joseph Serrurot et Eugène Picard, et je donnai, en trois langues, selon l'usage, le sermon de circonstance.

---

7. A peine est-il besoin de noter que, même après enquête, le pilote fut exonéré de tout blâme.

Chapitre x

1931. Voyage à Ottawa — Vente de l'Immaculata — Projet d'hôpital à Chipewyan — Visite de nouvelles chrétientés — Le R. P. Fallaize nommé coadjuteur — Une grande fête au Mackenzie.

Lors de notre fondation à Aklavik, en 1928, on s'en souvient, force nous fut d'installer notre hôpital dans la buanderie. L'hôpital lui-même fut transformé en école-pensionnat. C'était du provisoire. Le Gouvernement trouve en cette année 1931 que le temps est venu de mettre fin à ce provisoire. Il nous demande de construire une école et de rendre la maison actuelle à sa première destination. Afin de prévenir tout malentendu, je quitte le Fort Smith pour Ottawa le 2 février.

Mon entrevue avec les directeurs du Nord-Ouest et des Affaires Indiennes est très amicale. Nous arrivons facilement à une entente. Je me rends alors à Montréal afin de plaider la cause de nos missions auprès du Provincial des Oblats. Nous avons un si grand et si pressant besoin de bons Frères convers ! Il nous faudrait surtout, et tout de suite, un menuisier. Le P. Philémon Bourassa se laisse toucher : le F. Laurent Bruyère, alors au Cap-de-la-Madeleine, nous est gracieusement cédé pour aller prêter main-forte à la construction de l'hôpital du Fort Simpson.

Le 9 mars, un télégramme m'annonçait la mort de celui qui fut mon père dans le sacerdoce et l'épiscopat : le vénéré Mgr Grouard. Il eut des funérailles grandioses ; il me fut impossible d'aller y assister et de lui apporter ainsi le dernier témoignage de ma filiale reconnaissance.

Je passai la fin de l'hiver au Fort Résolution. Après deux années d'expérience, nous étions arrivés à la conclusion que nous ne pouvions plus nous risquer sur le Grand Lac des Esclaves avec notre bateau l'*Immaculata.* Il n'y en avait pourtant pas de meilleur sur la rivière. Mais il n'était point fait pour résister aux grosses tempêtes, si fréquentes et parfois si soudaines sur le lac. Nous réussîmes à le vendre à M. Murdoff, représentant de la *Northern Trader.* Sous le nom de *North Star,* jusqu'à ces dernières années, il leur a rendu d'immenses services pour les transports, dans les rapides de la rivière d'Ours, du matériel et de l'approvisionnement des camps miniers de l'Eldorado.

En échange de l'*Immaculata,* en plus du prix convenu, la compagnie nous céda le matériel d'un bateau de 50 pieds de longueur, construit à Edmonton avec des pins jaunes de Colombie, et démonté pour en faciliter le transport. L'assemblage des pièces sera une bagatelle pour notre maître-charpentier, M. Gratien Ouellette. Nous n'aurons qu'à nous procurer un moteur assez puissant pour permettre, si nécessaire, le remorquage d'un *scow* ou d'une barge.

*
* *

Ayant appris que le Département des Affaires Indiennes, répondant enfin à nos pressantes instances, allait installer un médecin au Fort Chipewyan, je m'étais empressé d'acheter une maison bien située qui, avec quelques

aménagements, pourrait servir d'hôpital provisoire avec une capacité de huit lits.

Par télégramme du 23 mars, j'en informai immédiatement le Département des Affaires Indiennes, le priant de vouloir bien fournir l'équipement d'une salle d'opération et d'autoriser notre procureur à acheter huit lits de malades et quelques meubles indispensables.

Quel ne fut pas mon étonnement — pour ne pas dire plus — de recevoir, le lendemain, la réponse suivante :

« *Regrette ne pas pouvoir reconnaître hôpital à Chipewyan. Aucune allocation sera donnée pour maintien des patients ni pour l'achat de fournitures.*

Signé : DUNCAN SCOTT »

Plus tard, quand je demandai à Ottawa quelques explications au sujet d'un refus qui désappointa grandement toute la population, personne, dans les bureaux du Département, à commencer par M. Scott lui-même, ne voulut prendre la responsabilité de l'expédition du télégramme ci-dessus !

*
* *

Le R.P. Jean-Louis Michel écrit de Good Hope le 29 janvier : « J'ai fait récemment un voyage de vingt-quatre jours pour évangéliser une peuplade campée à environ 120 milles d'ici et qui n'avait pu recevoir la visite du missionnaire que *quatre fois dans l'espace de vingt ans.* Voyage très intéressant et instructif. J'ai vécu là en véritable contact avec l'Indien, chez lui ; bon cœur, mais sans éducation, se nourrissant presque exclusivement de poisson bouilli et croquant sans scrupule sa vermine en guise de dessert. J'ai été assez heureux d'administrer à tous, les sacrements et de faire faire leur première

communion à une douzaine de personnes, allant de quinze à cinquante-deux ans ! Je suis rentré le 22 janvier, par 56° F. sous zéro : le nez et un bout d'oreille ont été seuls endommagés... » [1]

Et nos missionnaires, là-bas, sur les bords de l'océan Glacial, que font-ils au milieu de leurs Esquimaux ?... Ils se montrent héroïques à la tâche et leur ministère est manifestement béni de Dieu. Ils ont toutes sortes de difficultés à surmonter : difficultés de *la langue* tout d'abord. Le P. Fallaize, qui cependant est au milieu de ces « Mangeurs de cru » depuis quelques années déjà, m'avoue humblement « en savoir tout juste assez pour savoir qu'il ne connaît rien encore ».

Et puis, il y a le travail de la pêche d'automne qui fut, à Coppermine, un vrai désastre. « Nous avons perdu six rets sur sept à la pêche sous la glace, m'écrivait le même Père en date du 1er février. Nous avons dû forcément cesser de pêcher. Un courant de neige mouillée, épais d'au moins deux pieds, a passé sous la glace, a soulevé les rets que nous avions tendus et les a collés à la glace en moins de trois heures... »

Par ailleurs, les maladies : tuberculose, méningite et autres, font de grands ravages parmi la population esquimaude : « La mort les frappe sans arrêt, note tristement leur missionnaire, et si elle continue dans la même proportion, dans quelques années il ne restera plus personne... En 1924, j'avais visité dans la « Terre Stérile » un groupe de 75 Esquimaux : en six ans, de ce seul groupe, au moins 34 ne sont plus... » [2]

Le P. Fallaize cependant, quitte à ne récolter que de l'ingratitude, se prodigue auprès d'eux, aidé du P. Lucien

---

1. Paru dans la *Revue Apostolique* de Marie Immaculée, Lyon, 1931, p. 83.

2. Lettre de janvier 1931, adressée à l'auteur.

Delalande « jeune missionnaire rempli de bonne volonté et doué des plus belles qualités », au dire de son supérieur. Leur assistant, le frère Léopold Berens, cumule les hautes fonctions de cuisinier, pêcheur, trappeur, conducteur de chiens et grand chantre devant l'Eternel !

Toutefois les pires difficultés de nos missionnaires de Coppermine sont plutôt d'ordre moral. La lutte pour les âmes se fait âpre et sournoise. « Il y a ici, écrivait encore le P. Fallaize en février, il y a de l'opposition sourde, contrariante, persistante, de la part de quelques protestants, francs-maçons, matérialistes, encore attardés aux théories de Darwin, tout en se croyant à l'avant du progrès. L'an dernier, j'ai eu, une fois ou l'autre, la chance de les pousser dans leurs retranchements, mais cette année on évite soigneusement d'argumenter : l'opposition n'en est que plus âpre ! *Les âmes coûtent cher et il faut les gagner une à une...* »

Cette opposition sourde ne venait pas, on le comprend, directement des Esquimaux eux-mêmes mais bien des quelques Blancs influents de l'endroit, qui ne cessaient de répandre calomnies sur calomnies, faisant croire entre autres choses aux Esquimaux que c'était le baptême administré par les Pères qui les faisait mourir. Par là nos missionnaires se trouvaient discrédités auprès de ces habitants des glaces, dont la susceptibilité était déjà mise en éveil par l'opposition de la religion catholique à l'égard de leurs traditions païennes et de leurs mœurs dissolues.

Un incident assez cocasse survint en plein mois de janvier, incident qui aurait pu être fatal au ministre protestant de l'endroit, puisqu'il fut le héros de l'affaire. Le père Fallaize, toujours bon narrateur, nous donne lui-même le récit de l'aventure. La voici :

« Le soir du samedi 24 janvier, j'appris que le ministre était parti pour un camp, à cinq ou six milles d'ici,

d'où il devait entreprendre un voyage au long cours, vers Bernard Harbour, Victoria Island, etc...

« Le mardi suivant, je partais moi-même avec le Frère pour visiter nos pièges. Nous en trouvâmes un qui avait été dérangé par un chien. Après information, nous apprîmes que c'était le *leader* — chien de tête — du ministre qui avait été pris, puis délivré par des passants.

« En revenant, le jeudi, nous rencontrâmes le docteur et la police dans un camp ; ils mobilisaient tous les Esquimaux disponibles, pour rechercher le ministre perdu ! On le retrouva, le soir, sur terre, à dix milles environ du Fort, sans provisions depuis le samedi soir, sans allumettes, sans couverture, sans couteau à neige. C'est merveille qu'il n'ait pas été gelé à mort par les 40 degrés sous zéro que nous avons eu continuellement...

« Le jour de son départ, son chien d'avant — son *leader* — s'était détaché et enfui ; le ministre avait laissé sa traîne, avec ses chiens fidèles, pour courir après l'infidèle et... il s'était égaré lui-même, sans pouvoir se retrouver ! Il serait mort s'il avait dû passer là une nuit de plus...

« Lorsque nous apprîmes qu'il était au camp, nous allâmes le voir, et le P. Delalande le ramena dans notre carriole. Il passa une nuit et un jour sous notre toit, en attendant le retour du docteur. Actuellement il se remet vite. Espérons que le bon Dieu en tirera quelque bien... »

Les difficultés de toutes sortes qu'eurent à surmonter nos missionnaires eurent pour contre-partie de grandes consolations spirituelles. D'abord, du simple fait de leur présence, beaucoup moins de désordres publics à enregistrer cette année. Et puis, il y a les conversions. « Jusqu'ici, note le P. Fallaize dans sa lettre du 1er février, depuis Noël 1929, nous avons eu 20 baptêmes, dont un certain nombre *in articulo mortis,* et 16 enterrements. Nos gens

semblent s'affermir et montrer plus de courage religieux.

« Au moins 150 Esquimaux sont venus au poste pour Noël ; 120 à peu près ont assisté à la messe de minuit et à un petit réveillon au poisson gelé et au riz. Notre maison ne pouvait pas en recevoir davantage. Je leur ai exposé assez longuement et clairement le pourquoi de notre venue et de la venue du Sauveur. Je crois que la plupart sont repartis assez bien disposés ou, du moins, moins mal disposés à notre égard. »

Arracher une âme à Satan pour la ramener à Dieu : quelle joie pour le cœur de l'apôtre ! Mais pour y arriver, que de peine, de renoncement, de patience, surtout quand il s'agit de sortir une âme du paganisme.

Un jour, un païen que le Père ne connaissait pas tombe malade. Comme il est vieux, qu'il est maintenant à charge aux siens, il demande tout simplement, selon une coutume ancestrale, qu'on lui enlève la vie : il demande à être pendu ! La parenté est consentante et a remis l'exécution au lever du soleil.

Entre temps, quelques chrétiens en préviennent le Père. Vite, ce dernier se rend à la tente du moribond et le trouve, de fait, bien malade. La corde — une lanière en peau d'ours blanc — est déjà attachée à la barre de la tente. A grand'peine, le Père dissuade le malade de se faire pendre, lui suggérant quelques pensées de foi, et il lui offre de le baptiser. Le moribond refuse, mais consent cependant à ne pas être pendu...

Plusieurs fois, dans la journée du lendemain, le Père revient, mais sans plus de succès. Le pauvre malheureux empire visiblement... Durant la nuit, on vient chercher le Père, qui lui parle de pardon, du bon Dieu, du ciel et de la nécessité d'être baptisé pour y entrer. Rien n'y fait ! Le misérable refuse toujours, et il va mourir. Au lever du soleil, le Père retourne pour une dernière visite...

Cette fois, le vieux accepte, reçoit le baptême en pleine connaissance, et meurt moins d'un quart d'heure après.

« Celui-là, écrit le père Fallaize, je n'ai pu lui donner la sépulture ecclésiastique : la famille voulait l'exposer dans le « Barren Land » pour qu'il fût mangé par les renards. J'essayai de les en dissuader, et déjà ils se montraient hésitants, mais le docteur, qui arrivait sur ces entrefaites, commença à arguer contre moi, prétendant que cette façon de procéder était pratique et pour le moins aussi saine que l'enfouissement dans la terre. Raffermis dans leur idée, ils la mirent à exécution... »

Mais nos missionnaires de Coppermine ne sont pas les seuls à se dévouer à la conversion des Esquimaux. A Letty Harbour se trouvent les PP. Trocellier et Griffin, aidés du F. Beckschæfer. « Nous savons fort bien, m'écrit le P. Trocellier, que vous devez vous demander souvent ce que deviennent vos enfants de Letty, les plus isolés. Nous sentons nous-mêmes cet isolement, on se demande parfois si le monde existe encore, mais cependant nous en prenons notre parti et bien gaiement... Les quelques heures de clarté que nous avons ne nous éblouissent pas. Dans la maison, on garde la lampe allumée tout le temps... » [3]

A Aklavik, le P. Binamé ne se montre pas moins généreux. De lui, j'apprends en effet qu'il s'est rendu dernièrement avec un guide dans une famille esquimaude pour la réconcilier tout entière avec Dieu. Voyage de trois semaines, en parcourant, à l'aller comme au retour, plus de 200 milles, avec, dans le delta, de la neige parfois jusqu'aux genoux.

Au retour, la fatigue fut telle pour le missionnaire et son guide, que le soir de la septième journée, l'Indien

---

3. Lettre datée du 21 novembre 1930.

dit au Père : « Je ne puis plus tenir ma hache pour bûcher. — Pourras-tu au moins allumer le feu ? — Je l'espère. — Alors, attends un peu... » Et le P. Binamé, dans un suprême effort, abattit une épinette toute rabougrie et en apporta les branches pour faire le feu. Heureusement ! car sans cela, tous deux auraient certainement été gelés à mort. « De fait, raconte le Père, nous étions rendus à l'extrême limite de l'endurance. La chaleur nous ranima, mais la fatigue nous empêcha de fermer l'œil un instant. Nos chiens étaient aussi épuisés que nous, et leurs pattes étaient toutes en sang... »

Enfin, nos voyageurs purent, après un peu de repos, attaquer et franchir leur huitième et dernière étape, avec le nez, les joues et les orteils gelés...[4]

*
* *

Dès après la débâcle, je crus devoir monter au Fort Mc Murray y prendre le cher P. Le Treste et me rendre avec lui à Conklin, poste situé à peu près à mi-chemin du Lac la Biche et desservi par la *Northern Alberta Railway*. Ce poste n'est visité, de Mc Murray, que deux ou trois fois par an.

Tout près du poste, se trouve un assez grand lac très poissonneux. Le terrain des alentours se prêterait à l'élevage et à la culture. Bon nombre de Métis du Lac la Biche et des environs, refoulés par l'arrivée des Blancs, s'y sont réunis et vivent, plutôt pauvrement, de pêche, de chasse et de jardinage.

C'était la première fois qu'ils recevaient la visite d'un évêque. Ils nous accueillirent avec de grandes démonstra-

4. *Revue Apostolique,* Lyon, 1931, p. 165.

tions de joie et même des arcs de triomphe ! Le maître de poste, un brave homme nommé Trindell, et sa femme Maggy, nous offrirent tout de suite l'hospitalité — hospitalité bienveillante et généreuse, suivant les meilleures traditions du Nord d'autrefois.

Dans un hangar, nous pûmes réunir toutes nos ouailles et leur donner les cérémonies qui sont d'usage dans la visite des camps : il y eut de nombreuses communions et confirmations de vieux retardataires et de quelques enfants.

Toutes ces pauvres gens vinrent me raconter leurs misères, m'exprimer leur désir d'avoir un prêtre résident, une école, etc... Il y a certainement un grand bien à faire dans ce petit village, et le missionnaire devra y mettre le prix en monnaie de dévouement et d'abnégation.

Ce qui s'impose d'abord, c'est la construction d'une résidence, sorte de maison-chapelle. D'un commun accord, un beau terrain est choisi à cet effet. Pour le moment, c'est tout ce que nous pouvons faire. Nos Métis ont promis d'équarrir le bois de construction.

Sur cette ligne de chemin de fer, le train ne circulait qu'une fois la semaine. Grâce à la bienveillance du gérant de la Compagnie, M. Calahan, sollicité par son grand ami le P. Le Treste, un *speeder* — espèce de draisienne à moteur au service du personnel chargé de l'entretien de la voie — un *speeder,* dis-je, venait nous prendre le 30 mai et nous transporter à une trentaine de milles vers le nord, à une station du nom de Chard, station reconnaissable seulement au chiffre *213* inscrit sur un poteau de télégraphe et indiquant le nombre de milles qui séparent cette station d'Edmonton.

L'excellente famille Raboud, émigrée de Suisse, nous y attendait, avec sa plus belle charrette et deux bons chevaux, pour nous emmener, par un chemin cahoteux

au possible, à une huitaine de milles plus loin, sur une réserve d'Indiens montagnais. Dans cette réserve s'étaient retirés les descendants du vieux Louyson Janvier, qui m'hébergea plusieurs fois, toujours avec la même joie et la même générosité, lorsque je montais à Edmonton en traîne à chiens. Un certain nombre de Montagnais s'étaient groupés sur la même réserve. Tous de bien braves gens et d'excellents chrétiens.

Nous logeâmes chez M. Raboud. Les offices eurent lieu au salon pendant tout notre séjour. Pas un de nos Indiens ne manqua d'y venir assister. Les communions furent générales. Il y eut même quelques confirmations. Ces braves Montagnais, encore plus que les Métis de Conklin, étaient heureux de nous voir et de nous entendre. Eux aussi demandèrent avec instance la faveur d'un prêtre résident. Ils me promettaient d'en prendre bien soin. Et puis la famille Raboud n'était-elle pas là ? A notre départ, une fusillade bien nourrie nous souhaite bon voyage et... prompt retour !

*
* *

Le grand événement de l'année fut, sans contredit, le sacre de Mgr Fallaize, que le Pape voulut bien m'accorder comme coadjuteur avec future succession.

Vu le développement de nos missions, l'état de ma santé ne me permettait plus de faire le travail tout seul dans notre immense vicariat. J'avais, du reste, pressant besoin d'un coadjuteur ayant une expérience personnelle de la mentalité et de la vie des Esquimaux, un coadjuteur parlant leur langue, ayant leur confiance et la confiance de nos missionnaires ; sur lequel enfin je pourrais me

reposer complètement et lui confier la direction de nos missions actuelles ou à fonder sur les bords de l'océan Glacial. Le R.P. Fallaize était l'homme tout désigné, de l'avis unanime : « Prêtre de 44 ans, solide et supérieur à toutes les misères, comme les Normands, ses ancêtres, apôtre audacieux, « parfait compagnon mais ne parlant que de Jésus », disait un Anglais protestant.

La nouvelle de sa nomination me rejoignit le 29 juin, au Fort Simpson, et elle me combla de joie, cela va sans dire. Le jour même, par télégramme, j'en informai l'intéressé. Ce fut la surprise de sa vie ! « Je suis encore étourdi, écrira-t-il le 2 juillet, du coup de massue que vous m'avez appliqué. Je n'avais jamais pu me figurer que vos propositions étaient réalisables, et je ne peux pas croire encore que c'est sérieux. Je pensais toujours que mes infirmités physiques — sans parler des autres — une oreille perdue, des yeux qui déclinent rapidement, une luette à demi paralysée, qui m'empêche de chanter et de parler convenablement, étaient des vices suffisamment rédhibitoires pour écarter de moi cet *onus*.

« Au reçu du télégramme, j'en ai discuté avec le P. Delalande : lui, il parle comme un livre, dans le sens... de l'acceptation ! De tout mon cœur, j'en ai parlé à Notre-Seigneur, lui reprochant d'avoir permis cela, et je lui ai dit de manifester sa volonté, en me donnant ce qu'il faut s'il approuve ; en m'accordant la grâce de faire bientôt une bonne mort, s'il désapprouve... C'est dans ces sentiments que j'ai répondu à votre télégramme. Il semble que vous désirez faire la cérémonie à Résolution ou m'envoyer en France. Personnellement, je désire qu'on fasse le moins de train possible autour de moi : c'est pourquoi j'ai choisi Résolution... »

Complète liberté lui était laissée par Rome de se faire sacrer où il voudrait. Sans vouloir en rien enfreindre

cette liberté, je savais que j'irais au-devant des désirs de l'élu en lui suggérant Résolution.

C'est au Fort Résolution, en effet, que Mgr Fallaize avait fait ses premières armes, comme missionnaire. Le poste occupe une position centrale dans le vicariat. Nous y avons une large population indienne et métisse ainsi que plusieurs Blancs. Il serait plus facile d'y réunir tous les Pères, Frères et Religieuses disponibles. Notre nouvelle et grande église, avec ses jubés, se prêterait parfaitement aux cérémonies. En prévision de la fête, la résidence des Pères fut agrandie d'une dizaine de chambres pour recevoir les insignes visiteurs. Les vastes terrains libres qui entourent la mission sont prêts à recevoir des tentes à volonté. Les Religieuses verront à l'ornementation de l'église ; les Frères, au pavoisement extérieur ; les enfants de l'école seront chargés du service du chœur et feront les frais des chants liturgiques et autres.

Le premier sacre d'un évêque dans le Mackenzie, nous avons toutes les facilités d'en faire une fête grandiose, une véritable fête de famille pour nos missionnaires et nos ouailles de toute couleur !

C'est à dessein que je précise : *le sacre de Mgr Fallaize sera le premier* à être célébré dans le district du Mackenzie. Celui d'Athabaska a eu le sien : celui de Mgr Isidore Clut, le 15 août 1867. Soixante-quatre ans se sont écoulés depuis ! Et dans quelles conditions eut lieu la cérémonie ! Citons-en seulement quelques détails. Ils nous rappelleront ces temps héroïques et nous fourniront de quoi apprécier le contraste avec les cérémonies du sacre à Résolution.

Fatigués d'attendre et pressés par la faim, Montagnais et Cris s'étaient presque tous dispersés sur les lacs, où ils espéraient trouver du poisson, lorsque Mgr Faraud arriva à Chipewyan avec sa suite : c'était le 13 août 1867,

trois ans après l'émission des bulles nommant le P. Clut évêque d'Arindel.

A la mission de la Nativité, sévissait une telle pénurie de vivres que le directeur — l'évêque-élu lui-même — « n'aurait pas pu nourrir ses visiteurs jusqu'au dimanche suivant ».[5] On prit donc juste le temps nécessaire — un jour — pour les derniers préparatifs et la fabrication, par Mgr Faraud, d'une crosse en bois d'épinette.

Le 15 août, comme l'a écrit le P. Duchaussois « la cérémonie se déroula dans la pompe de la pauvreté. L'évêque-consécrateur — Mgr Faraud — avait le F. Salasse pour suite pontificale, et Mgr Clut avait les PP. Eynard et Tissier pour évêques-assistants. Les Sœurs Grises—premières fondatrices alors de passage — s'improvisèrent sacristines et choristes. La petite chapelle était à moitié vide. On croyait avoir apporté, de Saint-Boniface, les ornements épiscopaux, mais, au déballage, il manqua les deux tunicelles, la mitre et la crosse ; et l'on ne trouva que les uniques gants et l'anneau de Mgr Taché. Des tunicelles et de la mitre, il fallut faire le deuil... »

« Le sacre accompli, et les agapes *à la viande sèche et au poisson sec* finies, il importait d'éloigner au plus tôt Mgr Faraud, les Sœurs Grises et les nautonniers... Le soir du vendredi, 16, la barge démarra, laissant l'Evêque d'Arindel à sa solitude et à ses dernières provisions de bouche. »[6]

Pour en revenir au sacre de Mgr Fallaize, il ne nous était guère possible de commencer nos fêtes à la mission Saint-Joseph du Fort Résolution avant l'arrivée de celui qui devait en être le héros.

Continuant donc notre voyage sur notre petit *Saint-*

---

5. Journal de Mgr Clut.

6. R. P. Duchaussois, o.m.i., *Aux Glaces Polaires*, Edit. Spes, 1928, pp. 190-191.

Joseph tout en exerçant, en cours de route, les fonctions ordinaires de la visite annuelle de nos missions, nous irons au-devant de lui à l'île Herschell. Mgr Fallaize doit, en effet, s'y rendre par le *Saint-Roch,* bateau de la Gendarmerie Royale, qui avait hiverné dans l'est, à Tree River, je crois.

Dès mon arrivée, nous prenons la voie du retour sur notre bateau acheté l'année précédente et qui a reçu au baptême le nom de *Notre-Dame de Lourdes,* ou plutôt en anglais *Our Lady of Lourdes.* Il est tout pimpant dans sa toilette aux couleurs mariales : blanc et bleu. Nous admirons sa belle tenue sur la mer pendant la traversée jusqu'au delta du Mackenzie. Le pilote, Alphonse Mandeville, et l'ingénieur, le frère Kraut, n'en tarissent pas d'éloges, et nous partageons leur fierté. C'est bien le bateau dont nous avions besoin sur la côte Arctique : un peu trop court, il est vrai, mais c'est toute la longueur que pouvait recevoir entre ses mâts le *Paderan,* qui l'a apporté de San Francisco en passant par le détroit de Behring. La coque de bois est recouverte de fer : ce qui lui permettra de se frayer un chemin à travers les glaces, sans trop d'égratignures.

« C'est une simple goélette de cinquante-cinq pieds neuf pouces de long sur seize pieds deux pouces de large, tirant cinq pieds quatre pouces d'eau, d'une capacité de trente et une tonnes. Son moteur, de 70 chevaux, est un Fairbank-Diesel. Le cabestan du pont, actionné par un moteur à essence de 5 chevaux, lève les ancres, décharge le cargo et nous rend de précieux services en bien des occasions. Deux voiles permettent d'utiliser tout vent un peu favorable. La grande augmente notre vitesse, et nous faisons, grâce à elle, jusqu'à dix bons nœuds à l'heure. Sans elle nous faisons du sept tout au plus. La

petite voile d'avant, le « foc », aide surtout le gouvernail. » [7]

La grande voile nous fut d'un très grand secours pour remonter les courants extrêmement forts entre Norman et Wrigley. Nous n'eûmes, du reste, qu'à nous féliciter de notre voyage de près de 1,200 milles. Dans chaque mission nous prîmes avec nous, tous les Pères, Frères et Religieuses qui pouvaient s'absenter sans trop de dommage pour leurs travaux. Et nous arrivâmes heureusement au Fort Résolution le 22 août. La cérémonie du sacre avait été fixée au 13 septembre.

Il ne me restait que le temps de monter à Edmonton pour me porter au-devant de nos invités de marque : Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa, représentant l'épiscopat de l'Est, Mgr O'Leary, archevêque d'Edmonton, représentant les missions indiennes de l'Ouest, Nos Seigneurs Charlebois et Guy, représentant les missions indiennes de l'Ouest canadien, le R.P. Ubald Langlois, provincial des Oblats de l'Alberta, etc.

Le train de la *Northern Alberta Railways Co* nous dépose à Waterways — terminus du chemin de fer — le matin du 9 septembre. Après dîner, une foule sympathique assiste « à l'envol sur deux avions de 4 évêques et de 10 prêtres vers les grandes solitudes, jusqu'au Fort Smith. Pour plusieurs, ce fut le baptême de l'air, avec ses émotions et ses jouissances. En deux heures et quelques minutes, l'étape de 300 milles était franchie.

« Fort Smith, capitale civile du Nord-Ouest, était pavoisée, et tous : missionnaires, religieuses de l'hôpital et de l'école, enfants à la mine excellente, officiers civils, Métis et Indiens, firent une belle réception aux illustres voyageurs.

---

7. Description donnée par le R. P. A. Binamé. *Petites Annales de Marie-Immaculée,* 1935, p. 100.

« Après une nuit de repos, ce fut l'embarquement sur le *Notre-Dame de Lourdes* et le *Peter Bond* : bateau au service de l'agent des Indiens à Résolution, gracieusement mis à notre disposition par le Gouvernement, avec l'agent lui-même, le Dr Bourget.[8]

Nous aurions pu, comme nous le faisons souvent, poursuivre notre voyage toute la nuit et arriver à Résolution de bonne heure dans la matinée. Mais il nous restait deux jours avant la date fixée pour le sacre. N'était-il pas à craindre que notre caravane ne fût quelque peu encombrante au milieu des préparatifs de la fête ? Et d'ailleurs une nuit dans une belle épinettière, avec grands feux le soir et messes sous la tente, le matin, ne serait-ce pas pour nos visiteurs une surprise agréable ? Le bateau s'arrêta donc à un endroit propice, le long de la rivière, et tout de suite nos passagers de proclamer leur joie aux échos de la forêt.

« Camper au bord du fleuve et de la forêt : quelle chose nouvelle pour une telle caravane ! Quand tout fut installé, avant de se retirer sous les tentes, Mgr Forbes proposa que les quatre évêques donnassent ensemble la bénédiction épiscopale. Alors on vit un spectacle unique : les deux archevêques des capitales du Canada et de l'Alberta avec les deux évêques des missions les plus difficiles du monde entier, élevant leurs voix solennelles dans ces solitudes profondes, pour chanter aux hommes et aux choses du Nord, peut-on dire : « Que le Dieu Tout-Puissant vous bénisse !... »

« Parmi les assistants, missionnaires, prêtres, Frères convers, Sœurs Grises, officiers, chefs indiens, plusieurs pleuraient.

---

8. Extrait d'un très beau compte-rendu paru dans la *Survivance* et dû à la plume alerte du R. P. Ubald Langlois, o.m.i., alors provincial de l'Alberta.

« Au milieu de la nuit, le second bateau arriva au campement. Il avait attendu, en fait, l'avion de Mgr Guy venant de Grouard, quand tout à coup, le long de la rivière, le bel oiseau tournoya, se posa, livra ses hôtes au navire et repartit.

« Vendredi matin, dernière étape ; les deux bateaux partirent ensemble vers Résolution. On y arriva juste à temps pour assister à un magnifique coucher de soleil sur cette petite mer qu'est le Grand Lac des Esclaves.

« Aujourd'hui on y voit 6 évêques, 22 prêtres et missionnaires accourus de tous les coins du Vicariat, plusieurs dizaines de Frères convers et de Religieuses. Jamais l'Extrême-Nord ne vit de pareilles splendeurs.

« De toutes les missions du vicariat (sauf les deux les plus reculées) nous avons ici des représentants, accourus par des voyages de 200 à 1,200 milles. Mais la fête n'est-elle pas spécialement pour ces cœurs héroïques, ces solitaires des neiges, qui se connaissent et se voient à peine, tout en étant dans le même vicariat ?

« C'est donc à une fête missionnaire par excellence que l'on va assister. Toute la petite bourgade est ornée à profusion et pourtant avec goût, de guirlandes, d'arcs de triomphe, de drapeaux, d'inscriptions. Toute la population indienne est là, autour de Mgr Fallaize, des missionnaires et des religieuses. Les évêques ne finissent pas de donner leur anneau à baiser ! Quelles bonnes figures chrétiennes !

« Enfin se lève le jour du sacre. Que se passe-t-il au fond des âmes ? Sont-ils insensibles, ces chevaliers de toute souffrance ? J'ai vu des larmes dans les yeux qui regardaient s'avancer un compagnon de labeurs et de sacrifices, entre NN.SS. Charlebois et Guy, les deux évêques co-consécrateurs, précédés de monsieur Milton Mar-

tin, en costume de Chevalier de Colomb, portant fièrement l'épée. » [9]

De la cérémonie splendide d'un sacre d'évêque, que l'Eglise veut entourer de tant de solennités, que dire ici à Résolution ? Les rites se déroulèrent avec la perfection impeccable des plus grandes cathédrales ; des chants excellents, même à deux voix, aidèrent à prier en beauté. Prier ? tous ici priaient avec une attention de couvent ; tous avaient communié le matin !

« A l'évangile, deux beaux sermons sur la grandeur de l'épiscopat, en anglais par S.E. Mgr l'Archevêque d'Edmonton, en français, par S.E. Mgr l'Archevêque d'Ottawa. Puis Mgr Breynat parla à ses chers Indiens en montagnais sur le sens et les fruits d'une pareille fête chez eux.

« Puis, l'Esprit-Saint, par les trois évêques consécrateurs, verse la plénitude du sacerdoce en celui qui était jusqu'ici le R.P. Fallaize. Et Mgr Fallaize donna sa première bénédiction épiscopale, suivie d'un *Te Deum* triomphal.

« Comment les PP. Mansoz et Duchesne purent-ils organiser, au Grand Lac des Esclaves, un pareil banquet, si exquis pour les invités de marque, si large pour la population indienne, tout entière présente ce jour-là à Résolution ? Ce fut un banquet fraternel, à l'orignal, au caribou, à la viande sèche et au pémican, de plus de 500 convives. La même famille continuait à se réjouir à l'unisson après avoir bien prié. Ah ! que la charité de Jésus et de Marie était ici vivante et émouvante ! « Les discours ne furent que les échos des palpitations de cette charité. Discours de Mgr Breynat, ému jusqu'aux sanglots, disant le merci de son âme à tous, et à Dieu et à

9. M. Martin, grand ami des missions, fit impression sur nos Indiens. Tout de suite ils l'appelèrent « l'homme au grand couteau ».

son Fils choisi. Discours des deux archevêques, des deux RR.PP. Provinciaux oblats, Langlois et Grant, des autorités civiles, enfin de Mgr Fallaize. Debout, il apparaît quasi frêle de santé, avec une taille au-dessus de la moyenne et une bonne barbe missionnaire où se cachent des traits délicats, une bouche qui sourit toujours, des yeux que la neige a fatigués, mais dans lesquels on voit brûler le feu d'une âme ardente. Sa voix, plutôt fluette, scande bien sa parole simple, sans prétention, mais claire, chaude, nuancée, pleine d'esprit. On sent l'homme d'action, habitué à regarder les difficultés bien en face. C'est un méditatif, mais pas un rêveur, et les oraisons de ses longues solitudes doivent être remplies de désirs brûlants, plus puissants en Dieu que les activités fébriles de tant d'âmes sans vie intérieure... »

Le lendemain, lundi, 14 septembre, première messe pontificale du nouvel évêque. Dans l'après-midi, belle séance par les enfants de l'école. « Chants, adresses, dialogues, petites pièces, dans l'une ou l'autre de leurs trois langues : français, anglais, montagnais : rien n'embarrasse ces petits Indiens, faisant aussi bonne figure sur le théâtre que nos plus dégourdis collégiens. »

La séance achevée et chaleureusement applaudie, suivit un vrai tournoi d'éloquence : tous les évêques se levant à tour de rôle, et rivalisant de délicatesse et de charité dans l'expression de leur admiration et de leur reconnaissance : il eût fallu autant de palmes que d'orateurs !

Enfin ! mon tour arrive. Je n'ai qu'à laisser parler le cœur de l'heureux vicaire apostolique que je suis par la grâce de Dieu, pour remercier le Ciel, dire ma joie en ce grand jour de fête, exprimer mes souhaits à mon premier-né dans l'épiscopat ; pour féliciter et remercier nos illustres visiteurs, sans oublier nos Pères, nos Frères, nos

Religieuses et leurs dévoués collaborateurs. A eux revient tout le mérite du succès. Ma tâche à moi s'est réduite à exprimer quelques désirs et à donner quelques directives ; désirs et directives ont été mis à exécution avec autant d'esprit de foi et de charité que de savoir-faire et de ténacité au travail. Que le bon Dieu récompense notre vaillant personnel de Résolution.

CHAPITRE XI

1932-33. Fondation imprévue d'une paroisse — Sacre de Mgr Turquetil et intronisation de Mgr Villeneuve — Nouvelle visite des missions — Voyage à Rome — Visite en Pologne — Retour au Mackenzie — Ecole publique au Fort Smith.

Lors de mon dernier voyage en avion, de Mc Murray à Edmonton, mon attention fut attirée par un certain nombre de fermes établies au nord-ouest du Lac la Biche. Je n'avais pas eu connaissance que des colons fussent venus s'établir dans ces parages qui, du haut des airs du moins, paraissaient bien être situés dans les limites de mon vicariat.

Arrivé à Edmonton, je vais m'enquérir auprès de l'archevêque, Mgr O'Leary, s'il a eu connaissance de ce nouveau groupement de colons. « Mais oui ! me dit-il, voilà deux ans qu'ils ont commencé à aller par là. J'ai prié M. le Curé de Plamondon — paroisse voisine — de les visiter, et il y est allé deux ou trois fois. »

Je fus un peu surpris de n'en avoir pas été averti, d'autant plus que Mgr O'Leary convenait que ce district se trouvait dans les limites du vicariat apostolique du Mackenzie. Tout en remerciant Son Excellence, je lui annonçais respectueusement que, désormais, je verrais moi-même à m'occuper de cette nouvelle colonie.

Je priai donc le R.P. Le Treste, missionnaire à Mc Murray, d'aller faire une première visite, afin de se rendre compte de la situation. Il y alla, de fait, et après une inspection rapide à cause de l'hiver qui sévissait, il pouvait m'écrire, le 18 février 1932, qu'il avait trouvé « une population d'environ 400 personnes : Ruthènes, Russes-orthodoxes, Canadiens français et Métis. »

Une seconde visite fut faite par le R.P. Ernest Lacombe, O.M.I., généreusement prêté par son provincial, le R.P. Ubald Langlois, de la province d'Alberta. Le 25 juillet, il m'écrivait : « Vous serez heureux d'apprendre qu'il y a là une belle paroisse en germe. Quand nous connaîtrons tous nos catholiques, je ne serais pas surpris d'y trouver une soixantaine de familles dont la majorité est composée d'Ukrainiens ; la plupart sont des jeunes ménages, bien disposés envers nous et désireux d'avoir une église. Les Ukrainiens me dirent qu'ils seraient satisfaits d'avoir un prêtre de leur langue une fois par an. Jusqu'à date, nous avons : 10 familles métisses, 17 familles canadiennes-françaises et 15 familles ukrainiennes. »

Enfin, d'après le R.P. Lefebvre, notre procureur, qui est allé étudier la situation du point de vue matériel : « C'est une mission bien intéressante et qui demande qu'on s'en occupe le plus tôt possible. Le pays est beau, passablement ouvert et facile à mettre en culture. Terre fertile et guère exposée à la sécheresse. » (Lettre du 18 août 1932).

La fondation d'une mission s'impose évidemment. Elle sera placée sous le vocable de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. Qui sait si, un jour, elle ne deviendra pas un centre de pèlerinage ? Je me fais fort d'obtenir une relique de Mère Agnès, du Carmel de Lisieux. Le R.P. Lacombe sera chargé d'organiser la paroisse.

Donnons tout de suite, afin de n'avoir pas à y revenir,

quelques détails sur le développement ultérieur de cette fondation. Dès le printemps de 1933, j'y faisais une visite personnelle. La messe fut célébrée dans la maison d'un brave Métis, Barthélemy Bourque, qui hébergeait habituellement le P. Lacombe. L'assistance fut nombreuse. Je fus profondément touché de la tenue de tous. Ces braves gens étaient, en majorité, dans une pauvreté extrême, vivant surtout de pommes de terre et de lait, n'ayant pas toujours les moyens de s'acheter de la farine pour s'assurer le pain quotidien. Tous joyeux cependant et pleins de confiance, depuis que le Père réside au milieu d'eux.

Je fus tellement impressionné par leur situation et leur profond esprit chrétien que je résolus de faire tout mon possible pour les aider sous tous les rapports. De leur côté, ils étaient prêts à coopérer de leur mieux.

Il fallait, tout naturellement, commencer par la construction d'une église. En attendant d'avoir une résidence à lui, le Père transformerait la sacristie en cuisine, bureau et chambre à coucher. Le président de la *Catholic Church Extension* de Toronto, Monsignor Blair, voulut bien contribuer pour une somme de 500 dollars, saint Joseph pourvut à compléter la somme pour l'achat du matériel, et, grâce à la bonne volonté de tous, l'église fut bien vite debout.

Elle devint le centre d'un district de plus en plus intéressant. Grâce à l'intervention du R.P. Ubald Langlois, provincial, un brave Canadien, Monsieur E. Primeau, consentit à venir y établir un magasin, tout près de l'église. Puis, peu de temps après, à la suite d'une pétition de la population, une petite fromagerie fut installée par M. Benjamin Deschênes. Cette fromagerie, malheureusement, ne répondit pas aux espérances des premiers mois, et dût finalement être abandonnée. Un

bureau de poste fut établi qui, à la demande du Père et de la population, prit le nom de Breynat. J'essayai moi-même d'obtenir de l'honorable J.-A. Cardin, l'installation d'un poste de radio à ondes courtes.[1] Malheureusement, la guerre ne lui permit pas de faire suite à ma demande. J'avais été plus heureux, pour m'y être pris plus tôt, auprès de M. Bært, inspecteur des routes de l'Alberta. Il nous fit construire un beau et grand *highway* qui, un jour ou l'autre, sera prolongé jusqu'à Mc Murray.

Actuellement, nous avons à Breynat une belle paroisse. Les pauvres gens des premiers jours ont quitté leurs huttes et sont devenus des fermiers à l'aise. Ils se sont construit de belles et confortables habitations, et leurs fermes sont prospères. Ils soutiennent généreusement leur prêtre, qui réside maintenant dans un bon presbytère. L'argent que le vicariat avait dû avancer à l'origine a été remboursé. Se sont successivement et généreusement dévoués à cette œuvre : les PP. Lacombe, Jaslier, Jéhanin, Godbout, Rhéaume, Archambault, Portier et Ouellet, tous Oblats de Marie-Immaculée.

*
* *

Le grand apôtre des Esquimaux, Mgr Arsène Turquetil, jusque-là simple préfet apostolique, fut préconisé évêque titulaire de Ptolémaïs le 15 décembre 1931, et vicaire apostolique de la Baie d'Hudson, le 18 janvier suivant.

Les liens d'intime amitié qui nous unissaient lui suggérèrent de m'inviter à son sacre et de remplir, en la circonstance, avec Mgr Ovide Charlebois, la fonction de

1. Lettre du 30 mars 1940 à l'Hon. J.-A. Cardin, Ministre des Travaux Publics.

co-consécrateur. Monseigneur Gauthier, archevêque-administrateur de Montréal, devait lui conférer l'onction épiscopale. Le sacre avait été fixé au 23 février.

J'acceptai l'invitation avec d'autant plus de joie que Mgr Rodrigue Villeneuve, Oblat de Marie-Immaculée lui aussi, récemment promu du siège de Gravelbourg à l'archevêché de Québec, devait être intronisé dans sa nouvelle cathédrale le lendemain même du sacre de Mgr Turquetil. Je partis donc du Fort Smith à temps pour arriver à Montréal à la date indiquée.

Successivement, les deux cérémonies furent l'occasion de fêtes vraiment grandioses, rehaussées qu'elles étaient par la présence de 30 archevêques et évêques et le déploiement de tout le faste de la liturgie, en pareilles circonstances.

A Québec, Mgr Villeneuve reçut un accueil vraiment triomphal, aux acclamations d'une foule délirante de joie. L'intronisation se fit le soir même avec toute la pompe prévue par le cérémonial.

Son Excellence le Délégué Apostolique, Mgr Andréa Cassulo, était venu d'Ottawa assister à la cérémonie.

Etaient aussi présents : S.E. le Lieutenant-Gouverneur et M^me^ Carroll, le premier ministre de la province, l'honorable A. Taschereau, et de nombreux représentants de l'autorité civile, tout le clergé de Québec, etc.

Au premier rang cependant — spectacle touchant à rendre jaloux bien des papas et des mamans — se trouvaient monsieur et madame Rodrigue Villeneuve, père et mère du nouvel archevêque.

Il n'y a pas lieu ici de décrire la magnificence des décorations à la cathédrale de Montréal ou à la Basilique de Québec, l'enthousiasme de la foule, la mélodie des grandes orgues, la beauté des chants exécutés ; non plus de donner compte-rendu des sermons, dans les lieux

saints, et des discours aux banquets. Qu'il me suffise de noter que le tout fut à la hauteur des circonstances.

*
* *

De retour dans mon vicariat, comme j'avais promis à nos chers missionnaires du Fond-du-Lac d'aller passer les fêtes de Pâques avec eux, il me restait tout juste le temps de m'y rendre. Je tenais à le faire en traîne à chiens : question de me rappeler l'enchantement des voyages d'autrefois ! Le temps est malheureusement passé où une cinquantaine de milles à la raquette, pendant trois ou quatre jours consécutifs, ne m'effrayaient guère. Mais nos chers FF. Leroux et Sareault ont de bons chiens, une confortable carriole, des jambes alertes pour battre le chemin et un cœur débordant de dévouement pour mon humble personne.

Nous voilà donc en route ! Beau temps, ciel clair, température moyenne, neige durcie sur le lac par les derniers gros vents. Les coursiers eux-mêmes semblent avoir à cœur de me rendre ce voyage aussi agréable que possible et me témoignent leur joie de ce que je leur aie donné, pour une fois, la préférence sur l'avion...

Comme je suis heureux de revivre les chers souvenirs du « Petit Priant neuf » ! Voici la Grosse Ile où je fus victime de ma première angine phlegmoneuse. Plus loin, c'est la fameuse Pointe de Roche où, ne pouvant plus marcher, je me réfugiai pendant trois jours pour me défendre contre la poudrerie qui faisait rage, alors que des Indiens plus alertes et plus expérimentés passaient au large, dans la tempête, et allaient annoncer à Mgr Grouard que je m'étais perdu et gelé sur le lac...

A chaque pointe, je revois, dans les cyprès ou les

épinettes, des endroits connus où je passai bien des fois la nuit à la belle étoile.

Les maisons des trappeurs se sont multipliées et nous offriraient volontiers l'hospitalité, mais je préfère encore camper en plein air, entouré de nos chiens, en face d'un gros feu, au milieu de la forêt. Nous passons au large de la Pointe-Caribou, où j'étais si fier et si heureux jadis de trouver une bonne famille indienne pour panser, avec de l'eau chaude et un morceau de peau de lièvre, mon pauvre orteil gelé.

Enfin nous sommes à la Pointe Carcajou, puis à la Pointe Cyprès. C'est à cette dernière que je me gelai le pied pour la première fois... Oh ! si je m'en souviens !

Nous arrivions au Fond-du-Lac le soir du mercredi saint. Avec plaisir j'officiai à toutes les cérémonies de la semaine, adressant la parole à chacun des offices, à nos bons Mangeurs-de-Caribou. Le vendredi saint, érection du chemin de croix dans la nouvelle église, et messe pontificale le jour de Pâques : de quoi émerveiller nos braves Indiens ! Il va sans dire que les PP. Gamache et Picard nous entourèrent des attentions les plus délicates, et le cher F. Vincent Cadoret nous prépara pour le dîner de Pâques un vrai banquet aux toujours délicieuses langues de caribou.

A grand regret, dès le lundi, nous laissions nos missionnaires à leur solitude et, en trois jours et demi, nous avions franchi les quelque 200 milles qui nous séparaient de la mission de la Nativité, rendant grâce à Dieu pour cette rapide randonnée, une de celles qui ont laissé le meilleur souvenir dans ma mémoire. Ces chers Mangeurs-de-Caribou que j'ai tant aimés, personne ne m'en voudra de garder au plus intime de mon cœur un faible pour eux.

Nous sommes au 31 mars, et l'avion qui doit me

prendre à cette mission est retardé. Pour combien de temps ?... on ne saurait nous le dire. Aussi, mieux vaut repartir dès le lendemain, de crainte que par le dégel la glace ne devienne dangereuse sur la rivière. A peine avons-nous fait 25 milles que nous entendons le vrombissement de l'avion. Il nous survole quelques instants, choisit un endroit propice, puis se pose non loin de nos chiens effarés. Une heure plus tard, il me dépose au Fort Smith !

J'y reste jusqu'au 14 juin. Le *Notre-Dame de Lourdes*, arrivé depuis quelques jours du Fort Résolution, a complété son chargement : en tout une trentaine de tonnes. Une quinzaine de passagers, dont Mère Lachance et quelques Sœurs Grises, m'accompagnent à bord, en route pour Aklavik.

Le voyage devra se faire rapidement. Un Chapitre général est en effet convoqué à Rome pour le 8 septembre, afin de nommer un supérieur général en remplacement de Mgr A. Dontenwill, décédé le 30 novembre dernier. D'office, je dois aller prendre part à ce Chapitre. Le délégué du vicariat, le R.P. A. Laffont, a pris les devants. Mon dévoué coadjuteur, Mgr Fallaize, continuera sur le *Notre-Dame de Lourdes* jusqu'à l'Ile Herschell, d'où, avec l'approvisionnement annuel attendu de San Francisco, il fera la croisière sur l'océan Arctique et visitera nos missions de Paulaktuk et de Coppermine.

Nous avons le plaisir de constater que l'école de Providence et l'hôpital du Fort Simpson sont à peu près achevés. Pères, Frères et Religieuses sont bien, dans chacune de nos missions échelonnées le long du fleuve Mackenzie. Nos Indiens eux-mêmes sont heureux de n'avoir pas eu à souffrir d'épidémie, cette année. Et puis, fourrures, orignaux, caribous, lièvres, ont été abondants. En un mot, année exceptionnellement bonne !

A Aklavik, nous laissons deux grands *scows* chargés de planches sciées par nos Frères de Résolution. Il faut pousser activement la construction d'une nouvelle école à cet endroit, école exigée par le Gouvernement et dont les fondations sont déjà installées sur la glace.

Le retour du voyage s'effectue sans incident sur le petit bateau baptisé *Saint-Pierre,* en l'honneur de Mgr Fallaize, et que nous avions amené avec nous. Le F. Leroux en était le pilote. Pendant un orage qui se déchaîna sans préavis, le cher Frère eut une des grosses émotions de sa vie : un coup de foudre lui cassa la pipe à la bouche ! L'imperturbable F. Berens, lui, prenait soin du moteur.

Très heureux voyage, en somme, et très rapide. Il ne nous prit qu'un mois. C'était un record ! De retour au Fort Smith le 18 juillet, j'en repartais le 22, en route pour Rome.

*
* *

A Edmonton, m'était préparée une grande fête ! En janvier, sur la recommandation de Son Excellence monsieur Arsène Leroy, ministre de France au Canada, le gouvernement français — à ma très grande surprise — m'avait décerné la Croix de Chevalier dans l'ordre national de la Légion d'Honneur.

C'est le bon cœur du regretté P. Duchaussois — je l'ai su depuis — qui avait suggéré ce geste en haut lieu et avait fait les premières démarches.

Me rappelant que le Consul de France à Vancouver, M. Paul Suzor, avait eu la délicatesse de solliciter comme un honneur de se voir épingler par Mgr Grouard la même croix sur la poitrine, je l'avais prié de me faire le même honneur.

La cérémonie eut lieu le 1er août, à Saint-Albert, sur

l'emplacement de la cathédrale, aujourd'hui disparue, où trente ans auparavant j'avais reçu l'onction épiscopale des mains de Mgr Grouard lui-même.

Son successeur, Mgr Joseph Guy, O.M.I., eut la délicatesse de se dessaisir de la croix épinglée jadis sur la poitrine du vénérable vieillard par M. F. Rouquette, auteur de *L'Epopée Blanche*, et de me l'offrir généreusement. Le cher prélat voulut bien assister à la cérémonie aux côtés de Mgr O'Leary, archevêque d'Edmonton, une nombreuse assistance se pressant autour d'eux : Oblats, prêtres séculiers, chevaliers de Colomb, laïques nombreux, y compris le maire de Saint-Albert. Le bon P. Pierre Cozanet, O.M.I., avait mobilisé tous nos amis d'Edmonton et de Saint-Albert et organisé un grand banquet. De leur côté, nos Sœurs Grises nous avaient préparé la surprise d'une magnifique séance exécutée par les petits Indiens et Métis de leur école-pensionnat.

Au banquet et à la fin de la séance, il y eut une véritable avalanche de beaux discours, avec force félicitations et compliments d'usage au héros de la fête ! Le pire est que ce dernier dut répondre et remercier. Il y mit toutefois tout son cœur. « Si le général d'une armée, disait-il, est le premier à être récompensé d'une victoire qu'il a remportée avec ses soldats, il ne peut pas oublier, dans le triomphe de la victoire et la joie de la récompense, ce qu'il doit à la bravoure et à l'abnégation de ses vaillantes troupes.

« En ce qui me concerne, je suis heureux de le proclamer hautement, sans le dévouement et l'esprit de discipline, sans l'héroïsme silencieux et tenace des Oblats que j'ai la consolation de commander depuis trente ans, je ne serais point aujourd'hui l'objet d'un si grand honneur. Cet honneur, je dois et je veux tout de suite en faire part, et la part la plus large, à tous mes frères d'ar-

mes qui s'échelonnent, chacun à son poste solitaire, sous la bannière de Marie Immaculée, jusqu'aux extrémités du monde habité. Honneur donc, de la part de notre France bien-aimée, à tous ces chers missionnaires Oblats du Mackenzie !... »

Aussitôt la fête terminée, je poursuivis mon voyage vers la Ville Eternelle. J'y arrivai assez tôt pour avoir, avant l'ouverture du Chapitre, une longue audience avec le pape Pie XI. Le cher Pontife me combla de nouveau de témoignages d'un intérêt tout particulier et même — en ferai-je la confidence — d'une affection spéciale envers nos missions du Mackenzie, les Oblats qui s'y dévouent et leur humble vicaire apostolique. Il s'informa tout naturellement de la goélette *Notre-Dame de Lourdes,* à l'achat de laquelle il avait si généreusement contribué. Tout joyeux d'apprendre que nous en étions pleinement satisfaits, il nous félicita chaleureusement. Encore un peu, il m'aurait exprimé quelque regret de ne pas s'être trouvé avec Mgr Fallaize pour la première croisière sur l'océan Arctique !

J'allais oublier de mentionner qu'il voulut bien me dire sa joie d'avoir reçu une peau d'ours blanc que j'avais cru devoir lui envoyer, en témoignage de ma reconnaissance pour le chèque de 10,000 dollars. « Je l'ai fait mettre dans ma chambre, ajouta-t-il. Elle est belle !... Elle est grande !... »

Le Chapitre réuni, on élut comme supérieur général le R.P. Théodore Labouré, O.M.I., provincial du Texas. Ces assises se poursuivirent du 8 au 24 septembre. Après la lecture des rapports sur les diverses provinces oblates et vicariats, furent discutées et réglées les questions d'administration intérieure, à la satisfaction de tous les capitulants. La dernière séance fut consacrée, selon l'usage, à l'élection des membres de l'administration générale.

*
* *

Pendant le Chapitre, le R.P. Jean Nawrat, O.M.I., provincial de Pologne, me promit de me donner un bon Frère convers si je consentais à aller visiter et encourager les maisons de formation de sa province. Notre pénurie de personnel était telle que je ne crus pas devoir hésiter un instant.

Après un court séjour parmi les parents et amis de France, et trois semaines passées dans une clinique à Dax, pour traitement de rhumatisme inflamatoire, je me mis en route vers la Pologne, bien muni de tous les visas nécessaires pour traverser la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. De nombreux arrêts s'imposaient, dans ces divers pays, pour me donner le temps de visiter nos différentes maisons d'éducation et aussi pour voir les familles de mes missionnaires. Je jouis tout particulièrement de ma visite aux familles de nos FF. Beckschæfer et Kraut, natifs l'un et l'autre de l'Allemagne. Avec quelle joie et quelle opulence ces braves gens si chrétiens me reçurent ! Il leur eût été bien difficile de faire plus, même pour une réception du Pape ! Le R.P. Jean Metzinger, O.M.I., un de mes anciens condisciples de Liége, me servait d'interprète.

Ce cher Père m'accompagna jusqu'à notre scolasticat de Huenfeld, près de Fulda. Ce n'était pas ma première visite : l'accueil n'en fut que plus chaleureusement fraternel. Il y eut grand déploiement de chant, musique et compliments. Au dîner, qui fut somptueux, riche en excellente charcuterie du pays, on poussa même la délicatesse jusqu'à déboucher une bouteille de bon vin de France pour saluer l' « Evêque du vent » !

De Huenfeld, je crus pouvoir m'aventurer seul vers la Pologne. Aucune difficulté à la frontière. Une dépêche

avait annoncé mon arrivée à Poznan pour minuit. Quelle ne fut pas ma surprise de ne trouver personne au train ! J'eus beau parcourir, les yeux grand ouverts, ma sacoche à la main, les salles d'attente puis les trottoirs de la gare ; personne ! Heureusement, j'avais pris l'adresse de nos Pères : *14,ul.Ostatnia.* Je montrai mon papier au dernier cocher disponible qui, devinant en moi un étranger, avait osé s'approcher. Après un moment d'hésitation, il me fait signe de le suivre. Il prend mon bagage et me conduit à son fiacre... Vainement, en français, puis en anglais, j'essaie de m'informer de la distance. Mon bonhomme hoche la tête, donne un coup de fouet, et notre cheval trotte toujours à la même allure.

Nous sortons bientôt de la ville et déjà depuis un bon bout de temps nous traversons une campagne sans lumière. Où allons-nous ?... Je commence à avoir quelque inquiétude. Ne suis-je pas en train de me faire kidnapper ? Mon cocher, dans la noirceur, n'a pas une figure très rassurante... Le voilà qui arrête sa voiture, saute en bas, sans rien dire, me laisse là sur le grand chemin et se dirige vers une grange... Les minutes me paraissent terriblement longues !... Enfin, le voici ! J'essaie de lui faire comprendre qu'il serait préférable de rebrousser chemin et de me conduire à un hôtel... Il ne comprend rien à ce que je lui dis, mais il me fait signe que ce n'est plus bien loin, sur notre gauche. C'est du moins ce que je comprends. Bientôt nous nous engageons dans une ruelle étroite... Mon Dieu ! encore une fois, où allons-nous ?... La voiture s'arrête bientôt devant une grande maison complètement isolée. Aucune lumière. Aucun indice de maison religieuse. Mon conducteur a tiré sur la sonnette. Je suis loin d'être rassuré. Quelle espèce de personnage va se présenter ? Enfin une lumière s'allume, des pas approchent, la porte s'entr'ouvre et... un pistolet est bra-

qué sur nous, tenu par un bras vigoureux à la chemise retroussée !... Une voix décidée se fait entendre en polonais... C'est sans doute un « Qui vive » ? Je m'empresse de répondre, d'une voix émue : « Monseigneur Breynat !» Aussitôt la porte s'ouvre toute grande et je me trouve en présence de l'économe de la maison : un Oblat comme moi ! « J'étais justement occupé, me dit-il, à préparer le nécessaire pour vous recevoir dignement demain. » Il y avait une erreur dans la transmission du télégramme...

Le cocher est payé et renvoyé ; la communauté a sauté du lit au bruit de nos voix. C'est une surprise générale et une joie réciproque. On devine le reste... Le pauvre économe ne sait plus que dire ni où se mettre... On parle et on rit encore de l'aventure jusqu'au Canada, où le brave Père est venu se dévouer au milieu de ses compatriotes et où il continue à mettre au service de son zèle toute la prudence dont il sut faire preuve lors de ma trop fameuse réception !

J'ai le plaisir de constater que notre jeune province oblate de Pologne s'est développée avec une rapidité qui tient du prodige, à considérer le peu de ressources qu'elle a sous la main. Je visite le juniorat de Lubliniec, le noviciat de Markowice, les scolasticats de Krobia et d'Obra : 250 junioristes, 43 novices-scolastiques, 25 novices ou postulants-convers et 81 scolastiques !

Quel fécond avenir semble réservé à cette belle jeunesse ! Quelles réconfortantes espérances pour les missions ! La guerre, hélas ! a passé, accumulant ruines sur ruines... Sans se laisser décourager cependant, déjà les survivants se sont remis au travail avec un zèle redoublé... Peut-être le communisme triomphant leur réserve-t-il de nouvelles épreuves... L'heure de Dieu doit approcher cependant. Le sang des martyrs, comme jadis le sang d'Abel, ne crie-t-il pas vers Lui ?...

Avant mon départ, le Père Provincial me présente le sujet qu'il m'a promis : le F. Michel Dabrowski : « Ce que nous avons de mieux dans la Province », m'assure-t-il.

*
* *

A mon arrivée au Fort Mc Murray, je suis heureux de trouver Mgr Fallaize, qui s'y est porté à ma rencontre. La joie du retour est doublée par la vue de la belle caravane qui m'accompagne. Outre les PP. Laffont et Bézannier, de retour de France, je suis fier de lui présenter, en effet, les jeunes PP. L'Helgouach et Lesage, puis les FF. Dabrowski, Lamothe et Plante. Nous convenons que le Bon Dieu a largement béni mon voyage et nous l'en remercions de tout cœur.

Pendant que *L'Echo* — sous la direction du capitaine Anderson, bon ami que nous sommes toujours heureux de revoir — nous transporte sur la rivière Athabaska, mon coadjuteur me raconte sa croisière de l'été précédent parmi nos missions esquimaudes. On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Cela s'applique passablement aux voyageurs du *Notre-Dame de Lourdes*. En effet, aucun accident, aucun incident, même quelque peu extraordinaire. Nos missionnaires étaient heureux à leur tâche, se dévouant de tout leur cœur à leurs Esquimaux, ces derniers ne leur donnant pas encore toutes les consolations désirables. Mais ne doit-on pas attendre patiemment l'heure de Dieu ? Nous savons que cette heure viendra : cela doit nous suffire ! Matériellement, nos missions ont été bien approvisionnées et le *Notre-Dame de Lourdes* a brillamment accompli sa tâche. Tandis que le *Bay Chimo,* de la *Hudson's Bay Co.*, s'est laissé prendre dans les

glaces au large de la Pointe Barrow et a été emporté par une tempête de plusieurs jours vers les rivages de Sibérie.[2]

De Coppermine, Mgr Fallaize est revenu par avion au Fort Smith. Il s'est arrêté quinze jours au Grand Lac d'Ours, aux mines de radium. Il a compté une trentaine de catholiques dispersés dans les multiples camps établis aux alentours. Les FF. Charles et Gilbert La Bine travaillaient fort aux installations préalablement nécessaires à l'extraction du pitchblende. Ils espéraient avoir bientôt un médecin. Leur compagnie se fera un plaisir d'aider à la construction d'un hôpital dès que les circonstances le permettront. Cet hôpital, du reste, est désiré par tous les mineurs. Tous fourniront leur contribution. La prudence toutefois conseille de ne pas nous engager trop vite.

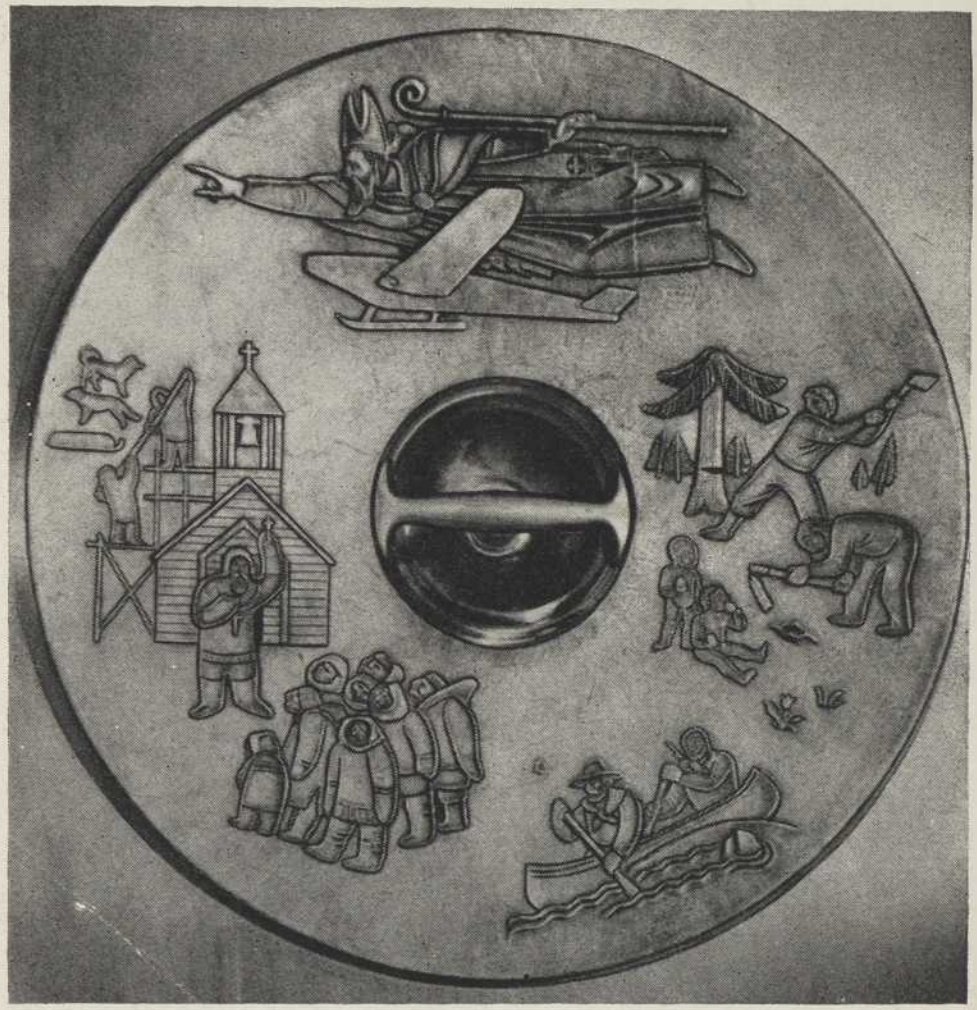
Nous sommes au Fort Smith le 20 juin. Une semaine est consacrée à la correspondance, à la tenue du conseil vicarial et, vers la fin de cette semaine, fort malencontreusement, une grave attaque de furonculose oblige Mgr Fallaize à entrer à l'hôpital. Combien de temps devra-t-il y rester ? Impossible de le prévoir. Force nous est de modifier nos plans d'action pour l'été. Mon coadjuteur verra, le moment venu, quelle décision prendre. Personnellement je descendrai donc jusqu'à Aklavik.

Le *Saint-Gabriel* est justement là, prêt à me transporter à Résolution. Déjà le *scow* qu'il doit touer a reçu son chargement. Dans ces deux embarcations, il ne reste plus qu'à loger notre caravane : une vingtaine de personnes : Pères, Frères, Sœurs Grises, y compris la Très Honorée Mère Piché, supérieure générale, venue visiter ses sœurs missionnaires. Le capitaine a donné le signal du

---

2. D'après le long rapport de Mgr Fallaize en date du 5 oct. 1932.

Haut : Un bon ami d'Edmonton : M. le Dr Blais.
Bas : Remise de la Croix de la Légion d'Honneur.



Voici, au complet, le cartouche qui se trouve sur une des quatre grandes portes du salon de réception, à l'Ambassade de France à Ottawa. Il évoque spécialement l'action civilisatrice des missionnaires catholiques français.

départ. Un coup de sifflet répond que tout est prêt, et tout de suite le moteur fait entendre ses vibrations. L'ancre est levée, les amarres détachées et nous partons en chantant l'*Ave Maris Stella !*

Dans notre caravane se trouve le R.P. Stanislas Lajoie, O.M.I., gracieusement prêté par Mgr Guy, vicaire apostolique de Grouard. Homme de grande expérience dans les missions des chantiers et les campements miniers, je lui ai demandé d'aller visiter les diverses mines récemment découvertes au Grand Lac d'Ours. N'ayant personnellement aucune expérience pour l'organisation du service religieux en pareils milieux, je tiens à avoir son avis avant d'entreprendre quelque chose de définitif dans cette région.

De Résolution, le P. Lajoie et moi profitons d'un avion en partance pour Coppermine et, en passant par le Fort Ræ, nous atteignons le Grand Lac d'Ours. Nous sommes heureux d'y trouver le P. A. Gathy, venu du Fort Norman. Laissant les deux Pères, je profite de l'avion pour me rendre jusqu'à Coppermine. On devine la surprise, la joie de nos missionnaires. Nous passons la nuit à causer, du moins ce qui correspond à la nuit dans le sud. Nous sommes en effet en pleines et successives journées de 24 heures. L'hiver n'a pas été trop rigoureux et les santés sont solides ; les Esquimaux montrent de vraies bonnes dispositions, sans se presser cependant de renoncer à leurs superstitions et sorcelleries. Poissons, phoques et caribous ont pourvu à la subsistance des missionnaires et de leurs chiens. En résumé, tout marche pour le mieux, et dans la matinée je reprends l'avion pour le retour.

A mon passage au Lac d'Ours, il est décidé que nous nous contenterons de construire une petite maison-chapelle à Cameron Bay, excellent port central pour les divers camps miniers environnants. Le P. Lajoie prolon-

gera son séjour avec le père Gathy et m'enverra un rapport plus détaillé.[3]

Du Lac d'Ours l'avion me ramène à Résolution. Le nouveau bateau, le *GUY* — ainsi appelé en souvenir du petit Guy de Fongalland — m'y attend pour me transporter jusqu'à Aklavik. A notre caravane déjà nombreuse, se joignent M. Ouellette et le F. Bruyère, deux bons charpentiers auxquels je veux confier un gros travail à Good Hope.

Nous avons là, de fait, une véritable relique. Il s'agit de ne pas la laisser tomber en ruines. Je veux parler de notre belle église, dont les touristes ne manquent jamais d'admirer les peintures et l'autel. Parmi les visiteurs de marque, signalons seulement deux Gouverneurs Généraux du Canada : Lord Rying et Lord Tweedsmuir, et dernièrement, S.E. l'Ambassadeur de France au Canada, le Comte de Hauteclocque.

C'est la plus ancienne église, probablement la plus ancienne maison de tout le Grand Nord. Elle fut bâtie par le P. Séguin et le F. Kearney en 1865, en pièces de bois équarries dans la forêt. Les planches furent sciées à la main ; les outils les plus nécessaires : scies, rabots, furent fabriqués avec de vieilles limes par le P. Séguin ; la peinture, préparée à l'huile de poisson, fournit au P. Petitot le nécessaire à ses dessins ; du parchemin en peau de caribou remplaçait les vitres commandées à Londres et qu'il faudra attendre deux longues années avant de les recevoir à demi brisées.

La décoration murale fut commencée en 1877. « Elle demandera du temps, écrivait le P. Petitot, car j'ai l'intention d'y placer dix grands tableaux pour lesquels j'ai déjà laissé des panneaux libres. Je me contente de peindre

3. Ce rapport est daté du 15 janvier 1934. Il conseillera de procéder avec prudence.

les bordures, dont je varie autant que possible le dessin et les arabesques. A défaut de colombes — inconnues dans ce pays — des perdrix blanches ou gelinottes, et des ortolans des neiges représentent le Saint-Esprit, et je donne à mes petits anges la figure ronde, rougeâtre et bouffie, et les yeux de jais écarquillés de nos petits Peaux-de-Lièvre : ce qui est du goût des parents beaucoup plus que si j'en faisais des petits Ecossais aux cheveux d'or. » [4]

En 1878, le P. Petitot, pour raisons de santé, dut interrompre son travail. Ce dernier fut repris successivement par le P. Ducot, le F. Ancel, les PP. Coty et Colas. Les grands panneaux sont couverts de fresques représentant Notre-Dame d'Espérance — la patronne de la mission — l'adoration des Mages, saint Pierre et saint Paul, l'Annonciation, la mise au tombeau, l'*Ecce Homo* et une madone.

Tout cela concourt à faire de cette église une relique précieuse, qui menace malheureusement de s'effondrer : fondations et planchers sont à moitié pourris. Il faut donc les remplacer : de solides pièces ont été équarries en hiver et amenées à pied d'œuvre avec les chiens. Des planches ont été apportées de notre scierie du Fort Résolution. Dès notre arrivée, nos deux charpentiers se mettent à l'ouvrage. Nous arrivons à Good Hope le 14 juillet. A notre retour d'Aklavik le 11 août, le travail sera déjà heureusement achevé. L'église, parfaitement consolidée, pourra tenir debout au moins jusqu'à la fin du siècle présent ; nos ouvriers remonteront donc avec nous.

A Aklavik, j'ai la joie de trouver notre école, de 140 pieds de long, achevée et logeant déjà 67 enfants dont 16 Esquimaux, qui font heureux ménage avec les Loucheux et les Peaux-de-Lièvre. Mais de nos missionnaires

---

4. Cité par le R. P. Henri Ladrière, o.m.i., dans un bel article sur *Le Temple du Cercle Polaire* paru dans la revue *L'Apostolat,* Novembre 1945.

sur la côte Arctique on ne peut nous donner de nouvelles rassurantes. L'océan Glacial, nous dit-on, roule d'énormes banquises, à tel point que le bateau de la *Hudson's Bay,* ne pouvant pas se rendre à l'île Herschell, a dû rebrousser chemin vers la Pointe Barrow. Qu'est-il advenu de notre goélette *Notre-Dame de Lourdes ?* La question se fait chaque jour plus angoissante, pendant deux longues semaines. Enfin, les oreilles fines de nos Esquimaux et de nos Indiens ont entendu le bruit caractéristique du moteur de notre goélette. Vite ils accourent m'annoncer la nouvelle. Une demi-heure plus tard nous avons la joie d'embrasser nos chers missionnaires de Letty Harbour. Ils ont dû voyager plus de 300 milles à travers les glaces ! Eux-mêmes sont bien. Ils ont passé un bon hiver. Leurs ouailles continuent de leur donner quelques consolations et de bons espoirs pour un avenir plus ou moins éloigné. Personne n'a eu à trop souffrir. Ensemble nous remercions Dieu de sa protection manifeste et, sans plus tarder, nous songeons à nous séparer. Il ne me reste plus guère que le temps de me rendre à Québec, où je suis convoqué à une réunion plénière des évêques du Canada.

En passant au Fort Simpson, je suis heureux de trouver et de faire monter sur notre bateau Mgr Fallaize. Parfaitement remis, il a pu se rendre jusqu'ici. Du Fort Smith je partirai le 7 septembre pour me rendre à l'invitation du cardinal Villeneuve et assister à la réunion des évêques à Québec. Monseigneur Fallaize me suivra un peu plus tard, en route pour la France.

*
* *

A la suite du développement que prend le Fort Smith, où se trouvent les bureaux du Gouvernement, plusieurs

Blancs sont venus s'y établir avec leur famille. Bientôt ils parlent d'avoir une école publique. Jusque-là, il n'y a eu d'autre école que celle fondée depuis longtemps à nos frais et dont nous tenions à garder le contrôle, tout en observant les règlements officiels. Nous avions surtout à cœur d'y maintenir l'enseignement religieux, ce à quoi s'opposaient évidemment parents protestants ou incroyants. Respectant les opinions de ces derniers et dans le but d'éviter toute agitation, j'offris au représentant du Gouvernement de céder la moitié du salaire de notre Sœur Institutrice. Ma proposition fut agréée par tous les intéressés. Et ainsi nous avons pu garder notre école, libre de toute ingérence indue. Comme je l'avais prévu, le Gouvernement ne tarda pas à reconnaître qu'un demi-salaire n'était point suffisant. De bonne grâce il accepta de donner à chaque maîtresse d'école un salaire complet. Et depuis, une heureuse harmonie a toujours régné entre les deux groupes religieux du Fort Smith.

Chapitre XII

(1934-35) — Une opération à Edmonton — Visite du Consul de France — Tournée dans les missions du sud — Ordination du R. P. Patrice Mercredi — Retour à Edmonton — Visite du T. R. P. Labouré — Heureux résultats pour nos écoles indiennes.

Vers la fin de janvier, une grosse fatigue, avec une légère hémorragie à l'œil gauche, me contraint d'aller à Edmonton consulter un ami de nos missions, le Dr Wells, spécialiste de grande expérience.

Mon cas est plus sérieux que je ne pensais : conséquences, paraît-il, d'un surmenage prolongé. Après quelques jours de traitement, le docteur conclut à la nécessité d'une opération, opération à laquelle j'étais loin de m'attendre. N'y aurait-il pas trop de danger à la retarder de trois ou quatre semaines ? Il me faut aller mettre ordre à ma correspondance et puis me rendre à Coppermine, où mes missionnaires des Esquimaux me demandent instamment. « Une bagatelle de quelque 2,000 milles », dis-je en plaisantant à mon docteur. Celui-ci sourit et me dit : « Allez, mais pressez votre voyage ! — C'est entendu ! »

De retour au Fort Smith le 16 mars, je reprends l'avion le 22. A chacun de nos arrêts : Fort Résolution, Fort Ræ, Cameron Bay, sur le Grand Lac d'Ours, surprise

et joie générale pour nos missionnaires et nos ouailles de me revoir.

A Coppermine, où l'on m'attendait, les PP. Trocellier et l'Helgouach se montrèrent tout heureux de me voir. J'ai toujours aimé des prises de contact avec nos missionnaires pour les encourager dans leur isolement et régler, de vive voix, les difficultés — petites et grandes — inévitables dans l'exercice du ministère. Les deux Pères font à Coppermine un excellent travail. Que notre Mère Immaculée les bénisse, les garde et leur accorde une moisson d'âmes de plus en plus abondante.

Dès le lendemain, l'avion repart et j'y monte. La visite a été courte, il est vrai, mais consolante pour les intéressés. L'avion me dépose au Fort Smith le 30 mars. Il m'y reprend le 31, samedi saint, pour me conduire à Edmonton.

L'opération étant délicate, le Dr Wells veut m'attacher afin de prévenir tout mouvement brusque de ma part. Je l'en dissuade. Sans plus insister, il se met au travail. D'abord, insensibilisation de l'œil : c'est vite fait. Et je puis aisément suivre l'opération : détachement et enlèvement d'une peau qui menaçait de couvrir l'œil tout entier, puis mouvement de l'aiguille faisant deux points pour fixer au coin de la cornée ce qui est resté de la membrane et qui a été replié. A peine un quart d'heure et tout est fini. Tout heureux, je dis au spécialiste: « Merci, Docteur, j'ai bien joui de l'opération... » Il me regarde, tout surpris...

La troisième journée, il revient me voir. L'état de l'œil est satisfaisant : sans plus tarder, il décide d'enlever les points. Il ne croit pas nécessaire de m'immobiliser. « Tenez vous-même vos paupières bien ouvertes avec la main », me dit-il, et en un tournemain, en moins d'une minute, au moyen de petits ciseaux, les fils de soie sont arrachés.

Sur l'avis du docteur, je dois cependant prolonger mon séjour à Edmonton et rester quelque temps au repos plus ou moins complet.

Le 27 mai, j'écrivais à mes missionnaires :

« Je tiens à vous dire combien j'ai été profondément touché des témoignages de sympathie reçus de votre piété filiale, à l'occasion de cet accident qui m'a tenu si longtemps éloigné de vous. Dieu merci, si tout danger n'a point complètement disparu du côté de l'œil atteint, les docteurs me donnent l'assurance qu'avec un peu plus de ménagements, je serai bientôt en état de me remettre au travail.

« J'avais espéré pouvoir reprendre, mardi, le chemin du Nord. Voilà qu'un voyage trop précipité à San Francisco, où j'avais à voir le capitaine Pedersen au sujet de l'approvisionnement de nos missions de la côte Arctique, m'a tellement fatigué que j'ai dû rentrer à l'hôpital pour y suivre un nouveau traitement. Rien de grave. C'est toujours ce malheureux système nerveux qui s'obstine à se mettre en grève à chaque instant, en refusant de maintenir dans les membres et les organes, l'activité nécessaire à leur fonctionnement normal. Puisque le bon Dieu permet qu'il en soit ainsi, que sa volonté soit faite !

« Ce retard va me permettre de revoir ici mon cher coadjuteur qui, après un repos tout occupé à gagner des sympathies en faveur de nos missions, a quitté le Havre, il y a une huitaine de jours. Il est accompagné du père Riou, qui est tout heureux de revenir à sa chère mission Saint-Joseph. Il a aussi avec lui le jeune P. Buliard, du scolasticat de Liége, le P. Périn, du scolasticat de Velaines, et le Frère convers René Berric. Les Srs Baert et David, ainsi que deux jeunes sœurs, se joindront à la caravane qui partira d'Edmonton par le train du 5 juin. Pourrai-je les accompagner ? En tout cas, et à mon grand

regret, je ne pourrai pas faire le voyage jusqu'à la Côte. Outre que l'état de ma santé ne me le permettrait pas, un gros travail m'attend dans le sud du Vicariat, qui a été quelque peu négligé jusqu'ici. Vers la fin de juillet, je dois bénir l'église qui se construit à Wandering River, sous le vocable de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus et qui sera la première paroisse de Blancs dans le vicariat. Nous y avons déjà une soixantaine de familles catholiques. D'autres s'annoncent pour cet été. »

Le programme ci-dessus exposé a été fidèlement accompli, même élargi pour l'adapter aux exigences des circonstances imprévues. Les événements ne sont-ils pas l'expression de la volonté du Souverain Maître ?

*
* *

Le consul de France à Vancouver, Monsieur Paul Suzor, ayant été chargé par le gouvernement français d'aller recueillir des renseignements sur les gisements miniers récemment découverts au Grand Lac d'Ours, m'annonça sa visite et me fit part de son désir de profiter de l'occasion pour voir quelques-unes de nos missions. M. Suzor m'était un ami personnel. Les circonstances ne me faisaient-elles pas un devoir de l'introduire moi-même auprès de nos missionnaires ?

Le voyage de Mc Murray au Fort Chipewyan se fait sur *L'Echo,* bateau de la *Hudson's Bay.* Arrivés à l'embouchure de la rivière Athabaska, nous y sommes retenus par un gros vent. Mais notre bateau a été vu du personnel de la mission. Bien vite, les FF. Crenn et Sareault viennent nous chercher en esquif. La T.S.F. avait annoncé l'arrivée de notre illustre visiteur. Nos Sœurs Grises avaient tout de suite préparé une petite séance, avec adresse des plus délicates, et à la fin, chant de la Marseillaise,

le tout en bon français. Monsieur Suzor en fut ému jusqu'aux larmes, et il ne manqua pas d'adresser ses remerciements et ses félicitations chaleureuses aux enfants, à leurs maîtresses ainsi qu'aux Pères et Frères Oblats.

Le lendemain matin, *l'Echo* nous a rejoints ; nous nous réembarquons et après quelque douze heures de navigation nous abordons à Fitzgerald. Seize milles de portage et nous sommes au Fort Smith le 18 juin. Visite de l'évêché, de l'hôpital, de l'église, bon repas à la viande de caribou, félicitations, remerciements, de la part du Consul, et le 19 à dix heures du soir, nous embarquons sur notre bateau, le *GUY*, dont nous avons pressé le chargement. Vingt-trois passagers y prennent place et nous arrivons à Résolution pour les premières vêpres des noces d'argent de profession de Mère Lusignan, provinciale des Sœurs Grises, qui fait partie de notre caravane. La fête est célébrée le lendemain avec toute la solennité et l'entrain du Nord. Nos enfants de l'école se sont vraiment surpassés pendant la séance récréative, en français et en anglais. Dans le compliment d'usage, un mot très délicat a été glissé à l'adresse du Consul et de la France, pourvoyeuse de missionnaires.

En réponse, M. Suzor n'a pas caché son admiration pour l'effort des missionnaires et leur beau dévouement. Il a dit son intention d'en témoigner en haut lieu. « Je ne sais, déclare-t-il, à qui décerner la palme : aux Pères, qui sont l'armure de chaque mission, ou bien aux Frères et aux Religieuses, ces collaborateurs indispensables, ou encore à leur évêque. »

Le cher ami appuyera ses paroles par un beau geste. Il sollicitera et obtiendra les insignes d'Officiers d'Académie aux trois plus anciens Pères du vicariat : les PP. Le Treste, Dupire et Gourdon ; également à Mère Lachance, supérieure de l'orphelinat, de l'hôpital et du

couvent d'Aklavik, afin d'honorer en sa personne toutes les Sœurs Grises missionnaires du Nord.

Comme M. Suzor a affrété un avion pour son voyage au Lac d'Ours, je l'accompagne volontiers jusqu'au Fort Ræ, où j'ai le plaisir de surprendre le P. Laperrière et ses compagnons et de passer vingt-quatre heures avec eux.

A bord du *GUY,* à la tête de toute une caravane de Pères, Frères et Sœurs, Mgr Fallaize visitera à ma place toutes nos missions jusqu'à Aklavik, puis à bord du *Notre-Dame de Lourdes,* se rendra à Paulaktuk et Coppermine, chez les Esquimaux.

*
* *

Revenu au Fort Smith le 25 juin, je prends le temps de voir à ma correspondance et de faire face aux autres obligations. Puis, le 30, j'entreprends un voyage au Fond-du-Lac, où je suis attendu. *L'Echo* me conduit à Chipewyan. De là, le petit bateau à gazoline de la mission me transporte chez mes Mangeurs-de-Caribou. A cette époque, ils sont généralement très nombreux autour de la mission. Comme toujours, grande est leur joie de revoir leur « Petit Priant » de jadis... Malheureusement, je suis forcé d'écourter mon séjour. Ne suis-je pas engagé à visiter nos petites missions du sud du vicariat ? Le train de Mc Murray au Lac la Biche n'assurant le service qu'une fois par semaine, je dois passer une huitaine de jours à Chipewyan-Prairie où se trouve une petite bande d'excellents Montagnais. Temps de demi-repos et de bien douces consolations, dans l'exercice du saint ministère. Je reçois la plus agréable et la plus généreuse hospitalité dans la famille Raboud, qui, avec des cousins — la famille Pahud — se fait toujours un devoir de donner le bon exemple à nos Indiens et ne manque aucune occasion de leur faire quelque bien.

A Conklin, le P. Le Treste a pu acheter un grand hangar. Il sera facile de le transformer, et à peu de frais, en une belle maison-chapelle. L'on est ici au milieu de pauvres Métis. La plupart sont bien malheureux et déguenillés. C'est une honte de constater l'indifférence du Gouvernement à leur égard, indifférence qui est une injustice criante. Pourquoi, après s'être emparé de leurs terres — pratiquement sans compensation — ne pas les avoir protégés contre la rapacité de certains Blancs, prétendus civilisés, qui ont honteusement abusé de l'ignorance et de la faiblesse des Métis, et ne pas les avoir aidés à passer graduellement de leur ancienne vie nomade à la vie sédentaire des cultivateurs ? Depuis quelques années, des essais de colonies de Métis semblent donner de bons résultats. Il y aurait, sans doute, moyen d'améliorer la condition de vie chez les Métis de Conklin. Il faudrait y mettre le prix. Nos missionnaires seront toujours prêts à collaborer.

A Breynat, j'apprends que peu de temps avant mon arrivée, une tempête a enlevé le toit de l'église. Vite, de bonnes volontés se sont offertes. Il a fallu travailler dur, mais le toit a été remis en place. Et la bénédiction projetée, attendue de toute la population, peut se faire avec toute la solennité que permet la pauvreté de cette paroisse naissante. Des gelées précoces ont pratiquement détruit toute la récolte et, pour une année, ce sera la misère noire. Pauvres gens ! Mais ils sont courageux et gardent confiance en l'avenir. Par la culture méthodique et continue, la terre emmagasinera la chaleur du soleil, et bientôt, Dieu aidant, ce sera la prospérité.

*
* *

Le grand événement de l'année est l'ordination d'un nouveau prêtre, enfant de Chipewyan même, ancien élève

de notre école des Saints-Anges à la mission de la Nativité. Sur ma demande, le jeune lévite est revenu de France, où il a fait ses études théologiques. Le R.P. Patrice Mercredi, O.M.I., sera le premier enfant du pays, à être ordonné prêtre dans le vicariat.

Il n'est point, cependant, le premier prêtre sorti de notre école des Saints-Anges. L'honneur en revient au P. Napoléon Laferté, O.M.I., qui fut ordonné par Mgr Grouard à Saint-Albert, après avoir terminé ses études classiques et théologiques à Ottawa et à Edmonton. Voilà vingt-cinq ans qu'il exerce, en quatre langues, son ministère, ministère vraiment béni de Dieu, parmi ses compatriotes et les Blancs du pays. Très estimé de tous, il fait honneur à l'Eglise, à la Congrégation des Oblats et à ses premières maîtresses, les dévouées Sœurs Grises.

Le compte-rendu des fêtes qui se déroulèrent à Chipewyan en cette année 1934, est dû à la plume du R.P. Jean-Louis Coudert, alors supérieur de la mission et qui écrivait dans le *Codex* historique :

« 14 août ! La caravane de Mgr Breynat arrive du Fort Smith. C'est, outre Son Excellence, les PP. Laffont, Lefebvre et Laferté, les FF. Hémont, Miniou et toute une communauté de Sœurs, Mère Provinciale en tête. Tous nos gens qui faisaient les foins à quelque distance d'ici les accompagnent ; ils ont même amené avec eux leurs chevaux pour que personne ne soit privé du bonheur d'assister à la fête. Une douzaine de parents et amis du P. Patrice Mercredi sont aussi montés sur les bateaux de Monseigneur.

« 15 août. Belle journée, commencée par de nombreuses messes où la presque totalité de la population catholique vient de communier. A 9 h. 30, entrée solennelle de Monseigneur à l'église, qui est archicomble.

Nous avons estimé à 700 l'assistance présente. Le défilé se composait du personnel et des enfants du couvent ; venaient ensuite les membres de la Ligue du Sacré-Cœur, bannière en tête..., puis le clergé, le nouvel ordinand, Monseigneur et ses assistants. Les cérémonies de l'ordination se sont déroulées avec beaucoup d'ordre, de majesté et de recueillement, et non sans émotion de la part des nombreux assistants. Sortie triomphale, au chant du *Magnificat*. Beaucoup de protestants étaient venus se joindre à nos gens.

A midi, le P. Mercredi réunissait plus de 150 de ses parents et amis autour de nous, dans les salles magnifiquement préparées par les soins des Sœurs. Y compris les Pères et Frères, plus de 180 convives prirent part au dîner d'ordination. Dans la journée, réception par câblogramme d'une bénédiction spéciale pour le nouvel élu, de la part de Sa Sainteté le Pape Pie XI. Le soir, autres touchantes cérémonies : après un sermon en montagnais par Monseigneur lui-même, et un autre en cris par le P. Pierre Moulin, O.M.I., venu d'Hobbéma, le jeune prêtre, assisté des PP. Charles Gamache et Napoléon Laferté, a donné la bénédiction du Très Saint Sacrement et a ensuite béni en particulier chacun des nombreux assistants. Une séance récréative, donnée par les enfants de l'école, termine heureusement cette inoubliable journée.

« 16 août. Encore nombreuses communions aux messes du matin. A 9 heures, entrée solennelle et première messe du nouveau prêtre, avec diacre et sous-diacre, et le P. Jaslier comme assistant. Monseigneur est au trône. Le P. Laffont prêche en français et le P. Coudert en anglais. Les cérémonies se terminent le soir par un salut solennel donné par Monseigneur, après un nouveau sermon fort

touchant de la part de Son Excellence, et l'administration de la Confirmation à une quarantaine d'enfants.

« 17 août. Toute la caravane de Monseigneur se remet en route pour le Fort Smith, y compris les PP. Moulin et Mercredi, qui y vont faire une petite promenade. Les Frères repartent avec tous les engagés et les chevaux pour continuer les foins... »

Comme épilogue à ce récit, qu'ajouterai-je sinon une toute petite confidence. Lors de mon sacre à Saint-Albert, pendant que clergé et fidèles chantaient les litanies des Saints pour attirer les bénédictions du Ciel sur le futur évêque prosterné devant l'autel, je demandai à Dieu de m'accorder, avant de mourir, la grande faveur d'ordonner un enfant de nos missions. J'avais maintenant la réponse : la faveur venait de m'être accordée. Je ne pouvais qu'en remercier Dieu de tout cœur et chanter mon *Nunc dimittis...* Je le fis, en vérité, mais j'ajoutai cependant : « *Non recuso laborem...* Je ne refuse point le travail ». Le souverain Maître a daigné, malgré une santé trop souvent chancelante, me garder encore quelques années au champ d'apostolat que, dans sa bonté, il m'avait confié. Puissé-je n'avoir pas trop déçu ses espérances !

Avant de retourner à Edmonton pour y subir un nouvel examen médical, je suis obligé, pour la deuxième fois, d'aller au Fort Résolution où, en outre d'un agrandissement, de grosses réparations sont en cours à notre école-pensionnat.

Le 22 août, Mgr Fallaize m'y rejoint, venant de Coppermine par avion, en compagnie du R.P. Anthème Dutilly, O.M.I. Leur croisière sur la côte Arctique s'est effectuée dans d'excellentes conditions. Grâce à un appareil de T.S.F. installé par le P. Dutilly, les voyageurs ont pu rester en contact avec Aklavik et les divers postes sur la Côte, aussi avec les autres bateaux : ce qui leur a rendu de grands services.

Entré dans le pays avec moi au printemps, le P. Dutilly a accompagné Mgr Fallaize dans la visite des missions le long du Mackenzie et sur la côte Arctique. Il ne nous cache pas son admiration devant le développement de nos missions et l'organisation de nos transports. Et, tout naturellement, il est enchanté de la riche collection de plantes et autres spécimens qu'il rapporte. Le cher Père a recueilli 3,000 échantillons de plantes, une collection de 1,200 insectes et de nombreux spécimens de minéraux. Des plantes, il composera un magnifique herbier qu'il enverra à Sa Sainteté Pie XI, pour être déposé au musée missionnaire du Latran avec l'autre herbier, envoyé l'année précédente, au retour d'une croisière dans la Baie d'Hudson.

Si intéressants que soient ces détails, j'ai été encore plus heureux d'entendre le récit d'un pèlerinage à la croix, plantée deux ans plus tôt par les PP. Delalande et Buliard, sur l'emplacement du martyre de nos toujours regrettés PP. Rouvière et Le Roux. La caravane comprenait Mgr Fallaize, les PP. Dutilly, Binamé, L'Helgouach, Buliard, et le petit Esquimau Peter Natit. Une chaloupe à motogodille les conduisit au pied des chutes de Sang. Là il fallut grimper sur les côtes assez élevées, avec de lourdes bottes en peau de phoque, puis s'aventurer dans le « Barren Land » sans traces d'aucun chemin. La gelée du sous-sol transpirant jusqu'à la surface, rendait le terrain gluant, boueux, glissant. La marche s'effectua d'un pied mal affermi sur les « têtes de femmes », les plantes rampantes, les lichens, la mousse, la toundra qui s'étendent sur la presque totalité du pays.

Personne ne connaissant la direction précise, il fallut faire des tours et des détours, se disperser à droite et à gauche, en quête du petit ravin près duquel fut perpétré le meurtre. Enfin, dans l'après-midi, le P. Binamé lança

le cri vainqueur : « Le voici ! ». Tous accourent pour apercevoir la croix de cinq pieds environ, qui a perdu un peu de sa blancheur sous la rafale des vents qui l'ont passablement maculée de boue, mais on peut y lire encore l'inscription : « *In Memory of The R. Fathers ROUVIERE & LEROUX, O.M.I. Killed by the Esquimos Nov. 1913. On a trip of Exploration For The Extension of The Gospel. R.I.P.* — En Mémoire des RR.PP. ROUVIÈRE & LEROUX, tués par les Esquimaux en Novembre 1913, lors d'un voyage d'exploration pour l'extension de l'Evangile. R.I.P. ». En arrière, près du croisillon de gauche, on remarque des déchirures laissées par les crocs d'un puissant ours polaire et, sans doute, c'est le même animal qui a renversé la croix en s'appuyant dessus.

La croix redressée et fortement consolidée avec des roches, la caravane s'agenouille, récite un *De profundis,* puis une dizaine de chapelet pour les frères tombés victimes de leur dévouement apostolique. Sans plus tarder, il faut prendre le chemin du retour, avancer plus lentement encore, par suite de la fatigue accumulée depuis le matin. Partis de la mission à 9 heures dans la matinée nos pèlerins sont de retour un peu avant minuit. Le P. Dutilly apporte avec lui et gardera comme relique deux pièces du traîneau des Pères, trouvées sur le lieu du massacre...

*
* *

A l'occasion de notre passage au Fort Chipewyan, les 7-8-9 septembre, célébration anticipée du jubilé d'or sacerdotal de notre doyen missionnaire, le R.P. Le Treste. Le cher jubilaire est bien connu de la population à laquelle il s'est dévoué sans ménagement pendant plusieurs

années : aussi de tout côté s'empresse-t-on vers la mission pour participer à cette fête jubilaire. Assistance et communions nombreuses ; messe solennelle, suivie d'une bénédiction spéciale du Souverain Pontife ; grande séance récréative ; banquet somptueux, auquel prennent part tous les anciens élèves de l'école-pensionnat.

Mais la fête principale se célébrera le 8 décembre, au Lac la Biche, à la demande du supérieur de cette mission, le R.P. Jules Bidault, O.M.I., et à la grande joie du jubilaire, qui y fut ordonné prêtre par Mgr Grouard le 8 décembre 1884.

A mon arrivée à Edmonton, constatant que j'avais accompli une randonnée de 5,000 milles et au delà, j'allai rendre visite à mon docteur. Son verdict ? Le voici tel que j'en fis part à mes missionnaires dans une lettre-circulaire datée de San Francisco, en Californie, fin de novembre 1934 : « L'œil ressent encore trop facilement le contre-coup de toute fatigue générale... Il paraît même qu'il y aurait du danger de le perdre. Le docteur a ajouté qu'il était inutile de continuer à aller le voir tant que je n'aurai pas pris deux ou trois mois de repos complet sur le bord de la mer... M'y voilà ! Dans une maison de notre Congrégation, sous un climat enchanteur, pendant que vous peinez tous dans le Nord ! *Fiat !* puisque le bon Dieu le veut ainsi et que la guérison s'annonce au bout de l'épreuve. »

*
* *

Quelle ne fut pas ma surprise, quelque temps après mon arrivée à San Francisco, de recevoir de notre Supérieur Général une lettre me déléguant pour faire la visite de toutes les missions indiennes de l'Ouest et du Nord

canadien ! Et cela, alors que, au repos, s'était déclenchée une grosse réaction dans mon système nerveux : conséquence naturelle du surmenage de l'été. Ce fut une dépression générale très pénible, qui me rendait incapable de tout gros travail des jambes et surtout de la tête.

Quelques mots d'explication s'imposent peut-être au sujet de cette fameuse délégation.

Avec l'affluence croissante des émigrants sur les riches terres de l'Ouest, affluence provoquée et facilitée par la construction du transcontinental Pacifique Canadien, les conditions de vie avaient été bouleversées. Un grand nombre de simples missions s'étaient transformées en paroisses régulières ; diocèses et provinces ecclésiastiques avaient succédé aux simples vicariats apostoliques. Les missionnaires Oblats, ne suffisant plus à la tâche, avaient demandé secours au clergé séculier et aux congrégations religieuses. La langue anglaise s'imposait de plus en plus. Bon nombre de missionnaires s'étaient vus plus ou moins obligés de consacrer une grande partie de leur temps à recevoir, à grouper de nombreux colons catholiques de toutes nationalités, et à exercer leur ministère parmi eux. Graduellement, l'évangélisation des Indiens passait au deuxième ou même au troisième plan. On n'avait plus de temps d'étudier les langues, etc.

Les nouveaux évêques, ordinairement venus de l'Est, sans expérience du ministère parmi les Indiens, absorbés du reste qu'ils étaient par les besoins toujours croissants des nouveaux venus, laissaient pratiquement carte blanche aux quelques missionnaires Oblats qui s'occupaient encore des indigènes, mais sans direction précise pour les aider à maintenir et à développer leurs œuvres, et à protéger leurs ouailles contre l'influence souvent pernicieuse des Blancs. Bref ! nos missions indiennes, dans le sud des provinces spécialement, étaient en souffrance, et comme

la Congrégation, vu l'incertitude de la situation, hésitait à envoyer de nouveaux sujets, de plus en plus grand devenait le danger de voir se perdre les résultats acquis par le zèle et les privations de nos anciens.

Mes fréquents voyages m'avaient fourni amples occasions de me rendre compte de la situation et d'entendre, de la bouche même de nos anciens, des plaintes trop souvent justifiées. Au point que je crus devoir prendre l'initiative d'en informer Rome. Avec les encouragements de S. Em. le cardinal Villeneuve et la coopération du R.P. Ubald Langlois, provincial de l'Alberta-Saskatchewan, je rédigeai donc un long rapport, donnant tous les détails nécessaires pour faire ressortir la gravité de la situation, me permettant d'ajouter quelques suggestions qui me paraissaient devoir être de quelque utilité à la solution du problème.[1]

Le rapport fut transmis au Souverain Pontife par notre Administration Générale. Pie XI, qui ne manquait aucune occasion de manifester son grand intérêt aux missions oblates du Canada, nous fit adresser par son Secrétaire d'Etat, S. Em. le cardinal Pacelli, une lettre des plus élogieuses. (Lettre du 10 août 1934).

Après avoir affirmé qu'il serait trop long de rappeler tout ce que les Oblats de Marie-Immaculée ont accompli dans l'Ouest et le Nord canadiens, « qu'il suffise de mentionner, écrit le Cardinal, que dans ces pays où il ne se trouvait que de très rares chrétiens, leurs travaux ont amené à l'Eglise de nombreux milliers d'âmes et qu'ont été graduellement fondés cinq archidiocèses, cinq diocèses, cinq vicariats apostoliques et trois provinces religieuses. »

Mentionnant ensuite la nécessité de voir à ce que les secours religieux soient assurés aux Indiens et aux

1. Ce rapport, conservé aux archives du Fort Smith, est daté du 10 juin 1934.

Métis, jusqu'aux extrémités de la terre, la Cardinal ajoutait ceci : « Parmi les sociétés religieuses, nulle n'étant plus apte à recevoir la charge de ces régions, le Saint-Père vous exhorte fortement à surmonter toutes les difficultés et à accepter de cultiver, sous la direction des évêques, le champ d'apostolat en question. »

Le Cardinal, enfin, après avoir encouragé la formation d'un clergé indigène, transmettait au Supérieur Général la bénédiction apostolique donnée « peramanter » par Sa Sainteté.

A la réception de cette lettre, je m'empressai d'en exprimer ma joie à notre Très Révérend Père Général. J'eus l'imprudence d'ajouter : « Si vous croyez que je puisse vous être de quelque secours dans la circonstance actuelle, qui est un peu délicate... n'hésitez pas à vous servir de moi..., encore moins à me laisser en paix, si vous le jugez à propos. Mon unique ambition est de coopérer, si peu que ce soit, suivant mes humbles moyens, au bien de l'Eglise et de la Congrégation ».

Une lettre datée de Metz le 20 novembre 1934 me nommait visiteur canonique de toutes nos missions et écoles indiennes, du Manitoba jusqu'à la Colombie-Britannique. Le lendemain, une lettre-circulaire annonçait la nouvelle aux provinciaux et aux vicaires de missions.

Il ne m'était guère possible de refuser. Mais j'informais le T.R.P. Général que, de l'avis des médecins, l'état de ma santé m'imposait un repos complet. La visite devait donc être renvoyée à plus tard.

Aussi, grande fut la joie que m'apporta le câblogramme suivant, en date du 20 décembre 1934, et signé du Supérieur Général : « Supprimez visite si possible. Lettre suit. »

Les raisons m'en furent données par corespondance. Raisons très sages évidemment. La visite n'était que sus-

pendue et se ferait plus tard. Il m'était d'autant plus facile d'obtempérer au câblogramme que je n'avais encore fait aucun acte officiel.

Mais provinciaux et vicaires de missions avaient reçu de Rome notification régulière de ma délégation. Plusieurs m'en avaient écrit leur joie. Le projet était même connu du public. Dans ces conditions, la visite n'étant que suspendue, je crus bon, à mon arrivée à Vancouver et de l'avis du R.P. Joseph Birch, O.M.I., supérieur de notre maison de Saint-Augustin, de sonder le terrain auprès de l'archevêque de Vancouver. La bienveillance avec laquelle Monseigneur Duke accueillit le projet me décida à poursuivre le sondage auprès des autres archevêques et évêques intéressés. Tous, avec empressement, donnèrent leur bienveillante approbation avec l'assurance d'un concours cordial. Mgr O'Leary, archevêque d'Edmonton, que je visitai dans une chambre d'hôpital, voulut bien me répondre qu'il donnait « avec enthousiasme » son approbation personnelle.

Toute la correspondance avec les deux archevêques et évêques fut envoyée à Rome et dissipa les dernières hésitations. Comme conclusion, une lettre du T.R.P. Labouré m'annonçait son heureuse décision de venir lui-même faire la visite régulière des missions du Mackenzie. Il profiterait de l'occasion pour mettre à exécution le projet de visite générale. C'était bien la meilleure solution.

En me rejoignant à Edmonton, le T.R.P. Labouré m'annonce que Pie XI l'a autorisé à me prendre avec lui pour l'aider dans la visite des écoles et des missions indiennes ; et il me remet une petite boîte dans laquelle je trouve un bijou d'anneau épiscopal. « C'est le bon Pie XI lui-même qui vous l'envoie pour resserrer, m'a-t-il dit, les liens d'affection qui vous unissent à lui ». Cette

marque d'attention si délicate de la part du Vicaire de Jésus-Christ ne manqua pas de me toucher profondément; ne témoignait-elle pas du grand intérêt que portait le Saint-Père à l'enquête, but de la visite, et de l'importance qu'il y attachait ? Il s'agissait, en effet, d'assurer l'avenir des missions indiennes confiées jusqu'ici à la Congrégation des Oblats dans l'Ouest canadien. L'unification des méthodes — second but de la visite — garantirait le maximum de rendement aux labeurs des missionnaires.

Malgré l'état encore précaire de ma santé, il ne m'était guère possible de refuser le service qui m'était demandé, et le premier travail au programme fut la visite des missions du Mackenzie.

Le voyage s'effectua sur le *GUY*, notre bateau de service. Au départ du Fort Smith, les passagers sont assez peu nombreux. Mais « le long du parcours, leur groupe augmente rapidement et finit par atteindre la quarantaine : missionnaires, religieuses, Indiens, Métis. Ne parlons pas des chiens : leurs interminables aboiements disent assez la place qu'ils occupent à bord ».[2]

Au Fort Simpson, nous prenons S.E. Mgr Fallaize. Il vient de rentrer, fatigué, affamé, en compagnie du P. Gouy, d'une visite au Fort des Liards. Depuis la rivière Nahanni, leur moteur n'ayant pas voulu marcher, ils ont dû « drosser » et avironner.[3] La dernière nuit, ils ont campé après quinze heures de voyage, et encore ont-ils été trempés par la pluie. En cours de route, Mgr Fallaize est tombé et s'est foulé un genou. Quoi qu'il en soit, il s'embarque avec nous jusqu'à Aklavik, d'où il reviendra au Fort Smith prendre l'administration du vicariat pendant mon absence.

---

2. Extrait d'un rapport du R. P. E. Beaucage, o.m.i., secrétaire du Supérieur Général.

3. *Drosser* : aller au fil de l'eau.

Malgré une chaleur suffocante, le voyage ne manque pas de poésie. « Les nuits sont fraîches. Etranges nuits, à la vérité, où le rayonnement du soleil ne quitte pas l'horizon. Nous sommes au pays du cercle polaire... Radieuse, la nuit nous invite beaucoup plus à contempler les beautés de la nature qu'à prendre du repos. Le plus souvent nous restons debout jusqu'à minuit, heure à laquelle nous célébrons la messe : après quoi nous nous accordons quelques instants de sommeil, enveloppés dans nos confortables couvertures.

« Dans les missions principales, arrêt de trois jours ; une journée seulement dans les postes secondaires. Partout, accueil cordial, enthousiaste. Détail typique : toute une flottille de canots vient à nos devants. Chaque embarcation est chargée d'Indiens, qui manifestent par des cris de joie l'intensité de leurs sentiments.

« Nous arrivons à Aklavik dans la nuit du 18 au 19 juillet. Bientôt nous rejoignent sur le *Notre-Dame de Lourdes* les PP. Binamé et Griffin, de Letty Harbour ; ils ont réussi, malgré bien des difficultés, à forcer les glaces qui les bloquaient dans leur rude mission. Se trouvent ainsi réunis à Aklavik 23 Oblats : fait inouï dans les annales du vicariat.

« Le 20, devant le couvent des Sœurs Grises, bénédiction très solennelle d'une statue de la Sainte Vierge. Touchante cérémonie, qui peut à juste titre être considérée comme la consécration officielle à Marie Immaculée de toutes les missions esquimaudes de l'Arctique. » [4]

Sur le retour, grosse tempête. Les éléments sont vraiment déchaînés. Plusieurs des passagers goûtent aux délices du mal de mer ; la plupart gardent prudemment

4. De fait, toutes nos missions esquimaudes le long de la mer Arctique sont dédiées à la Sainte Vierge. Comme couronnement, la dernière, fondée sur la Terre Victoria — la plus septentrionale — est dédiée au Christ-Roi.

la position horizontale... Le Supérieur Général s'est étendu sur un pliant installé sur le pont. Un coup de vent le jette à terre... En même temps, les câbles d'acier qui relient au bateau un gros chaland en remorque, se rompent violemment. Privé de direction le chaland va à la dérive... Nouveaux soucis pour l'équipage... Au bout d'une heure, le fugitif est rattrapé et réinstallé en place.

Enfin, nous voici au Fort Norman. La tempête a pris fin. Tout le monde est content. Nous faisons nos adieux au *GUY* et à son « admirable équipage » — expression du T.R.P. Labouré —, et nous prenons l'avion qui nous attend pour nous conduire au camp minier des deux frères La Bine, au Grand Lac d'Ours, puis à Coppermine.

On ne saurait imaginer la joie de nos missionnaires de recevoir dans leur solitude le chef vénéré de notre famille religieuse. Leur petite maison, grâce au pinceau du P. Buliard, avait revêtu un air de fête qui la rendait vraiment la plus gracieuse de tout le « settlement ». Un Esquimau venait justement de tuer un gros phoque. Il nous en apporta le meilleur morceau — le foie —, qui fut trouvé succulent et digne de paraître sur notre table en un si grand jour de fête !

Le bon F. Beckschæfer n'hésite pas, pour la circonstance, à dépouiller son jardin — 10 pieds carrés, le plus grand sinon le seul de toute la côte — de la douzaine de radis que son ingéniosité et sa persévérance avaient réussi à y faire pousser malgré la proximité de la banquise. Presque toute la récolte de laitue y passa aussi. Vrai festin... dont le meilleur assaisonnement était encore la grande gaieté débordant de tous les cœurs. Pensez-y donc : sept Oblats se rencontrant dans ces pays perdus !

Une grande joie était réservée au bon P. Labouré et une grande consolation tout à la fois. Il peut conférer le baptême à sept Esquimaux adultes, dont un sorcier,

une ancienne sorcière et l'interprète même du ministre protestant.

A cette occasion, je me permis de solliciter, par message sans fil, une bénédiction spéciale du Saint-Père. Cette réponse nous rejoindra trois jours plus tard : « Sa Sainteté agrée hommage filial de votre Excellence, Supérieur Général, vaillants missionnaires, et envoie paternellement bénédiction implorée avec félicitations aux chers néophytes. Signé : Cardinal Pacelli. »

Quittant Coppermine, nous nous rendons par avion au Fort Ræ. Là, plus de 200 Plats-Côtés-de-Chien accourent pour nous témoigner leur joie par une fusillade qui fait presque peur au T.R.P. Labouré. Les femmes elles-mêmes, armées de fusils ou de carabines, s'en donnaient à cœur joie. Le lendemain, premier vendredi du mois, communion générale et confirmation... Nous arrivions au Fort Smith le 3 août. C'était la fin de la visite des missions du Mackenzie. Elle avait commencé aux premiers jours de juin.

La visite des autres vicariats et des provinces sera plus rapide. Elle sera plutôt une enquête sur la situation générale, surtout sur la marche des écoles. Une interruption sera nécessaire pour nous permettre d'aller assister aux fêtes du cinquantenaire de la fondation de notre scolasticat d'Ottawa. Grandioses furent ces fêtes, sous la présidence de S. Em. le cardinal Villeneuve, ancien élève puis professeur et supérieur de la maison.

La visite fut reprise tout de suite et couvrit les vicariats du Keewatin, de Grouard, de Prince-Rupert et les provinces du Manitoba, d'Alberta-Saskatchewan et de la Colombie Britannique. Sans compter un grand nombre de missions visitées sur notre passage, 37 écoles-pensionnats ont été l'objet d'une inspection approfondie.

Un questionnaire avait été adressé à tous les Pères :

simples missionnaires ou supérieurs, occupés à un titre quelconque au ministère parmi les Indiens. Ce questionnaire permettait à chacun de communiquer le résultat de son expérience personnelle, d'exposer ses vues, de faire des suggestions, d'indiquer de nouveaux problèmes...

Vinrent alors les réunions locales, au cours desquelles chacun avait la liberté d'exposer son point de vue, de discuter le pour et le contre de chaque problème mis à l'étude. Notre dernière assemblée, à Lebret, fut le couronnement de nos travaux. Cinq évêques, trois provinciaux et une vingtaine de Pères, représentant tous les vicariats, travaillèrent avec nous pendant trois jours, dans l'esprit de coopération le plus cordial et l'entente la plus parfaite.

« Les propositions examinées et discutées dans les réunions locales furent de nouveau posées et mesurées chacune avec soin, et les conclusions, admises et adoptées à l'unanimité des voix et des cœurs ».[5]

La visite achevée, il ne restait plus qu'à aller en rendre compte au Saint-Siège. Le Révérendissime Père Général partit donc immédiatement pour Rome, en m'invitant avec instance à aller le rejoindre. Mais, comme de nouveau mes pauvres nerfs étaient à bout, il me conseilla fortement de m'assurer un bon mois de cure marine, en prenant un bateau allant de Vancouver au Havre par le canal de Panama.

A peine arrivé à Vancouver, voilà qu'un télégramme m'annonce que notre procureur, le R.P. Camille Lefebvre, est à la dernière extrémité, dans un hôpital de Montréal. Je me fais un devoir de me rendre à son chevet. J'y arrive juste à temps pour recevoir le dernier soupir du cher malade et présider ses funérailles.

---

5. *Acte Général de Visite des Missions Indiennes du Nord-Ouest Canadien,* par le T.R.P. Labouré, o.m.i., Sup. Gén., p. 14.

Une fois rendu à Montréal, il ne me sourit guère de passer de nouveau quatre jours et quatre nuits en chemin de fer pour retraverser le Canada et retourner à Vancouver. Je vais donc prendre le bateau à New-York, en route pour Rome.

Sa Sainteté Pie XI nous reçut, le T.R.P. Labouré et moi, avec la plus grande bonté et ne nous ménagea point ses félicitations pour l'heureux succès de notre voyage. Avec grande attention, il écouta notre compte-rendu, s'intéressant aux moindres détails. Il a tellement à cœur d'assurer l'avenir et la prospérité de nos missions, qu'il va jusqu'à suggérer leur réunion dans un tout canoniquement indépendant, sous la juridiction exclusive d'un vicaire apostolique oblat.

Je me permets tout de suite de lui faire respectueusement remarquer qu'il ne semble pas nécessaire d'avoir recours à cette mesure extraordinaire, dont la réalisation, du reste, ne manquerait pas de se heurter à de gros écueils. Les Oblats n'ont jamais songé à se soustraire à la juridiction des Ordinaires. Il leur suffit d'avoir l'assurance que la volonté expresse du Saint-Siège est bien qu'ils continuent à pourvoir au ministère parmi les Indiens et qu'ils donnent à leurs œuvres tout le développement possible. Assurés du bienveillant concours des évêques, ils poursuivront leur apostolat avec une ardeur nouvelle. Leur Congrégation n'hésitera plus à envoyer des sujets pour répondre aux besoins croissants de ces pauvres déshérités de l'Ouest et du Nord-Ouest canadiens...

Ainsi a-t-il été fait. Grâce au concours de toutes les bonnes volontés, l'œuvre des missions indiennes a repris vie et prospère plus que jamais.

CHAPITRE XIII

1936. Nomination et sacre de Mgr Coudert — Premières démarches pour un service d'aviation — Rencontre du père Schulte à Rome — Première visite des missions par avion — Sauvetage de Mgr Fallaize et de ses compagnons.

Pendant la visite de nos missions de l'Ouest canadien, dont il est question dans le chapitre précédent, il fut décidé, d'accord avec Mgr Emile Bunoz, O.M.I., vicaire apostolique de Prince-Rupert, de demander au Saint-Siège un coadjuteur qui s'occuperait plus spécialement des missions indiennes de son vicariat. Sa Sainteté Pie XI voulut bien agréer sans délai le candidat présenté par notre Révérendissime Père Général, et nommer le R.P. Jean-Louis Coudert, O.M.I., coadjuteur de Mgr Bunoz, avec future succession, le 27 janvier 1936.

Le nouvel élu était né à Merrat, diocèse de Clermont, le 9 août 1895. Après avoir fait ses études au petit séminaire de Compiègne, sa famille s'étant transportée aux Etats-Unis, il entra au Grand Séminaire de Baltimore. C'est là que, à l'occasion d'un congrès de chant liturgique, il fit la connaissance du T.R.P. Labouré, alors supérieur du scolasticat de San Antonio, au Texas. Peu après, il entrait au noviciat des Oblats et achevait ses études théologiques à San Antonio. Après deux ans de professorat au scolasticat, et à la suite d'une de mes visites, il demanda et obtint d'être envoyé dans nos missions du Mackenzie.

Tout de suite, il s'y fit remarquer par son empressement à étudier la langue indigène et à s'adapter aux conditions du pays ; aussi par son aptitude et son dévouement aux diverses fonctions du ministère. Nommé supérieur de notre mission du Fort Smith, puis de celle de la Nativité au Fort Chipewyan, il se montra aussi bon administrateur qu'excellent religieux et zélé missionnaire. Il était tout désigné pour aller prêter main-forte à Mgr Bunoz dans la nouvelle impulsion que l'on désirait donner à l'apostolat parmi les Indiens du nord de la Colombie et du Yukon.

C'est le 7 juin qu'eut lieu, dans l'historique église de Saint-Albert, la consécration épiscopale du nouvel évêque. L'éclat extérieur en fut rehaussé par la présence d'un cardinal, de trois archevêques, de huit évêques et de plus de cent prêtres des clergés séculier et régulier.

Son Eminence le cardinal Villeneuve, O.M.I., remplissait les fonctions de consécrateur, assisté de Mgr Bunoz et de mon humble personne.

Cérémonies et fêtes furent grandioses. Un voile de tristesse cependant s'étendait sur les cœurs. La veille, nous avions inhumé, à Saint-Albert même, un de nos meilleurs missionnaires, le R.P. Edouard Jaslier, enlevé en quelques jours d'hôpital à notre affection, à l'affection aussi des Indiens — Cris et Montagnais — auxquels, pendant vingt ans et sans relâche, il avait consacré sans mesure sa belle intelligence, son grand cœur, toutes ses forces, dans le rayonnement d'un admirable esprit de foi.

*
* *

L'usage de l'avion nous avait tellement facilité la visite générale de nos missionnaires dans l'Ouest et le Nord-Ouest canadiens,[1] que l'envie me prit de nous

en procurer un pour le service de nos missions, celles de l'Arctique surtout. Comme je m'en ouvrais au T.R.P. Labouré afin d'avoir son avis : « Adressez-vous donc, me dit-il tout de suite, au R.P. Paul Schulte, O.M.I., fondateur et président de la MIVA [2] en Allemagne. Son organisation a précisément pour but de fournir des moyens modernes de transport aux missionnaires à l'étranger. Il sera heureux de vous aider. »

Là-dessus, j'en écrivis à ce Père. La réponse ne se fit pas attendre : « Je puis vous assurer, me déclarait-il, que ce sera pour moi et pour nous tous un grand plaisir que de vous aider à atteindre le but que vous vous proposez. » Et mon correspondant terminait en m'exprimant « sa gratitude envers le bon Dieu qui lui donnait l'occasion de porter secours au vénérable évêque missionnaire qui l'a confirmé à Saint-Charles ».[3]

Le R.P. Maximilien Kassiepe, O.M.I., provincial du P. Schulte, donna immédiatement son approbation au projet et m'invita à aller rencontrer le fondateur de la MIVA à Aix-la-Chapelle. De vive voix, les détails de l'entreprise seraient plus vite et mieux réglés pour en assurer le succès.[4] Mais à mon arrivée à Paris, notre Très Révérend Père Général, que la maladie a retenu dans la capitale, me presse de l'accompagner à Rome. Il tient à ce que je sois auprès de lui dès sa première audience du Pape. S'il m'est impossible de me rendre à Aix-la-Chapelle, que le P. Schulte vienne lui-même à Rome.

---

1. Nous avons parcouru au delà de 5,000 milles en avion.

2. MIVA est l'abréviatif de MIssions - Verkehrs - Arbeitsgemeinschaft.

3. Lettre du 23 janvier 1936.

4. Lettre datée d'Aix La Chapelle le 2 mars 1936.

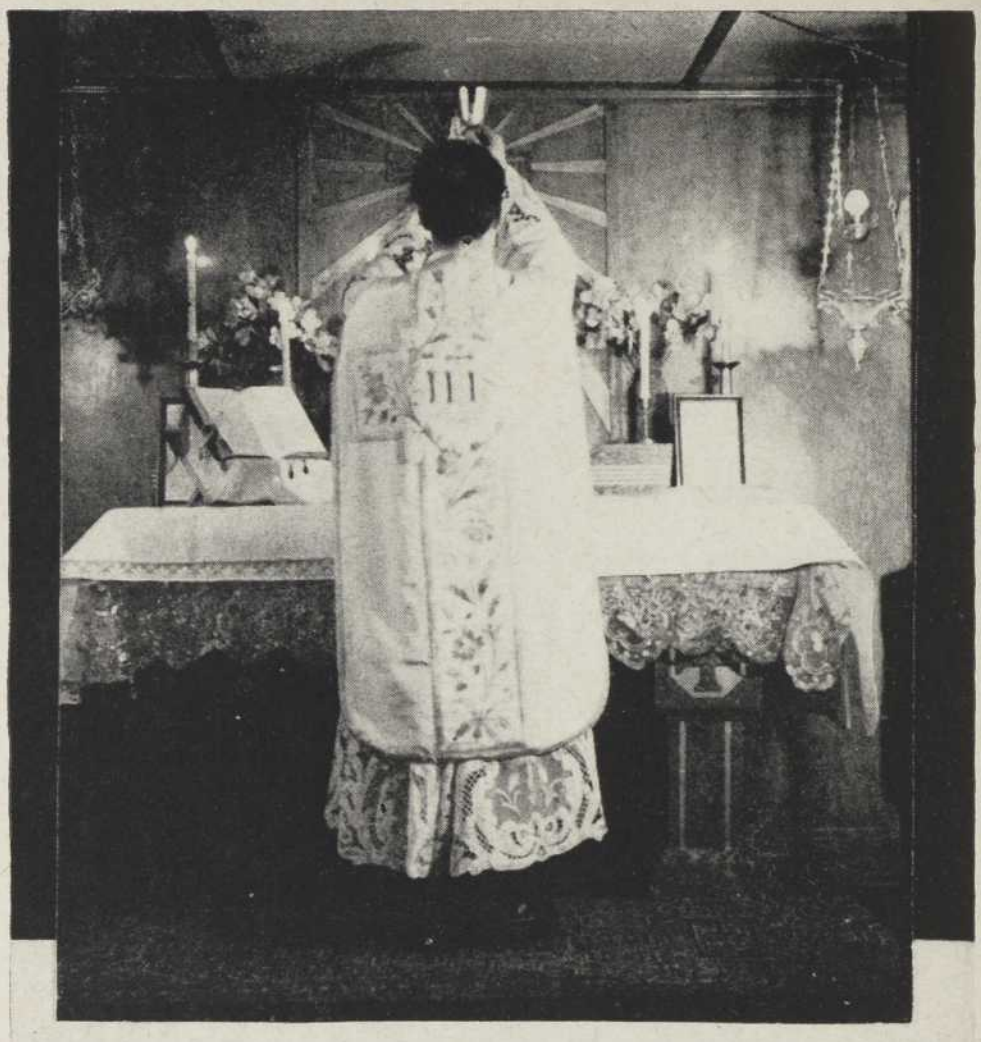
Il y vient de fait quelques jours plus tard, après avoir survolé l'historique passe du Bremner. L'entrevue est des plus cordiales. Nous arrivons vite à une entente parfaite. Nous ne nous dissimulons point l'envergure ni les difficultés de l'entreprise. Mes appréhensions portent surtout sur la partie financière de l'affaire. Il est convenu que le vicariat du Mackenzie contribuera pour un montant de 1,000 dollars et fournira les provisions. Toutes les autres dépenses seront payées par la MIVA. Le père Schulte viendra lui-même pour diriger personnellement l'entreprise. « Si l'expérience avec un *Juncker F 13* ne donne pas satisfaction, conclut le Père, nous nous retirerons simplement. »

Pendant les quelques jours qu'il me restait à passer à Rome, je me fis un plaisir d'introduire le P. Schulte auprès de Son Eminence le cardinal Fumasoni Biondi, de S. E. Mgr Constantini, secrétaire général de la Propagation de la Foi, de l'*Agence Fides,* etc. Partout nous ne recevons que les encouragements les plus chaleureux. Pie XI lui-même manifeste un véritable enthousiasme en faveur de l'organisation projetée. « Vous n'avez point, dit-il au P. Schulte en le bénissant, lui et ses collaborateurs, à exciter mon enthousiasme, car je suis déjà enthousiaste. » [5]

De retour à Paris, dans le but de satisfaire la curiosité du public qui s'intéressait de plus en plus à notre entreprise, je crus devoir donner quelques explications dans le grand journal catholique *La Croix.* Entre autres choses je disais : L'avion ne convient nullement pour la visite des camps indiens disséminés dans les bois. La traîne à chiens reste le moyen idéal pour ce travail. Au con-

5. « You do not have to arouse my enthousiasm... I am already enthousiastic ». (Pie XI) Cité au bas des lettres officielles du P. Schulte, alors qu'il se trouvait aux Etats-Unis, encore en charge de son organisation.

À la garde de la Providence... et de Louis Bisson, pilote de sécurité.



À la mission solitaire de Holman Island, le prêtre célèbre avec le calice donné par S.S. Pie XI.

traire — et j'en ai fait moi-même déjà plusieurs fois l'expérience — l'avion sera très utile pour la visite annuelle des missions, des missions de la côte Arctique surtout sinon pour leur approvisionnement régulier, du moins pour leur porter secours en cas de disette ou de maladie.

Déjà, depuis l'apparition des aéroplanes dans le nord canadien, plusieurs vies ont pu être sauvées, parfois au prix de vols audacieux témoignant de l'habileté autant que du courage des pilotes.

En attendant que le P. Schulte fût prêt à faire la traversée de l'Atlantique, il était plus sage pour moi de traverser tout de suite. J'aurais à m'occuper des démarches à faire pour l'admission de notre avion au Canada, à nous assurer des réserves de gazoline dans chacune de nos missions, etc.

Dès mon arrivée à Montréal, j'allai voir un certain monsieur Vachon, vrai gentilhomme, surintendant de la *Canadian Airways*. Il me dit avoir déjà été approché par un ami du P. Schulte, au sujet d'un bon mécanicien dont nous aurions besoin dans notre entreprise. Lui-même en a justement un, M. Howard, qui fut membre de la célèbre expédition Birol dans les régions antarctiques. De multiples vols autour du pôle sud lui ont permis d'acquérir une expérience qui serait précieuse dans le Nord. Outre son diplôme d'ingénieur, il possède celui de pilote. Bref, c'est un vrai envoyé du Ciel ! Le surintendant de l'aviation civile à Ottawa, M. Wilson, fera tout son possible pour nous aider. Des directives vont être envoyées immédiatement à Montréal et à Québec. Mais nous devrons faire enregistrer notre avion. Le P. Schulte aura à se procurer un diplôme canadien pour lui-même, s'il veut piloter son appareil.

Tout s'annonce pour le mieux. Il me resterait à voir l'honorable Ministre du Revenu National, afin d'obtenir

de lui, en faveur de notre avion, franchise d'entrée au Canada. Monseigneur Turquetil, vicaire apostolique de la Baie d'Hudson, alors à Ottawa, veut bien se charger des démarches nécessaires.

Dans une lettre du 31 mai, je donne toutes ces explications au P. Schulte : « Tâchez d'arriver ici le plus tôt possible, ajoutais-je. Notre été est très court et si nous voulons visiter toutes les missions de nos multiples vicariats, nous devrions être prêts à quitter Montréal le 15 juillet au plus tard. Mieux vaudrait encore partir plus tôt. »

A remarquer qu'il ne s'agit plus de restreindre nos expériences au vicariat du Mackenzie ! Je me suis laissé gagner par l'optimisme et l'enthousiasme du P. Schulte. Ces expériences couvriront, dans toute son étendue, l'immense champ d'apostolat confié aux missionnaires Oblats de Marie Immaculée dans tout le Nord canadien. C'est ce qu'affirmera d'ailleurs le P. Schulte lui-même dans une entrevue au reporter de la presse canadienne, dès son arrivée à Montréal, le 3 juillet 1936.

S. Em. le cardinal Villeneuve voulut bien témoigner du grand intérêt qu'il prenait à notre entreprise, en se rendant, le 19 juillet, au Cap-de-la-Madeleine pour bénir l'avion sous l'égide de Notre-Dame du Rosaire et lui donner le nom de *Sancta Maria.* Je me trouvais alors à Edmonton. Quelques jours après la bénédiction, soit le 30 juillet, un télégramme du R.P. Gilles Marchand, O.M.I., provincial des Oblats de l'Est, m'annonçait le départ, depuis la veille, du *Sancta Maria,* piloté par M. Howard et ayant à bord le P. Eugène Beaucage, O.M.I., comme passager. Le P. Schulte suivrait quelques jours plus tard.

D'après le surintendant du *Canadian Airways,* le voyage de Montréal à Edmonton, dans des conditions nor-

males, devait s'effectuer en deux ou trois jours... Trois jours sont écoulés et... aucune nouvelle ! Le 5 août, on note le passage de l'avion à North Bay... Les journaux du 7 août annoncent que, après un arrêt au Sault-Ste-Marie, l'avion a été forcé, faute de gazoline, de descendre à Nipigon... Le 10 août enfin, je reçois du P. Beaucage une lettre datée de Port Arthur le 8 août : « La malchance et les contretemps courent après nous depuis notre départ de Montréal, il y a dix jours. Quel voyage ! Il a fallu réparer le moteur à Ottawa, perdre de longues heures à essayer de le faire partir à North Bay, amerrir à Cache Bay, en raison de la nuit ; nous attarder deux jours environ au Sault-Ste-Marie, pour cause de mauvais temps, descendre, malgré nous, dans la Baie Nipigon ; l'essence manqua durant l'envolée au-dessus du Lac Supérieur. Deux nuits et presque deux jours s'écoulèrent là avant qu'il nous fût possible de faire le plein d'essence et de gagner Port-Arthur. Nous sommes reconnaissants de n'avoir pas eu à crever de faim dans la baie isolée ! Depuis notre arrivée ici, le 5 août, le temps ne nous permet pas de repartir. Le vent trop léger, la pluie et la fumée aveuglante, provenant des feux de forêt, ne nous permettent pas de quitter le sol... Sept autres avions sont à l'ancre dans le port... »

Le Père ajoute que l'avion « n'est pas en état d'entreprendre un long voyage vers le Grand Nord... Il faut au moins l'installation d'un démarreur : le pilote a dû prendre de longues heures à tourner à mains l'hélice ou à enlever les bougies pour les humecter directement d'essence... Les pontons sont trop lourds pour l'avion et ne permettent, avec un seul passager, qu'un très léger surcroît de bagage... Le pilote, M. Howard, est très gentil par ailleurs, patient, dévoué, et paraît très habile... »

Dans ces conditions, impossible de prévoir quand

l'avion arrivera à Edmonton, prêt pour une envolée vers le Nord... Les réparations nécessaires et l'installation de nouveaux pontons demanderont certes du temps. Par ailleurs, j'ai quitté mes missions depuis un an : il est de mon devoir d'aller y faire une petite visite, au moins jusqu'au Fort Smith. J'annonce mon départ au P. Beaucage, ajoutant que je serai de retour dans une semaine.

Huit jours plus tard, le 17, après une petite fugue d'environ 1,000 milles, je me retrouve à Edmonton, heureux d'y rencontrer le P. Beaucage lui-même, arrivé par train la veille. Le *Sancta Maria* est resté à Winnipeg, tout essoufflé de son envolée. Il attend la décision qui sera prise à son sujet.

Son sort est vite décidé dans une entrevue avec le P. Schulte, que j'ai mandé à Winnipeg. Il est évident que, par force majeure et pour cet été, nous devons renoncer à poursuivre notre expérience. Les pontons — genre en usage sur mer — sont de beaucoup trop lourds. Inutile de songer à les remplacer immédiatement. Nous attendrons l'hiver... Le vicariat du Mackenzie fournira les patins requis pour l'atterrissage sur la neige ou la glace. La MIVA verra à l'installation d'un système de démarrage automatique. Les expériences de vol se feront sous le contrôle personnel du père Schulte — au nom de la MIVA. Le contrat est signé, valable pour un an. Rendez-vous est pris pour Edmonton au commencement de décembre.

*
* *

Sur le train qui me ramène à Edmonton, j'essaie d'analyser les impressions que j'emporte de l'examen du *Juncker* — le *Sancta Maria* depuis son baptême — laissé à Winnipeg. La lettre du P. Beaucage n'a rien exagéré.

L'avion est, évidemment, d'un âge respectable — modèle 1919 —, il a dix-sept ans de service actif ! De ce service il porte d'ailleurs les marques bien authentiques. Quel dommage qu'il ne soit muni des instruments modernes, pourtant si nécessaires, particulièrement dans nos immenses solitudes du Nord, pour réduire au minimum les dangers de toute navigation aérienne. Malgré tout, un pilote habile pourra sans doute se tirer d'affaire... Ma grosse appréhension vient du moteur. Un simple radiateur, dans le genre de ceux dont sont munies les automobiles, assure le refroidissement à la marche. Les automobiles sont elles-mêmes si souvent bloquées dans les grands froids : notre moteur ne nous réserve-t-il pas quelque surprise désagréable, quand nous volerons à une altitude de cinq à dix mille pieds, par un froid de 30 à 50 degrés sous zéro ? Mais pourquoi m'inquiéter outre mesure ? Mieux vaut attendre les événements !

Pour le moment, il est urgent de voir aux nombreuses affaires en souffrance par suite du retard imprévu dans l'organisation de notre service aérien. Heureusement que, dès la mi-juin, Mgr Fallaize a entrepris, sur le *GUY,* le voyage et la visite de nos missions jusqu'à Aklavik. En cours de route, il a eu l'occasion de voir tous nos Pères, Frères et Sœurs Grises et, dans l'intérêt de nos œuvres, régler les questions survenues depuis la visite de notre Révérendissime Père Général.

D'Aklavik, le cher Coadjuteur est parti sur le *Notre-Dame de Lourdes* avec l'approvisionnement destiné aux missions de Coppermine, Cambridge Bay et Burnside. Il aura l'occasion d'embrasser, de bénir et d'encourager nos chers apôtres des Esquimaux, les PP. Delalande, Buliard, Adam, Le Mer, De Coccola... Aux dernières nouvelles, la navigation était retardée et rendue périlleuse par d'immenses banquises jetées sur les côtes par des tempêtes

extraordinairement violentes et prolongées, venant de la mer de Beaufort. Un schooner de la *Hudson's Bay,* compagnon de voyage du *Notre-Dame de Lourdes,* a été broyé et coulé dans les glaces. Quel sort est réservé à nos voyageurs ? Que notre Immaculée Mère, Reine de nos missions arctiques, les protège et les conduise à bon port !

Quant à moi, comme je dois être de retour à Edmonton avant les glaces afin de voir aux préparatifs de la première envolée du *Sancta Maria* vers le Nord, il ne me reste plus que le temps d'aller au plus pressé. Mon programme est chargé. Le *Codex* historique de nos missions en fait foi. Avant de citer quelques extraits, mentionnons une délicatesse de Mgr Coudert, vicaire des missions du Yukon. Le R.P. Honorius Rivet, o.m.i., qui m'a rejoint à Edmonton, m'a été prêté par lui en raison de sa longue expérience dans les camps miniers du Yukon. En échange, le jeune et très dévoué père O'Brien ira exercer le saint ministère parmi les Indiens de la Colombie Britannique.

« Le 27 août, l'avion postal dépose Mgr Breynat et le P. Rivet devant la mission du Fort Chipewyan. Dans l'après-midi, les FF. Crenn et Sareault les descendent au Fort Smith sur le petit bateau *Saint-Eugène.*

« Le 31 août, retour à Chipewyan. Départ à 3 heures p.m., toujours sur le *Saint-Eugène,* pour Goldfields, sur le Lac Athabaska : camp minier visité jusqu'ici par les missionnaires de Chipewyan et du Fond-du-Lac. L'exploitation des mines d'or a attiré une population assez considérable. Un prêtre doit désormais y rester à demeure et visiter les camps voisins. Ce sera le P. Rivet. Le F. L'Ecuyer restera avec lui, afin d'aménager une petite maison pour l'hiver et achever l'intérieur de l'église construite l'année précédente par le P. Coudert.

« 7 septembre. Retour à Chipewyan de Monseigneur. Laissant le *Saint-Eugène,* il poursuit, en esquif muni d'une motogodille, son voyage vers le Fort Smith, avec le P. Picard et le F. Sareault. Le P. Picard visitera quelques camps, le long de la rivière, à son retour.

« 8 septembre. Départ de Monseigneur du Fort Smith. Il se rend à Résolution sur le *GUY,* venu à sa rencontre.

« 9 septembre. Fort Résolution. Arrivée à bord du *GUY.* Il continue son voyage vers la Providence. Mais une tempête jette le bateau à terre, à l'Ile au Mort. De là, un homme est venu à pied demander du secours (25 milles de distance). Le bateau du Dr Amyot, agent des Indiens, part immédiatement, mais, à cause de la tempête, ne peut arriver que la sixième journée. Tout de suite, transbordement de tout le bagage sur le bateau du docteur qui, sans tarder, conduit nos voyageurs à la Providence. Mère Lusignan, provinciale des Sœurs Grises, fait partie de la caravane. Quand le *GUY* sera suffisamment réparé pour reprendre le large, il reviendra à Résolution.

« 21 septembre. Fort Résolution. — Monseigneur, revenu de la Providence, part pour le Fort Ræ avec le P. Duchesne comme machiniste, sur le tout petit *Saint-Joseph.* Il s'agit d'y préparer la fondation d'un hôpital.

« 23 septembre. Fort Ræ. — Arrivée de Monseigneur avec son compagnon. Il ne peut rester qu'une journée, vu la saison avancée. Il doit s'arrêter au camp minier de Yellowknife ainsi qu'à celui de Outpost Island.

« 28 septembre. Fort Résolution. — Monseigneur est de retour du Fort Ræ. Il a été retardé par le vent et la neige.

« 1er octobre. Fort Résolution. — Monseigneur, après avoir présidé la réception de quelques nouveaux membres dans la congrégation des Saints-Anges, remonte au Fort

Smith avec le P. Duchesne, sur le *Saint-Joseph.* Le P. Bézannier, malade, profite de l'occasion pour aller se faire soigner à Edmonton.

« 7 octobre. Fort Smith. — Monseigneur, arrivé hier de Résolution avec le P. Duchesne, se décide à monter à Chipewyan où il espère trouver un bateau pour aller prendre le train à Mc Murray. Le F. Brodeur, sur un camion, transporte le petit *Saint-Joseph* à travers le portage. Ce dernier sera remis à l'eau à Fitzgerald pour permettre à nos voyageurs de poursuivre leur voyage... »

Dès notre arrivée à Chipewyan, le 9 octobre, le P. Duchesne repart sur son *Saint-Joseph* avec Philippe Mercredi comme compagnon. Au Fort Smith, il prendra avec lui le F. Kérautret et arrivera à Résolution le 19 octobre, la baie devant la mission se trouvant déjà prise en glace.

Quant à moi, je m'embarque sur le *Mabel,* bateau de la *Northern Traders,* qui s'en va à Waterways et remorque une barge avec une cargaison de 75 tonnes de pitchblende, provenant des mines du Grand Lac d'Ours et dont seront extraits quelques grammes du fameux radium, à la raffinerie de Port Hope, en Ontario.

J'arrive à Edmonton vers la fin d'octobre, après un périple d'environ 2,800 milles au milieu de toutes les intempéries que réservent au voyageur nos automnes nordiques. Une présumée crise d'angine me vaut d'être de nouveau condamné au repos. Nouvelle défense de monter en avion !

N'est-ce pas le temps de faire des plans ? Ces plans n'auront peut-être guère plus de solidité que des « châteaux de cartes ». Q'importe ! N'est-ce pas notre devoir, dans un abandon filial aux desseins de la Providence, de préparer l'avenir comme s'il dépendait uniquement de nous ?

Le gros problème à résoudre, le plus pressant, est

d'aller rescaper mon coadjuteur Mgr Fallaize, et l'équipage du *Notre-Dame.* Ce dernier a dû être abandonné dans les glaces à Pierce Point, sur la mer Glaciale. Pierce Point se trouve à 60 milles environ de notre mission de Notre-Dame de Lourdes, récemment transférée de Letty Harbour à Paulaktuk, à l'embouchure de la rivière Hornady. Voilà plus d'un mois que nous sommes sans nouvelles. Avec le personnel du bateau il y avait quatre ou cinq enfants esquimaux, en route pour notre école-pensionnat d'Aklavik. Comment tout ce monde pourra-t-il se rendre à Paulaktuk ? Où en sont-ils en fait de provisions après un si long voyage, puisqu'ils naviguent depuis juillet ? Impossible de recevoir aucune communication. L'appareil Morse a dû être abandonné sur le schooner. Que faire ? A tout prix, il faut tenter le sauvetage. Quelle splendide occasion pour le P. Schulte de montrer ses capacités de pilote et de faire en même temps bon usage des ressources de son association, la MIVA !

J'ai été heureux d'apprendre que, laissant dans ses caisses le second *Juncker* qu'il avait amené avec lui, il s'est procuré aux Etats-Unis un avion *Stinson,* dernier modèle, muni de tous les instruments de précision les plus modernes, y compris un appareil radio-émetteur et récepteur. De mon côté, les grosses dépenses d'une envolée vers l'Arctique ont déjà été faites par l'envoi d'une provision suffisante de gazoline dans nos différentes missions échelonnées le long de la route à suivre. Vraiment, n'est-ce point la solution providentielle à une situation des plus angoissantes ? Que le Père vienne donc à Edmonton avec son *Stinson* et, foin de mon angine de poitrine ! je vole avec lui à Paulaktuk, dès que la neige permettra de partir sur skis.

J'écris donc au Père en ce sens. Lettres et télégrammes se succèdent, mais nos plans ne concordent pas...

Entre temps, je ne puis me désintéresser de nos naufragés sur l'océan Glacial. Je réussis à conclure un arrangement avec la *Canadian Airways,* dans des conditions avantageuses. Un avion avec excellent pilote, Matt Berry — homme entreprenant et courageux — se trouve actuellement au Fort Smith. Aussitôt que la glace sera assez forte, il descendra à Aklavik. De là, il tentera de se rendre jusqu'à Paulaktuk.

Je fais part de cet arrangement au P. Schulte et lui annonce mon départ pour le Nord.

Le *Sancta Maria* arrive justement à Edmonton le jour même, le 10 décembre. Le pilote, M. Louis Bisson, nous fait la meilleure impression... Que ne puis-je en dire autant du *Sancta Maria.* Le voyage de Winnipeg à Edmonton fut loin d'être des plus heureux, au dire du pilote, et cela ne va pas sans me causer de l'inquiétude. «Nous serons tout de même prêts à partir vers le 15 décembre », m'assure M. Bisson, sans perdre de son calme.

Le *Sancta Maria* est désormais muni d'un démarreur automatique. Jusqu'ici — de Winnipeg à Edmonton —, ce démarreur a donné satisfaction. Mais c'est un modèle à pistolet, ancien et si peu en usage qu'on n'a pu se procurer qu'un nombre très restreint de cartouches. On espère en obtenir d'Ottawa, sinon, il faudra s'adresser à Londres !

Nous quittons Edmonton le 18 décembre. Sans nous arrêter, si ce n'est pour renouveler notre provision de gazoline à Mc Murray, nous arrivons au Fort Smith dans l'après-midi vers les quatre heures. Les deux communautés sont accourues à l'aéroport ainsi que toute la population pour nous souhaiter la bienvenue et... faire connaissance avec « l'avion de Monseigneur », annoncé depuis longtemps.

Le lendemain, le *Sancta Maria* s'envole vers Résolu-

tion avec le jeune P. Léon Mokwa et le nouveau F. Stanislas Szczepaniak, ainsi que le F. Jean-Marie Beaudet, qui s'en va à la Providence, et le P. Bézannier qui revient de l'hôpital d'Edmonton. Comme la mission du Fort Smith a en garde deux tonnes de viande de buffalo — don du Gouvernement pour les enfants de l'école Saint-Joseph — le pilote reviendra tout de suite chercher une première charge. Par suite d'un petit accident au moteur, ce n'est que le lendemain après-midi qu'il peut faire un second voyage. Nouvelle complication du moteur. Bisson passe une journée à le remettre en ordre. Il nous revient le 23, pendant une séance donnée par les enfants de notre école, séance très intéressante qui doit être suivie d'une distribution de prix. Force nous est d'abréger. Je me propose, en effet, d'aller fêter Noël avec mes Mangeurs-de-Caribou au Fond-du-Lac.

Nous passons la nuit avec notre chère communauté de Chipewyan. Et de bonne heure le matin du 24, nous prenons notre vol sur le lac Athabaska. Mais bientôt une tempête nous force à rebrousser chemin. Conclusion : aucun désappointement à craindre au Fond-du-Lac, car je n'y suis pas attendu. Grande joie pour nos enfants de l'école des Saints-Anges et la sympathique population de Chipewyan. Plus grande joie encore peut-être pour le personnel de nos deux communautés. A minuit, messe pontificale avec chants magnifiques et communion générale. Pendant la seconde messe, cantiques en quatre langues. Encore une fois, tout le monde est content. Et moi aussi !

Mais le lendemain, le temps est superbe. Je pars donc pour le Fond-du-Lac avec le P. Périn et le F. Sareault. Pourquoi, en effet, ne pas profiter de l'avion — de notre avion — pour faire plaisir à nos dévoués missionnaires en leur accordant une petite excursion dans les airs ?

On conçoit la surprise générale, à notre arrivée. Tous accourent nous souhaiter la bienvenue, nous toucher la main et demander une bénédiction au Grand Priant. Je suis heureux, avec mes compagnons de voyage, de passer quelques heures dans l'intimité avec nos chers PP. Riou et Lavallée, et le fidèle F. Vincent Cadoret. Sur la table ne manqueront pas de paraître les toujours fameuses langues de caribou, si appréciées des gourmets.

Le soir de notre arrivée, bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, précédée d'un long sermon en montagnais. Long sermon encore le lendemain à la messe, à laquelle tous nos gens ne manquent pas de communier. Le soir, confirmation, autre sermon et bénédiction. Nos Mangeurs-de-Caribou ne se fatiguent pas d'assister aux cérémonies religieuses, d'y chanter à pleine voix et d'y entendre de longues homélies.

Le 28, nous reprenons la direction de Chipewyan. Quelques heures d'arrêt seulement à notre nouveau poste de Goldfields. Le P. Rivet monte avec nous et de nouveau le moteur de l'avion se met en marche. Une centaine de milles plus loin, nous survolons une petite caravane : quatre traînes à chevaux, deux traînes à chiens. Ce sont nos Frères qui s'en vont chercher à la Pointe Bretagne le poisson pris en automne. Je prends pitié de ces pauvres gens, car le thermomètre doit marquer près de 40 degrés sous zéro. Voyager par un tel froid sur le lac, avec une petite bise qui vous fouette le visage — j'en ai souvent fait l'expérience —, ce n'est guère intéressant.

Aussi est-il décidé, après une bonne nuit de repos, de prendre une journée à Chipewyan pour tenter une expérience et voir quel avantage il y aurait à faire le transport du poisson par avion. La distance est d'une quarantaine de milles. De bonne heure notre pilote, toujours empressé à rendre service, a chauffé son moteur. Le

F. Sareault, qui l'accompagnera désormais comme assistant, entasse ses chiens et sa traîne dans l'avion pour transporter le poisson de la cache sur la glace du lac. Puis il prend place lui-même auprès de Bisson. Et les voilà partis !

L'expérience est des plus encourageantes. Bien que les jours soient très courts à cette époque, le *Sancta Maria,* en cinq voyages, apporte à la mission autant de poissons et même plus, que quatre traînes à chevaux, deux traînes à chiens et quatre hommes, en quatre jours de travail pénible. Grosse économie de personnel, de fatigues, de temps et d'argent. On ne l'oubliera pas quand le temps sera venu de prendre une décision.

Le 31 décembre, l'avion va chercher à Mc Murray le R.P. Serrurot, qui doit prêcher les retraites annuelles. A son retour, il me prend au passage, et nous arrivons au Fort Smith de bonne heure dans l'après-midi.

Le premier jour de l'an 1937 : fête chômée évidemment ! On profite de l'occasion pour fêter ma nomination récente au double titre d'Assistant au Trône Pontifical et de Comte Romain, que j'ai oublié de porter à la connaissance du lecteur. C'est à la demande de mon coadjuteur, Mgr Fallaize, que le Pape Pie XI, à l'occasion du 35ème anniversaire de mon élévation à l'épiscopat, a bien voulu m'accorder cette faveur par décret du 28 octobre 1936. Très sensible à la délicate attention du R.P. A. Mansoz, supérieur de la mission Saint-Isidore, je l'en remercie, à l'issue de la messe pontificale. Je remercie également nos deux communautés et nos paroissiens, qui se sont approchés nombreux de la sainte table à mes intentions.

*
* *

La grande nouvelle du jour, nouvelle qui met fin à un trop long et trop pénible cauchemar, c'est l'arrivée

de Mgr Fallaize sain et sauf au Fort Résolution, le 24 décembre, vingt-quatre heures après mon départ de cette mission. Vite, je l'envoie chercher par notre *Sancta Maria* et nous passons une semaine dans la joie du revoir et dans l'action de grâces. « Qu'il a donc dû souffrir sur la côte, l'été dernier ! » a noté le P. Duchesne dans le *Codex* de Résolution. C'est l'impression que nous en gardons tous en l'entendant nous raconter les détails de ce long et terrible voyage au milieu des glaces. Dans une lettre au T.R.P. Général, en date du 28 décembre 1936, il en a donné lui-même un résumé. Je ne saurais mieux faire que de le reproduire :

« Au cours de ce voyage nous avons été « tapés » rudement et longtemps. Je ne puis vous en faire une longue relation maintenant ; quelqu'un le fera peut-être à ma place. Mais je crois pouvoir affirmer que notre voyage peut soutenir comparaison avec ceux accomplis, il y a une centaine d'années, par les explorateurs qui recherchaient Franklin à peu près dans les mêmes régions.

« Tous, Pères et Frères, et notre pilote esquimau, ont été admirables de dévouement et d'abnégation.

« A l'aller, de Tuktukyaktork à Coppermine, nous avons mis trente jours. Dans les années précédentes, je crois que le même bateau, le *N.-D. de Lourdes,* s'est rendu une fois en trente-quatre heures. Nous nous sommes ouvert un chemin à travers trois cents milles de glace continue et avons failli faire écraser notre bateau plusieurs fois. Au moins, nous avons pu assurer le ravitaillement de Coppermine et de Burnside, et à Coppermine j'ai eu la consolation de baptiser 13 néophytes, d'en confirmer 25 et de bénir un mariage. Les âmes coûtent cher, mais cependant on gagne des âmes !

« Le retour a été plus pénible encore ; car le vent,

continuant à souffler du nord-ouest, a fait descendre les vieux et gros icebergs flottant à l'ouest de l'île de Banks.

« Aux difficultés de la navigation imposées par ces montagnes flottantes, s'ajouta la disette de vivres. A l'aller, nous avions pu tuer et manger une quinzaine de phoques ; au retour, aucun ne se présenta pour améliorer notre régime de haricots secs. Même, lorsque les haricots furent presque épuisés, nous dûmes manger un vieux phoque pourri que nous avions ramassé pour les chiens, dans un rets abandonné, durant le voyage d'aller.

« Enfin, le 24 septembre, nous dûmes abandonner le *N.-D. de Lourdes* dans la glace à Pierce Point. Il avait subi une avarie relativement légère, mais notre pénurie de vivres ne nous permettait pas de nous attarder pour le réparer.

« Nous avions 60 milles à faire pour nous rendre par terre à Paulaktuk, à l'embouchure de la Rivière Hornaday, où fut transportée l'an dernier notre mission de Letty Harbour. Une famille esquimaude dont le bateau était, comme le nôtre, prisonnier des glaces, consentit, bien qu'elle fût elle aussi à court de vivres, et protestante, à garder pour un temps les quatre petits enfants que nous amenions pour l'école d'Aklavik, et à nous donner deux jeunes gens avec leurs chiens pour transporter les bagages et les invalides.

« Paulaktuk n'avait pu être ravitaillé, mais nous espérions nous débrouiller relativement bien, car le printemps dernier, 1,500 gros saumons et 30 phoques avaient été mis en cache pour les chiens, et une dizaine de caribous dans une glacière, pour les besoins de la mission. En plus, le P. L'Helgouach était resté à pêcher.

« Grande fut notre déception en arrivant : les ours, particulièrement nombreux cette année, avaient détruit complètement nos caches et celles de tous nos voisins ;

la pêche du P. L'Helgouach avait été faible, à peine suffisante pour nos propres besoins et ceux de ses chiens.

« Restaient cependant les caribous dans la glacière et c'est ce qui sauva notre vie. On s'organisa pour essayer de subsister ; le F. Kraut fit une grande tente et un poêle, pendant que je montais des rets, et les PP. Binamé, L'Helgouach et Griffin s'en furent les tendre sur tous les lacs qu'ils purent approcher dans le « Barren Land ».

« C'est à vingt-cinq milles au sud-est de la mission, sur la Rivière Hornaday, que nous transportâmes nos pénates (près de la mine de charbon que nos Pères y ont trouvée, il y a deux ans). On dressa la tente, autour de laquelle on construisit une grande maison de neige. Je devins mineur, pour tirer du charbon tandis que les PP. Binamé, L'Helgouach et Griffin affrontaient toutes les intempéries et les fatigues pour aller visiter les filets à poissons à 25 et 40 milles de distance à l'ouest, et allaient nous chercher de la farine et des provisions dans un poste abandonné de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à Letty Harbour, à 60 milles au nord.

« Plusieurs de nos chiens, mal nourris et journellement surmenés, ont crevé au collier., Quant aux fatigues et misères endurées vaillamment et de bonne humeur par nos Pères, Dieu seul les connaît et peut les apprécier.

« Vers le 10 novembre, ils ramenèrent de Pierce Point les quatre enfants que nous y avions laissés chez la famille esquimaude, et notre appareil de télégraphie sans fil.

« Par ce dernier, nous apprîmes que Mgr Breynat allait envoyer un avion. Après une longue attente, qui désorganisa nos travaux et rendit la situation beaucoup plus dure aux conducteurs de chiens, celui-ci arriva enfin le 9 décembre, mais la « nuit arctique » et les intempéries le retinrent 10 jours à la mission. Ce n'est que le samedi 19 qu'il put reprendre son vol, et encore était-il gêné

par le défaut de visibilité ; il nous débarqua en plein « Barren Land ». L'atterrissage fut rude et nous passâmes une nuit peu réjouissante (couchés sur la glace du lac.) Le lendemain, dimanche, nous repartîmes sans thé ni déjeuner, et arrivâmes à Aklavik dans l'après-midi. J'ai amené avec moi à Aklavik les quatre enfants esquimaux destinés à l'école, le F. Kraut, qui vieillit et devient rhumatisant, et le P. L'Helgouach, qu'on aurait bien voulu garder à Paulaktuk, mais on craignait de ne pouvoir le nourrir. Il fera le catéchisme aux enfants esquimaux de l'école, lesquels auraient été au nombre de trente cette année, si l'un d'entre eux n'était mort de la typhoïde. Vingt-neuf, c'est cependant un beau chiffre, c'est le groupe le plus nombreux qu'on ait eu à l'école d'Aklavik. Les PP. Binamé et Griffin sont restés pour assurer le ministère et s'occuper de ramener le bateau au printemps. Pauvres Pères ! je pense continuellement à eux, car ce sont eux qui ont assumé le lot le plus dur. Que Notre-Dame les garde et les soutienne !

« L'avion m'a ramené ici, à Résolution, juste avant la messe de minuit... »

Ajoutons quelques détails qui font ressortir encore davantage les difficultés qu'eurent à surmonter le pilote Matt Berry et son ingénieur, M. R. Terpenning. Leur envolée restera fameuse dans l'histoire de l'aviation ; c'était la première fois qu'un avion s'aventurait dans ces parages !

Ils quittèrent Aklavik le 8 décembre, premier jour clair depuis longtemps. Encore faut-il comprendre que cette clarté n'est autre qu'un crépuscule plus ou moins grisâtre. Le soleil en effet ne monte pas à l'horizon, à cette époque de l'année. L'appareil ne pouvait voler que de onze heures à treize. Le trajet fut de 400 milles — en temps normal, l'affaire de quatre heures... Dès le lende-

main de son arrivée auprès de nos prisonniers des glaces, il réussit à aller chercher une charge de provisions à Letty Harbour, au poste abandonné par la *Hudson's Bay.*

Le pilote aurait alors voulu retourner tout de suite à Aklavik avec les rescapés. Il chauffa jusqu'à six fois son moteur avant de réussir à s'élever. Mais l'obscurité ne permettant aucun contrôle des instruments, l'appareil oscillait tellement qu'il crut plus prudent de redescendre. Ce ne fut que le 19 que nos voyageurs purent enfin décoller. Ils arrivaient le lendemain à Aklavik, puis par Good Hope, Norman, le lac d'Ours et le Fort Ræ, le 24 décembre à Résolution.

*
* *

Quelles journées délicieuses nous passons en compagnie de notre cher coadjuteur ! On ne se lasse pas de l'entendre nous parler de ces missions qu'il a fondées sur les bords de l'océan Glacial et qui lui tiennent tant à cœur.

Mais l'heure de la séparation est arrivée. Le 5 janvier, Mgr Fallaize nous quitte pour une visite à Chipewyan. Le *Sancta Maria* qui le transporte, s'arrêtera, en passant, au camp des gardiens des buffalos, pour y prendre une charge de viande pour la mission de la Nativité. Il y en a 5,000 livres à charroyer. Aussi ne reviendra-t-il au Fort Smith qu'après l'Epiphanie. Mgr Fallaize attendra un avion de la *Mackenzie Air Service* pour se rendre à Edmonton. De là il ira aux Etats-Unis, où il emploiera l'hiver à faire une tournée de conférences en faveur de nos missions.

Le 9 janvier, après avoir subi quelques réparations urgentes, le *Sancta Maria* est prêt à s'envoler plus loin vers le nord. Mon intention est de visiter nos missions

de Hay River, Providence, Simpson, et de me rendre jusqu'au Fort des Liards. Les meilleurs pilotes des deux compagnies assurant le service aérien dans le nord, nous dissuadent de nous risquer plus loin.

A Résolution, sœur Lusignan, provinciale des Sœurs Grises, prend place dans l'avion pour se rendre à Providence et y faire la visite régulière de sa communauté, pendant que nous poursuivrons notre voyage.

A notre arrivée à Hay River, le temps est superbe, l'atterrissage est parfait. Mais, déception ! Alors que l'avion glisse normalement sur la rivière, le support d'un des deux patins se casse en deux morceaux.

Me souvenant que le P. Schulte m'a dit avoir apporté avec lui une série complète de pièces de rechange, je rédige un télégramme à la Compagnie Fairchild, qui a sous sa garde tout le matériel expédié d'Allemagne par la MIVA, et je lui demande de nous envoyer immédiatement par avion de quoi réparer notre appareil.

Mais le poste télégraphique le plus proche est à Résolution — à 75 milles de Hay River — soit deux jours en traîne à chiens ! Vite, les chiens sont attelés et M. Bisson part le même jour, emportant le message. Il ne nous reviendra qu'au bout de dix jours !... avec la pièce désirée, mais — nouvelle déception ! — le support reçu est plus long que l'autre ! Une fois ce support installé, les grandes ailes de notre *Juncker* n'ont plus leur niveau horizontal. Pendant que l'une d'elles se dresse fièrement en l'air, l'autre s'incline tellement vers le sol que, désormais, tout envol et, plus encore, tout atterrissage s'annonce très dangereux.

Que faire ? Confiants en l'habileté de notre pilote, qui croit pouvoir prendre le risque, nous décidons de rebrousser chemin vers le sud, avec un seul arrêt au Fort Smith, pour refaire le plein d'essence...

D'Edmonton, dans une seule envolée, l'avion rejoindra son point de départ avec une note le déclarant impropre à rendre, sans grave danger, les services qu'on attendait de lui.

Notre contrat avec la MIVA prévoyait que, en pareil cas, elle reprendrait son *Juncker.* Une lettre en avertit immédiatement le P. Schulte, lui exprimant en même temps que nos vifs regrets devant un si pénible échec, notre sincère reconnaissance pour ses louables efforts à nous venir en aide.

CHAPITRE XIV

1937. Achat d'un nouvel avion — En panne sur la côte Arctique — Les réconfortantes rencontres — Voyage à Rome — Le calice du Saint-Père — Rapide envolée à Aklavik — Au sacre de Mgr Clabaut.

Nous ne pouvions tout de même pas rester sous le coup d'un échec. Du reste, les expériences faites étaient trop encourageantes pour que nous n'allions pas de l'avant. Nous avions en Louis Bisson un pilote de première valeur, heureux de se dévouer, même gratuitement, pour nos missions comme il l'avait fait longtemps pour celles du R.P. Couture, s.j., dans le nord de l'Ontario. Restait à trouver l'avion !

Nous le trouvâmes à Winnipeg et, comptant comme toujours sur la généreuse assistance du bon saint Joseph, je n'hésitai pas à en faire l'acquisition. C'était un biplan, modèle *Waco,* à cinq places, aux couleurs de la Vierge. Au baptême, il reçut, en souvenir de son prédécesseur, le nom de *Sancta Maria II.* Dans le public, il sera communément appelé *l'Oiseau bleu.* Rapide, confortable, il est muni des derniers perfectionnements.

Partis le 14 mars de l'aéroport de Cooking-Lake, près d'Edmonton, nous visitons, en suivant le cours du Mackenzie, les missions de Mc Murray, Fitzgerald, Smith, Résolution, Hay River, Simpson — avec un crochet à

Liards — puis Norman, Good Hope, Rivière Rouge Arctique et Aklavik, où nous arrivons la veille de la fête de saint Joseph, patron du R.P. Joseph Trocellier, fondateur et supérieur de la mission. Nous avons parcouru plus de 1,900 milles en onze heures de vol, interrompu seulement par la visite des missions. Jamais, nous a-t-on assuré, le voyage d'Edmonton à Aklavik ne s'était fait aussi rapidement. Nous avions battu tous les records. Il nous restait à visiter les missions échelonnées sur la côte Arctique.

Nous quittons Aklavik par un très beau temps. Après deux heures de vol, un vent violent nous prend sur le côté et nous pousse à la mer ; en même temps se lève un brouillard qui bientôt nous enveloppe. Du reste, dans ces régions dénudées de la *Terre stérile,* la moindre brume suffit à obscurcir le champ de vision et à faire disparaître tout contraste, tout point de repère ; ciel, terre et collines, mer, lacs et rivières, tout se confond dans l'immensité blanche. Aussi sommes-nous obligés de nous maintenir seulement à 75 pieds environ du sol pour repérer la côte qui nous indique la direction à suivre. De temps à autre, des monceaux de glace ou des collines se présentent que nous avons peine à distinguer : notre pilote fait preuve d'une habileté peu ordinaire en conformant son vol aux accidents du terrain, toujours à peu près à la même hauteur.

*
* *

Nous venons de traverser la presqu'île qui abrite la baie profonde de Darnley. La mission de Notre-Dame de Lourdes ne saurait être bien éloignée : elle apparaîtrait sans doute déjà, n'était la nuée que nos regards

percent difficilement et par intervalles seulement. Il faudrait, pour l'apercevoir, passer tout près des constructions de la mission qui doivent plus ou moins disparaître sous l'amoncellement de la neige. L'avion décrit de larges circuits, mais nos recherches demeurent vaines et nous décidons d'atterrir en attendant une éclaircie.

La Providence semble nous venir en aide : nous avons aperçu, plantés dans la neige, une pelle et une tranche à glace. Ce doit être, pensons-nous, le lac de pêche de la mission que nous ont signalé, avant notre départ, les Pères d'Aklavik. S'il en était ainsi nous ne serions qu'à une quinzaine de milles de la mission.

En se posant, l'appareil accroche malheureusement un glaçon caché sous la neige : notre patin d'arrière est brisé ! Ce contretemps modifie nos plans : la réparation sera longue car nous n'avons pas tous les outils qu'il faudrait, et déjà il est quatre heures de l'après-midi. Il faut donc penser sérieusement à nous ménager un abri pour la nuit.

Le pilote et son aide, le F. Sareault, se mettent immédiatement à immobiliser le *Sancta Maria II,* dont les vents risqueraient de se faire un jouet. L'opération est des plus simples : elle consiste à creuser dans la glace de petites cuvettes où l'on place des morceaux de fer emportés avec nous dans l'avion. On perce ensuite la glace pour avoir de l'eau dont on les arrose. Cette eau est aussitôt congelée et les traverses soudées à la masse de la glace. Des câbles fixent l'appareil à ces points d'attache.

Pendant que s'achève la consolidation de l'avion, je me mets en devoir d'explorer les environs et de trouver un endroit favorable pour le campement. Une vallée se dessine là-bas, qui semble bien abritée. Je me dirige alors de ce côté...

A peine ai-je marché dix minutes que, devant moi, sur la neige, j'aperçois un petit quelque chose d'insolite que, du bout de ma canne, je soumets à l'examen. Ce n'est point illusion... Mais comment exprimer la joie intense du voyageur polaire qui dans l'immensité déserte et muette, découvre la moindre trace, le moindre signe de vie ? Qu'importe la trouvaille, pourvu qu'il y trouve une réponse à ses inquiétudes, une indication que la piste est bonne. Je venais de découvrir... une crotte de chien ! Qu'il faut donc peu de chose pour nous rendre heureux ! Heureux, je le suis d'autant plus que trente pas plus loin, j'en trouve une autre ! Sans avoir le flair d'un détective, j'en conclus : une traîne est passée par ici, celle de la mission probablement ! Mieux encore, voici un chapelet ! Ils sont donc fidèles aux bonnes traditions, nos missionnaires : à travers les neiges, ils aiment toujours à égrener leurs avé. Un coup de fouet aura projeté le chapelet hors des mitaines.

Et la planchette qui se dresse, là-bas, droite, à côté d'un amoncellement de neige, qu'est-ce donc ?... A bien des milles tout à l'entour, pas la moindre brindille. Cette planche n'est point venue là toute seule. Encore un signe! Je m'approche... Sous le tas de neige, une ouverture ! J'entre. A l'intérieur de cet iglou informe, pour protéger contre une fonte de neige éventuelle, une tente est dressée, isolée cependant des murailles de neige. Quel bon gîte la Providence nous a préparé ! Rien n'y manque, pas même le luminaire : je viens, en effet, d'apercevoir dans un coin trois ou quatre bougies...

Tout heureux, j'appelle mes compagnons, qui ont achevé leur besogne. Vivres et couvertures sont aussitôt apportées dans la tente-iglou, et nous songeons à nous y installer pour la nuit. Pendant que le thé se prépare, au moyen de la torche à gazoline utilisée pour chauffer

le moteur de l'avion, Bisson installe ses antennes de T.S.F. et cherche à entrer en communication avec nos missionnaires d'Aklavik. C'est le P. Sylvio Lesage, au Fort Norman, qui répond. Il a capté le message décrivant exactement notre position. « Ménagez vos batteries, nous dit-il, je me charge de communiquer avec Aklavik ». D'Aklavik le message serait transmis à l'heure fixée pour communications régulières avec Paulaktuk.

Pleinement rassurés, nous prenons un petit repas assez frugal. Puis, dans le « Grand silence blanc », enveloppés dans nos couvertures, nous attendons que le sommeil daigne pénétrer dans notre palais de neige.

Pendant ce temps, vers les onze heures du soir, le P. Griffin, par sans fil, recevait d'Aklavik les nouvelles à notre sujet. Dès le lendemain matin, sans prendre le temps de déjeuner, il se mettait en route, à pieds, et venait nous surprendre pendant que, au moyen d'une scie à fer, d'une lime et d'un marteau — seuls outils à leur disposition — le pilote et son assistant réparaient le patin cassé. On devine la joie commune, à se retrouver dans ces pays justement appelés *Terre d'épouvante...*

Par le P. Griffin, nous apprenons que la veille de notre départ d'Aklavik, le P. Binamé nous avait averti par T.S.F. de ne pas venir ce jour-là, qu'il faisait trop mauvais. Persuadé que nous avions capté le message, il ne nous attendait donc pas. Il était lui-même parti, avec ses chiens, chercher quelques sacs de charbon.

Le pilote et son aide avaient enfin réussi à réparer le patin de l'avion et nous nous disposions à passer une seconde nuit dans l'iglou quand, au grand trot, arrive une traîne à chiens : c'était le P. Binamé !

Rentré à la mission dans l'après-midi, il a trouvé une note du P. Griffin donnant de nos nouvelles et expliquant son départ. Tout de suite le grand cœur de notre cher

Père s'est ému. Persuadé que nous avions passé la nuit sur le lac sans couverture, sans provisions, sans rien pour nous chauffer, il en oublie lui-même qu'il n'a rien mangé depuis le matin. Vite, il remet ses chiens dans les harnais, entasse deux immenses peaux d'ours blancs, un réchaud avec un bidon de pétrole, un chaudron de fèves bouillies pour toute une semaine, tout cela pêle-mêle ; et puis : « Hue donc !... »

Il est neuf heures du soir quand il nous arrive. Quelle joyeuse veillée nous avons passée ! Nous ne nous lassons pas, en badinant, d'admirer l'accueil fait par notre visiteur affamé, aux douceurs et gâteaux mis dans l'appareil par la délicatesse toujours en éveil de nos bonnes Sœurs Grises d'Aklavik, pour fêter la Saint-Gabriel. Nous sommes, en effet, au 24 mars.

Ce n'est que dans l'après-midi du lendemain, — vendredi saint — que le temps s'éclaircit. D'une très rapide envolée, le *Sancta Maria II,* à bord duquel nous avons pris le P. Binamé, nous porte à la mission, tandis que le P. Griffin ramène la traîne à chiens. Nous arrivons juste à temps pour faire ensemble notre chemin de croix. Pas un seul Esquimau auprès de nous !

Pauvres Pères ! ils ont passé leur hiver seuls, sur la côte Arctique, sans avoir reçu leur approvisionnement annuel, sans autre combustible que le charbon d'une mine assez éloignée. Ils n'ont pu se livrer à aucun ministère, tout leur temps étant pris pour chercher quelque nourriture pour eux-mêmes et pour leurs chiens, car les ours blancs, on s'en souvient, ont mangé leur réserve de poissons. Six chiens sont morts à la peine. Comment nos chers missionnaires ont-ils pu tenir à la tâche ?... Je n'ai jamais vu de mission dans une situation plus difficile et plus tragique.

Le samedi saint, bien que les offices de la semaine

sainte n'aient pas eu lieu, je célèbre la messe, présumant les dispenses, afin de ne point nous priver plus longtemps du réconfort de la communion. Je tiens d'ailleurs à célébrer dans cette mission, en cette circonstance, pour remercier notre bonne Mère. Je suis sûr que le Pape m'approuvera quand je lui raconterai notre voyage...

Au moment de partir, Bisson entre, tout joyeux, avec un sac de patates dans les bras ! Nous voulions en faire la surprise à nos hôtes, mais dans la joie du revoir, nous l'avions oublié dans la carlingue. Pauvres patates ! Elles sont évidemment gelées, dures comme des roches. « Ne vous inquiétez pas, Monseigneur, de s'exclamer le P. Binamé, nous en ferons bon usage, en les dégelant dans l'eau froide au fur et à mesure... Plutôt sans mesure, ajoute le Père en éclatant de rire, du moins pour la première fournée. »

Le temps est beau : il nous faut en profiter pour reprendre notre route. Sans doute, les cœurs se serrent... Mais la tristesse de la séparation est adoucie par l'action de grâces qui, des cœurs, déborde vers Dieu en retour des heures délicieuses et si réconfortantes que nous venons de passer ensemble dans cette solitude...

Aucun pilote n'a encore jamais osé s'aventurer dans la région que nous allons parcourir. Un vent favorable s'est levé qui accentue notre vitesse ; malheureusement, la brume vient encore par intervalles troubler notre champ de visibilité. Après trois heures de vol, nous commençons à être inquiets. Peut-être avons-nous trop appuyé sur la droite : nous piquons droit vers l'est. Bientôt nous apercevons une rivière, que nous prenons d'abord pour la Coppermine. Cependant la Coppermine est plus escarpée et plus large : ce doit être un affluent. Nous décidons de la suivre. Plus loin, sur la neige, on devine des pistes fraîches... Puis voici sept ou huit tentes : un campement

d'Esquimaux, sans doute. Nous atterrissons pour demander la direction de Coppermine.

« Vous voulez dire Burnside ? répondent les Esquimaux en un anglais assez compréhensible.

— Non, Coppermine...

— Coppermine est là-bas, à 250 milles à l'ouest... »

Nous leur montrons la carte ; ils nous indiquent notre position. Aucun doute possible : nous sommes sur la rivière Hood, très près de la mission de Burnside. Le soleil est déjà très bas : il faut faire diligence ! Pour éviter tout retard et nous guider, nous prenons avec nous un Esquimau, et quelques minutes plus tard, nous avons la grande joie de surprendre les PP. Delalande et Adam, ainsi que le F. Henri Tesnière.

C'est ainsi que la Providence me procura le bonheur de chanter la messe de Pâques à Notre-Dame de Sion du Cercle Polaire, en présence d'une douzaine d'Esquimaux, les premiers néophytes de cette mission, fondée il y a un an.

Mais nous craignons que les Pères de Coppermine ne soient inquiets. Par radio, l'agent de la Compagnie de la *Hudson's Bay* nous a appris que le P. Buliard, en revenant de la Terre Victoria, a aperçu, au large du Golfe Couronnement, notre avion qui survolait sa traîne à chiens et semblait prendre une fausse direction, vers l'intérieur du « Barren Land ».

Aussi bien, nous partons le soir même de Pâques pour aller les rassurer. Deux heures après nous recevions, à Notre-Dame de Lumières de Coppermine, le plus chaleureux accueil. Le lendemain, messe solennelle, baptêmes et mariages. Par crainte de la débâcle, qui s'annonce précoce dans le sud du vicariat, nous prenons, dès le soir, le chemin du retour, qui s'effectue par le Fort Ræ, Réso-

lution, Smith, Goldfields, Fond-du-Lac, Chipewyan et Mc Murray. Cinq jours plus tard, le 3 avril, nous atterrissons à Cooking-Lake.

*
* *

Le mois de mai me trouve à Rome. Le 27 de ce mois j'adresse à mes missionnaires une lettre-circulaire qui leur donne un bon aperçu de ma visite à Sa Sainteté le pape Pie XI.

« C'est le cœur encore profondément ému de la bienveillance du Souverain Pontife, que je viens vous donner, sur l'audience qu'il a bien voulu m'accorder, quelques détails qui intéresseront votre piété filiale. Sans doute « *Secretum Regis abscondere bonum est* ». — Il y a des choses qui ne se racontent pas, que le cœur doit savourer dans la solitude et le silence. Ce n'est point cependant manquer à la discrétion que de vous dire combien le Saint-Père s'intéresse à vos travaux, combien il apprécie votre dévouement, combien il vous aime et avec quel cœur il vous bénit. Pour ce qui concerne l'objet de ma visite, qu'il vous suffise de savoir — et je vous le dis tout de suite — que le Saint-Père a trouvé et suggéré lui-même la solution la plus simple et la plus facile d'exécution à la solution que je venais lui soumettre.

« Alors que les audiences sont extrêmement restreintes, même pour le personnel de la curie romaine, j'ai eu le grand privilège d'être appelé par l'auguste malade trois jours seulement après lui avoir annoncé mon arrivée et manifesté le désir de le voir. L'audience eut lieu à Castelgandolfo le 22 mai.

« Grande fut mon émotion de me retrouver aux pieds du vénérable octogénaire, si fortement et depuis si longtemps éprouvé par la maladie... C'est avec le plus vif

intérêt que le Saint-Père écoute les quelques détails que je lui donne, avec photographies à l'appui, sur les aventures de Monseigneur Fallaize et de ses intrépides compagnons du *Notre-Dame de Lourdes,* parmi les banquises qui, avec tant d'acharnement, ont entravé la navigation l'été dernier sur l'océan Glacial. Puis vient le récit de la désormais fameuse expédition de sauvetage par avion, organisée pour rapatrier la caravane, en pleine nuit arctique. Et je suis ainsi amené à parler de nos dernières randonnées dans les airs du Nord. Près de 5,000 milles en trois semaines, avec la visite de toutes nos missions, battant tous les records pour avoir suivi, sur la côte Arctique une route qu'aucun pilote n'a encore osé affronter ! Le bon Pape ne cache pas son admiration, ni ne ménage ses paternels encouragements... Encore un peu, il me reprocherait de ne pas être venu atterrir sur l'aérodrome du Vatican. Et je crois surprendre dans son regard un regret intime, celui de ne pas pouvoir m'accompagner dans mes prochaines envolées.

« Le Saint-Père me dit toute sa satisfaction d'apprendre que nous avons décidé de fonder, cette année, une mission à la limite des terres habitées dans le vicariat du Mackenzie. Son visage brille d'une joie plus intime encore quand je lui annonce que, toutes nos missions situées au delà du Cercle Polaire se trouvant sous le patronage de notre Mère Immaculée, nous avons pensé devoir couronner notre œuvre — l'œuvre de Marie Immaculée — en consacrant au *Christ-Roi* la mission la plus septentrionale qui, à cause des conditions particulièrement difficiles chez nous, puisse jamais être établie dans le vicariat. Elle se trouvera au 72e degré. Le Pape approuve de grand cœur et bénit notre entreprise. Il veut bien pousser la condescendance jusqu'à offrir un calice pour les missionnaires qui iront se dévouer à cette fondation, « afin

qu'ils offrent le saint sacrifice en son nom au bout du monde ». Et comme je m'enhardis jusqu'à solliciter, comme une faveur spéciale, qu'il veuille bien se servir lui-même du calice avant de nous l'envoyer : « Bien volontiers, me dit-il, ce sera avec le plus grand plaisir que je le ferai. »

Emu aux larmes, je prie le Saint-Père de vouloir bien, en me bénissant, vous bénir tous, ainsi que vos familles, vos amis, vos bienfaiteurs et vos ouailles. « De tout cœur, je vous bénis, me répond-il, ainsi que tous ceux pour qui vous sollicitez une bénédiction. » Impossible de vous dire toute mon émotion. C'est par des balbutiements que je remercie le bon Pape. En lui baisant la main avant de me retirer, je me rappelle une parole du saint Mgr Grouard, en pareille circonstance : « Que le bon Dieu daigne m'accueillir comme son Vicaire vient de m'accueillir, et je ne demande rien de plus. »

« Quelques jours plus tard, en la fête du Saint Sacrement, un messager m'apporte un petit colis, de la part de Sa Sainteté. C'est le calice promis, un calice en argent. Il porte l'inscription suivante : « *Pius XI, Christi Vicarius, Christi præconibus.* » (Pie XI, vicaire du Christ, aux hérauts du Christ.)

« Quelle délicatesse ! Et c'est ce matin même que le Pape a offert le saint sacrifice de la messe avec ce calice ! Il a tenu à me l'envoyer immédiatement, encore humide et comme tout parfumé du sang du Sauveur ! En fait foi une carte qui accompagne l'insigne présent et dont je donne le texte :

« Calice dont s'est servi le Saint-Père Pie XI pour sa messe de ce matin, Fête du *Corpus Christi.* Signé : C. Confalonieri, C.S.P. de S.S. »

« Je me rappelle la parole que le Saint-Père me disait, il y a peu de temps : « Je tiens à vous dire que si chaque

jour, comme je le dois, je prie à ma messe pour toutes les missions et pour tous les missionnaires, chaque jour, au saint autel, j'ai un souvenir tout spécial pour vous et pour les missionnaires du Mackenzie. »

« A nous de nous rendre dignes de tant de bonté de la part du Vicaire de Jésus-Christ ; de redoubler de zèle et de renoncement pour faire honneur à une si grande confiance, de redoubler aussi de ferveur dans nos prières de chaque jour pour le grand Pape des Missions, qui nous aime tout spécialement et que nous devons entourer de l'affection filiale la plus tendre, la plus soumise et la plus dévouée... »

*
* *

De retour au Fort Smith le 2 août, une envolée jusqu'à Aklavik s'impose immédiatement. D'abord, pour y conduire Sr Trottier, garde-malade diplômée, qui arrive de Chipewyan avec moi. Puis ramener d'Aklavik la Supérieure Générale des Sœurs Grises, mère E. Gallant, qui est venue de Montréal avec sa secrétaire, mère Ferland, faire la visite régulière de ses communautés. En outre, quelques déplacements de missionnaires doivent être faits.

Il y a urgence, car j'ai promis d'aller assister, comme co-consécrateur, au sacre de Mgr Armand Clabaut, coadjuteur de Mgr Turquetil, sacre qui doit avoir lieu le 21 août et qui sera précédé, à Churchill le 15, des fêtes du vingt-cinquième anniversaire de fondation de la première mission esquimaude dans la Baie d'Hudson.

Pendant que je mets ordre aux affaires les plus pressantes de mon courrier, Louis Bisson va chercher à Résolution les FF. Bruyère et Szczepaniak et les conduit à Mc Murray pour y aider à la construction d'un hôpital

dont la fondation a été décidée en cours de route, lors de mon retour de Rome.

Notre pilote, sa tâche accomplie, arrive le lendemain vers les 11 heures. Vite un petit lunch et nous nous envolons vers Résolution, Hay River, Providence, Simpson, Norman, Good Hope, Rivière Rouge Arctique et Aklavik. Notre arrêt, dans chaque mission, est nécessairement très court. Mais Mgr Fallaize en a fait la visite régulière en se rendant sur la côte Arctique en juillet. Il a pris le temps de tout régler à chaque poste.

De retour à Simpson le 9 août, nous y passons la nuit, afin de donner au père Dessy, arrivé d'une mission de trois semaines à Wrigley, le temps de boucler ses malles et, le 10, nous le débarquons au Fort des Liards, où il sera assistant du père Vacher.

On nous annonce que, au lac Devant, situé à quelques milles de l'autre côté de la rivière, une femme malade demande un prêtre et qu'il y a un enfant à baptiser. Les pères Vacher et Dessy s'y rendent pour remplir leur ministère, le pilote filmant la cérémonie du baptême dans la forêt. Nous causons quelques instants et encourageons cette pauvre famille et, sept minutes plus tard, toujours en avion, nous sommes de retour à la mission St-Raphaël. Souper à 5 heures et départ immédiat avec le père Gathy, supérieur de la mission de Simpson, qui a profité de l'occasion pour venir voir le P. Vacher et ses Sékanais. Le lendemain, *l'Oiseau Bleu* nous dépose aux pieds des rapides du Fort Smith.

Il ne me reste plus qu'à monter à Mc Murray avec notre procureur, le P. Serrurot, qui doit surveiller la construction de l'hôpital. J'en profite pour fixer les derniers détails et donner les dernières instructions et, le 13, je pars en compagnie de mon vicaire général, le R.P. Alphonse Mansoz, pour Chesterfield, au vicariat de la

Baie d'Hudson, en passant par Fort Reliance, au fond du Grand Lac des Esclaves, et Baker Lake.

*
* *

Partis du Fort Smith le 13 août, nous passons la nuit avec notre chère communauté de Résolution et, le lendemain, nous prenons notre vol pour Chesterfield, environ 800 milles en ligne droite, plus à l'est.

Nous survolons, par un soleil radieux, la longue et large baie — 200 milles — qui nous conduit au Fort Reliance, situé à l'extrémité orientale du Grand Lac des Esclaves. Un poste de police s'y est installé pour épier et punir, s'il y a lieu, tout chasseur indiscret qui s'aventurerait dans le fameux « Sanctuaire des Bœufs Musqués. » On appelle ainsi une immense réserve de terrains où vivent et se reproduisent en toute tranquillité les restes de ces ruminants. Mesure très sage prise par le Gouvernement afin de prévenir l'extinction de l'espèce.

Nous continuons notre vol. Tout de suite, nous pouvons jeter un coup d'œil sur les gros rapides de la rivière Lochort, riche réservoir de houille blanche, et nous nous trouvons au-dessus du « sanctuaire », qui commence précisément à l'orée du « Barren Land ». Terrain assez plat, couvert de la toundra arctique, sans arbrisseau. Rien de plus monotone.

Soudain cette monotonie est rompue par l'apparition d'un magnifique arc-en-ciel, formant un cercle complet, dans lequel nous entrons et qui nous accompagne pendant plusieurs milles. Spectacle ravissant ! Je n'avais jamais vu — et c'est l'unique fois que j'ai eu le plaisir d'admirer avec mes compagnons — pareil phénomène.

Quand nous avons atteint la rivière Tshilon, que nous longeons, à notre gauche s'étend, à perte de vue,

une prairie toute émaillée de fleurs variées. Les bœufs musqués peuvent certainement y brouter à leur aise. Aucune bande cependant ne se laisse apercevoir.

Enfin, nous arrivons au Lac Aberdeen, long et large ruban d'eau aux îles nombreuses, qui se déroule devant nous. Encore quelques milles et nous débarquons au lac Baker. Le Père en charge de la mission étant déjà parti en bateau pour se rendre aux fêtes, nous nous contentons de prendre un peu de gazoline et, quelques instants après, nous sommes à Chesterfield, ayant ainsi parcouru un trajet que nul avant nous n'a entrepris.

La mission de Chesterfield est bien organisée : église, résidence et surtout un grand hôpital sous la direction des Sœurs Grises, font grand honneur à la foi, à l'esprit d'abnégation et à la ténacité de son fondateur, Mgr Turquetil. Tous les visiteurs disent à haute voix leur admiration.

Mais les fêtes jubilaires de la fondation doivent avoir lieu le 16, à Churchill. Notre *Oiseau Bleu* nous y transporte le lendemain, après nos messes. Et le 16, a lieu la messe pontificale célébrée par Mgr Turquetil, deux heures après l'arrivée du train amenant de nombreux visiteurs : Mgr Yelle, archevêque de Saint-Boniface et métropolitain, Mgr Sinnott, archevêque de Winnipeg, Nos Seigneurs Guy et Lajeunesse, plusieurs prêtres séculiers, provinciaux et pères Oblats. Parmi les laïques, on remarque le ministre du Cabinet provincial du Manitoba.

A l'évangile, l'orateur, Mgr Joseph Guy, célébra le « Miracle esquimau ». Aux agapes qui suivirent, discours nombreux avec point final où Mgr Turquetil dit sa reconraissance à Dieu, à ses missionnaires, à ses invités.

C'est le 21 août qu'eut lieu le sacre de Mgr Clabaut, à Chesterfield. Magnifique défilé de l'hôpital à l'église, entre banderolles et drapeaux claquant joyeusement sous

la bise du Nord. « Derrière la croix, 70 Esquimaux, les seuls présents — plus de 250 ayant dû regagner leurs camps de chasse — puis, après les religieux (7 sœurs Grises et 30 Oblats) 29 prêtres et 3 dignitaires du clergé séculier, enfin 4 évêques et 2 archevêques ».[1] Quand Mgr Turquetil plantait sa tente à Chesterfield, pouvait-il prévoir que rien de semblable se déroulerait, vingt-cinq ans plus tard, sur cette plage glacée du Grand Nord ?

La cérémonie du sacre se développa suivant la ligne rigoureuse des rites imposés par l'Eglise. Mgr Turquetil eut la consolation de consacrer lui-même son coadjuteur, assisté de Mgr Lajeunesse et de mon humble personne, comme co-consécrateurs. Presque tous les Pères du vicariat de la Baie d'Hudson eurent le bonheur de prendre part à la fête du nouvel évêque. Parmi les membres du clergé séculier, on remarquait Mgr J.J. Blair, président de la *Catholic Church Extension* de Toronto. N'oublions pas de mentionner que le P. Schulte était venu des Etats-Unis sur sa superbe *Stinson* et rendit de grands services pour le transport des invités de Churchill à Chesterfield.

Le retour vers le Mackenzie aurait dû se faire par le même chemin que pour l'aller. Force nous fut de l'effectuer en passant par le Lac Caribou, le Fond-du-Lac, Chipewyan, Mc Murray. Nous avions, en effet, à prendre un nouveau compagnon, le R.P. Louis Le Mer, o.m.i., qui avait passé l'hiver à Baker Lake pour y apprendre la langue et la technique d'apostolat adaptée, avec tant de succès, par Mgr Turquetil à la vie esquimaude. Nous l'emmenions avec armes et bagages, pour le conduire à Coppermine où il exercerait le saint ministère. D'où, impossibilité de prendre assez de gazoline pour nous rendre, d'une seule envolée, jusqu'à Résolution.

---

1. *Missions des O.M.I.* 1937, p. 507.

Encore fallut-il, comme devait l'écrire mon vicaire général, « tout le cran, l'audace et l'indomptable énergie du pilote Louis Bisson, pour arracher l'avion aux eaux dormantes de la rivière Churchill qui, contournant les quais des élévateurs modernes, allait se perdre dans la mer. La chaleur était étouffante : pas la moindre brise pour aider au décollage de l'avion, trop alourdi par le poids de son essence, de quatre passagers et de leurs bagages. Quelqu'un — pilote lui aussi — avait souri à nos préparatifs de départ et, allumant une cigarette d'un paquet de vingt, avait prédit qu'il les fumerait toutes avant de nous voir partir. Il fut mauvais prophète : sa première cigarette n'était pas encore réduite en cendres que déjà l'*Oiseau Bleu* survolait le village de Churchill et, dans un adieu triomphant, prenait la direction du nord du Lac Caribou, première étape de notre voyage. Après quelques minutes de vol, arrivés à une bonne hauteur, nous dûmes changer notre itinéraire. En effet, au nord, le ciel était chargé de nuées sombres où des éclairs zigzaguaient, menaçants, au bruit sourd et encore lointain du tonnerre. Continuer notre envolée dans cette direction était nous lancer dans une aventure catastrophique... »

Le pilote obliqua donc vers le sud-ouest, maintenant son appareil à une sage distance de ces nuages noirs et terriblement menaçants. Belle envolée alors, au-dessus des prairies verdoyantes semées de lacs, entrecoupées de forêts.

Après avoir parcouru dans un calme parfait au delà de 250 milles, le pilote nous avertit que dans vingt minutes, nous serions au village ; sûr de son itinéraire, il plia sa carte et, laissant à sa gauche les grands lacs poursuivre leur marche vers le sud-est, il obliqua vers le sud-ouest. « Sous nos pieds s'étendait toujours l'immense forêt, plus dense que sa voisine, où perlaient de minuscules lacs,

semblables à des boutons de nacre jetés pêle-mêle sur un tapis vert-sombre. Devant nous s'ouvrait le même horizon, strié cependant de petits nuages blancs, galopant vers le sud, légers comme des voiles que l'avion allait déchirer en passant. Nous nous laissions donc aller à la confiance et nous savourions déjà la joie de surprendre le missionnaire qui, tout à ses ouailles, ne soupçonnait pas notre arrivée, dans ce petit coin perdu qu'est le Lac Caribou.

« Cependant, mû par le pressentiment d'un danger imminent, l'avion donna des signes d'énervement : de légères secousses ébranlèrent sa carlingue ; un petit vent passa, rapide, sous ses ailes qui, se penchant tantôt à droite tantôt à gauche, semblèrent chercher la piste d'un ennemi invisible. Brusquement nous sentîmes un choc si violent que nous crûmes l'avion rompu et mis en morceaux, tandis qu'emporté comme une feuille par un vent d'automne, il se heurtait contre un mur infranchissable, bondissant, plongeant, se jetant à droite et à gauche, dans une lutte furieuse. Seul témoin de ce combat brutal, l'immense forêt montait déjà vers nous pour recueillir nos membres déchiquetés, pendant que l'avion, maintenu en équilibre par les bras de fer du pilote, et se redressant dans un dernier effort, se dégagea enfin des meurtrières étreintes de l'ouragan et fendit les airs, intact et souple. Nous venions de traverser la queue de la tempête, aperçue tantôt au nord du lac Caribou.

« Il y eut un moment de grand silence, pendant lequel nos pensées restèrent accrochées aux rivages de l'au-delà, aperçus et disparus comme un éclair. Les grandes émotions, en effet, ont besoin de silence pour, lentement, se dissiper dans le calme et la sérénité. Dix minutes plus tard, l'avion accosta aux rivages herbeux du village, où de nombreux curieux accoururent pour nous souhaiter la bienvenue et aider au débarquement. Le pilote, sortant

comme d'une profonde méditation, me murmura à l'oreille : Père ! quelques secondes de plus et c'était le grand plongeon dans le vide... » [2]

Du Lac Caribou au Fond-du-Lac et à Mc Murray, voyage normal par un beau soleil et temps calme. De Mc Murray nous faisons une envolée à Edmonton, puis nous reprenons sans tarder le chemin du Nord. Au passage, nous saluons de loin le Fort Reliance, à l'extrémité du Grand Lac des Esclaves, et à travers le « Barren Land », nous montons à Burnside River. Comme nous l'avions espéré, nous avons le grand plaisir — le 3 septembre — d'y trouver notre bateau, le *Notre-Dame de Lourdes.* Son équipage achève de décharger l'approvisionnement de la mission. Mgr Fallaize donnant de sa personne comme un simple manœuvre.

Le lendemain, samedi, est passé en famille dans la gracieuse hospitalité du P. Louis Delalande et de son compagnon, le P. Raymond De Coccola. Le jour suivant, dimanche, est consacré au P. Roger Buliard, de Coppermine, qui est tout heureux de recevoir un aimable compagnon en la personne du R.P. Louis Le Mer.

Nous profitons du repos dominical pour écouter — avec quel plaisir ! — Mgr Fallaize nous parler de son voyage sur la côte Arctique. Voyage aussi heureux que celui de l'été précédent avait été pénible. En passant à Paulaktuk (ou Pawlartork) il a eu la grande consolation d'y bénir solennellement une belle grotte élevée en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes sur l'emplacement de la mission.

A l'occasion du 75e anniversaire des apparitions à Massabielle, Monseigneur Gerlier, évêques de Lourdes, avait bien voulu m'offrir une belle statue de la Vierge.

---

2. Récit inédit du R.P. A. Mansoz, O.M.I. « *De Churchill au lac Caribou* ». 3 pages dactylographiées.

La statue fut bénite solennellement à la grotte même, devant une foule immense, par le cardinal Binet, légat du Pape, le jour de la clôture du jubilé concédé à cette occasion.

Comme je rentrais à l'Hôtel de la Chapelle, où la famille Lanoe-Soubirous, qui en est propriétaire, veut bien habituellement m'offrir une généreuse hospitalité, en souvenir de leur cousin le P. Gourdon, missionnaire au Mackenzie, les membres de cette famille se réunissent pour me féliciter de l'honneur dont je viens d'être l'objet. « Mais, ajoutent-ils en chœur, nous ne voulons pas laisser la Vierge sans sa confidente. Puisque nous sommes ses cousins, nous avons décidé de vous offrir une statue de Bernadette. »

Les deux statues mirent deux ans à se rendre à destination, mais enfin réussirent à y parvenir. Une grotte y avait été érigée par nos missionnaires. Et depuis lors, Paulaktuk est un lieu de pèlerinage où missionnaires et néophytes aiment à venir chercher secours dans leurs besoins corporels et spirituels. La Vierge et sa confidente bénissent de plus en plus le dévouement de nos missionnaires. La mission de Notre-Dame de Lourdes est la plus florissante que nous ayons sur la côte Arctique. Elle possède la plus belle maison — la seule à double étage — et un bon groupe d'Esquimaux, tous catholiques fervents.

*
* *

Mgr Fallaize, le R.P. Mansoz et moi, arrivons donc au Fort Smith le 5 septembre. Je fais grâce au lecteur de mes allées et venues jusqu'à la fin de l'année. Il sera plus intéressant de voir, par le tableau suivant, un aperçu du travail fait par notre *Oiseau Bleu,* pendant les 12 mois écoulés :

Personnel missionnaire transporté en avion : . . . 175
(Evêques, Pères, Frères, Sœurs)
Patients transportés aux hôpitaux : 44
En plus des passagers nous avons transporté :
29,400 livres de poisson
25,900 livres de viande (caribou, orignal, buffalo)
800 livres de grain
3,300 livres de marchandises.

Nous avons enregistré 610 heures de vol avec un parcours total de 103,763 milles pour les passagers seulement. Sur ces chiffres, je dois prendre à mon compte personnel 205 heures de vol avec un parcours de 28,000 milles. Que serait-ce si les médecins ne m'avaient pas défendu de monter en avion ?... Tout autre que « l'Evêque du vent » aurait sans doute quelques scrupules. Et je comprendrais de tels scrupules !

Chapitre XV

1938. Le Sancta Maria II au secours d'affamés — Commission d'étude à Yellowknife — Coup d'œil sur nos hôpitaux — Nouvelle panne du Sancta Maria II — Congrès Eucharistique de Québec — Avec l'abbé Poncet et le vicomte de Poncins.

Après le surmenage des douze derniers mois, la prudence et mon médecin me conseillaient d'aller me refaire un peu le système nerveux au bord de la mer. En compagnie du P. Joseph Serrurot, notre procureur, qui lui aussi avait besoin de repos, j'allai donc passer deux mois en Californie, chez nos Pères de San Fernando, près de Los Angeles, et à San Diego.

Notre repos fut troublé, vers le 6 février, par un télégramme du P. Le Mer nous annonçant que la famine sévissait autour de Coppermine et demandant du secours immédiat. En même temps, un aviateur rapportait avoir vu des Esquimaux réduits à faire bouillir des lanières de leurs traîneaux pour se sustenter avec le bouillon.

Notre pilote, Louis Bisson, accompagné du F. Arsène Jacques, o.m.i., partit tout de suite avec quelques centaines de livres de viande sèche, généreusement donnée par le P. Laperrière, du Fort Ræ.

Le samedi 12 février, à 3 heures de l'après-midi, la

station de radio du Fort Smith reçoit l'avis de la disparition du *Sancta Maria II*... Au dire du message, l'avion avait quitté le camp des La Bine, au Grand Lac d'Ours, le jeudi à midi, avec des malades venant de Coppermine et se dirigeant sur le Fort Ræ, et depuis, pas de nouvelles!

Laissons le pilote lui-même, M. Bisson, nous raconter l'aventure. « Parti de Coppermine le matin du 10 février, l'avion avait déjà franchi 300 milles sans incident, quand tout à coup le moteur s'arrêta à 3,000 pieds dans les airs. En-dessous de nous le terrain était boisé, mais heureusement parsemé de nombreux lacs. La seule chose à faire était évidemment de viser le plus grand de ces lacs et d'y descendre sans perdre de temps. Mais après ! Le sort de mes passagers, malades et mal habillés, me préoccupait bien plus que le mien... Le thermomètre marquait 50 degrés au-dessous de zéro. Et notre réserve de nourriture et d'allumettes était assez limitée. Je savais bien que les avions commerciaux voyageaient souvent entre le Fort Ræ et le Grand Lac d'Ours... Je savais aussi qu'il pourrait se passer des semaines avant qu'on pût nous découvrir. Et alors ?... Pendant que ces pensées se bousculaient dans ma pauvre tête, je dirigeai l'avion en pente douce et j'atterrissais sur le lac Fabre. Vite j'examinai le moteur... Tout de suite, je me rendis compte que le mal était à l'intérieur... Rien à faire donc, sinon d'attendre l'avion qui nous découvrira, Dieu sait quand !

« Afin de calmer l'inquiétude de mes passagers, je tâchai de leur faire comprendre qu'il faisait trop froid et que nous ne pouvions pas nous rendre au Fort Ræ ce soir-là. Aidé du Frère, je montai immédiatement une tente sur le bord du lac et nous y transportâmes nos malades, qui se lamentaient à tous les saints, tellement ils souffraient. Dès qu'un grand feu fût allumé, je retournai à l'avion afin d'appeler du secours, au moyen de notre

appareil Morse... Nouveau désappointement : les batteries sont totalement épuisées par le froid. » [1]

La nuit est bientôt arrivée. Quelle nuit ! Après avoir vainement essayé de dormir à côté de ses malades, notre brave Bisson est bien décidé à tenter l'impossible. En étudiant la carte géographique du pays, il remarque que, environ douze milles au sud, est indiqué un petit village d'Indiens. Il chausse ses raquettes et le voilà parti en quête de secours. Peut-être trouvera-t-il une traîne à chiens à dépêcher au Fort Ræ et, de là, pourra-t-il demander un avion... Vain espoir ! Il ne trouve qu'une cabane abandonnée depuis longtemps.

Malgré la fatigue d'une marche de 24 milles sans prendre aucun aliment et dans une neige molle et épaisse, Bisson repart le lendemain, sans trop savoir où il a quelque chance de trouver le secours désiré. Pendant ce temps, le F. Jacques, resté auprès des malades, entasse branches d'épinettes sur branches d'épinettes, afin d'attirer l'attention par une forte colonne de fumée...

Dans le grand silence blanc, tout à coup un vrombissement d'avion se fait entendre ! « Un avion !... Un avion !... » Et qui mieux est, il vient atterrir juste en face du camp : c'est le salut ! Bisson, qui l'a aperçu, a tout de suite rebroussé chemin... Par une chaude poignée de mains, il accueille son ami Achille Van Hee, pilote belge, au service de la *Mackenzie Air Service !*

Van Hee, avant de quitter Yellowknife, avait appris qu'un accident était sans doute arrivé à l'avion de Bisson, puisqu'on n'en avait pas de nouvelles. Lançant tout de suite son appareil sur la route ordinairement suivie par les aviateurs, il s'était bien promis de faire l'impossible pour retrouver son ami et le secourir. Aussi, dès son dé-

1. *Petites Annales O.M.I.*, Paris, 1938, pp. 119-120.

part s'appliqua-t-il, ainsi que son ingénieur, à sonder du regard lacs et forêts. Lorsque, arrivé au-dessus du Lac Fabre, et même avant, il aperçut la grosse colonne de fumée entretenue par le F. Jacques, il était sûr qu'il allait y trouver la clef du mystère. Bien qu'il n'eût aucun mandat à cet effet, il n'hésita pas à atterrir.

Le 13 février, il déposait au Fort Smith, avec Bisson et le Frère, un vieux trappeur qui avait les deux jambes gelées, un tout jeune bébé dont tout le dos s'était gelé alors que sa mère le portait dans son capuchon, enfin un autre enfant esquimau, gravement malade...

*
* *

Dans mon rapport du 26 novembre 1934 au Cardinal Préfet de la Propagande, je mentionnais ce qui suit : « Durant l'été 1934, des mines d'or ont été découvertes sur le Grand Lac des Esclaves. Déjà de grosses compagnies se sont emparé de larges étendues de terrains aurifères. Les communications extérieures étant beaucoup plus faciles qu'avec le Grand Lac d'Ours, on s'attend à une véritable poussée de chercheurs d'or, dès la fonte des neiges. Nous suivrons de près les développements susceptibles de se dessiner dans ces régions ».

Depuis lors, je me suis arrêté à Yellowknife, le plus grand centre minier de la région, soit en allant au Fort Ræ, soit en revenant. N'ayant jamais eu le temps d'y faire un séjour assez prolongé pour en suivre les développements, qui se multiplient, j'ai songé à envoyer une commission de trois Pères, pour étudier sur place et à fond la situation. Le R.P. Ubald Langlois, provincial d'Alberta, veut bien me prêter le R.P. Alonzo Gobeil, o.m.i., directeur du journal *La Survivance* à Edmonton.

Notre pro-procureur, le P. Ehmann, l'accompagnera. Le P. Charles Gamache, de la mission de Résolution, se joindra à eux comme interprète des Indiens.

Notre *Oiseau Bleu* fut mis à leur disposition. Le voyage d'exploration dura juste huit jours, du 7 au 14 mars. Les principaux centres visités furent ceux de l'île Out-Post, de Yellowknife et du lac Gordon. Le dimanche, il y eut célébration de la sainte messe dans chacun des trois postes. Cette prise de contact plus intime a été très appréciée des mineurs et très encourageante pour nous.

Le district de Yellowknife même est de beaucoup le plus important. Le R.P. Gobeil fit un très long et intéressant rapport, où il note entre autres choses : « La population de ce district de Yellowknife, pour cette année 1938, peut varier entre 500 et 525 âmes, dont 125 Indiens, établis à l'embouchure de la rivière Couteau-Jaune (Yellow Knife). »

Cette population blanche de toutes nationalités a son centre dans la petite ville de Yellowknife, encore en formation. Il y a déjà bureaux de poste et de T.S.F., un centre administratif et commercial de toute la région, poste de police, restaurant, même un hôtel où, pour cinq dollars par jour, on peut avoir chambre et lit avec simple matelas. Le célèbre « lit de voyage », il est important de l'emporter avec soi quand on va dans ces parages...

Trois grandes compagnies ont commencé des sondages dispendieux, mais des plus encourageants. Ce sont : la *Consolidated Smelting & Mining Co.,* la *Negus* et la *Giant.*

« Nous avons choisi, ajoute le Père, au centre de la petite ville naissante, un terrain qui pourrait, aussitôt que jugé bon, recevoir une petite chapelle avec résidence. En terminant, je crois qu'un champ d'apostolat assez fécond est déjà ouvert dans ce district, et qu'il importerait

de suivre de très près la population catholique, dont l'organisation, nous semble-t-il, va s'imposer de plus en plus chaque jour. » [2]

Comme conclusion du travail fait par cette commission d'étude, il est d'ores et déjà décidé que le P. Gamache s'installera en permanence dans la petite maison-chapelle qui existe déjà à trois milles environ du village pour le service des catholiques, indiens ou blancs. Il verra à faire préparer le bois nécessaire à la construction d'une petite chapelle provisoire, à Yellowknife même.

*
* *

Le 28 mai, j'ai le plaisir de bénir notre hôpital qui vient d'être achevé au Fort Mc Murray ; c'est la première construction en briques dans le vicariat. Elle est munie d'un plan électrique et d'un système de chauffage à la vapeur avec courant d'eau chaude et froide et baignoires à tous les étages.

C'est au cours de l'été de 1936 que fut prise la décision de construire un hôpital au Fort Mc Murray, tête de la navigation vers tout le Nord. Déjà à cette date les riches dépôts de bitume des environs commençaient à être exploités et assuraient l'avenir de ce petit poste.

---

2. D'après un rapport officiel, en 1942 il sortait déjà des mines de Yellowknife la valeur de $3,826,000.00 d'or. Cf. *Northwest Territories,* 1944, p. 32.

Au 1er janvier 1947, on compte plus de 300 compagnies en opération ou ayant été incorporées pour le développement d'environ 20,000 concessions (claims) Cf. *North West Miner,* Edmonton, Janvier-février, p. 29.

Nous avons actuellement au centre de la ville, qui compte près de 5,000 âmes en été, une très belle église avec deux Pères résidants. Au village des Indiens, à environ trois milles de la ville, nous avons une maison-chapelle où l'un de nos Pères de la ville se rend assez régulièrement pour y exercer le saint ministère.

Par lettre du 14 novembre suivant, désirant avoir encore nos bonnes et fidèles Sœurs Grises pour en prendre charge, j'en fis la proposition à l'Administration Générale de leur communauté. Le 21 du même mois, je recevais la réponse suivante, qui se passe de tout commentaire : « Excellence, depuis un siècle bientôt, nos deux communautés font route ensemble sur le chemin du sacrifice et de l'apostolat ; je croirais donc faillir à une tradition, à un devoir, en me soustrayant, la première, à cette coopération. Au nom du Conseil Général, je vous apporte le OUI que vous attendez, en réponse à votre lettre du 14 novembre... Signé : Sœur Evangéline GALLANT, Supérieure Générale. »

Même réponse, avec le même esprit de foi et la même générosité, me fut faite l'année suivante, à une nouvelle demande de personnel en faveur d'un hôpital au Fort Résolution et d'un autre au Fort Ræ. La construction du premier allait commencer dans le courant de cet été 1938; le second sera bâti l'année prochaine. En automne, j'irai moi-même commander le matériel à Edmonton.

Le vicariat du Mackenzie aura ainsi six hôpitaux pour le service médical des Blancs, des Indiens et des Esquimaux.

Puisque nous parlons des hôpitaux, je profite de l'occasion pour dire quelle mesure de collaboration nous avons reçue du Gouvernement pour leur établissement et leur maintien.

Nous avons vu [3] que dans une réunion publique à Ottawa, l'Honorable Ministre des Mines et des Ressources avait concédé que pendant de nombreuses années, l'opinion générale prévalait que le problème des Indiens se règlerait de lui-même... par l'extinction de la race !

3. Tome I. *Chez les Mangeurs de Caribou*, p. 208.

Cette opinion régnait dans les bureaux mêmes du Gouvernement à Ottawa. Un jour, alors que j'attirais l'attention d'un haut fonctionnaire sur l'urgence de mesures à prendre pour enrayer les méfaits de la tuberculose, ne me fut-il pas répondu : « Oh ! ces Indiens du Nord sont appelés à disparaître. Aussi bien les laisser s'en aller de leur belle mort. »

Chez le public, l'indifférence était peut-être encore plus prononcée. Ainsi la remarque de l'honorable Ministre n'était que trop vraie. Mais les amis des Indiens avaient tort de ne pas étendre la responsabilité de cette opinion à tous ceux qui devaient la partager, aux politiciens surtout, dont il sera question ci-après.

A noter cependant que l'honorable Ministre s'éloignait de la vérité lorsque, dans le même discours, il affirmait que, avant lui, pratiquement rien n'avait été fait pour remédier à la situation.

C'est en effet à la demande du Dr Scott, adjoint du Surintendant Général des Affaires Indiennes, que furent établis nos hôpitaux du Fort Smith et du Fort Simpson, les deux premiers hôpitaux de tous les Territoires du Nord-Ouest. Si le Département des Affaires Indiennes ne contribua en rien à la construction même, il fournit cependant, en outre du système de chauffage à air chaud, tout l'ameublement et les médecins. En même temps, il nous assurait, comme subside, un dollar par jour pour chaque patient hospitalisé.

Quand l'hôpital du Fort Simpson fut incendié, le Surintendant Général assuma 40% des dépenses de reconstruction. Dans la suite, l'assistance du Gouvernement s'avéra moins parcimonieuse, sinon plus généreuse. Et nos hôpitaux, s'ils ne parvenaient pas, faute de moyens financiers, à répondre à tous les besoins, servaient dans une grande mesure à alléger bien des souffrances et à

sauver bien des vies. Cela, grâce au dévouement aussi désintéressé qu'inlassable de nos admirables Sœurs Grises, et du non moins admirable personnel de nos missions : Pères et Frères.

Lorsque survint la dépression de 1929, la Commission des Finances imposa des restrictions si drastiques au pauvre budget, déjà bien insuffisant, des Affaires Indiennes, que le Service Médical du Département, à tort ou à raison, crut devoir, dans la circulaire 9 - I-E, datée du 1er mars 1932, recommander de ne plus accepter dans les hôpitaux ni tuberculeux, ni scrofuleux, sauf pour les cas aigus. Dans une circulaire subséquente, même recommandation pour les cas de maternité. Plus tard, vint l'ordre de réduire de 50% tous les médicaments...

Le Département des Affaires Indiennes étant désormais réduit à être une simple branche du ministère des Mines et des Ressources, on n'avait pratiquement laissé au Directeur aucune initiative ni aucune autorité personnelles. Je ne sache pas qu'il y ait jamais eu alors de protestations de la part de la majorité du Parlement, ni du Sénat, contre les injustes coupures faites dans le budget des Affaires Indiennes.

Dès l'apparition de la première circulaire, et plus fortement encore quand s'en firent sentir les effets, réduisant notre hôpital du Fort Smith à une moyenne de 3 ou 4 patients à un dollar par jour, je protestai énergiquement à Ottawa, auprès du Premier Ministre lui-même, par lettre du 10 juin 1932. Les subsides du Gouvernement, avec un nombre si restreint de patients, ne suffisaient pas même à couvrir les frais de chauffage. En conséquence, j'avertissais le Ministre que, à moins d'avoir la garantie d'un minimum suffisant pour couvrir les dépenses générales du maintien de l'hôpital et du personnel, nous nous verrions obligés, dès l'automne, de fermer les portes.

La garantie me fut donnée au montant que j'avais fixé. Et le 24 juillet 1935, après de longues démarches en vue d'obtenir une augmentation raisonnable de l'allocation journalière pour soin des patients, je recevais avis officiel que le Conseil des Territoires du Nord-Ouest avait enfin décidé de contribuer désormais pour le montant de deux dollars et demi par jour — au lieu d'un dollar, primitivement accordé — pour chaque patient, Indien ou Métis, hospitalisé.

*
* *

Le 28 mai, l'avion me ramenait au Fort Smith, avec deux Sœurs Grises. Le jour suivant, dès 4 heures du matin, notre pilote s'envolait de nouveau vers Mc Murray, y prendre les passagers dont l'avion n'avait pas pu se charger au voyage précédent : un Frère, deux Religieuses et une fillette. Nous les attendions dans l'après-midi du même jour. Ils n'arrivèrent pas. « Sans doute, quelque contretemps les a empêchés de partir », nous disions-nous. Et sans plus nous inquiéter nous passions une bonne nuit.

Pendant ce temps-là, pilote et passagers étaient victimes d'une nouvelle panne de moteur qui faillit leur coûter la vie. A notre lever, nous apprenions par télégramme que le moteur de l'*Oiseau Bleu* avait éclaté en morceaux à 3,000 pieds dans les airs, à huit milles environ du lac Poisson Blanc, près de Chipewyan, où l'avion avait réussi malgré tout à se poser. Les passagers étaient saufs...

L'*Oiseau Bleu* fendait l'air à une vitesse de 150 milles à l'heure. Encore quelques minutes de vol et il allait se poser devant notre mission de la Nativité. Mais tout à coup, un bruit formidable se fait entendre. «Mon Dieu!», de s'exclamer le pilote Bisson. Gardant son calme habi-

tuel, il cherche aussitôt du regard un endroit où il pourrait atterrir. « Avec la charge que nous avions, reconte le F. Mahé — l'un des passagers — nous ne pouvions guère songer à nous poser sur les sapins de la forêt, tout au-dessous de nous... » A huit milles environ, Bisson avise un lac. Avec toute son expérience et son habileté, il manœuvre dans cette direction. Et l'*Oiseau Bleu* glisse... glisse toujours dans le grand silence... Il arrive bientôt au-dessus du lac sur lequel il se pose. Les quelques minutes qu'a duré ce vol ont paru bien longues... Une fois posé sur les eaux du lac : « C'est merveilleux, de remarquer le pilote, qui a gardé tout son sang-froid, c'est merveilleux que nous ayons pu nous rendre ici. Pendant trente secondes, l'avion s'est maintenu à la même hauteur, et ce n'est que doucement qu'il est ensuite descendu. Je ne comprends vraiment pas comment, chargés comme nous sommes, nous avons pu parcourir huit milles sans moteur... C'est merveilleux ! » Et le Frère qui nous rapporte ces paroles ajoute : « Quant à moi, j'attribue cette faveur au grand saint Joseph, invoqué au moment où le moteur s'est brisé. »

Restait à conduire l'avion au rivage. Bisson et le Frère y travaillèrent pendant deux bonnes heures à l'aviron, pendant que Mère Lusignan, au volant, les deux pieds sur les pédales, maintenait l'appareil dans la direction de la rive, suivant le signal donné : gauche ! droite ! On était à ce jeu peu intéressant quand un brave Russe et sa dame arrivèrent au secours. Ils avaient leur campement sur le bord du lac. On attacha l'avion à la chaloupe et le bel *Oiseau Bleu*, tout penaud, dut se laisser ainsi traîner jusqu'au rivage par un pauvre petit *kicker*...[4]

4. Résumé de récits faits par le F. Mahé, o.m.i. (*Petites Annales, O.M.I.* 1938, p. 241) et d'une lettre de Mère Lusignan à la Très Honorée Mère E. Gallant, supérieure générale.

*
* *

Le mois de juin me trouve à Québec pour assister au premier Congrès Eucharistique National. Il fut précédé du sacre de Monseigneur Ubald Langlois, o.m.i., récemment nommé évêque de Resinium et vicaire apostolique de Grouard. La cérémonie eut lieu dans la basilique de Québec et le consécrateur, Son Eminence le cardinal Villeneuve, était entouré d'un grand nombre de prélats et de prêtres accourus pour l'ouverture du Congrès, qui eut lieu dès le lendemain. Splendide cérémonie, relevée par la profusion et la richesse des décors des fêtes eucharistiques prochaines.

Le Congrès dura du 22 au 26 juin. Oserai-je déclarer que ce fut la plus belle, la plus pieuse, la plus enthousiaste manifestation de foi dont j'aie jamais été témoin. Le lecteur ne s'attend évidemment pas à ce que j'entre dans les détails de la réception solennelle du Cardinal-Légat au Chateau Frontenac, des cérémonies grandioses qui se succédèrent dans les nombreuses paroisses de Québec, de la magistrale représentation du *Mystère de la Messe* d'Henri Ghéon, de l'interminable défilé du dimanche après-midi, ni de la cérémonie de la clôture. Qu'il me suffise de dire quelques mots de l'Heure Sainte solennelle, durant cette « nuit lumineuse » — *o beata nox!* — qui laissa au cœur des assistants des émotions inoubliables.

De nombreux projecteurs inondaient de faisceaux lumineux les historiques Plaines d'Abraham, où « entassés pour l'ultime sommeil, dorment enveloppés dans une gloire commune, les soldats de la France et de l'Angleterre. » Sous la coupole d'un immense reposoir, la Sainte Hostie exposée dans un ostensoir de huit pieds attire

« les regards et l'attention aimante d'un cardinal, de cinquante-cinq archevêques et évêques, de trois mille prélats et prêtres agenouillés autour de l'autel, pendant qu'alentour, le Vice-Roi, les Ministres d'Etat, les juges, les députés, les cent cinq mille spectateurs et les millions de radiophiles sont prosternés dans l'adoration la plus recueillie. La méditation collective est dirigée par Son Excellence Mgr Desranleau, évêque-coadjuteur de Sherbrooke », un des meilleurs orateurs canadiens.[5]

Pendant la messe qui suivit, 150 prêtres distribuèrent la communion aux fidèles en une demi-heure, tellement l'organisation était parfaite. 75,000 hosties avaient été consacrées pour la circonstance.

Non, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi pieux, d'aussi émotionnant.

*
* *

Pendant le Congrès, un télégramme vint m'annoncer que la barge transportant les marchandises pour nos missions esquimaudes avait frappé une roche et avait sombré. Heureusement que le tout était assuré. Encore fallait-il voir immédiatement à se procurer et à expédier au moins l'indispensable. Sans doute, notre procureur s'est mis tout de suite en relation avec nos fournisseurs, mais des imprévus ne sont-ils pas toujours à craindre en pareil cas d'urgence ?

Le malheur a été réparé dans la mesure du possible, lorsqu'arrive M. l'abbé François Poncet, directeur du centre missionnaire de Genève. J'avais eu le plaisir de le rencontrer à Divonne-les-Bains, pendant mon traitement hydrothérapique. Nous nous étions revus dans sa

5. *Congrès Eucharistique National de Québec,* compte-rendu officiel, p. 102-103.

belle petite paroisse de Veyrier et, à cette occasion, il avait été convenu qu'il viendrait visiter nos missions. Le cher ami arrivait à la date fixée !

Le 6 juillet au soir, nous sommes au quai d'aviation de Cooking Lake, près d'Edmonton. Le R.P. Alfred Gathy, revenant de Belgique, est avec nous. Laissons l'Abbé nous donner ses premières impressions : « Sur les eaux claires du lac, le couchant répand une extraordinaire abondance de couleurs flamboyantes. Ai-je jamais contemplé spectacle plus émouvant ? Ce ciel vert d'eau qui peu à peu s'est embrasé, est d'une limpidité sans pareille. On dirait que, dès l'abord, le Nord tient à rappeler au voyageur des « vieux pays » qu'on peut trouver de la lumière et de la couleur ailleurs que dans la baie de Naples... Sérénités éblouissantes de l'Arctique, dès cette première soirée, je vous ai pressenties avec émerveillement. » [6]

Malheureusement, pas la moindre brise ne vient aider notre *Oiseau Bleu* à démarrer. Trop chargé pour prendre son vol, force lui est de revenir au quai. « La vie du Nord, note tout de suite notre aimable compagnon, est une grande école de patience. Ce premier départ nous en donne l'avis... Passer une nuit dans un sac de couchage pas plus épais qu'il ne faut, la tête juste au-dessous de deux grands pieds qui battent la mesure, pendant qu'une trompette déchaînée — celle du P. Gathy — fait vibrer d'un ronflement sonore les minces cloisons du baraquement... c'est, on le conçoit, passer une nuit sans sommeil!»

Même désappointement le lendemain ! Le temps est « désespérément beau »... désespérément calme aussi ! Rien

6. L'abbé Poncet a fait le récit de son voyage dans une série d'articles publiés dans le *Courrier de Genève,* puis réunis en une belle plaquette illustrée et des plus intéressantes, sous le titre *Aux Missions Polaires*. Nous y faisons quelques emprunts, regrettant seulement de ne pas pouvoir les multiplier.

à faire pour décoller. Après trois heures d'attente — attente entrecoupée de vains essais, nous décidons de nous « décharger » du P. Gathy. L'avion reviendra le chercher au Lac la Biche où il se rendra par le train. « Pour bien faire voir qu'il n'avait attendu que cet allègement, le petit *Waco,* d'un bond joyeux, saute dans le grand ciel d'or. Nous voilà partis. Adieu, les gens du sud ; adieu les *civilisés...*

Au Fort Mc Murray, nous prenons un nouveau compagnon, le Vicomte de Poncins, explorateur expérimenté qui, heureusement, sait ne pas s'embarrasser de bagages inutiles. A Paris, il était venu me demander si, au moyen de notre avion, je consentirais à lui faciliter un voyage dans le Nord, dans le but d'y étudier les mœurs des Indiens et des Esquimaux. Sur mon acceptation, il était arrivé « au bout du chemin de fer », comme convenu, et il m'attendait. Le P. Gathy pouvant poursuivre son voyage par eau, le Vicomte prit sa place et nous accompagna jusqu'à Coppermine. Il passa même une année entière au milieu des Esquimaux, vivant de leur vie pour mieux les connaître, puis au retour dans la civilisation, il publia son intéressant volume « *Kabloona* », qui connut une grande popularité et rendit célèbre son auteur.

Du Fort Mc Murray, nous nous envolons directement au Fond-du-Lac, chez nos Mangeurs de Caribou. Arrivés au-dessus de la Pointe William, à environ 90 milles du Fond du Lac, trois grandes lettres dessinées sur le sable attirent notre attention : « S.O.S. » Sur la rive, un avion est amarré. C'est un appel au secours. A peine sommes-nous posés sur le lac qu'un homme sort d'une tente, agitant les bras. Notre pilote le reconnaît : c'est Jimmy Warren, l'aviateur millionnaire, le fils d'un des plus gros propriétaires de mines du Canada. Une simple panne d'essence le retient là, depuis une bonne douzaine d'heu-

res, se morfondant dans la pluie froide et le brouillard, dans l'attente du secours. Il aurait pu attendre des jours et peut-être des semaines, du fait qu'il ne se trouvait pas sur la ligne ordinairement fréquentée par les avions desservant les mines de Goldfields, où il se rendait lui-même. Nous sommes heureux de lui céder 10 gallons d'essence et même de la transporter, jambes à l'eau, d'un avion à l'autre.

Nous arrivons au Fond-du-Lac ! Le supérieur est absent, en tournée de visite dans les camps. Qu'à cela ne tienne ! Les cérémonies de la visite pastorale auront lieu quand même. Notre compagnon nous en a donné un résumé. Reproduisons-le. Les mêmes détails se renouvelleront plus ou moins dans chaque mission : *ab uno disce omnes.*

« Tout le monde prend part aux offices et s'approche de la Sainte Table. Tous chantent à pleine voix, dans la langue montagnaise, nasillarde et fort peu harmonieuse, les mêmes cantiques que l'on chante dans nos églises rurales. Ensuite Monseigneur prend la parole en montagnais. Les bambins qui pendent dans un fichu au dos de leur maman, accroupie elle-même sur le sol, choisissent généralement cet instant précis pour commencer leur musique. Et ce jour-là, elle fut vraiment infernale. Imperturbable, l'évêque poursuit son discours au milieu des cris et des larmes, écouté avec une attention aussi vaine que méritoire, par la foule qui emplit l'église.

« Ensuite, avec un cérémonial restreint, a lieu la confirmation. Le gros problème est de tenir à l'écart ceux qui ont déjà été confirmés. Si grand est leur appétit des dons du Saint-Esprit que les moins instruits se présenteraient quatre ou cinq fois. Bien que rarement, le cas est arrivé. »

Rien de bien extraordinaire à signaler dans les mis-

sions qui s'échelonnent sur notre route jusqu'à Coppermine. Mais là « le spectacle, en cette triomphante soirée de juillet, était vraiment féerique. Onze heures et demie du soir. A l'horizon, le disque énorme d'un soleil de feu lance des rayons incandescents sur la blancheur immaculée de la mer polaire (encore couverte de glace), qu'elle transforme en un brasier rougeoyant. Avec quelle émotion je la salue, cette mer si désirée, que je contemple pour la première fois. « Thalassa ! Thalassa ! Comme je comprends en ce moment l'enthousiasme délirant des compagnons du vieux Xénophon, en présence d'une autre mer longuement espérée. »

Je suis heureux de revoir le jeune P. Le Mer. Mais son compagnon, le vieux F. Beckschæfer, a souffert tout l'hiver d'une crise d'angine de poitrine. Le prochain avion, attendu de jour en jour, le transportera directement à notre hôpital du Fort Smith. Les Esquimaux, peu nombreux encore, sont heureux de nous voir. Les conversions progressent tout doucement.

Le trajet qui nous sépare de la mission voisine, Paulaktuk, — 300 milles à l'est — n'a jamais encore été survolé dans ce sens. « La distance est franchie à grande allure, et, sans encombre, nous pouvons heureusement amerrir auprès de la fameuse Grotte de Lourdes, la grotte la plus proche du pôle... Perdue toute seule sur la lande infinie, elle chante humblement, en cette extrémité du monde habité, les gloires de la Très Sainte Vierge. Le *Salve Regina* entonné à ses pieds, au milieu d'un petit groupe d'Esquimaux chrétiens, restera l'un des souvenirs les plus émouvants de tout mon voyage. »

A la mission de Stanton, « nous avons la joie de rencontrer, réunis par un hasard providentiel, huit missionnaires, heureux de fraterniser pendant quelques heures, avant de repartir chacun pour son dur labeur. »

Notre prochain arrêt sera Aklavik, mission florissante, encore sous la direction du P. Trocellier. Monsieur l'Abbé ne peut retenir son admiration en face du dévouement de nos chères Sœurs Grises. Il les a vues à l'œuvre à Mc Murray, à Chipewyan, au Fort Smith. Il les verra au Fort Simpson et à la Providence. « Partout, écrira-t-il en terminant le récit de son périple sur l'océan Arctique, partout on leur voit le même calme souriant, la même affabilité, la même simplicité d'allure, la même abnégation, le même courage tranquille. Aussi font-elles merveille auprès des malades et des enfants. J'en ai vu une, à Providence, qui est en mission depuis 54 ans. Je pense que les portes du Paradis n'auront pas de peine à s'ouvrir devant elle, quand viendra le terme de sa vie d'abnégation. »

Nous sommes de retour au Fort Smith le 28 juillet, après une heureuse et intéressante envolée de Simpson au Fort des Liards. A Simpson, nous avons eu le grand plaisir de saluer Mgr Fallaize avec l'équipage et les passagers du *GUY,* qui transporte l'approvisionnement de nos missions. A son retour, Mgr Fallaize se rendra à Montréal afin d'assister, le 27 septembre, aux fêtes du deuxième centenaire de fondation de la Communauté des Sœurs Grises. Après quoi, il parcourra les paroisses du Québec pour y donner une série de 37 conférences.

Quant à moi, il ne me reste plus que le temps de prendre mon petit bagage et de me mettre en route pour Rome, où un nouveau Chapitre Général est convoqué pour le 8 septembre.

Chapitre XVI

1938-39. Chapitre Général à Rome — Mort de Pie XI, démission de Mgr Fallaize, élection de Pie XII — Visite à S. E. le Délégué Apostolique au Grand Nord — Un périple aérien de 18,000 milles — Archevêque de Garella.

Mes allées et venues de l'année m'ont fatigué beaucoup. Le voyage d'Edmonton à New-York, par chemin de fer, accentua encore cette fatigue générale. Ainsi en fut-il pendant la traversée de l'Atlantique, alors que la tempête fut presque continuelle. Malgré tout, après quelques jours de repos, je me rendis directement à Rome, dans le but d'y régler quelques affaires avant l'ouverture du Chapitre.

Le Saint-Père me reçut tout de suite, avec sa bienveillance accoutumée. Il s'informa de nos travaux, me demanda des nouvelles de notre bateau, le *N.-D. de Lourdes,* ainsi qu'il l'avait fait à mes visites précédentes.

Comme je lui annonçais que, après plusieurs tâtonnements causés par l'incertitude de l'emplacement à choisir, nous allions sans plus tarder fonder la mission du Christ-Roi, à l'extrémité des terres habitées par nos Esquimaux, Pie XI m'exprima toute sa joie et de nouveau bénit tous nos efforts, me chargeant d'une bénédiction toute spéciale pour le bon P. Buliard, qui a si généreusement préparé

la fondation. Il daigna même, lorsque je lui parlais de notre intention d'ériger à Minto Inlet une statue en bronze au Christ-Roi, approuver et bénir le projet en me disant : « Oui, oui, c'est une excellente idée ! Je la bénis et je veux faire ma part pour couvrir les frais d'érection de la statue. »

A peine le Chapitre commencé, je dus être dispensé des travaux des commissions. Par ailleurs, le séjour à Rome, avec l'humidité du climat, me devint vite insupportable. Au bout de deux semaines, le bon Père Général voulut bien non seulement m'autoriser, mais encore m'encourager fortement à ne pas attendre la fin du Chapitre et à aller sans plus tarder à Divonne-les-Bains, suivre le traitement dont je m'étais trouvé si bien précédemment. Le Pape lui-même avait insisté dans le même sens, me recommandant de prolonger mon séjour en France. « Il faut, me disait-il, reprendre assez de forces pour tenir bon encore de nombreuses années à la tête de votre beau vicariat. »

J'allai donc, en toute tranquillité d'esprit, me confier aux soins si dévoués du Dr Vieux. Malheureusement, au bout de six semaines, le temps était arrivé pour lui de prendre ses vacances annuelles. Tout de même, j'éprouvais une grande amélioration à la suite du traitement. Le docteur me recommanda lui aussi un repos complet et prolongé. « N'oubliez pas, ajoutait-il en souriant, que votre cœur et votre système nerveux fonctionnent depuis 72 ans ! » Et comme je lui demandais que penser de l'angine diagnostiquée par le spécialiste d'Edmonton : « Je vous en donne quittance complète, me répond-il, toujours avec son bon sourire. Jamais angine n'aurait pu résister à des douches aussi froides que celles d'ici. »

Il ne me restait qu'à accepter de nouveau la bienveillante invitation de ma généreuse bienfaitrice de Béliet,

et à aller prendre un repos complet sous son toit si hospitalier.

*
* *

Je pris le mois de janvier pour visiter quelques parents, amis et bienfaiteurs. Après quoi, je me préparais à rentrer dans mes missions lorsque, le 10 février, radio et presse annonçaient la mort de Pie XI. Ce fut une consternation générale à Paris, où je me trouvais, consternation dans tout l'univers et surtout dans le cœur de tous les missionnaires du monde entier. Consternation peut-être encore plus vivement ressentie chez nos missionnaires du Mackenzie. Pie XI, depuis le début jusqu'à la fin de son pontificat, ne leur avait-il pas, même publiquement, donné de multiples témoignages d'une affection toute spéciale et de l'intérêt tout paternel qu'il portait à leur apostolat et à leur humble vicaire apostolique ?

La reconnaissance me faisait un devoir d'aller lui rendre un dernier hommage. J'ai pu arriver à temps pour contempler à mon aise, une dernière fois, les traits si sympathiques du grand Pie XI et prier auprès de sa dépouille mortelle, en mon nom personnel et au nom de tous mes missionnaires.

J'eus l'insigne privilège d'assister aux funérailles solennelles, à la mise au cercueil et à sa descente dans la crypte de Saint-Pierre. Une quarantaine de cardinaux étaient présents, ainsi qu'un grand nombre d'évêques, tout le corps diplomatique et une foule que l'immense basilique avait peine à contenir. C'était grandiose et impressionnant. Jamais, disait-on, Rome n'avait vu pareille démonstration de sympathie à l'occasion de la mort d'un Pape.

Dans la circulaire où je donnais ces détails à mes

missionnaires, j'avais le grand regret d'avoir à leur annoncer que, par suite du mauvais état de ses yeux, qui empiraient toujours,[1] S.E. Mgr Fallaize s'était vu obligé d'envoyer sa démission de coadjuteur au Saint-Siège. J'ajoutais : « C'est une grosse épreuve pour notre cher coadjuteur, une épreuve dont nous ressentons tous le pénible contre-coup, votre vicaire apostolique plus que personne. Tous nous avons pu apprécier sur place la sagesse, la prudence et le dévouement de celui qui fut vraiment mon bras droit depuis son élévation à l'épiscopat. Il m'a avantageusement remplacé dans bien des circonstances auxquelles l'état de ma santé ne m'aurait pas permis de faire face. C'est mon devoir de lui offrir ici l'affectueux hommage de notre reconnaissance à tous... » [2]

Monseigneur Fallaize, à ma grande consolation, s'est généreusement offert à rester avec nous et à nous continuer ses bons et intelligents services, tant que sa vue le lui permettra.

Après avoir assisté aux funérailles du toujours regretté Pie XI, j'eus le grand privilège de me trouver encore à Rome pour l'élection et le couronnement de son successeur, le cardinal Pacelli. Les cérémonies du couronnement ont revêtu un caractère de grandeur vraiment extraordinaire. Quarante-deux nations y étaient officiellement représentées. On sentait que tout l'univers, au milieu des angoisses de l'heure présente, tournait ses regards suppliants vers le siège de saint Pierre et n'attendait plus son salut que de l'Eglise.

Pour la première fois, j'eus le plaisir de remplir mes fonctions d'assistant au trône pontifical. De fait, me

1. Monseigneur souffrait « d'ophtalmie crépusculaire arctique », contractée pendant son séjour sur l'océan Glacial, maladie encore peu connue.

2. Circulaires administratives, Rome, le 17 février 1939.

trouvant durant toute la cérémonie dans l'entourage immédiat du Saint-Père, il me fut loisible, en accompagnant le nouveau Pape, d'admirer sa profonde humilité, son esprit de foi, sa piété pendant la célébration du saint Mystère. Jamais de ma vie je n'ai éprouvé une impression de sainteté comme celle qui se dégageait de la personne de Pie XII. Il était profondément absorbé par le grand mystère qu'il accomplissait, et insensible aux grandioses manifestations dont il était l'objet.

Quelques jours seulement après les cérémonies du couronnement et malgré la multitude des affaires et des réceptions officielles qui se disputaient son temps, le Pape voulut bien m'accorder une audience d'une vingtaine de minutes. Dès mon entrée dans son bureau, il se leva et, sans même me permettre de baiser sa main auguste, il daigna m'embrasser comme un père embrasse son enfant et me dire toute sa joie de me voir auprès de lui. Sans doute, il ne connaissait point nos missions dans tous les détails, comme les connaissait son regretté prédécesseur, mais il m'a donné l'assurance qu'il nous continuerait le même bienveillant intérêt et la même sollicitude paternelle. Il renouvela tous les encouragements que nous avait donnés Pie XI. Il me recommanda de poursuivre généreusement le programme qui nous a été assigné, et il me chargea des bénédictions les plus abondantes et les plus cordiales.

*
* *

A mon retour à Ottawa, au début de mai, Son Excellence Monseigneur Ildebrando Antoniutti, arrivé depuis octobre comme délégué apostolique au Canada, me confiait son désir de visiter les missions du vicariat du Mac-

À Edmonton, le 6 juillet 1939, au départ de S. E. Mgr le Délégué Apostolique pour le Grand Nord.

S. E. Mgr le Délégué Apostolique à la grotte de Lourdes de Paulaktuk, face à la mer Glaciale.

Louis Bisson, le fidèle et incomparable pilote de « l'Évêque du vent ».

kenzie au cours de l'été. « Je suis libre, ajoutait-il, à partir du 1er juillet, et il suffit que j'arrive à Chesterfield pour y célébrer l'Assomption avec Monseigneur Turquetil et ses Esquimaux. »

Son Excellence pouvait donc disposer de six bonnes semaines. Avec l'avion du Mackenzie, le *Sancta Maria,* et le concours aussi habile que dévoué de notre cher pilote Louis Bisson, j'entrevoyais tout de suite la possibilité d'étendre le bienfait de la visite projetée aux autres vicariats apostoliques confiés, par le Saint-Siège, à la sollicitude des Missionnaires Oblats, dans tout le Nord-Ouest canadien. Une vue d'ensemble donnerait une meilleure idée, à la fois du travail accompli et des moyens à prendre pour assurer le développement des œuvres. A un plus grand nombre de missionnaires la visite apporterait un encouragement précieux et, avec les bénédictions du représentant du Souverain Pontife, un stimulant fécond sur les divers champs d'apostolat.

« Je suis à votre disposition, voulut bien me répondre Son Excellence. Préparez vous-même le programme de la visite. Comme vos missionnaires, je suis prêt à faire face à tous les imprévus. »

Avec l'assentiment enthousiaste des vicaires apostoliques intéressés, le programme fut vite arrêté. Il prévoyait la visite du plus grand nombre possible de missions dans chacun des vicariats du Yukon, du Mackenzie, de Grouard et du Keewatin. Le temps manquait évidemment pour avertir tous les missionnaires et leurs ouailles. On les prendrait donc au naturel, et la surprise ajouterait du charme à la visite.

Je m'empressai d'annoncer la bonne nouvelle à mes missionnaires. « Son Excellence, leur disais-je, tient à vous voir tous et à voir toutes vos œuvres. Il insiste pour qu'on le reçoive avec la plus grande simplicité. Il est

évident que son séjour dans les missions devra être aussi limité que possible... » [3]

Pressant alors le règlement des affaires qui m'attendaient à Montréal, à Ottawa et à Edmonton, j'arrive au Fort Smith le 6 juin. En cours de route, j'ai annoncé la visite du Délégué à notre pilote. Tout de suite, il me fait part de ses craintes que notre *Waco* ne soit trop petit pour permettre, sans trop de risques, une pareille randonnée. Dans bien des missions à visiter, en dehors du vicariat du Mackenzie, nous n'avons en effet aucune assurance de trouver de la gazoline. Par prudence, nous devrons toujours en avoir une grosse réserve à bord. Or il a appris que, à la suite d'une faillite, un avion presque neuf — modèle *Bellanca,* à huit passagers — est à vendre à Sioux Lookout, en Ontario, et qu'on pourrait l'avoir pour environ 5,000 dollars, alors que son prix normal est de 30 à 35,000. « C'est justement ce qu'il nous faudrait, conclut-il avec un sourire persuasif, pour assurer un peu de confort pour la visite projetée... »

La tentation est grande de profiter de l'aubaine. Notre *Waco* est vraiment trop petit, même pour le service ordinaire de nos missions... En tout cas, nous ne nous engageons à rien en nous rendant sur les lieux et voir ce qui en est.

Le jour même de notre arrivée au Fort Smith, nous continuons donc notre voyage jusqu'au Fort Ræ afin de voir aux derniers dispositifs pour la construction de l'hôpital, qui doit commencer dès l'arrivée du matériel, le mois suivant. Nous revenons le lendemain et poursuivons notre envolée jusqu'à Sioux Lookout. Après un examen sérieux par Louis Bisson, et sur l'avis d'un aviateur qui connaît bien l'appareil en question, l'achat en est décidé.

---

3. Circulaire administrative du 14 mai 1939.

Sans tarder, nous nous rendons à Toronto pour y conclure le marché. Le frère de notre pilote, M. Jean Bisson, pilote lui aussi, nous accompagne au retour. Nous laissons Louis, au passage, à Sioux Lookout : il verra aux réparations à faire avec l'aide d'un machiniste expérimenté de ses amis. Son travail achevé, il nous rejoindra à Edmonton.

Pendant ce temps, Jean et moi, nous reprenons l'avion. Nous irons faire la visite du Fort des Liards, où S.E. le Délégué ne pourra pas se rendre. En passant au Fort Smith, nous célébrons à la hâte le 50e anniversaire de ma profession religieuse et le 25e de la fondation de l'hôpital Ste-Anne. Messe solennelle, communions nombreuses. A midi, grand banquet auquel ont été invités les représentants du gouvernement, le docteur Urquhart, MM. N. Trudel et E. Champagne et deux bons amis, les deux frères Ryan.

Nous sommes au Fort des Liards le 29 juin. En cours de route, visite régulière, quoique hâtive, des missions de Résolution, Hay River, Providence et Simpson, visite qui allégera d'autant celle du Délégué. Avec ce dernier, nous ne monterons pas au Fort des Liards, mais les PP. Le Coat et Dessy, et le F. Halter viendront le voir au Fort Simpson, vers le 25 juillet.

J'arrive à Edmonton à temps pour souhaiter la bienvenue à S.E. Mgr le Délégué, le 5 juillet. Mgr Mc Donald, archevêque d'Edmonton, et Mgr Carroll, évêque de Calgary, s'étaient rendus à l'aérodrome avec une belle escorte de prêtres et quelques laïques. Il n'y eut pas de discours mais beaucoup de cordialité.

Le lendemain, pèlerinage au tombeau de Mgr Vital Grandin, o.m.i., premier évêque de Saint-Albert, mort en odeur de sainteté. A cette occasion, Son Excellence nous fit la petite allocution suivante :

« Il y a 600 ans, un bon père franciscain s'était rendu

en Chine pour prendre des informations, au nom du Saint-Siège, sur les religieux de son ordre mis à mort par des persécuteurs de l'Eglise. Il voyageait à pied dans le Céleste Empire. Ayant eu l'avantage de recouvrer les reliques de ses frères martyrs, il les avait enfermées dans un sac. Le jour, il les portait sur ses épaules ; la nuit, elles devenaient son oreiller, et le contact perpétuel de ces ossements sacrés lui donnait une force inlassable... « Allant, à mon tour, au nom du Pontife Suprême, visiter ses chères missions arctiques, j'ai tenu à m'arrêter ici, près des restes de Mgr Grandin et des autres premiers missionnaires Oblats, pour leur demander de m'accompagner spirituellement durant tout ce voyage que je vais accomplir dans des conditions de confort toutes différentes de celles du moine franciscain... »

Le départ, pour notre première envolée, était fixé à cet après-midi-là. Avant de monter sur l'avion, le Délégué voulut bien rédiger, pour le directeur du journal français LA SURVIVANCE, le message suivant, un baril de gazoline lui servant de bureau :

« *Obviam Christo in æra...* C'est avec ces paroles de saint Paul que j'entreprends mon voyage aux missions du Nord. Jésus se trouve partout où il y a des âmes à sauver. Je ne saurais exprimer la joie que j'éprouve en ce moment, pouvant réaliser les vœux paternels du grand Pape missionnaire, Pie XI, qui me parlait des missions des Pères Oblats avec une admiration émue. Je porte à tous ses bénédictions et celles de son successeur, avec les encouragements les plus affectueux pour la grande œuvre d'apostolat et de civilisation qu'ils accomplissent avec tant de zèle, de générosité et de dévouement... » [4]

Comme la glace ne nous permet pas encore de nous

---

4. Revue *L'Apostolat*, Sept. 1939, p. 226.

hasarder sur l'océan Arctique, nous commencerons par visiter les missions du Yukon et du nord de la Colombie Britannique. [5]

Tout est prêt. Chacun prend place dans l'avion et celui-ci s'élève rapidement dans un ciel pur. Il file sans arrêt ; bravement il escalade les Montagnes Rocheuses et au bout de 5 heures et demie, il nous dépose à Lejac, sur les bords du lac Fraser, d'où nous pouvons admirer la belle école indienne. Dès le lendemain je cède mon siège à S.E. Mgr Emile Bunoz, o.m.i., le vénérable vicaire apostolique du Yukon et de Prince-Rupert. En dépit de ses 75 ans, il est venu au-devant de S.E. le Délégué pour le conduire dans ses missions.

Les illustres voyageurs se rendirent jusqu'à Dawson, la ville de l'or, sise à l'embouchure de la rivière Klondyke, de renommée mondiale. Cette première randonnée missionnaire couvrit, du 6 au 12 juillet, un parcours de 3,500 milles, pendant lequel quinze missions furent visitées, jusqu'aux plus reculées et aux plus difficiles à atteindre.

Mgr J.-L. Coudert, o.m.i., coadjuteur de Mgr Bunoz, se trouvait en visite pastorale au lac Mc Leod lorsque l'avion y aborda. Me communiquant ses impressions après coup, il m'écrivait : « Je dois vous avouer que ce n'était pas sans quelque appréhension que je vis décoller du Lac Mc Leod votre *Sancta Maria,* portant à bord, par delà nos rugueuses montagnes, des hôtes aussi distingués que le représentant de Sa Sainteté et notre cher et vénéré vicaire apostolique, Mgr Bunoz, alors à peine

---

5. Le R.P. Henri Routhier, o.m.i., provincial de l'Alberta, voulut bien nous céder les RR.PP. Achille Auclair, Paul-Emile Breton et Jean Patoine, pour nous accompagner dans le voyage et se partager successivement les fonctions de chroniqueurs. Leurs rapports respectifs ont été réunis par le R.P. Patoine, en une très belle plaquette richement illustrée.

sorti de convalescence. Vos vaillants pilotes, Louis et Jean Bisson, n'avaient jamais survolé encore l'extrême-nord de la Colombie ni le Yukon, région réputée la plus dangereuse pour l'aviation ; il n'y a encore, dans cet immense secteur, aucun *radio beam* et seulement de rares stations de sans-fil, et votre *Sancta Maria* n'avait même pas, à bord, de poste émetteur pour envoyer, si nécessaire, un signal de détresse. Ils visitèrent, en moins de quatre jours, la vaste région qui s'étend par delà les sources de la rivière de la Paix et de la Liard, de la Skeena, de la Stikine, de la Fraser et du Yukon, depuis la principale chaîne des Rocheuses à l'Est jusqu'à la redoutable chaîne de la Côte avec ses glaciers et ses sommets couronnés de neiges éternelles à l'Ouest... Or, nombreux sont les aviateurs qui ont mystérieusement disparu dans ces contrées, surpris par la brume soudaine, jetés contre les flancs des montagnes inaccessibles, précipités dans des gorges effrayantes ou forcés d'atterrir sur de hauts sommets, exposés à y mourir de froid ou de faim, par suite d'une simple panne de leur unique moteur, ou emportés qu'ils étaient par des courants descendants contre lesquels leur avion ne pouvait plus lutter. La plupart des pionniers de l'aviation en ces régions difficiles y ont fait une fin tragique ; beaucoup n'ont jamais pu être retrouvés.

« Sans doute, les anges protecteurs de nos missions du Nord ont-ils dû porter notre avion sur leurs ailes pour permettre au représentant du Vicaire de Jésus-Christ de passer indemne par tant de dangers. Quand j'apprends quelque nouvelle tragédie de l'air dans nos montagnes, ma pensée se reporte vers cette audacieuse envolée de Son Excellence le Délégué Apostolique, à une époque encore si primitive dans l'histoire de l'aviation du Nord-Ouest, et je remercie la divine Providence d'avoir permis cette visite si encourageante pour nos missionnaires et

de l'avoir menée à si bonne fin, malgré tant d'aléas... » [6]

Le surlendemain de notre retour à Edmonton, le 14 juillet, nous remontons en avion. Deux aimables passagers se joignent à nous : les RR.PP. Serrurot et Michel, de retour de vacances bien méritées.[7]

Une heure plus tard, nous arrivons aux portes du Mackenzie, à la mission du lac de Cœur, la plus petite et la plus pauvre du vicariat. « Fait bien touchant à noter, le missionnaire qui nous accueille est un enfant de ces régions, le P. Patrice Mercredi. Sur la grève, on le voit entouré de ses ouailles. Hommes, femmes, jusqu'aux marmots portés dans les bras, tous sont venus à la rencontre du représentant du Pape. A tous, du premier au dernier, il faut toucher la main, selon l'usage traditionnel.

Dans la toute petite maison-chapelle, après le discours de bienvenue, Son Excellence le Délégué, dans une très belle improvisation, recommande de bien garder toujours au cœur trois amours : l'amour de Jésus-Hostie, l'amour de la Sainte Vierge et l'amour du Pape : trois amours qui adouciront toutes les misères de cette pauvre vallée de larmes et nous conduiront sûrement à l'éternité bienheureuse... Puis il y a baptême solennel par le Délégué de deux enfants métis : Gabriel et Marie-Anna.

Et ainsi en chaque mission, la cérémonie se terminera par la bénédiction du Très Saint Sacrement, la remise de médaillons-souvenirs et la bénédiction apostolique. Le rite se modifiera, prendra plus d'ampleur et de solennité, atteindra même le faste relatif d'une messe pontificale, suivant les lieux, surtout là où nous avons une école-pensionnat et un personnel plus nombreux.

Impossible d'entrer dans les détails de chacune de

6. Lettre du 25 janvier 1940.

7. Le P. Michel avait été le délégué du vicariat du Mackenzie au Chapitre de 1938. Après le Chapitre, il avait passé quelques mois dans sa famille.

nos visites. Un mot seulement de celle qui se déroula à Chipewyan-Prairie.

« Arrivés à l'heure du souper, nous sommes conduits à travers bois vers la maison, avec escorte originale de gens à pieds, en croupe et en charrette. Nous célébrons par un repas champêtre les 79 ans du P. Le Treste, missionnaire toujours alerte qui donne l'impression d'un bon papa au milieu de ses enfants.

« Sous la tonnelle, l'on déguste les mets savoureux et la verve pétillante de notre hôte. Le vieux missionnaire reprend contact avec la civilisation, il discourt sur la politique internationale de Chamberlain, et nous sert même une poésie de son cru à l'adresse du *Sancta Maria :* « L'avion de Monseigneur » :

Salut à la mignonne
Lonla !
Salut à la mignonne !
Que toujours Dieu lui donne
Lonla !
Que toujours Dieu lui donne
Beau ciel pour y planer
Falira, ma dondaine,
Beaux flots pour se poser
Falira, ma dondé...

Avec des arrêts et un cérémonial réglés par les circonstances, nous visitons ainsi, du 14 au 30 juillet, vingt-sept missions ou simples dessertes.

Le 22 juillet, nous survolons le cercle polaire — sans l'apercevoir ! Vers deux heures, attirés par le vrombissement du moteur et l'apparition du gigantesque *Oiseau Rouge* qui vient de franchir les interminables solitudes de la « terre stérile », les PP. Le Mer et Métayer accou-

rent à notre rencontre, suivis d'Esquimaux, à travers la plaine désertique. Nous sommes arrivés à Coppermine. « Curieuse impression, note le chroniqueur, quand, pour la première fois, vous voyez ces êtres encapuchonnés, qui surgissent vous ne savez d'où, comme des apparitions. Vous vous sentez dans un monde étrange, et dès l'abord vous vous plaisez à ce nouveau genre de vie...

« Cette année — coïncidence remarquable — on inscrivait au registre le centième baptême : c'était celui d'Eva Hinarneck, première adulte esquimaude à être baptisée par le représentant du Pape. En même temps, quatre autres chrétiens étaient confirmés... » [8]

De Coppermine, après trois heures d'un vol incessant et rapide au-dessus de l'océan Arctique, nous arrivons à Minto Inlet, dans la solitude de l'île Victoria : paysage sans vie, sans végétation, sans une masure ; quelques êtres humains, c'est tout !

Il est 1 heure du matin et le soleil est à l'horizon ! Le P. De Coccola n'a pas pu être averti, mais il nous a aperçus sans se douter cependant de la surprise que lui apporte cet *Oiseau Rouge* qu'il voit pour la première fois. Il saute dans sa motogodille et nous arrive dans un accoutrement bien assorti à celui de ses Esquimaux. Tout joyeux en m'apercevant, il se jette à mes pieds pour une bénédiction. Comme je lui présente S. Excellence le Délégué Apostolique : « Le Délégué Apostolique, s'exclame-t-il tout abasourdi en présence de tous, qu'est-ce que c'est que ça ? » Eclatement de rire général, y compris Son Excellence qui, tout ému, bénit et embrasse chaleureusement notre cher missionnaire.

La demeure du Père — demeure provisoire — est une large tente de grosse toile, d'environ 15 sur 20 pieds.

---

8. *Pèlerinage d'amour et de reconnaissance*, p. 31.

Elle sert à la fois de chapelle, de résidence, de cuisine, de chambre à coucher et de tout ce que vous voudrez.

« Dans un coin de la pièce, le Père tire un rideau d'indienne : un petit autel s'y dresse, surmonté d'un pauvre tabernacle aménagé à même une boîte d'explosifs. Au centre, un calice précieux, recouvert d'un voile noir : c'est le calice dont Pie XI s'était servi en la fête du *Corpus Christi* et qu'il avait ensuite offert pour cette mission. » Et la messe commence, cette messe que le Souverain Pontife aurait voulu célébrer lui-même à Minto Inlet. L'on sent planer sur ces lieux l'âme du vénérable disparu. Son représentant est là, il accomplit sa promesse avec une profonde émotion ; en font foi les lignes suivantes, écrites par le Délégué lui-même dans le *Codex historicus* de la mission : « Je suis heureux d'avoir pu célébrer la Sainte Messe dans la petite chapelle du Christ-Roi, avec le calice donné par Pie XI et dont il s'était lui-même servi. Pie XI, qui m'avait parlé de cette mission avec une prédilection particulière. C'est pour le repos de son âme que j'ai offert le Saint Sacrifice, tout en demandant au divin Rédempteur de bénir ces chers missionnaires et les fidèles de la petite chrétienté. De tout cœur je forme les vœux les plus ardents afin que cette mission « *vivat, crescat, floreat, in bonum animarum et in ædificationem corporis Christi.* Signé : Ildebrando Antoniutti, Arch. de Syn., Dél. Apostolique. » [9]

Avant de quitter cette mission, Son Excellence envoya, via Coppermine, le câblogramme suivant à Sa Sainteté Pie XII :

« *Visitant missions indiennes esquimaudes avec Mgr Breynat, du poste plus au nord, de Minto Inlet, dédié au Christ-Roi, j'offre humblement Saint-Père hommage*

9. *Pèlerinage d'amour*, p. 34.

filial fidèles indigènes, qui saluent avec manifestation de piété et d'attachement au Saint-Siège. Premier voyage Délégué Apostolique régions arctiques. Monseigneur Antoniutti. »

Deux jours plus tard, le Secrétaire d'Etat, S.E. le Cardinal Maglione, répondait, au nom du Pape, par le message suivant, qui nous rejoignit à notre passage au Fort Norman :

« *Sa Sainteté a agréé pensée filiale Votre Excellence, Mgr Breynat et très chers pères et fidèles missions indiennes esquimaudes, loin dans l'espace mais proches dans le cœur de Sa Sainteté, qui bénit avec particulière effusion. Card. Maglione, Sec. d'Etat.* »

Par suite d'un gros nuage blanc s'élevant du niveau de l'eau à on ne sait quelle hauteur vers le ciel, mirage arctique qui nous chassait vers l'est, nous avons dû nous arrêter quelques heures sur l'île Read, puis, par prudence, retourner à Coppermine refaire notre plein d'essence. Nous arrivons le 25 juillet à Paulaktuk. Le P. Binamé et le F. Kraut sont partis sur le *Notre-Dame de Lourdes* au-devant de leur approvisionnement annuel. Seulement deux familles esquimaudes près de la résidence des pères. Là-bas, au bout de la pointe, face à la mer, se dresse la grotte qui abrite la statue de la Vierge de Massabielle, don de Mgr Gerlier, évêque de Lourdes. A ses pieds, sainte Bernadette, à genoux, cierge à la main.

Après souper — souper au macaroni préparé par le représentant du Pape lui-même — nous allons, suivis de nos Esquimaux, rendre nos hommages à la Reine de l'Arctique. « Tout est silence et solitude : on n'entend que le murmure des avé. Agenouillés sur le sol dénudé, les voyageurs implorent la protection de la douce Madone. Puis à la prière succède le chant, et les strophes de l'*Ave Maris Stella* montent comme un encens vers le trône de

la Vierge, tandis que sur la grève, la voix grave des flots chante à sa façon les gloires de Marie... »

Partis de Paulaktuk, nous devons bientôt faire un arrêt forcé, par suite de l'inclémence de la température. Nous passons une nuit dans l'avion, entassés comme des sardines, puis le lendemain nous pouvons célébrer nos messes à Stanton, dans la belle maison-chapelle du P. Dehurtevent. Enfin, un cordial salut au P. Franche dans sa solitude de Tuktukyaktuk, et nous arrivons à Aklavik le 25 juillet, à 10 heures du soir.

La partie la plus périlleuse du voyage était franchie : randonnée aventureuse qui marquait la quatrième prouesse accomplie par notre aviateur Louis Bisson, dans la mer Arctique.

Mais voilà trois nuits que nous passons presque sans sommeil. Nous avons bien mérité au moins 24 heures de repos. Nous les consacrons, après avoir rendu consciencieusement nos devoirs à Morphée, à célébrer la fête de sainte Anne, avec toute la solennité permise par le concours généreux du personnel de la mission, de l'hôpital et de l'école d'Aklavik.

Notre *Sancta Maria* met alors le cap vers le sud, en direction d'Edmonton. Nous allons survoler le Mackenzie dans toute sa longueur, avec une halte, trop courte évidemment, dans chaque mission, halte qui permet au représentant du Pape de faire connaissance avec nos Loucheux, nos Peaux-de-Lièvre, nos Esclaves et leurs dévoués missionnaires, de leur transmettre les félicitations, les encouragements et les bénédictions du Saint-Père qui les aime tant.

La visite des missions du Mackenzie se termine à la mission Sainte-Anne de Hay River, le 30 juillet, après une envolée de 5,200 milles, dont près de 1,200 à survoler le « Barren Land » et l'océan Glacial.

D'une seule envolée, nous arrivons au Fort Vermillon. S.E. Mgr Ubald Langlois, o.m.i., vicaire apostolique de Grouard, est venu à la rencontre de l'auguste visiteur, lui souhaiter la bienvenue et lui faire les honneurs de cette mission, justement fière de sa belle église, de son école-pensionnat et de son hôpital. A noter les paroles typiques du chef indien qui a voulu rendre hommage à Son Excellence le Délégué Apostolique : « Toi, dit-il, l'envoyé du Très Grand Homme de la Prière, tu es venu de loin pour nous voir. Bien que nous soyons très loin et comme cachés dans le bois, et bien que nous semblions, comme Caïn autrefois, fuir la présence du Grand Esprit ; néanmoins les Hommes de la Prière nous ont dénichés : ils sont de grands chasseurs. Bien longtemps il nous avaient poursuivis comme à la chasse, avant de pouvoir nous attraper dans le lasso de leur prière. Il y a presque deux fois mille hivers depuis la naissance de Jésus. A la fin, les Hommes de la Prière sont arrivés jusqu'à nous. Grâces soient au Grand Esprit, nous devons le dire...

« Tu diras au Très Grand Homme de la Prière que nous le vénérons respectueusement et que nous l'aimons de tout notre cœur ; nous le remercions de t'avoir envoyé ici nous voir. »

Comme la visite des missions de la rivière La Paix doit se faire en automobile, au départ de Peace River, nous en profitons, notre pilote et moi, pour nous rendre à Edmonton. Après une envolée d'au delà de 10,000 milles, il est prudent de soumettre le moteur de notre avion à une sérieuse inspection et de lui faire subir les réparations dont il peut avoir besoin.

Nous devions être de retour à Joussard, sur le bord du Petit Lac des Esclaves, le vendredi 4 août. Nous n'y arrivions que le lendemain matin à 7 heures. Quelques minutes plus tard, nous repartions avec le Délégué, la

Mère Générale des Sœurs de la Providence et sa compagne. « Arrêt court et mouvementé, à cause du mauvais temps, à la pauvre mission du Poisson Blanc, où le Délégué descendit seul et fut reçu par le P. Roué et le F. Kerhervé, venus le chercher en canot. Vers 11 heures, l'avion se dépose sur les eaux du Wabasca. Sur la grève, attendent les PP. Floc'h, Beuglet et Tessier, quatre ou cinq Frères et les Religieuses de la Providence... L'étranger demeure fort surpris de trouver, loin de toute civilisation, une mission aussi prospère que celle du Wabasca : une superbe école pouvant loger 120 enfants, un hôpital aux proportions imposantes et une belle résidence pour les missionnaires. A côté, une scierie à vapeur qui a fourni tout le matériel de ces constructions. »

La mission suivante est celle du Portage La Loche, dans le vicariat du Keewatin. Réception des plus enthousiastes, au quai d'abord, puis le soir dans la chapelle. Au nom de tout son vicariat, S.E. Mgr Martin Lajeunesse, o.m.i., adresse ses hommages de bienvenue à Son Excellence Mgr Antoniutti. « Nous nous plaisons, lui dit-il, à voir dans votre auguste personne l'ombre vivante et bienfaisante de Celui que notre piété filiale aime tant à appeler : « Notre Très Saint-Père ». C'est lui qui vient nous visiter dans l'homme de sa droite, dans son Délégué. »

De l'adresse du chef montagnais, voici un extrait caractéristique : « Ce printemps, notre Roi a traversé tout notre continent, mais il n'a pas semblé penser à nous, car il est passé à côté de nous sans nous visiter. Toi, Grand Priant, tu n'as pas voulu en agir ainsi ; en effet, tu voyages parmi les Montagnais, touchant la main à tous et les bénissant. Avec toi, notre Grand Priant et celui du Mackenzie sont venus à nous ; aussi notre cœur dit merci...

« Quand tu reverras le Très Grand Priant, dis-lui qu'au pays du froid, les Montagnais sont parfois vaincus par le mal, mais que de tout cœur ils l'aiment et prient pour lui.

« Pierre Montgrand a dit ».

Arrivé au Lac la Loche, je me proposais de rebrousser chemin et de rentrer dans mon vicariat, laissant notre *Bellanca* et son pilote à la disposition du Délégué. Mais Mgr Lajeunesse insiste pour que je l'accompagne dans la visite de son vicariat. Il a un bon nombre de Montagnais : il voudrait leur donner l'occasion d'entendre un Grand Priant leur adresser la parole dans leur langue. Comment refuser ?

Notre prochain arrêt est l'Ile-à-la-Crosse, mission la plus ancienne de tout le pays. Elle fut fondée en 1846 par M. l'abbé Laflèche, mort évêque des Trois-Rivières. Ses trois premiers compagnons, les PP. Taché, Grandin et Faraud, devinrent respectivement évêques de Saint-Boniface, de Saint-Albert et vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie. Aussi a-t-on justement appelé cette île « Berceau d'évêques ». Elle est l'Eglise-mère de toutes les missions du Nord canadien. Sa solide église en briques, son hôpital et son couvent font ressortir, par leur aspect rajeuni, l'âge vénérable de la résidence des Pères. Depuis près de trente ans, le P. Marius Rossignol est à la tête de la mission. Il est actuellement assisté du P. Guy Rémy et du F. Auguste Duclaux.

Quatre missions intéressantes : Rivière-au-Bœuf, Détroit, Lac Clair et Chagana, forment une belle couronne de Montagnais qui rayonne autour de l'Ile-à-la-Crosse. Dans une seule randonnée de 200 milles, nous en faisons la visite, accueillis partout avec le même enthousiasme. Le lendemain, 7 août, nous saluons sur notre chemin le Lac Canot, « la meilleure chrétienté Crise qui soit ».

Puis nous voyons Beauval avec sa magnifique école. De là, une envolée de 330 milles devait nous transporter à la mission Saint-Pierre, au nord du Lac Caribou. La pluie nous arrêta en chemin et nous retint deux jours au bord d'un petit lac. Pas de tente ! Le Délégué n'hésita pas à nous montrer ses talents de cordon-bleu. La nuit, nous étions six dans la carlingue de l'avion au milieu des valises et de tout le bagage. C'était encore mieux que de coucher dehors, sous la pluie battante. Ainsi va la vie missionnaire dans le Nord !

Le Pas, résidence de Mgr Lajeunesse, est une belle petite ville. Grandiose réception par les missionnaires et une délégation de civils de l'endroit. Réponse toujours appropriée et délicate de Son Excellence le Délégué, qui remercie, encourage et bénit missionnaires et fidèles. Son Excellence est allée s'agenouiller sur la tombe du saint Mgr Ovide Charlebois, o.m.i., et visiter la pauvre masure qui fut sa première cathédrale.

Mais le temps passe. Nous sommes rendus au 11 août. Mgr Turquetil attend l'illustre Visiteur pour célébrer la fête de l'Assomption avec ses Esquimaux de Chesterfield. Il se trouve dans un grand embarras. L'aviateur sur lequel il comptait ne peut pas faire le voyage : son avion est trop petit pour prendre passagers et gazoline pour le retour. Qu'à cela ne tienne ! Avec le plus grand plaisir, je mets notre *Sancta Maria* à la disposition du Délégué. Mgr Lajeunesse l'accompagnera pendant que je resterai à Le Pas, où mon courrier m'a rejoint et où il me faut y mettre ordre.

L'itinéraire tracé par Mgr Turquetil pour la visite des missions esquimaudes de la Baie d'Hudson ne couvrait que la mission du Cap Esquimau, celle de Chesterfield et celle de Baker Lake.

Churchill, malgré la renommée de son port, n'est

encore qu'un petit village avec quelques blancs de toutes nationalités et, parmi eux, un petit noyau de catholiques.

La dimanche 13 août, d'après le chroniqueur, S.E. le Délégué Apostolique célébra la messe paroissiale, messe basse avec chant de cantiques. Il adressa ensuite la parole aux quelques fidèles présents. Mgr Turquetil le remercie, en même temps qu'il fit l'éloge de ses ouailles, si peu nombreuses mais bien généreuses.

Après le dîner, départ pour la Pointe Esquimau, à 180 milles vers le nord. Malheureusement, la plupart des Esquimaux sont partis à leurs camps de chasse et de pêche d'automne. Le rituel de la visite n'en a pas moins lieu, à la grande joie des PP. Dionne et Dunleavy, et des quelques fidèles présents.

A Chesterfield, le plus gros village du pays, Pères, Sœurs Grises et 150 Esquimaux font une belle ovation aux illustres visiteurs : drapeaux, oriflammes et guirlandes flottent au vent. Mais le rendez-vous a été fixé pour le lendemain, fête de l'Assomption. On a donc le temps de faire une envolée à Baker Lake. Personne n'y avait la moindre idée de la visite du Délégué. Aussi le directeur, le R.P. Jean Philippe, o.m.i., est-il parti la veille pour Chesterfield. Le P. Mouchard est seul avec une seule famille esquimaude. Quel désappointement ! Retour dans l'après-midi à Chesterfield.

La fête de l'Assomption est célébrée avec toute la solennité que permet la pauvreté du Nord, avec messe pontificale par Mgr Turquetil. Son Exc. Mgr le Délégué a célébré la messe de communion, durant laquelle un bon nombre d'Esquimaux se sont approchés de la sainte Table. Son cœur parle d'abondance, à l'issue de la grand'-messe, Mgr Turquetil lui servant d'interprète.

Le 16, à midi, retour à Churchill, où la pluie retint les voyageurs jusqu'au lendemain. L'avion revint alors

me chercher à Le Pas. Le 19 août, visite de la mission de Sandy Bay, la dernière du Keewatin.

Depuis le mois de janvier dernier, les missions de la Baie James ont été réunies par le Saint-Siège et forment désormais un vicariat indépendant. Le titulaire n'a pas encore été nommé. Le R.P. Henri Belleau continue de remplir ses fonctions de vicaire provincial.

La mission principale est celle de Fort Albany. Son organisation ne le cède en rien aux plus belles missions visitées jusqu'ici. « Au centre d'une agglomération de cabanes et de tentes, se dresse une vaste église... Plus loin, un bâtiment considérable abrite l'école-pensionnat, l'hôpital et la résidence des Sœurs Grises d'Ottawa.

Malgré son importance, Albany n'est point la résidence du Vicariat. Cet honneur revient à Moosonee, terminus du chemin de fer. C'est de là que seront visitées les missions d'Attawapiskat, sur la côte ouest de la baie, et celles du Fort Georges et du Vieux Comptoir, à l'est. Sauf à la mission d'Attawapiskat, le ministre protestant a devancé le prêtre catholique et s'est fortement installé. Au point que Fort Georges, bien que le prêtre y réside depuis dix-sept ans, ne compte encore qu'un seul catholique, et le Vieux Comptoir, pas un seul !

Et cependant, quelle enthousiaste réception nous recevons au Fort Georges ! « Plus de 150 Indiens étaient massés sur la grève, tous protestants. Le chef lui-même dirigea la fusillade de bienvenue et tint à toucher, le premier après les missionnaires, la main du Délégué Apostolique. Tous ces Indiens se trouvaient dans l'enceinte de l'église, pour la cérémonie de réception, chantant et priant avec une ferveur digne des plus anciennes chrétientés. Au départ, le chef vint saluer Mgr Antoniutti et le remercier de sa visite. »

Même chose au Vieux Comptoir. Régulièrement tous

les soirs, les pères Labrèche et Grenon réunissent les Indiens, tout protestants qu'ils soient, leur font réciter en commun le chapelet et chanter des cantiques. Ce soir-là pas un seul ne manqua, si bien que plusieurs ne purent trouver place dans la salle qui sert de chapelle.

Ce n'est pas sans une profonde émotion que nous assistons à pareilles démonstrations. Mgr le Délégué sait trouver dans son grand cœur comment exprimer son admiration, puis féliciter, encourager et bénir ces héroïques missionnaires. Et il leur rappelle l'adage « Autre est le semeur et autre le moissonneur. Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans l'allégresse. »

Terrible nouvelle à notre retour à Moosonee ! Un violent incendie a détruit complètement le pensionnat et l'hôpital de Fort Albany, visités deux jours plus tôt. Nous nous empressons tous d'offrir nos profondes sympathies au R.P. Belleau. « Le Bon Dieu nous éprouve, nous répond-il simplement. Nous l'en bénissons et nous rebâtirons. »

Au sortir de là, Mgr Antoniutti me prend à part et me dit, encore sous le coup d'une vive émotion : « Je cherchais à qui confier la direction et le gouvernement des missions difficiles de ce nouveau vicariat. Je l'ai trouvé... » Le 11 novembre suivant, Rome nommait le R.P. Henri Belleau évêque titulaire de Perrhé et vicaire apostolique de la Baie James.

Notre tâche était terminée. Entre le 4 juillet et le 23 août, notre avion, sous l'habile conduite de notre dévoué pilote Louis Bisson, nous avait permis de parcourir 18,000 milles et de visiter 85 missions. Sans accident aucun ! L'âme du grand ami de nos missions polaires, Pie XI, de regretté mémoire, nous accompagna et nous protégea visiblement.

Au départ de Moosonee, l'infatigable représentant du

Pape ayant manifesté le désir de se rendre à Québec, nous prîmes cette direction pour y arriver le soir même du 23 août. Son Excellence voulut bien mettre par écrit ses impressions de voyage et en donner communication au grand journal de Québec : *L'Action Catholique.* Je ne puis mieux faire que d'en reproduire les principaux passages.

« Les évêques, les missionnaires et les fidèles m'ont accueilli partout avec de touchantes manifestations d'enthousiasme et de reconnaissance. Ils ont saisi le but de mon voyage et ont apprécié vivement l'intérêt du Saint-Siège pour leur travail apostolique accompli avec tant de zèle et de dévouement.

« J'ai eu la joie de passer quelques journées inoubliables dans l'atmosphère cordiale et hospitalière des missions et de partager en tout la vie simple des missionnaires... Mon voyage fut plus qu'une visite, ce fut un *pèlerinage d'amour et de reconnaissance* dans les différentes résidences de ces apôtres, la plupart inconnus, qui ont si bien mérité de l'Eglise et de la civilisation par leurs sacrifices héroïques. Avant de commencer ce pèlerinage, je suis allé m'agenouiller auprès du tombeau du saint évêque missionnaire Mgr Grandin, dans l'historique mission de Saint-Albert...

« Le jour où, à une heure du matin, sous le soleil resplendissant, je suis arrivé dans la pauvre petite chapelle de la mission du Christ-Roi, la plus au nord du vicariat du Mackenzie, au soixante-douzième degré de latitude, j'ai embrassé le missionnaire qui, sous la solitude des glaces polaires, se dévoue pour les âmes, et je lui ai dit : « *In terra deserta apparui tibi ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam.* — Je suis venu dans cette terre déserte pour voir votre vertu et votre gloire... »

« Dans la mission du Christ-Roi, j'eus la profonde

consolation — dont le souvenir restera à jamais gravé dans mon cœur — de célébrer la sainte Messe avec le calice que Pie XI, le Pape des missions, avait donné à S.E. Mgr Breynat, après s'en être servi lui-même pour offrir le saint sacrifice le jour de la Fête-Dieu, en 1937. Le vénéré pontife avait exprimé le désir que ce calice servît pour célébrer les saints mystères dans cette mission, pour laquelle il avait toujours témoigné un amour de prédilection particulière.

« C'est pour l'âme du grand pontife que j'ai offert la saint sacrifice, tout en demandant à Notre-Seigneur d'étendre son royaume jusqu'aux extrémités de la terre...

« J'ai constaté dans ce voyage que Pie XI avait bien défini le rôle des Oblats quand il les a appelés *les spécialistes des missions les plus difficiles.* C'est Pie XI lui-même qui, avant mon départ de Rome en septembre dernier, m'avait parlé avec une vive émotion et un intérêt tout particulier des missions du Grand Nord canadien. Et le saint Pontife avait bien voulu dire, pour manifester en quelque sorte son amour pour ces missions, que s'il lui avait été possible d'en visiter quelques-unes parmi les plus difficiles, il aurait choisi celles des Pères Oblats au Canada.

« Je répondis au Souverain Pontife que j'allais tâcher de réaliser son désir paternel. Et le vénérable vieillard de me bénir avec un sourire de satisfaction...

« Le pèlerinage s'achève à Québec. Je suis heureux que les circonstances m'aient permis d'achever mon voyage en l'Eglise-mère du Canada, fondée par le saint évêque Mgr de Laval. C'est ici que sont partis, pour toutes les provinces du Canada, les premiers missionnaires qui ont annoncé le Christ *a mari usque ad mare et a flumine usque ad terminos orbis terræ.* Jamais plus qu'aujourd'hui cette prophétie n'a eu une plus belle application : *Du*

fleuve (Saint-Laurent) jusqu'aux extrémités de la terre. Après avoir rendu hommage aux Eglises-filles, je viens rendre hommage à la mère vénérable.

« Il m'est d'autant plus agréable de m'acquitter de ce doux devoir que le siège de Québec est aujourd'hui si dignement occupé par un membre de la famille des Oblats, qui ont charge de toutes les missions du Grand Nord, Son Eminence le cardinal Villeneuve, le vénéré et bien-aimé pasteur de cet illustre diocèse...

« Je désire enfin témoigner mon admiration et ma gratitude au cher pilote Louis Bisson, qui par son habileté et son dévouement a rendu ce voyage des plus agréables.

« Aux évêques-missionnaires, religieux et fidèles, que naguère le Souverain Pontife, dans un émouvant télégramme, considérait comme *loin dans l'espace mais proches de son cœur paternel,* je renouvelle encore une fois la bénédiction du Saint-Père, les assurant que je ne pourrai jamais oublier les douces consolations que j'éprouvai dans ces courtes, mais intenses journées passées avec eux... »

Epilogue

Le 12 novembre, après déjeuner, je me trouvais au Fort Smith, à prendre un peu de récréation avec le bon P. Mansoz, supérieur de la mission et vicaire général, lorsqu'un de nos braves Métis, Léon Mercredi, frappe à la porte. Un peu surpris de cette visite matinale, nous commençons par causer de choses et d'autres. Puis, se tournant vers moi, le visage tout souriant : « Je suis venu vous féliciter, Monseigneur !

— Me féliciter, mais de quoi ?...

— N'êtes-vous pas nommé archevêque ? Je l'ai entendu à la radio hier soir, et encore ce matin !

On devine ma surprise ! Une heure plus tard, je recevais le télégramme suivant, signé par Mgr Antoniutti, Délégué Apostolique :

« *Par élévation Votre Excellence au titre archiépiscopal de Garella occasion cinquantenaire votre profession religieuse, Saint-Père a voulu récompenser officiellement apôtre infatigable des missions du Grand Nord canadien. Veuillez agréer mes chaleureuses félicitations avec vœux les plus ardents.* »

En réalité, n'en doutons pas, notre cher Délégué, à l'issue de ce périple aérien qu'il a appelé « Pèlerinage d'amour », a dû, comme il convenait, en rendre compte au Souverain Pontife et, dans son admiration pour les missionnaires des six vicariats visités, il a sans doute sollicité un témoignage public de satisfaction de la part du Saint-Siège. Tout naturellement, sans avoir plus de mérites que ses frères dans l'apostolat, c'est le doyen des vicaires apostoliques qui a reçu ce témoignage les embrassant tous. Tout donc pour la plus grande gloire de Dieu !

Chapitre XVII

1940. Nouvelles misères — Pénible voyage du père Binamé — Dernière envolée avec le Bellanca — Vente de notre avion — Sacre de Mgr Trocellier.

Depuis trop longtemps j'éprouve le besoin de voir plus à mon aise mes missionnaires et d'entrer en contact plus intime avec eux. Ma dernière visite, en compagnie de S.E. le Délégué Apostolique, a été vraiment trop rapide. Je revenais du Chapitre Général, qui avait dû être suivi de plusieurs mois de traitement ou de repos. Actuellement, ma santé est certes loin d'être brillante. Ce n'est rien de nouveau ! Comptant sur l'assistance divine dont j'ai si souvent bénéficié d'une manière vraiment extraordinaire, je suis décidé à aller prêcher la retraite annuelle dans les neuf principaux centres suivants : Fort Mc Murray — Fort Chipewyan — Coppermine — Fort Ræ — Fort Résolution — Aklavik — Providence — Fort Smith. Une tournée de 5,000 milles, qu'il me faudra faire en plein cœur d'hiver. Entreprendre un tel voyage et assumer un tel travail, c'est peut-être une folie, étant donné le délabrement de mon pauvre système nerveux. Ce n'est pas la première ! Peut-être sera-ce la dernière ! A Dieu vat !

Le voyage fut vraiment favorisé par une température exceptionnelle. Deux fois seulement, mais deux jours

de suite, nous fûmes bloqués par les brouillards — d'où obligation d'aller chercher un gîte pour la nuit dans une mission voisine. La première fois, à 75 milles de distance ; la seconde, à 150 milles. Naturellement, toute cette randonnée se fit en avion, avec notre *Bellança* ou *Sancta Maria.* La troisième journée, comme nous nous dirigions vers le Grand Lac d'Ours et la Coppermine, nous fûmes obligés de camper et de passer la nuit sur le lac Hottah, au milieu d'un troupeau de caribous qui, d'abord étonnés de notre arrivée, nous tinrent ensuite tout bonnement compagnie.

L'avion et les chiens furent mis à contribution, suivant les circonstances, pour réunir Pères et Frères isolés.

Sur l'océan Glacial, à cause de l'incertitude des voyages en avion en pleine nuit arctique, les missionnaires durent se contenter de leurs chiens. C'est ainsi que les PP. De Coccola et Adam n'hésitèrent pas à franchir les 250 milles qui séparent leur mission de Burnside de celle de Coppermine, lieu fixé pour la réunion des missionnaires de tout le district. De leur côté, les PP. Delalande et Buliard, chez qui le soleil ne se montrait pas encore à l'horizon depuis longtemps, ne se laissèrent pas effrayer par les 350 milles séparant la mission du Christ-Roi de celle de Coppermine. Le F. Tesnière, qui venait d'y achever une belle maison-chapelle, voyagea avec eux. Tous les trois eurent à passer sept ou huit jours dans un iglou, arrêtés par le mauvais temps.

La mission de Coppermine avait été choisie pour la première retraite sur la côte Arctique, non seulement parce qu'elle était plus centrale dans le *Coronation Gulf,* mais parce que notre bon saint Joseph l'avait, pour la circonstance, fournie avec une abondance exceptionnelle, de caribous, de phoques et de saumons. Ainsi se trouvait résolu le gros problème de nourrir, en plus de l'évêque

prédicateur, 6 Pères, 2 Frères, le pilote de l'avion et... 37 chiens, bien pourvus d'estomacs arctiques pour ne pas dire élastiques !

Les exercices de la retraite achevés, nous crûmes plus sage de ne pas survoler la côte pour nous rendre à Aklavik, comme nous l'avions fait l'été précédent avec S.E. le Délégué Apostolique. Vers la fin de janvier, les jours sont encore trop courts sur l'océan Glacial, le froid trop intense et les tempêtes trop fréquentes.

Nous redescendîmes donc sur le Fort Ræ et de là, par la Providence et le Fort Simpson, nous nous rendîmes à Aklavik, cueillant au passage les retraitants de Norman et de Good Hope.

Le P. L'Helgouach, de la mission de Stanton, eut à parcourir 250 milles pour se rendre à Aklavik. Le P. Franche, de la mission de Tuktukyaktuk, n'en eut qu'une centaine. C'est le P. Binamé, de la mission de Paulaktuk, qui battit tous les records avec ses 500 milles dans les jambes. A l'arrivée de l'avion à Aklavik, nous nous trouvions 18 Oblats et 11 Sœurs Grises. Au dehors, 40 chiens de toutes les couleurs !

Le bon P. Binamé eut non seulement le record pour la distance parcourue, mais aussi et encore plus pour les contretemps et misères de voyage. Le récit qu'il me fit de ce voyage vaut d'être reproduit. Le voici tel quel : le résumer serait lui enlever son cachet :

« *L'air est pur, la route est large...* Entre les chapelets qui remplacent mon bréviaire, je me surprends à chanter. Le temps est beau et les jours allongent (20 janvier). Des quelques 170 milles qui me séparent de mes voisins de la rivière Anderson (Stanton), mes chiens, au grand trot, en ont franchi une soixantaine.

« Depuis la guerre, plus de T.S.F. Nous voilà de retour au vieux temps. Quelles seront les nouvelles ?...

Monseigneur avait bien parlé de retraite à Aklavik cet hiver, mais la guerre a dû bousculer ses projets... Bref, il se fait tard, campons. Je plante ma tente ; souper léger, prière trop courte et je m'endors au pied des montagnes, sur le rivage de la baie Franklin... *L'air est pur, la route est large...*

« Le vent me réveille ; je me prépare à partir. Le temps de ficeler mes bagages, et le vent déjà violent centuple ses forces d'une façon si subite que chiens, traîneau et conducteur sont un moment emportés sur la glace, rendue bien lisse par la violence des ouragans précédents. On dirait qu'Eole, embusqué dans les montagnes, a attendu mon départ pour un assaut formidable. Impossible de se tenir debout ! Je repique droit vers la terre : mon *leader* fait des prodiges de valeur, mais les deux jeunes chiens suivants se couchent, effrayés.

« Après mille efforts, je regagne le terrain perdu et, de guerre lasse, ancre ma traîne qui ne veut pas rester en place. Que faire ? Un iglou ? Impossible : la neige est si dure ; de la vraie glace ! Replanter ma tente, même à demi ?... Si j'ouvre ma traîne, le contenu aura tôt fait de prendre des ailes... Je délace assez ma traîne pour en arracher mon lit de camp, reficelle le reste et entre dans le plumard, tout habillé, à côté de mon traîneau. Et l'ouragan de s'acharner sur le pigmée qui a voulu le braver. Malgré mes efforts, mon lit est rempli de neige... Pas brillante, cette situation. Et elle peut durer deux ou trois jours ou plus...

« Non... Après six heures, une accalmie. Je bondis. Planter la tente en triangle me prend juste quelques secondes. L'ouragan fait rage, à quelque cent pieds, tout proche, au sud et au nord. Je suis dans un remous momentané... Vite ! les tourbillons se rapprochent ; on y est : ma tente est plantée et bien ancrée. Et l'ouragan de

se ré-acharner sur moi... Trop tard ! Mon lit est mouillé par la neige fondante ; mais en couchant tout habillé on peut garder assez de chaleur animale... Et j'ai trois langues de caribous dont l'une est déjà entre mes dents comme un cigare, pendant que, agenouillé dans mon petit abri, je secoue de mon lit le plus de neige possible... Je m'endors paisiblement.

« Quand je m'éveille, un poids respectable opprime toute ma personne ; je suis enseveli. Sous moi, un craquement ! Je me dégage en hâte et, d'un bond, je suis dehors. Sapristi ! La glace s'est brisée et, à cent mètres de moi, c'est l'océan béant. Mon glaçon tient bon... il faudra voyager par terre. L'ouragan semble se calmer un peu. Je puis tenir à peu près debout. Inutile d'attendre que mon plancher me fausse compagnie. En route !

« Terrain inconnu !... Des rochers de toutes formes rongent ma traîne, à petits morceaux d'abord, par grands éclats ensuite... Les boulons mis à nu grattent la neige glacée comme un râteau et ralentissent la marche... A perte de vue, plus de glace. Je campe le soir après quinze longs milles. Ma traîne tiendra-t-elle à pareil jeu ? La nuit porte conseil... Je m'endors au bruit des vagues.

« J'avais fait quelque 80 milles... mais il me faut faire demi-tour et changer d'équipement... Quand je rentre à Paulaktuk (Letty Harbour), mes lisses n'ont pu résister que par morceaux... Repos... nettoyage... rafistolage...

« Je repars, la traîne blindée de lisses de fer. Je passerai, coûte que coûte... La baie s'est regelée ; le vent étant favorable, je n'hésite pas à voyager sur la glace mince et arrive à la rivière Horton, premier camp esquimau. Echange de nouvelles. J'accorde un congé d'un jour à mes chiens.

« Le soir, un traîneau m'amène une lettre du R.P.

L'Helgouach, de Stanton, datée du 19 janvier. Il m'attendra jusqu'au 5 février ; il va rencontrer Monseigneur à Aklavik, où je suis appelé moi-même... Ironie !... je reçois la lettre le 5, à minuit !

« Le 6, en route ! 40 milles... Je campe. Demain j'arriverai chez mon voisin ; j'y arrive pour apprendre que le Père a, de fait, quitté, le 5 !

« Avec le bon P. Léonce Dehurtevent, resté seul, je passe deux jours à préparer les futures étapes de mon voyage. Peut-être rattraperai-je le Père, qui doit s'arrêter quelques jours chez son voisin, le P. Franche, solitaire de Tuktukyaktuk. Les ordres de Monseigneur, que je reçois ici, sont clairs. Il me faut faire tout mon possible pour assister à la retraite.

« En route ! Il faut atteindre Tuktukyaktuk par le chemin le plus sûr, le plus court... celui que je ne connais pas, évidemment ! Qu'il fait froid, à traverser les lacs esquimaux !

« Je marche en pays inconnu, à la boussole. Je dois protéger mes lunettes contre le givre, nettoyer ma précieuse boussole, toujours gelée et enneigée. Une brise cinglante me mord le nez. Au camp du soir, je ressens tous les baisers du froid : mes longues oreilles, mon nez si connu, mon pouce, ma figure, tout cela me pince en dégelant... Dans l'après-midi du troisième jour, j'atteins un camp esquimau. Ceux-ci ne parviennent pas à me reconnaître.

« C'est toi qui voyages avec le bateau ?

— Oui.

— Eh bien ! tu as vieilli ! Comment es-tu venu, à travers tout... tout seul ?

— Avec mes chiens... »

« Dix milles me séparent de Tuktukyaktuk, que j'atteins dans la soirée. A cause du mauvais temps, les deux

Pères n'étaient pas partis. Un jour de repos et de causette, où Hitler et Staline se font tordre le cou ! Puis, en route ! Par petites étapes sûres, nous arrivons à Aklavik un jour avant l'avion de Monseigneur.

« Un mois exactement après ma première tentative de départ, j'entrais en retraite avec mes compagnons. Car c'était le but de ce voyage de quelque 500 milles. Je jouis d'une bonne vie de communauté, réchauffée par l'hospitalité affectueuse du R.P. Trocellier et l'amabilité exquise de jeunes et de vieux qui raniment mon ardeur.

« Est-ce payer trop cher cet examen de conscience qui révèle que sous toutes les latitudes l'âme humaine conserve des coins reluisants ?... Monseigneur nous prêche : *Deus Caritas est... Dieu est amour.* C'est simple et évident, car sans cet Amour notre vie ne serait qu'une folie d'un bout à l'autre. Mais la pratique ?... Je ne connais cependant rien de plus éloquent pour faire comprendre à l'homme sa petitesse que cette lutte corps à corps avec l'immensité et les intempéries souvent implacables, avec Dieu seul comme but, comme aide, comme témoin... »

Avec une telle préparation et de pareils sentiments, une retraite ne peut qu'être bonne et produire d'heureux fruits. Les dernières lignes du P. Binamé me rappellent une réflexion d'un de nos bons frères, que j'aimais à citer dans mes conférences de recrutement. Il se trouvait sur le Grand Lac des Esclaves avec un autre Frère, travaillant tous les deux à arracher les poissons des filets tendus sous une couche de quatre à cinq pieds de glace, par un froid de 40 degrés sous zéro, avec une petite bise du Nord. Il s'agissait pour eux d'assurer la survivance des cent enfants de notre école-pensionnat de Résolution. Le dernier poisson venait d'être tiré de l'eau. Les mains dans ses grosses mitaines, le Frère essayait de se réchauffer un peu. « Tout de même, dit-il à son compagnon avec

un franc rire dans ses moustaches en glaçons, il faut bien aimer un peu le bon Dieu quand même, pour faire ce que nous faisons. »

Cette série de retraites a précisément pour premier but de suspendre toute activité extérieure pour nous permettre de nous retremper tous dans l'amour de Dieu et des âmes par une méditation approfondie des multiples manifestations de ce double amour, que Dieu nous a données par son Fils. Rien qui enflamme les cœurs comme la foi en l'amour d'un Dieu fait homme pour nous sauver. L'amour appelle l'amour. Dieu est tout amour.

La neuvième et dernière retraite fut celle de notre mission de la Providence : Pères, Frères et Sœurs rivalisèrent de ferveur avec le personnel des communautés précédemment visitées. Dans une circulaire commune, je transmettais à chacun de nos missionnaires l'expression émue des sentiments de profonde édification et d'affectueuse reconnaissance, laissés dans le cœur de leur vieil évêque par cette série de retraites. Et je les invitais à unir leurs actions de grâces aux miennes envers Dieu, en retour d'un si grand bienfait.

Qu'il me soit permis de signaler, sans entrer dans aucun détail, les événements suivants, qui se sont produits au cours de ces retraites :

— Inauguration d'une église dans le nouveau village de Waterways, à trois milles de Mc Murray, le 8 octobre 1939.

— Inauguration de la nouvelle église à Hay River, le 24 décembre 1939.

— Décès du bon vieux Père Gourdon, le 25 janvier 1940.

— Sur la recommandation de M. Paul Gallot, consul de France à Vancouver, et à la demande de M. René Ristelhueber, ministre de France au Canada, par arrêté

du ministre de la guerre, en date du 11 janvier 1940, nos vingt missionnaires français susceptibles d'être appelés à l'armée, étaient dispensés du service militaire pendant la guerre.

— Le jour même de la clôture de la retraite à la Providence, j'arrivais à Edmonton pour me mettre sous les soins du Dr Shinners, habile pédicure, et faire traiter ce que l'on avait candidement pris jusque-là pour un vulgaire cor au pied et qui m'avait rendu la marche extrêmement pénible pendant la visite des missions. D'autant plus que le prétendu cor s'était installé juste sous la plante du pied. L'homme de l'art diagnostiqua immédiatement une « excroissance verruqueuse maligne ». Il fallut y aller d'une extirpation, que l'on voulait complète sous peine de récidive. Cela demanda une bonne quinzaine de jours. Le docteur consentit alors à me laisser aller, mais avec regret et appréhension. Il craignait que quelque ramification ne soit restée à un pouce ou plus dans la chair. Et ce n'était point sans raison. Dès l'ouverture de la navigation, je dus retourner me mettre sous ses soins. Cette fois le mal fut extirpé pour de bon.

*
* *

La dernière envolée avec notre *Bellanca* fut précédée de l'avant-dernière ! une toute petite, en compagnie du R.P. Henri Routhier, o.m.i., provincial de l'Alberta. Arrivés au Fort Smith, nous visitâmes, de là, Providence, Fort Ræ, Yellowknife et Résolution. Envolée de quelque 2,000 milles, du départ au retour.

La vraie dernière envolée commença à mon retour d'Edmonton où, comme il a été dit ci-dessus, il me fallut

S. E. Mgr Joseph Trocellier, o.m.i., en tournée de confirmation à Stony Rapids.

La T. H. Mère Gallant, s.g.m.

La R. S. Martin, s.g.m.

Un joyeux pique-nique pour les fillettes d'Aklavik.

aller me faire traiter définitivement ce pied malade qui me fit souffrir durant tout l'hiver. Cette fois je pouvais partir avec un plein congé de la part de mon docteur en pédicure.

Avant de reprendre mon vol, je crois devoir faire une petite confidence. La démission de Mgr Fallaize et son départ pour la France, me remettaient en mains toute la responsabilité de l'administration de l'immense vicariat du Mackenzie, avec tout le travail que cela comporte. L'état délabré de ma santé ne me permet évidemment pas de fournir l'effort nécessaire. Aussi, dès le 15 décembre dernier, ai-je présenté au Saint-Siège un long rapport sur la situation et démandé qu'on voulût bien me donner un nouveau coadjuteur. Le 19 février suivant, une note de la Délégation Apostolique à Ottawa m'annonçait que ma demande avait été exaucée.

En conséquence, j'avais espéré que la nomination du nouveau coadjuteur se ferait à temps pour me permettre de lui confier la visite de nos missions pendant l'été. Or me voici de retour au Fort Smith depuis le 15 juin et nous sommes au 27 : aucune nouvelle encore ! La cause en est, sans doute, aux complications que suscite partout la guerre. Je vais donc, dès demain, malgré une grosse fatigue, reprendre notre avion et essayer de revoir tous mes missionnaires encore une fois. Notre cher pilote nous arrive, tout heureux d'avoir pu prendre dans sa famille, à Hull, quelques jours de vacances bien méritées, et tout fier d'avoir reçu des mains de Mgr Antoniutti la décoration *Pro Pontifice et Ecclesia,* qu'il lui a obtenue de Pie XII, en reconnaissance de son dévouement aux missions.

Nous partons le 28 juin. J'ai comme compagnon le R.P. Dutilly, le naturaliste des missions oblates dans l'Arctique. C'est son deuxième voyage dans nos contrées. Il vient compléter ses collections de plantes, d'insectes,

etc. Avec lui, le R.P. Delalande, qui revient de Montréal où il a surveillé l'impression d'un livre de prières en esquimau. Nous avons aussi deux Religieuses, Mère E. Martin, provinciale des Sœurs Grises, et Sœur E. Kristoff, qui va prendre charge, à titre de supérieure, de l'école et de l'hôpital d'Aklavik. Le F. Sareault est aussi avec nous comme assistant-pilote.

La visite se déroule selon le programme habituel, avec arrêt plus ou moins prolongé dans chaque mission. Elle nous prendra tout le mois de juillet et couvrira toutes nos missions, y compris celle du Fort des Liards.

Deux grandes joies nous étaient réservées au Fort Ræ à notre arrivée, le 29 juin : la nomination de mon coadjuteur en la personne du R.P. Joseph Trocellier, fondateur et supérieur d'Aklavik ; et la nouvelle que l'hôpital serait prêt à recevoir les religieuses-fondatrices dans le courant du mois d'août. Tous, d'un seul cœur, nous remercions le bon Dieu et nous nous remettons en route.

Rien de bien extraordinaire jusqu'à Aklavik. Là, les deux communautés s'unissent à nous pour fêter l'évêque-élu. Le cher coadjuteur est encore sous le coup des émotions récentes à la réception du télégramme lui annonçant sa nomination. Cela ne nous empêche pas de causer d'affaires. Il est convenu que le sacre aura lieu à Saint-Albert, le 8 septembre. Monseigneur Trocellier montera sur le *GUY*. Le R.P. L'Helgouach viendra le remplacer comme supérieur de la mission.

J'ai invité à monter à bord sœur Lusignan, ancienne provinciale et déléguée au Chapitre général des Sœurs Grises, qui doit se tenir à Montréal en septembre prochain. Ce sera la première religieuse à faire ce voyage sur l'Arctique : elle n'en est point effrayée. Les anciens et anciennes élèves d'Aklavik seront grandement heureux de la revoir, en cours de route. Cette visite leur fera

certainement du bien. Mais ma principale raison de l'inviter à m'accompagner est de lui fournir l'occasion de se rendre compte *de visu* des conditions de vie spéciales à la Côte. Elle pourra, en connaissance de cause, en parler à la Maison-mère et donner tous les renseignements utiles en vue de la fondation projetée d'un hôpital à Coppermine.

Le 17 juillet nous quittons Aklavik à 9 heures du soir. Trois quarts d'heure plus tard nous abordons à Tuktukyaktuk. Le soleil est encore haut. Quelle surprise pour le P. Franche, qui ne nous attend plus ! « Il vient au-devant de nous, souriant comme toujours... Sa maisonnette aussi sourit de propreté... Nous avons le bonheur de saluer Jésus dans son propre tabernacle — une petite boîte à craie. Quel abaissement pour un Dieu ! La maison est d'une seule pièce et pas trop grande... » [1]

Le lendemain, à midi, nous arrivons à Stanton. Les PP. L'Helgouach et Dehurtevent accourent nous souhaiter la bienvenue. Quelle joie pour eux de recevoir des visiteurs dans leur solitude ! Une belle outarde est tirée du four ! Un vrai luxe de gourmets ! Sans être gourmets nous y faisons honneur, puis nous passons ensemble un charmant après-midi.

Notre plan était de repartir après souper et d'aller passer la nuit à Paulaktuk. Mais une tempête s'est élevée: le vent fait rage et nous devons remettre notre départ au lendemain.

A Paulaktuk une grosse déception nous attend. Le P. Binamé et le F. Kraut sont partis la veille ! La porte est sous clef. Nous nous contentons de faire un petit repas, après quoi pèlerinage à la Grotte, et nous nous envolons vers la mission du Christ-Roi, à Minto Inlet.

---

1. Récit de Sœur Lusignan. Nous y faisons plusieurs emprunts.

C'est la partie la plus dangereuse du voyage, à cause de la longueur de l'envolée au-dessus d'une mer encore couverte d'une glace solide, n'offrant aucune mare d'eau pour recevoir nos pontons, en cas de détresse. Mais Notre-Dame de la Mer nous garde, et nous arrivons sans accident. Le P. Buliard, le bras en écharpe, nous accueille avec joie, entouré de ses heureux néophytes. « Voilà trois nuits que je ne puis dormir », nous confie-t-il en essayant de sourire. Le cher Père souffre, et beaucoup, d'une infection à la main ; l'enflure est rendue à l'épaule. Heureusement que le père Dutilly porte avec lui une pharmacie de secours. Tout de suite, Sœur Lusignan, bonne infirmière, se met à l'ouvrage. Nous resterons deux jours pour continuer le traitement et assurer la guérison.

Le lendemain de notre arrivée est un dimanche. Tous les Esquimaux sont là, chantant à qui mieux mieux, écoutant avec grande attention le sermon du P. Delalande, et récitant leurs prières avec ferveur.

Nous nous trouvons à la *nouvelle* mission du Christ-Roi. Elle a été transportée ici, à cause d'un beau port qui offre toute garantie. Le F. Tesnière y a construit une coquette maison-chapelle, au pied d'une colline d'où coule — chose très précieuse — un petit ruisseau d'eau très claire et douce. Notre attention a été vite attirée par une bande de neuf gros chiens attachés à une distance respectable — de façon à éviter tout conflit — le long du rivage. Ils peuvent ainsi boire à leur aise... manger aussi. Ils n'ont qu'à surveiller le poisson, assez nombreux, qui monte et descend, et happer au passage le nécessaire pour satisfaire leur appétit. Ils se couchent alors pour la digestion, en attendant le prochain repas.

Dans l'après-midi, pèlerinage à Minto Inlet, à la pauvre maison-chapelle en toile où Mgr Antoniutti eut la consolation de célébrer la messe au nom de Pie XI.

Nous y trouvons des Esquimaux en assez grand nombre. Après la poignée de main d'usage, le père Delalande les fait chanter, prier, et leur donne un petit sermon qu'ils écoutent avec émotion. Quelle joie pour Sœur Lusignan d'y trouver quelques anciens élèves de l'école d'Aklavik !

Le lundi, sur le désir manifesté par le père Dutilly, nous nous rendons à Willo-Patch, où poussent de petits saules tout rabougris, le long d'un ruisseau, bien à l'abri du nord. Plusieurs atteignent, à la base, une grosseur remarquable, mais aucun ne dépasse six pieds de hauteur. Quelle richesse pour le P. Dutilly ! Bien rares sont ceux qui ont eu la chance de s'en procurer des spécimens ! Le Père en fait une provision pour ses amis, en vue d'échanges. Nous faisons une petite envolée sur la terre de Banks où, à notre connaissance, aucun avion n'a encore jamais atterri. Notre naturaliste ne perd pas une minute : plusieurs plantes et fleurs nouvelles vont enrichir son herbier, d'autres, déjà connues, mais qu'il ne croyait pas trouver sous ces latitudes. Et combien d'insectes vont prendre un bain dans le flacon à alcool !

Une dernière nuit à la mission du Christ-Roi, et nous partons pour Coppermine. « Notre pilote n'est pas très à l'aise : le moteur ne fonctionne pas très bien. Pour plus de sécurité, le commis de la Baie d'Hudson, qui a là un poste de traite, s'engage à appeler toutes les quinze minutes pour prendre des nouvelles. Bisson, carte en main, appareil radiophonique aux oreilles, répond à tous les appels. Le dernier appel nous atteint à Coppermine même. Notre aviateur répond que tout est parfait. Il est onze heures du soir. Les PP. Le Mer et Métayer, ainsi que de nombreux Esquimaux, nous attendent au rivage. A la poignée de mains traditionnelle, l'une des Esquimaudes — c'est Sr Lusignan qui parle — plus démonstrative que les autres, me saute au cou et m'embrasse

sur les deux joues, sans plus de cérémonies. C'est Kaniak [2] qui, bienheureuse de revoir une Sœur Grise, ne peut retenir ses élans d'amour. »

Pendant que notre pilote répare le moteur, aidé de son assistant le F. Sareault, et du P. Dutilly qui est un expert, le P. Le Mer montre à la Sœur l'emplacement du futur hôpital, puis il la conduit, dans une visite des malades, jusque dans les îles des alentours. Sa douceur, sa bonté, sa patience, sont ses meilleurs remèdes. « Le père de Paulette, raconte-t-elle, est très malade d'une pneumonie, je crois. Je le frictionne avec du *je ne sais quoi* (car la médecine est rare dans ces parages), je lui donne un sirop expectorant, un stimulant, etc. Le pauvre malade ne sait que faire pour me témoigner sa reconnaissance... Le lendemain mon pauvre Esquimau m'arrive tout regaillardi : il vient me remercier! C'est mon premier miracle...»

Aussitôt réparé, l'avion repart pour Burnside. Le P. Adam est d'autant plus heureux de nous recevoir qu'il ne nous attendait pas. Une ancienne élève d'Aklavik nous prépare un bon souper. Puis c'est le silence de la nuit... Sœur Lusignan trouve que son lit « n'est pas bien moelleux : peau de caribou étendue sur des planches ; en guise d'oreiller : la soutane même du pauvre Père, qu'il a roulée avec soin. » La nuit est bonne tout de même. Au lever, messes et déjeuner, et l'avion nous emporte à Cambridge Bay, sur l'île Victoria. Nous y trouvons le P. De Coccola, tout débordant de joie dans son isolement... En hiver, il a dû passer plusieurs semaines sur la glace, à une trentaine de milles, afin de chercher sa nourriture et celle de ses chiens. « Sa chapelle est séparée de sa chambre à coucher et de sa cuisine par un simple rideau d'indienne... C'est pourquoi tout le monde parle

2. Femme de Nattit, que le P. Frapsauce avait amenée à Résolution avec toute sa famille pour y passer l'hiver.

à mi-voix. Quelle intimité divine dans ce petit coin de missionnaire ! » Alentour, je n'ai jamais rien vu de plus désolé. Dans la baie, les ruines du *Bay Maud,* bateau sur lequel le célèbre Amundsen découvrit jadis le « passage du Nord-Ouest ». Aucun groupement d'Esquimaux près du poste de traite. Ils viennent pour troquer leurs renards blancs et autres fourrures, et rentrent dans leur camp. Mgr Fallaize m'avait signalé, dans un rapport, que Cambridge Bay était peu propice pour l'établissement d'une mission. Il avait bien raison. Nous irons nous établir à Ellice River dès que nous en aurons les moyens. Là, il y a abondance de poissons et les caribous fréquentent les parages. Aussi les Esquimaux s'y réunissent-ils souvent.

Nous voilà sur le retour. Grâce à Dieu, nous avons réussi à visiter toutes nos missions et à voir tous nos missionnaires, à l'exception du P. Binamé et du F. Kraut. Quelle belle phalange d'apôtres dévoués Dieu m'a donnée ! Je ne saurais trop l'en remercier.

A notre passage au Grand Lac d'Ours, nous saluons le P. Joseph Turcotte, agréablement surpris de nous voir dans sa solitude. « On dirait cependant, note la Sœur, qu'il se prépare à recevoir une grande visite, car il porte sa belle soutane et sa maison rayonne de propreté. »

Dans l'après-midi, je reçois l'abjuration d'un brave Blanc et lui confère le saint baptême. Comme il est fier d'être reçu dans l'Eglise par un archevêque, d'avoir pour parrain le P. L'Helgouach et pour marraine Sœur Lusignan !

A sept heures, nous reprenons notre vol en direction du Fort Norman. Tout va bien quand subitement nous descendons en planant vers une île. A ma demande d'explications, Bisson me répond avec son calme ordinaire : « L'aiguille marque DANGER ». Mon intention était de

me rendre jusqu'à Aklavik et d'en ramener Mgr Trocellier. Après un nouvel arrêt aux approches de Good Hope, sur l'avis du pilote, qui ne croit pas prudent d'aller plus loin, nous revirons de bord et nous nous rendons directement à Edmonton.

*
* *

La guerre nous oblige à vendre notre avion et pour plusieurs raisons.

1 — Nos ressources ne nous permettent pas d'en continuer le service. D'autant plus que, par suite d'un nouveau règlement d'Ottawa, le monopole du transport des voyageurs et des marchandises est réservé aux compagnies *Canadian Airways* et *Mackenzie Airways.* A l'occasion de nos fréquents voyages il nous arrivait assez souvent de rendre service à des voyageurs en panne, qui auraient dû, sans notre *Bellanca,* attendre trop longtemps le passage d'un avion régulier. Ce que nous recevions en reconnaissance nous était un secours apprécié qui nous aidait à couvrir les frais d'entretien et de gazoline.

2 — Notre avion peut être réquisitionné d'un jour à l'autre. En tout cas, notre cher pilote Louis Bisson va se rendre à Régina, comme pilote-instructeur.

3 — Après la guerre notre avion sera démodé. A bon compte, il sera facile d'en trouver un autre avec tous les perfectionnements les plus modernes, si on décide de s'en procurer un.

4 — Actuellement, notre *Bellanca* a une excellente réputation, à la suite de ses multiples envolées dans les régions encore peu et même non fréquentées. Il se recommande par sa solidité dans l'air, son tonnage avantageux

et les commodités qu'il offre aux voyageurs. Aussi, après quelques démarches de notre procureur, le P. Serrurot, le président de la *Canadian Airways,* Punch Dickens, qui se trouve à court d'appareils, n'hésite pas à en faire l'acquisition à un prix très avantageux pour nous.

Avant de nous séparer de notre cher pilote — par la distance seulement, jamais de cœur — je tiens à témoigner publiquement de ma profonde et bien vive gratitude à son égard, non seulement en mon nom personnel, mais encore au nom de tous nos missionnaires : Pères, Frères et Sœurs. Tous nous avons pu apprécier son aimable caractère, son habileté et son empressement à rendre tous les services, son dévouement à nos missions, dévouement des plus généreusement désintéressé. Que Dieu daigne acquitter envers lui notre dette de reconnaissance ! C'est sans doute dans cette vue qu'Il l'a si visiblement protégé dans ses multiples et dangereuses envolées pendant la guerre, alors qu'il transportait du Canada en Angleterre de nombreux bombardiers, en volant dans la stratosphère et en se fixant uniquement sur les étoiles ; alors aussi qu'il transportait un peu partout, en Angleterre, aux Indes, en Australie, etc., les plus hauts personnages de l'Empire Britannique : Eden, Bevin, Lord Mountbatten, etc...

Décoré par le Pape de la croix *Pro Pontifice et Ecclesia,* il reçut du Roi d'Angleterre, pour ses services signalés, la décoration de l'Empire Britannique.

*
* *

La date du sacre de Monseigneur Trocellier avait été fixée au 8 septembre. Juste huit jours avant cette date,

une nouvelle crise me forçait à prendre chambre à l'hôpital de nos Sœurs Grises à Edmonton. Cette crise causa plus d'inquiétude à mon cher docteur Blais qu'à moi-même, impressionné qu'il était encore par le grave diagnostic donné par son ami spécialiste. Je n'en dus pas moins garder la chambre toute la semaine. Le jour du sacre venu, malgré la fatigue résultant de la crise, je crus pouvoir accéder au désir le plus intime de mon coadjuteur-élu, désir conforme au mien du reste, et me réserver la joie de présider la cérémonie à titre de consécrateur. Nos Seigneurs Ubald Langlois et Jean-Louis Coudert, o.m.i., remplirent les fonctions de co-consécrateurs.

La cérémonie eut lieu à Saint-Albert et se déroula avec toute la pompe des rites de l'Eglise. Les chants furent magnifiquement exécutés. Mgr Carroll, évêque de Calgary, voulut bien donner le sermon en anglais, Mgr Coudert, le sermon en français. Les deux orateurs, dont l'éloquence est bien connue, répondirent à l'attente de la nombreuse assistance : ce fut un vrai régal oratoire et religieux.

Emotions et fatigues ne me permirent point de prendre part au banquet, préparé à l'hôtel Mac Donald. Je dus immédiatement me faire transporter à l'hôpital et me mettre au lit. Mgr Coudert voulut bien accepter de me représenter et adresser mes félicitations et remerciements au nouvel évêque et à tous les amis accourus pour nous apporter un éclatant témoignage de leur cordiale sympathie.

Il en est un qui eût aimé, sans doute, faire partie de la fête, mais la guerre et son état de santé l'en empêchèrent : c'est S.E. Mgr Fallaize ! Il eût tant aimé pouvoir revenir dans le Nord pour y poursuivre son apostolat missionnaire. Mais, hélas ! « Mes yeux, écrivait-il à peu

près à cette date, mes yeux ne sont pas mieux ; même l'œil droit continue à baisser. Je me sers maintenant d'un missel très spécial, à caractères énormes... » La conséquence de cet état fut qu'il dut se résigner à rester en France, où il allait continuer à se dévouer si admirablement au service des âmes. « Puisque la Providence, me confiait-il, semble, après m'avoir brisé, montrer que les morceaux qui restent pourront peut-être servir à quelque chose, je tâcherai de me conformer à ses desseins... »

*
* *

Et moi, c'est d'un véritable effondrement nerveux que je souffre, avec complications, cette fois, du côté du cœur. Impossible de faire quelques pas sans être, tout de suite, essoufflé ! Mon médecin me conseille la solitude et un repos prolongé au bord de la mer. « Allez à Victoria, sur l'île Vancouver, me dit-il, vous ne sauriez trouver mieux. » Obéissons pour une fois à la Faculté !

Arrivé à Vancouver, j'envoie en éclaireurs mon procureur, le P. Serrurot, et mon secrétaire bénévole, le P. Planet, avec mission de me trouver une petite résidence solitaire. Pendant ce temps, je reste à l'hôpital Saint-Paul pour me remettre de vingt-quatre heures de chemin de fer, sous les soins dévoués des Sœurs de la Providence. Quatre jours plus tard, je retrouve mes deux émissaires au quai de Victoria, à ma descente du bateau. Sans préambule, ils me disent leur désappointement. Vu l'affluence, en ce temps de guerre, des officiers de terre, de mer et de l'air, impossible de trouver un logement meublé !

Les bonnes Sœurs de Sainte-Anne veulent bien m'offrir généreusement l'hospitalité dans leur bel hôpital Saint-

Joseph. La nuit suivante est sans sommeil. La fatigue et l'énervement sont tels, que je suis décidé à ne pas prolonger mon séjour. Me voilà, en effet, pris de scrupules ! Je crains d'avoir trop écouté mon docteur et de m'être trop écouté moi-même ! En réagissant plus généreusement, ne réussirais-je pas, comme il m'est arrivé plusieurs fois, à me remettre au travail et à m'y tenir tant bien que mal ?

Pendant ma messe il me vient à la pensée de prier saint Joseph de me faire trouver une résidence, si telle est la volonté divine. « Bon saint Joseph, lui dis-je, vous savez que, dans mon état de délabrement nerveux, je ne suis pas facile à satisfaire. Si vous ne me trouvez rien, je repars aujourd'hui même. Advienne que pourra !... »

Après déjeuner, visite à S.E. Mgr Cody, le charmant évêque de Victoria, pour le remercier des efforts faits pour me venir en aide et lui dire mes adieux. Rentré à l'hôpital, le P. Planet jette machinalement les yeux sur les annonces, dans le journal du matin. Et tout de suite il s'écrie : « Mais, Monseigneur, voilà, je crois, qui ferait notre affaire : chalet complètement meublé, au bord de la mer, à Sooke, à 25 milles de Victoria. Je connais le village, ajoute-t-il, il y a un service d'autobus ! »

Vite, par téléphone nous demandons quelques renseignements supplémentaires à l'agent d'immeubles chargé de la location. Tout semble répondre à nos désirs. Beau rayon de soleil que nous envoie saint Joseph ! Un ancien ami d'Edmonton, M. Georges Cagnat — dauphinois comme moi — veut bien tout de suite nous conduire sur les lieux... L'emplacement est idéal, au milieu de gros arbres, avec vue magnifique sur la mer et sur les monts olympiques, et un petit yacht à notre disposition ! Maison récemment bâtie, parfaitement meublée, eau courante, etc... Deux heures plus tard, le contrat était signé !

La supérieure des Sœurs de Notre-Dame des Anges [3] veut bien nous offrir deux de ses Sœurs pour prendre soin de la maison, faire la cuisine. Notre chalet s'adapte parfaitement à l'arrangement. Les Sœurs viendront s'y reposer, à tour de rôle, de leur travail ardu à Victoria. Elles prendront soin de nous avec autant de savoir-faire que de délicatesse et de charité.

Vraiment, notre céleste Pourvoyeur a bien arrangé toutes choses ! Nous ne pouvions désirer mieux. Aussi le saint Patriarche est-il assuré de notre vive et profonde reconnaissance.

---

3. Congrégation fondée à Sherbrooke (Québec), en 1919, dont les membres se destinent aux missions de Chine. Elle possède un foyer à Victoria et une école pour les petits Chinois.

CHAPITRE XVIII

1941-42. En repos sur la Côte — Rencontre providentielle — Nouveau bateau — Visite du T.R.P. Desnoyers — Ma démission — Mgr Trocellier, vicaire apostolique.

Le premier courrier postal du Nord nous apprenait la mort, au Fort Smith, de la doyenne de nos Sœurs Grises, Sr Claire, âgée de 89 ans, dont 64 de vie religieuse dans nos missions du Mackenzie ; vie remplie au maximum, toujours avec le même inlassable dévouement. Jamais elle ne songea à aller revoir le pays natal. Sa grande crainte, pendant ses dernières années, alors qu'elle ne pouvait plus remplir un office régulier, fut de se voir envoyée à la Maison-Mère pour y finir ses jours. La nouvelle de cette mort m'attrista beaucoup. Il est toujours si pénible de voir disparaître ces belles figures des temps héroïques !

En même temps, on nous annonçait qu'un incendie avait failli détruire de fond en comble la résidence des missionnaires à Aklavik. Seul le rez-de-chaussée, avec le mobilier, avait pu être sauvé.

Par ailleurs, une lettre du P. Franche nous apprenait que notre beau bateau, le *Notre-Dame de Lourdes,* après avoir failli être broyé dans les glaces mouvantes, s'était échoué à une cinquantaine de milles à l'est de notre mis-

sion de Stanton. Plus d'une semaine durant, il s'était débattu aux environs du Cap Perry, pour se dégager des glaces qui l'entraînaient au large ; il réussit à rebrousser chemin et finit par se faufiler le long du rivage, grâce à son faible tirant d'eau. « En nous rapprochant de Baillie Island, raconte le Père, la glace échouée à terre et la glace du large se rejoignant, nous dûmes virer de bord et retourner à la seule place qui nous restât libre pour aborder un peu à l'est des « Montagnes fumantes », à une quinzaine de milles de Horon River. Le bateau est là, échoué le long de la terre où nous l'avons halé autant que nos moyens le permettaient. Il est hors de danger pour l'hiver. Au printemps, nous y verrons. »

Le P. Delalande et le P. Franche, marchant sur le rivage, se rendirent à Stanton chercher des vêtements pour les quatre enfants qu'ils emmenaient à l'école d'Aklavik, et des traînes pour les ramener, ainsi que les bagages.

Voici maintenant quelques nouvelles locales. Et d'abord, celle qui nous causa une joie d'autant plus grande qu'elle était inattendue. Il s'agit d'une nouvelle intervention de notre bon saint Joseph — intervention la plus extraordinaire dont nous ayons jamais été favorisés et qui nous apporta un immense réconfort au milieu des multiples et angoissants soucis que nous causait la crise économique déclenchée par la terrible guerre.

Un jour, dans le magasin de la *Hudson's Bay,* à Victoria, je rencontrais une Sœur garde-malade de l'Espérance de Québec que je connaissais depuis vingt ans. Sa surprise fut aussi grande que la mienne. Aussitôt elle me présenta à sa compagne, une bonne dame que j'avais à peine remarquée tant elle était simple et réservée dans sa tenue. Celle-ci, en entendant prononcer mon nom, de s'exclamer : « Oh ! Mgr Breynat ! Il y a si longtemps que je désirais vous rencontrer ! — Eh bien ! m'y voilà !»

lui dis-je. Et comme elle m'exprime son regret que je n'aie jamais cherché à la voir, je lui réponds que depuis longtemps je la connaissais de nom ; je la savais fortunée et très généreuse envers un grand nombre d'œuvres qui faisaient appel à sa charité. Si je n'étais jamais allé frapper à sa porte, c'était par discrétion. Je craignais de m'exposer à priver d'autres œuvres se trouvant peut-être dans un plus grand besoin que nos missions. Et j'ajoutais :

« Je n'ai pas l'habitude d'aller brouter dans le champ des autres... »

Elle reprenait vivement : « Mais il fallait venir tout de même. Il y en a pour tout le monde. »

— Alors, lui dis-je en souriant, je crois, Mademoiselle, que c'est notre bon saint Joseph qui a ménagé cette rencontre. Notre céleste Protecteur sait, en effet, mieux que moi-même combien grands et urgents sont nos besoins, et de qui nous obtenir le secours nécessaire.

Nous nous revîmes plusieurs fois. Cette bonne personne vint me voir elle-même à Sooke avec sa garde-malade. Elle multiplia même ses visites, se plaisant à entendre parler de nos missions.

Le résultat de cette rencontre au magasin de la *Hudson's Bay* — rencontre fortuite autant que providentielle — fut l'obtention des subsides nécessaires pour la construction immédiate d'une nouvelle école, tout à fait moderne, à Fort Chipewyan, pour remplacer l'ancienne qui menaçait ruine et que certains cherchaient à faire fermer.

Sept années durant — Mgr Coudert m'en fit la remarque en apprenant la nouvelle — nous nous étions préoccupés de cette construction sans trouver les moyens de l'entreprendre. Pendant tout ce temps on avait préparé le terrain en bâtissant, à une bonne distance et au fur et à mesure de nos moyens, les dépendances : buanderie, étable, écurie, glacière et poulailler ; aussi en faisant

sauter à la dynamite les rochers pour en extraire le matériel des fondations. Avec la guerre, le travail fut suspendu. Mais avec le secours inattendu et la généreuse collaboration de cette bienfaitrice, nous sommes désormais en état de le reprendre et de le mener à bonne fin. Vive saint Joseph ! Et tous nos remerciements à notre insigne bienfaitrice !

Pendant mon séjour à Sooke, le Dr Blais, toujours inquiet à mon sujet, est venu me voir deux fois, dont une en compagnie de notre commun ami, l'honorable Ernest Lapointe, Ministre de la Justice à Ottawa. Inutile de dire que, à chaque visite, ce fut grande fête dans notre petit chalet. Le docteur, c'est évident, a pris à cœur de me remettre sur bon pied à tout prix. Mais il est loin d'être satisfait de l'amélioration qu'il a été heureux, cependant, de constater. Il m'invita à aller jouir pendant quelques jours de son hospitalité, à Vancouver, à l'occasion des fêtes de Noël, afin de me soumettre à un examen plus prolongé, avec radiographie, cardiographie, etc. L'examen achevé et les fêtes passées dans la délicieuse intimité de cette famille amie, le docteur me demanda avec instances de prolonger mon repos durant six mois. Heureusement qu'un nouvel examen, subi en mars, me rendit l'espoir de pouvoir reprendre le chemin de mes missions à l'ouverture de la navigation, au début de mai.

En attendant, le repos me sera d'autant plus facile et bienfaisant que, Monseigneur Trocellier se trouvant sur les lieux, je puis en toute confiance m'en remettre à lui pour la direction de nos missions. Par ailleurs, l'expérience, l'habileté et le dévouement de notre procureur, le P. Joseph Serrurot, me soulagent de tout souci au point de vue matériel. Il est venu, du reste, avec le P. Joseph Le Bris, d'Edmonton, passer une semaine en notre compagnie. Nous avons pu, à tête reposée, causer de notre

état financier et de l'approvisionnement de nos missions. Rien d'inquiétant : loin de là ! Du reste, saint Joseph ne veille-t-il pas sur nous ?

Grâce à mon ami dauphinois, M. Cagnat, nous nous sommes créé des relations intimes avec quelques familles françaises de Victoria. Leurs visites viennent, à tour de rôle, rompre la monotonie de notre solitude. D'aimables visiteurs m'arrivent même du Grand Nord ! De bons vieux amis avec lesquels il fait si bon revivre les doux souvenirs de ce pays enchanteur ! On m'apporte même un gâteau de pemmican : quel régal pour un vieux Mangeur de Caribou ! Dans ces conditions, les jours, les semaines passent très vite. Il est vrai qu'un charmant compagnon est venu faire une cure de repos auprès de nous : le R.P. Achille Auclair, d'Edmonton. Comme distraction, il s'est chargé de nous bûcher le bois de chauffage ! Ses bons bras s'en donnent avec plaisir, pendant que mon secrétaire, le P. Planet, élève des poules et des lapins !

*
* *

Dès les premiers jours de mai, l'amélioration dans l'état de ma santé est suffisante pour m'obtenir enfin, de mon docteur, l'autorisation de retourner dans le cher Nord. L'occasion s'en présentant, j'en profite pour mettre Prince-Rupert sur mon itinéraire. En remontant la côte du Pacifique, je vais donc rendre mes fraternels hommages à Mgr Bunoz, mon ancien vicaire général à Dawson, et à son jeune coadjuteur, Mgr Coudert, naguère supérieur de notre mission de Chipewyan. Heureux revoir ! Que ne peut-il être prolongé davantage !

Le 27 juin, le train m'amène d'Edmonton à Mc Mur-

ray. A peine y suis-je arrêté qu'un constructeur de bateaux vient m'en offrir un à très bon compte, qui serait vraiment l'idéal pour assurer nos transports. Notre *GUY,* si avantageux qu'il soit, n'a pas été construit assez solidement pour le travail que les circonstances nous ont amenés à lui demander ; son moteur n'est pas assez puissant. D'autant plus que les autres bateaux actuellement en service ne suffisent pas à transporter le surplus des marchandises rendues nécessaires par l'afflux croissant des Blancs. Le bateau qui nous est offert, avec son moteur de 120 chevaux, nous permettra de nous charger entièrement de nos propres transports. Une nouvelle barge de 100 à 120 tonnes nous sera nécessaire, il est vrai. Mais avec l'expérience acquise par nos Frères charpentiers, nous la construirons nous-mêmes, et nous vendrons notre *GUY.*

Tout bien considéré, le marché est conclu. Le constructeur se charge de livrer le bateau au pied des rapides du Fort Smith. Le 11 juin, j'y arrive moi-même, tout heureux de me retrouver avec nos deux communautés. Tout le monde — Indiens et Métis compris — sont à la joie du revoir. Et la joie de tous grandit la mienne d'autant ! Mgr Trocellier n'est pas le moins heureux. Il a bien mené la barque en mon absence. Malgré des contretemps inévitables, il a pu prêcher la retraite annuelle dans les principales missions jusqu'à Aklavik. De ce contact plus intime avec nos missionnaires, il a rapporté les plus douces consolations. Nous pouvons nous entretenir à loisir de l'état actuel de nos missions et dresser nos plans pour l'avenir.

Mais une nouvelle séparation s'impose. Le 21 juin, il part sur notre nouveau bateau, baptisé *Sant'Anna,* en souvenir de notre grande bienfaitrice. Il visitera toutes nos missions le long du fleuve Mackenzie, et même celles échelonnées sur le littoral de la mer Arctique.

Arrivé au 28 juillet, j'adresse à mes missionnaires la circulaire suivante : « Voilà près de deux mois que je suis revenu au milieu de vous. J'ai dû renoncer au plaisir d'aller vous voir comme les années précédentes, et confier à mon cher Coadjuteur le soin de la visite annuelle. Cependant, me sentir près de vous m'a été une grande consolation ; et si je n'écoutais que le cœur de votre vieux Père, je n'hésiterais pas à prolonger mon séjour et à passer l'hiver dans le vicariat.

« La volonté divine semble m'inviter à faire ce sacrifice et à vous quitter dans quelques jours. Les forces sont loin d'être revenues assez abondantes pour me permettre de me tenir au travail régulièrement. A chaque instant, de nouvelles crises se produisent et je me vois obligé de m'arrêter et de me remettre au repos. Si je persévère dans cette voie, je m'expose à une rechute dont il me sera sans doute plus difficile de me relever. Et puis, je tiens tant à pouvoir, l'année prochaine, faire la visite de toutes nos missions et vous revoir, à l'occasion de mon double jubilé de sacerdoce et d'épiscopat, que je me décide à reprendre le chemin du sud dans une quinzaine de jours.

« Du reste, j'ai à achever les préparatifs qui nous permettront de commencer la construction de notre école de Chipewyan, dès le printemps prochain, 1942.

« Il faut prendre des mesures et faire les démarches pour hâter la construction d'un nouveau bateau pour remplacer le *Notre-Dame de Lourdes,* devenu trop petit. Le bateau que nous projetons serait construit d'après les plans du *Nigalik* et dans les mêmes dimensions.

« Par ailleurs, plusieurs affaires m'appellent auprès du Délégué Apostolique et du Gouvernement, à Ottawa. Puis viendra la célébration du centenaire de l'arrivée des premiers Oblats au Canada. Comme doyen des évêques Oblats, je peux difficilement ne pas y prendre part. Entre

temps, j'irai reprendre mon traitement et ma cure de repos, dans les environs de Québec, auprès de notre nouvelle et grande bienfaitrice qui m'attend. L'intérêt même du vicariat me fait un devoir de répondre à ses désirs.

« Devrai-je rester tout l'hiver en dehors ? Tout dépendra des circonstances. Vous serez avertis par le premier courrier de décembre... »

Tel était mon programme à mon départ du Fort Smith, le 8 août. Il se réalisa point par point, comme toujours, au gré des circonstances. Je passai deux mois des plus agréables dans la solitude des Laurentides, sur les bords du beau lac Simon, jouissant d'une gracieuse et généreuse hospitalité, auprès de cette charitable bienfaitrice providentiellement rencontrée à Victoria.

Soucis et inquiétudes ne manquaient pas cependant. Les plus gros et les plus pénibles furent ceux que me causèrent la maladie et la mort, à Québec, le 4 octobre 1941, de mon secrétaire, le cher P. Planet.

Les docteurs Vézina et Laurin firent bien appel à toute leur science et à tout leur dévouement pour enrayer le mal. C'était trop tard... Je présidai moi-même les funérailles : pénible consolation, il est vrai, mais consolation tout de même, de pouvoir rendre les derniers devoirs à un fidèle ami, dans un abandon filial à tous les vouloirs divins.

Autre grand sujet d'inquiétude. A cette date, je n'avais encore aucune nouvelle de la croisière de Mgr Trocellier sur l'océan Glacial. A mesure que la saison avançait, croissaient mes appréhensions. L'année dernière, en septembre, le *N.-D. de Lourdes* avait failli être broyé au milieu des glaces et se perdre avec tout son personnel. Or nous sommes au 10, au 15 octobre : rien encore ! Qu'est-il advenu à notre schooner et à ses passagers ? Enfin le 20 octobre, la radio annonce que Mgr Trocellier et l'équipage sont

arrivés à terre, de Stanton à Tuktukyaktuk, le 16 dernier.[1] La radio faisait mention de plusieurs enfants esquimaux, en route probablement pour notre école à Aklavik. Assez longtemps après nous apprenions que nos voyageurs arrivèrent à Aklavik le 28 novembre, après un de ces voyages de misère encore trop fréquents dans les régions nordiques.

*
* *

A mon grand regret, me voilà obligé de renoncer au léger espoir que j'avais de retourner dans nos missions pour les fêtes de Noël. Le Dr Laurin, dont l'hospitalité m'est toujours si agréable lors de mes passages à Québec, s'est occupé de moi avec le plus vif intérêt. Il m'assure qu'il serait très imprudent de vouloir passer outre à l'avis du docteur Blais d'Edmonton, et de rentrer au Fort Smith cet hiver. Il a cependant constaté une amélioration de 50 pour cent dans mon état, du côté du cœur surtout. Mais la myocardite persiste et, trop souvent encore, se fait sentir assez péniblement. Et le système nerveux réclame encore un repos complet !

En route donc pour Victoria ! Ma résidence au lac Simon n'est point construite pour faire face aux froids de l'hiver qui approche. Privé de la compagnie du regretté P. Planet, j'accepte l'hospitalité que veulent bien m'offrir monsieur et madame Jules Lacombe, dans leur charmante résidence, à cinq milles de Victoria, en pleine campagne, mais campagne riante à souhait ! Et mes hôtes, excellents chrétiens, sont si heureux d'avoir sous leur toit un évêque-missionnaire, avec une chapelle portative qui lui permet de célébrer la messe tous les matins, dans le petit salon

1. Le *N.-D. de Lourdes* était sauf, près de la « Montagne fumante », aux environs de l'endroit où il s'était échoué l'année précédente.

du chalet. Ils se multiplient pour me faire plaisir, me rendre la solitude agréable et m'entourer des soins les plus délicats. Bien des amis venaient me visiter à Sooke, et moi-même j'allais fréquemment à Victoria faire une visite au Saint Sacrement et voir les amis toujours heureux de m'inviter à un succulent repas à la française. Parfois, je restais quelques jours dans la famille J.-B. Rovers, vieille connaissance d'Edmonton. De leur côté, les Cagnat étaient contents de mettre leur belle auto à ma disposition pour une excursion ou un pique-nique à la campagne ou sur le bord de la mer.

Bref ! mon séjour fut des plus agréables, et au retour du printemps, grâce au repos à la « Cabane », grâce aussi aux bons soins et aux mille attentions délicates dont je fus entouré par tous, les forces m'étaient suffisamment revenues pour m'inviter à me remettre en route pour une nouvelle visite de mes chères missions.

Mais le 6 avril marquait le quarantième anniversaire de mon sacre, suivant de près le cinquantième anniversaire de ma prêtrise. Les amis, tout naturellement, ne voulurent point me laisser partir sans fêter ce double anniversaire.

Sur ma demande, la fête religieuse fut célébrée dans la plus grande intimité, par une simple messe basse dans la chapelle des Sœurs de Notre-Dame des Anges, à Loretto Hall.[2] Religieuses et amis s'unirent à moi par une communion fervente, pour rendre grâces à l'Auteur de tout bien. Plus bruyant fut le banquet, dans la salle de Loretto Hall. Lumières, fleurs, guirlandes, décorations de toutes sortes, disposées avec le plus grand goût par les religieuses, mets des plus délicats faisant honneur à la

2. Congrégation alors récemment fondée, dont les membres se consacrent presque exclusivement aux missions de Chine. La communauté de Victoria s'est toujours montrée d'une bonté extraordinaire à mon égard.

réputation de la maison, rien ne manquait de tout ce qui avait pu être trouvé de plus beau et de meilleur sur l'île de Vancouver ! Parmi les invités d'honneur, figuraient leurs Excellences Mgr Cody, l'aimable évêque de Victoria, et Mgr Crimont, s.j., vicaire apostolique d'Alaska et Français de France, encore plein d'activité malgré ses 84 ans. Nous avions aussi plusieurs amis, connus dans le Grand Nord et retirés à Victoria...

Mon double jubilé de prêtrise et d'épiscopat fournit à mes missionnaires et à leurs ouailles l'occasion de donner libre cours à leur piété filiale pour témoigner, avec un enthousiasme qui me toucha profondément, leur estime, leur affection et leur reconnaissance à leur vieil évêque et père en Dieu. Que de messes célébrées ou entendues à cette occasion ! Que de communions et de prières ardentes pour attirer sur l'heureux jubilaire une surabondance des grâces célestes !

Impossible d'entrer dans le détail des fêtes qui se déroulèrent dans chacune de nos missions. Qu'il me suffise de mentionner celle que nous eûmes à notre vieille mission de Notre-Dame de la Providence, qui célébrait en même temps le soixante-quinzième anniversaire de l'arrivée de nos premières Sœurs Grises dans le Nord et de la fondation de la première école-pensionnat dans le vicariat. Donc trois jubilés dans un !

J'arrivais à cette mission le 24 juin sur le *Sant'Anna*, remorqueur de 120 chevaux, récemment acheté, grâce à une généreuse bienfaitrice, pour répondre aux besoins nouveaux de nos missions. Le développement de nos œuvres exige, en effet, un approvisionnement de plus en plus considérable, et notre *GUY* ne pouvant plus suffire à assumer le transport, nous l'avons revendu.

Le voyage s'est effectué en compagnie de mon coadjuteur, Mgr Joseph Trocellier, et du Révérendissime Père

Anthime Desnoyers, o.m.i., assistant général, qui vient représenter la Congrégation des Oblats à nos fêtes et faire la visite canonique du vicariat du Mackenzie. Ont aussi fait route avec nous : le R.P. Serrurot, notre dévoué procureur vicarial, et deux jeunes recrues, les RR.PP. Maurice Beauregard et Jean-Marie Lizé, ainsi que la Révérende Mère E. Martin, provinciale des Sœurs Grises. La Supérieure Générale de ces dernières, la Très Honorée Mère E. Gallant, avait pris les devants avec sa fidèle secrétaire, Mère Léonie Ferland. Elles nous avaient précédés en avion pour une visite intime à leurs chères filles avant notre arrivée.

Réception grandiose à notre arrivée au petit quai de la mission. Nos deux communautés — Oblats et Sœurs Grises — sont là : le supérieur, le R.P. Jean-Louis Michel, tout rayonnant au milieu de son personnel et de toutes ses ouailles ; les enfants de l'école, souhaitant la bienvenue à haute voix en agitant de petits drapeaux de toutes couleurs.

Dès le soir, ouverture officielle des fêtes ! Le lendemain matin, messe pontificale par S.E. Mgr Trocellier : non sans un vif regret, en raison de sa fatigue, le jubilaire doit se contenter d'assister au trône. Sermon vraiment à la hauteur des circonstances, par le Révérendissime Père Visiteur et suivi d'une bénédiction spéciale, bienveillamment accordée par Notre Saint-Père le Pape.

A midi, grand festin où, malheureusement, viande sèche, pemmican et poisson sec de jadis n'osent pas se présenter sur la table !... A trois heures de l'après-midi, nombreuses confirmations, puis délicieuse séance récréative avec force compliments des plus délicats à l'adresse du jubilaire. Après l'expression de ma vive reconnaissance à toute l'assistance, j'adresse mes chaleureuses félicitations aux enfants qui, sous la direction de leurs dévouées

maîtresses, se sont surpassés vraiment dans l'exécution des chants variés et l'accomplissement de leurs rôles respectifs. Puis, surmontant une émotion, certes bien légitime : « C'est à Dieu, auteur de tout bien, proclamai-je, que doit monter tout d'abord notre gratitude, la mienne surtout, pour Le remercier de tous les bienfaits que sa miséricorde et sa munificence se sont plu à répandre sur nos chères missions du Mackenzie pendant mes quarante ans d'épiscopat.

« Que ne pouvons-nous connaître pleinement le nombre et l'étendue des bienfaits reçus ! Que ne pouvons-nous supputer et apprécier, dans le rayonnement de la vérité éternelle, tout le bien que la grâce nous a permis de réaliser dans ces âmes si pauvres et si délaissées dans leur solitude de neige et de glace, et pour cela si chères au Cœur de Jésus. C'est bien lui qui, dans un amour de prédilection, alors que tant de centaines de millions d'âmes croupissaient dans le paganisme, sous des climats plus hospitaliers, les avaient confiées au zèle des missionnaires Oblats et des Sœurs Grises de la Charité.

« Non, ne craignons aucune exagération dans l'expression de notre reconnaissance envers le divin Rédempteur, qui a accompli tant de merveilles de conversions par notre humble ministère. Avouons plutôt notre impuissance, et dans cette impuissance, convions nos devanciers — ces héros qui, au prix de leur sueur et de leur sang, ont défriché et fécondé le champ de notre apostolat et jouissent maintenant de la récompense éternelle — convions-les à joindre leur *Magnificat* au nôtre dans une commune expression de juste reconnaissance.

« Merci et mille fois merci à vous tous, mes bien chers pères, mes bien chers frères et mes bien chères sœurs, pour l'affection filiale et si généreusement dévouée dont vous m'avez toujours entouré. Sans doute ai-je eu

des heures pénibles à traverser : vos exemples de courage, de ténacité en face des épreuves et du travail à accomplir, m'ont soutenu. Je suis fier de vous ! Je puis dire, et je dis en toute sincérité, que jamais je n'aurais pu souhaiter une vie plus heureuse que celle qu'il m'a été donné de vivre au milieu de vous, avec vous, et si j'avais à recommencer ma vie, je ne souhaiterais pas vie plus heureuse... A Dieu toute gloire et tout honneur ! A vous ma reconnaissance aussi profonde qu'émue... »

Le lendemain, il y eut messe chantée par Mgr Trocellier pour les défunts : missionnaires et enfants de l'école. A trois heures, réunion des anciens et des anciennes élèves, dans le réfectoire des enfants. On leur servit un petit goûter et des friandises sous la présidence des Evêques, du Révérendissime Père Visiteur et de la Très Honorée Mère Gallant. Après quoi, clôture des fêtes par un salut solennel du Saint Sacrement et le chant du *Magnificat*. Puis le R.P. Supérieur remet à la population indienne et métisse deux sacs de farine et autres provisions nécessaires pour un festin général ! Ainsi doit se terminer toute grande fête dans le Nord !

Ayant poursuivi le voyage sur la rivière Mackenzie, après une fête renouvelée à Aklavik avec tout le grandiose que permettaient les circonstances, je dus, à mon grand regret, me séparer de notre cher Visiteur et le laisser monter avec mon dévoué Coadjuteur sur notre schooner, le *Notre-Dame de Lourdes,* pour compléter la visite de nos missions nordiques échelonnées, en pays esquimau, le long de la côte Arctique et même sur la Terre Victoria. Au moment des adieux, le Révérendissime Père Desnoyers me fit part de l'impression qu'il apportait de notre long périple en commun : « Il n'est pas humain, me confia-t-il, d'imposer à votre santé délabrée le travail que je vous ai vu faire en cours de route. »

*
* *

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise ! De fait, me trouvant à bout de forces à mon retour au Fort Smith, je crus devoir adresser à Son Excellence Mgr Ildebrando Antoniutti, Délégué Apostolique, la longue lettre suivante :

Fort Smith, le 4 septembre 1942

Vénérée et chère Excellence,

« Après avoir bien réfléchi et prié, je crois, en conscience, devoir respectueusement vous demander de vouloir bien *présenter au Saint-Siège ma démission de Vicaire Apostolique du Mackenzie,* et cela pour les raisons suivantes :

« Malgré tous les compliments dont j'ai été l'objet pendant mes fêtes jubilaires, le fait reste que j'arrive à l'âge de 75 ans, dont 50 passés dans les missions du Nord, 40 avec les soucis et les responsabilités de l'épiscopat dans la fondation et l'organisation d'un vicariat. Ai-je toujours travaillé avec l'énergique ténacité de volonté que réclamaient les circonstances ?... *Est qui judicat...*

« Comme circonstance atténuante, je puis dire que, depuis cinquante-cinq ans, je souffre d'un épuisement ou insuffisance très accentuée du système nerveux. Mes études théologiques en ont souffert au point que je n'ai pu suivre les cours réguliers que pendant 18 mois. Ce n'est que par ténacité de volonté, visiblement inspirée et soutenue par la grâce, que j'ai pu tenir au travail pendant dix ans, comme simple missionnaire, dans la solitude du Fond-du-Lac, puis pendant mes 40 ans d'épiscopat.

« Voilà plus de 15 ans que les médecins de France et du Canada me recommandent fortement de quitter le

Nord, dont le climat est devenu trop dur pour moi, à cause d'une angine de poitrine qu'ils ont cru diagnostiquer à la suite de crises cardiaques aiguës.

« En 1923, et pendant quatre ans de suite, j'ai dû suivre un traitement en France, pour tonifier le système nerveux complètement effondré, au point que l'on croyait généralement que je ne m'en remettrais jamais. La Sacrée Congrégation de la Propagande voulut bien alors nommer, pour le Vicariat, un Administrateur intérimaire avec pleins pouvoirs et pleine responsabilité.

« Depuis lors, jamais complètement remis, j'ai été obligé, après chaque visite de mes missions, de prendre un repos plus ou moins prolongé, toujours pénible, parce qu'il me privait de ce contact intime que j'ai toujours gardé avec mes missionnaires, et dans lequel j'ai toujours trouvé les plus douces consolations...

« Je dois ajouter que l'arrivée de milliers d'Américains, qui viennent avec un équipement formidable, pour développer nos ressources pétrolifères et minières, construire des routes, des aérodromes, etc., commence à causer une véritable révolution dans le district du Mackenzie. Que d'ennuis et de tracas ne nous donnent-ils pas déjà matériellement, moralement et spirituellement !

« Plus que jamais, celui qui a la première responsabilité doit être sur les lieux, pour garder la situation sous son contrôle, et prendre immédiatement les décisions que peuvent réclamer les imprévus d'un développement de si grande envergure, qui, en peu d'années, va changer complètement la physionomie du Mackenzie.

« Vraiment, il faut une tête plus jeune et plus équilibrée que la mienne, ainsi que des jambes plus alertes, pour faire face non plus seulement aux anciens, mais encore aux nouveaux problèmes qui vont aller se multipliant rapidement.

« Voilà, Vénérée Excellence, les considérations qui, devant Dieu, me portent à solliciter du Saint-Siège l'autorisation de passer à mon jeune coadjuteur, qui a déjà brillamment fait ses preuves, la pleine administration du vicariat du Mackenzie, avec la pleine responsabilité de cette administration. Une plus grande liberté de mouvement lui permettra de travailler à la pleine mesure de ses capacités. Les œuvres ne pourront qu'en bénéficier, pour l'honneur de l'Eglise et celui de la Congrégation des Oblats.

« Pour moi, après la vie extrêmement mouvementée qui a été la mienne cinquante ans durant, j'éprouve de plus en plus un besoin pressant de solitude et de recueillement, pour me préparer à aller rendre mes comptes au Maître de cette portion choisie de sa vigne que, dans son infinie miséricorde, il avait confiée à mes soins.

« Maintenant que par acquit de conscience et devant Dieu, j'ai fait connaître l'état de faiblesse générale et d'insuffisance au travail auquel me réduisent l'âge et la maladie, j'attends avec calme et confiance la décision du Saint-Siège, qui doit me manifester la volonté divine. *Fiat,* d'ores et déjà à tous les vouloirs divins !

« Remerciant d'avance Votre Excellence Révérendissime, je la prie de vouloir bien agréer le nouvel hommage des sentiments d'affectueuse vénération et de respectueux dévouement, avec lesquels j'ai l'honneur de me redire... »

Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique n'approuva pas ma démarche. « J'ai tout de même envoyé votre lettre à Rome, me confia-t-il quelques semaines plus tard à Ottawa. Vous recevrez du Saint-Siège de nouveaux encouragements et une nouvelle bénédiction. Mais ne vous attendez pas à autre chose. Votre présence est encore nécessaire au vicariat du Mackenzie...

« Vous avez un coadjuteur, continua-t-il. Faites-le travailler... »

Et moi de répondre : « Mon coadjuteur fait le travail, mais c'est moi qui garde la responsabilité. Cette obsession de la responsabilité ne fait que grandir et c'est ça qui me tue !

— Vous avez tort de vous laisser impressionner ainsi. Vous n'avez pas saisi, je crois, la pensée du Saint-Siège en vous donnant un coadjuteur...

— Mais quelle est-elle, cette pensée ?...

— La pensée du Saint-Siège est que vous vous reposiez le plus possible sur votre coadjuteur. Il a la responsabilité de la manière dont il suit vos directions. Votre responsabilité à vous se limite aux directions mêmes que vous donnez. Moins vous entrez dans les détails, moins vous avez de responsabilités.

— Je dois avouer, Excellence, lui dis-je alors, que je n'avais jamais songé à cette façon de considérer la responsabilité : je vous promets d'en tenir compte, elle me parait bien juste et évidente. »

Quelques jours plus tard, revoyant Son Excellence, je la remercie de nouveau de son conseil si sage, et j'ajoute :

« J'ai nommé Monseigneur Trocellier pro-vicaire et je l'ai investi de tous mes pouvoirs, me contentant d'une seule directive, dont je prends la pleine responsabilité...

— Quelle est cette directive ?

— « Faites de votre mieux », lui ai-je dit.

— Très bien ! très bien ! répond le Délégué. Soyez en paix désormais et prenez à votre aise tout le repos dont vous avez besoin... »

*

* *

L'hiver me retrouve en Colombie, à la grande joie des nombreux amis que j'y avais laissés... Les fêtes de

Noël se passent dans la plus grande intimité, au sein de la chère famille de mon docteur, devenu le Sénateur Blais. Puis, comme les deux hivers précédents, je me retire à Victoria, sur l'île de Vancouver.

Malgré le dévouement de mes infirmiers et les bons soins dont on m'entoure, le résultat est presque nul. L'obsession de la responsabilité se fait pire que jamais, entretenue par une correspondance encore trop volumineuse. Vers la fin de février, la dépression est telle que je songe à faire de nouvelles instances auprès de Rome afin d'obtenir la permission de prendre définitivement ma retraite. Encore quelques jours d'hésitation, et je me décide enfin à prendre la plume, lorsque me parvient d'Ottawa un pli recommandé.

Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique, avec ses remerciements émus pour mon « long apostolat dans les missions les plus difficiles du monde », me communiquait la réponse au long rapport de septembre précédent, transmis au Saint-Siège.

Voici la traduction française de la lettre de Son Eminence le Cardinal Fumasoni Biondi, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande :

Par voie aérienne
Rome, 12 janvier 1943

Excellentissime Seigneur,

« Par Son Excellence le Délégué Apostolique du Canada, la Sacrée Congrégation de la Propagande fut informée de votre état de santé qui, après cinquante années d'apostolat missionnaire dans les missions les plus rudes du monde, se trouve très affaiblie, et de votre demande de passer à Son Excellence votre Coadjuteur l'administration de votre vicariat apostolique.

« La Sacrée Congrégation prit votre requête en sérieuse considération et, tout étant bien pesé, fut d'avis de la référer à Sa Sainteté PIE XII ; ce qui fut fait dans l'audience du 7 de ce mois.

« Sa Sainteté s'est plu à relever les mérites missionnaires de Votre Excellence Révérendissime et en fit bien des éloges, se rappelant, à l'occasion, les signes de bienveillance particulière que ces mêmes mérites vous ont naguère obtenus de la part du Saint-Siège. Mais comme la maladie et l'âge passablement avancé ont bien diminué vos forces, il a daigné volontiers se rendre à votre désir et accepter votre démission, accordant à votre Excellence bien affectueusement, une Bénédiction Apostolique toute spéciale.

« En conséquence, vous pourrez, quand vous le jugerez opportun, remettre à Son Excellence votre Coadjuteur, l'administration du Vicariat Apostolique que jusqu'ici vous avez dirigé. Notre Sacrée Congrégation, également, tient à vous dire hautement sa reconnaissance et son admiration pour toutes les fatigues que vous avez supportées, tant comme missionnaire que comme Vicaire Apostolique pendant les quarante ans que vous avez passés à la tête de vos Missions, et pour les œuvres que vous avez commencées et accomplies pour le bien des âmes. De tout cœur, elle vous souhaite les récompenses supérieures du Dieu Tout-Puissant et pour le temps et pour l'éternité.

« Je profite de l'occasion pour vous exprimer toute ma bienveillance, heureux de me dire Excellence Révérendissime,

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

P. Card. Fumasoni Biondi, Præf.,
Celsus Constantini,
secretarius.

Cette décision du Pape, pourtant si paternelle et si empreinte de délicatesse, me produit l'effet d'un coup de massue. Trois jours, j'ai peine à me rendre à la réalité de ma mise en retraite. Cette mise à la retraite, je l'avais pourtant sollicitée ! Mais n'avais-je pas été victime de mon imagination dans l'exposé des motifs ? Enfin, de tout cœur je dis mon FIAT et, par télégramme, j'invite Monseigneur Trocellier à venir me voir le plus tôt possible.

Une circulaire datée du 6 avril 1943 porte à mes missionnaires le résultat de notre entretien. En voici quelques extraits :

« En ce 41ème anniversaire de ma consécration épiscopale, je viens vous annoncer, non sans un profond déchirement de cœur, que je ne suis plus votre vicaire apostolique. Aujourd'hui même, avec l'autorisation du Saint-Siège, Son Excellence Mgr Joseph Trocellier, qui, depuis trois ans, remplissait avec tant de dévouement et à la satisfaction générale les fonctions de Coadjuteur, prend officiellement charge du vicariat du Mackenzie avec la plénitude des pouvoirs pour l'administrer sous sa responsabilité personnelle. Que Dieu lui soit en aide et le conserve de longues années à votre affection filiale !

« Voilà trois ans que mon pauvre système nerveux est plus ou moins en grève et ne me permet plus de remplir ma charge d'une manière satisfaisante. Vains ont été mes efforts pour le remettre d'aplomb et le tonifier. De plus, l'arrivée d'une multitude d'étrangers, qui viennent exploiter les richesses du Nord, fait surgir de nouveaux problèmes un peu partout. L'administration du vicariat se complique en conséquence. Vraiment, je ne me sens plus la force, ni physique ni morale, de garder la direction du vicariat et de faire face convenablement aux obligations qu'elle comporte.

« Ce n'est certes point sans une profonde émotion, que je vois se rompre les liens si doux qui nous ont unis pendant quarante ans !... A nous de ne point les laisser se rompre complètement ! Nous continuerons à nous aimer comme nous nous sommes aimés jusqu'ici, sans défaillance. Si, dans votre piété filiale, vous croyez me devoir quelque reconnaissance, je puis vous assurer que je ne perdrai jamais de vue ma dette envers vous, pour votre zèle vraiment oblat parmi mes ouailles, votre dévouement et votre charité envers mon humble personne ainsi que pour votre généreuse et inlassable collaboration dans la fondation et le développement de nos belles œuvres...

« Que le Sacré-Cœur, que je continuerai de prier tous les jours pour vous, daigne vous récompenser avec toute la munificence de son amour et féconder, à la pleine mesure de ses propres désirs, votre zèle à le faire toujours mieux connaître et mieux aimer « *usque ad extremum terræ* ».

Terminons ce trop long récit par la pensée suivante que m'exprimait un de mes meilleurs missionnaires au pays des Esquimaux. Le R.P. Roger Buliard, fondateur de notre mission du Christ-Roi sur la terre de Victoria, m'écrivait à l'occasion de ma mise à la retraite : « La mission du Christ-Roi est votre benjamine. Le bon Dieu ne vous a pas permis d'exécuter d'autres plans que vous aviez projetés. Comme s'Il voulait que cette mission restât votre *Nunc dimittis...*, une fois que vous aviez réalisé les désirs du Maître et des Souverains Pontifes, qui vous appelaient à porter la croix aux extrémités du monde. Ayant atteint le bout, pouviez-vous aller plus loin ? N'aviez-vous pas réalisé pleinement votre devise : *Peregrinari pro Christo ?*

Le cher Père avait raison. Après avoir, par obéissance

au Vicaire Apostolique et grâce au zèle de mes missionnaires, réussi à fonder une mission, à élever un tabernacle, si modeste soit-il, au bout du « pays des neiges » habitables, au nord du vicariat du Mackenzie, ne suis-je pas autorisé à proclamer ma joie et ma reconnaissance en entonnant mon *Nunc dimittis ?*

C'est fait !...

APPENDICE

Saint Joseph et les missions du Mackenzie.

La reconnaissance me fait un devoir de clore cet ouvrage par un chapitre spécial pour montrer aux lecteurs que, si les missions du Mackenzie ont prospéré et se sont développées comme l'ont exposé nos trois volumes, c'est grâce à l'assistance aussi généreuse que fidèle du bon saint Joseph.

Disons tout de suite que, pendant mes 41 ans d'épiscopat, le saint Patriarche a pourvu à tous nos besoins. Il m'est doux de proclamer que, grâce à lui, jamais aucun souci financier sérieux n'est venu longtemps entraver le développement de nos œuvres.

Durant ce laps de temps, quatre écoles-pensionnats ont été fondées ou reconstruites avec un nombre chaque fois croissant de commodités modernes. Nous avons bâti six hôpitaux d'une capacité totale d'environ 200 lits ; aussi une dizaine d'églises et une vingtaine de missions nouvelles ou complètement remises à neuf.

Je dois ajouter qu'une demi-douzaine de bateaux d'une force variant de 30 à 120 chevaux-vapeur ont été achetés pour pourvoir à l'approvisionnement général ou à la bonne marche des travaux particuliers à chacune des missions les plus importantes.

Et le vicariat, loin d'avoir contracté de dettes, s'est assuré des ressources régulières pour ses écoles et ses

hôpitaux désormais subventionnés par le gouvernement ; il a aussi des fermes prospères. Il peut ainsi envisager l'avenir sans trop d'appréhensions, tant que les œuvres de la Propagation de la Foi pourront lui continuer leur allocation annuelle.

A Saint-Albert, le jour de mon sacre, après la lecture des bulles de Rome et l'examen canonique auquel est soumis publiquement tout évêque-élu, je dus, suivant le cérémonial, me prosterner sur les dalles — ou plutôt sur le simple plancher en bois peint — du sanctuaire de la cathédrale d'alors, pendant que clergé et fidèles, par le chant des litanies des Saints, appelaient sur moi la miséricorde et l'assistance divines.

Moment solennel et impressionnant !...

Ce prosternement du futur évêque lui rappelle son indignité, son impuissance en face d'un ministère que trouveraient redoutable même des épaules angéliques — *angelicis humeris formidandum.*

C'est le temps des pensées profondes, des supplications ardentes !...

Quand je me relevai, le contrat suivant avait été conclu avec saint Joseph : le fidèle pourvoyeur de la sainte Famille acceptait de m'assurer, au fur et à mesure, les ressources matérielles dont j'aurais besoin pour le maintien et le développement de nos missions ainsi que pour la fondation des œuvres multiples qui s'imposaient.

Respect humain ou non, tendre la main m'a toujours répugné profondément. Par ailleurs, aucune illusion n'était permise devant l'ampleur de la tâche qui m'était assignée : il s'agissait, dans un pays dépourvu de ressources, de développer et d'organiser un immense vicariat encore dans les langes. Tout mon temps serait requis. Toute mon activité aussi. J'y emploierais tout mon temps et toute mon activité.

La suite de ce chapitre dira avec quelle fidélité et quelle générosité saint Joseph a rempli sa part du contrat. Abandonnons à la miséricorde divine le soin de juger dans quelle mesure mon inexpérience et mes insuffisances ont permis à ma bonne volonté de tenir ma promesse. Mieux vaut redire tout de suite avec le psalmiste : « Pas à nous, Seigneur, mais à Vous toute gloire. — *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam.* »

Maintes fois saint Joseph nous est merveilleusement venu en aide quand les vivres manquaient dans l'une ou l'autre de nos missions. C'est cependant notre école fondée sous son patronage, au Fort Résolution, qui reçut les plus éclatants témoignages de sa sollicitude paternelle. Et cela dès le premier hiver de sa fondation ; fondation qui, par suite de mon inexpérience, faillit tourner au tragique.

Sans réfléchir aux conditions bien différentes en l'occurrence, je m'étais contenté de fournir une allocation légèrement supérieure à celle qui suffisait à approvisionner du nécessaire notre école de la Providence, en aliments, vêtements, instruments de travail, etc. A Résolution, le personnel se composait de 2 Pères, 2 Frères, 5 Religieuses et 25 enfants. A la Providence, personnel et enfants étant considérablement plus nombreux, je croyais avoir fait acte de générosité en ajoutant quelques dizaines de dollars. Or bien différentes étaient les circonstances !

La mission de la Providence avait une assez grande ferme qui assurait une bonne provision de légumes variés, des pommes de terre — 700 ou 800 sacs — de l'orge pour la soupe quotidienne, du lait, du beurre, quelques viandes de boucherie. Sans compter une pêche qui fournissait assez régulièrement les 15,000 ou 20,000 poissons nécessaires pour le personnel et les chiens.

A St-Joseph de Résolution, rien ou à peu près rien

de tout cela : un seul petit jardin de quelques centaines de pieds carrés ; pas d'animaux ; pêche très précaire, à laquelle du reste les travaux de construction n'avaient pas permis à nos bons frères de consacrer assez de temps, etc.

Dès mon arrivée, en février, le bon père Dupire, dont l'expérience n'avait point vu d'un très bon œil la fondation d'une école venant troubler sa solitude, compliquer sa vie tranquille, multiplier ses soucis, etc., vint m'exposer l'état de son garde-manger : seulement quelques sacs de farine, quelques livres de lard, le peu de provisions reçues de l'extérieur presque épuisé, seulement 400 petits poissons en réserve et juste assez de pommes de terre pour la semence !... Impossible de rien recevoir avant la fin de juin... 25 enfants à nourrir, sans compter le personnel et les chiens de la mission.

« Je vous le disais bien, Monseigneur, avance timidement le pauvre Père, le Fort Résolution n'est point un endroit propice pour le maintien d'une école. Les ressources locales resteront toujours très aléatoires. »

Le dimanche suivant, j'expose la situation à nos bons Montagnais et Métis : « Vous étiez heureux, ajoutai-je, de voir nos bonnes Sœurs Grises venir s'installer au milieu de vous.

« Vous êtes heureux de les voir avec tout leur dévouement, prendre soin de vos enfants et soulager vos malades. Vous ne les laisserez pas souffrir de la faim, non plus que les enfants. Partez tous à la chasse et tout de suite. Nous allons prier saint Joseph d'envoyer, à bonne portée de vos carabines, tout le gros gibier dont nous avons un urgent besoin. »

Avant la fin du mois, les chasseurs étaient de retour. Peu après, onze beaux orignaux, d'une moyenne de 300 à 400 livres, étaient rendus dans le hangar de la mission.

La vie de nos enfants et du personnel était assurée.

*
* *

Avec sa plume alerte, le R.P. Duchaussois, O.M.I., dans son beau livre *Aux Glaces Polaires,* raconte comment la mission, menacée de famine une seconde fois, fut miraculeusement secourue en réponse aux supplications ardentes de nos enfants et de nos deux communautés.

Le père Duport, dont la foi n'avait d'égale que son dévouement à prêcher le Sacré-Cœur, avait engagé deux chasseurs en leur disant :

« Allez dans telle direction sur le grand lac. Il nous faut 100 caribous, pas un de moins. A trois jours de distance au plus. »

« Mais, mon Père, de répondre les chasseurs, les Indiens disent n'avoir vu aucune piste dans cette direction. Les caribous ne sont signalés qu'à l'ouest, à près de 200 milles. »

« Allez, vous dis-je, réplique le Père, sans hésitation. Il nous faut 100 caribous. Saint Joseph vous les donnera. Nous allons prier. »

Trois jours plus tard, vers midi, les chasseurs, au détour d'une pointe sur laquelle ils prennent leur repas, voient tout d'un coup une grosse bande de caribous s'avancer vers eux... Vite, chacun prend sa carabine et son sac de cartouches... Le soir, les corps de cent trois caribous bien comptés gisent sur la glace du lac.

*
* *

La mission St-Joseph et son pensionnat ne manquèrent jamais du nécessaire. Nos autres missions non plus.

Voici la plus récente intervention de notre fidèle pour-

voyeur. Le 24 février 1945, je reçois du R.P. Riou, successeur du regretté père Duport, une lettre me rapportant le fait suivant, comme un épisode ordinaire. Par suite d'une très grande sécheresse, le petit jardin de la première année, devenu grande ferme, n'a à peu près rien donné en fait de récolte. Pas même assez de patates pour la prochaine semence ! Il faudrait aller à quelque cent milles pour s'en procurer. Pour comble de malheur, très maigre pêche à l'automne et, l'hiver ayant tardé à se faire sentir, le « poisson à la pente », resté trop longtemps exposé à un soleil trop chaud, est à moitié pourri!...

Un puissant S.O.S. a été lancé sur les ondes du ciel.

Toujours à l'écoute, saint Joseph a répondu immédiatement. Notre bon frère Pétrin, avec son dévouement à toute épreuve, est parti à la chasse, accompagné d'un Métis. « Le tracteur nous est arrivé hier, continue le Père, avec environ 8,000 livres de viande de caribou. Environ 2,000 livres étaient déjà rendues ici. En plus, le Gouvernement nous a donné près de quatre tonnes de viande de buffalo. »

*

* *

Comme je l'ai mentionné en son temps, lorsque je pris charge du vicariat du Mackenzie, nous n'avions qu'une école-pensionnat : celle de la Providence, avec une quarantaine d'enfants, orphelins pour la plupart. Nous ne recevions du Gouvernement qu'une simple allocation de $400.00 par année, ce qui constituait une contribution d'un dollar par mois, par enfant, pour le logement, la nourriture, le vêtement, le lavage et le chauffage.

En vain, Monseigneur Grouard s'était-il directement adressé à Sir Wilfrid Laurier, dans l'espoir d'en obtenir une augmentation.

Mes premières démarches se heurtèrent à la même insouciance. « Le Mackenzie est un champ de missions. C'est à l'Eglise de pourvoir aux besoins des missions », m'avait-on répondu au bureau des Affaires Indiennes.

De guerre lasse, je priai saint Joseph d'intervenir...

La première intervention nous obtint une augmentation de $1,400.00, soit un total de $1,800.00 au lieu de $400.00. Peu après, la contribution de $1,800.00 fut élevée à $3,600.00 : ce qui devenait plus raisonnable.

Dans la suite, j'eus à faire valoir les droits des Indiens à des écoles convenables pour leurs enfants, à des hôpitaux pour leurs malades, à des règlements protégeant leurs droits de chasse, sans compter mes interventions dans l'intérêt général... Chaque fois, je me suis assuré la collaboration de saint Joseph : à lui le crédit pour les résultats obtenus, parfois « *unguibus et rostro* ». (Du bec et des griffes)

Je ne citerai qu'un des cas les plus typiques. Il se produisit au sujet de notre école-pensionnat de Providence.

Cette école date de 1867, année de la Confédération dont on célébrait justement en 1917 le cinquantenaire. La pauvre école tombait en ruines. Du reste, elle devenait trop petite.

Le Surintendant Général se laissa toucher. Pendant 50 ans, nous n'avions jamais reçu le moindre subside pour l'entretien des bâtisses, pas plus que pour la construction première. Il nous fallait une école pouvant recevoir une centaine d'enfants.

Grâce à notre scierie de Résolution et au travail de notre personnel, nous estimions pouvoir la construire, sur un plan moderne, fourni par l'architecte du Gouvernement, pour une somme de $60,000.00 Le Surintendant Général consentit aimablement à prendre la moitié des

frais à sa charge, soit $30,000.00. C'était un acte de générosité auquel nous n'étions pas habitués. Aussi fut-il d'autant plus apprécié.

Comme il arrive souvent quand on se lance dans la construction, même avec des architectes plus habiles qu'un simple vicaire apostolique, il se trouva que les dépenses dépassèrent nos prévisions !

Afin d'assurer plus de commodités et de diminuer les risques d'incendie, j'avais décidé de faire installer un système de chauffage à la vapeur. C'était le premier du genre dans tout le Nord.

Or, dans l'évaluation, je n'avais pas tenu compte des frais de transport — alors encore très élevés — ni du déplacement et du salaire des experts dans le métier. Il nous manquait la somme rondelette de $5,000.00.

« Impossible de vous l'accorder... », m'avait-on répondu d'Ottawa.

Je me rendis dans la Capitale. Le sous-ministre, M. W. Corry, me montra la réponse définitive du Surintendant Général.

« Une fois qu'il a dit : non, ajoute M. Corry, personne ne le fera revenir sur sa décision. »

— On peut toujours essayer... », lui répliquai-je en pensant à saint Joseph et en le priant de s'en mêler.

Le lendemain, à l'heure convenue, je suis au rendez-vous, au Parlement.

Le huissier, qui a pris ma carte, revient au bout de quelques instants. Monsieur le Ministre me prie d'attendre : il me recevra aussitôt achevée la discussion en cours. Il s'agit d'un grand débat en faveur de l'achat, par le Gouvernement, de la ligne de chemin de fer « Mackenzie and Mann », afin de prévenir une faillite.

Je monte dans une des galeries et j'ai le plaisir d'assister à une joute des plus intéressantes. J'admire la promp-

titude et l'à-propos des réponses du Ministre à son adversaire. Ce dernier, d'une culture manifestement inférieure, s'entête à répliquer trois ou quatre fois de suite, qu'il ne comprend pas la réponse de l'Honorable Ministre à une objection qui ne brille pas par sa clarté ni par sa précision.

De guerre lasse, l'Honorable Meighen, puisqu'il s'agit bien de lui, se contente de lui répliquer :

« A chacune de mes explications, mon Honorable ami ne cesse de répondre qu'il ne comprend pas ce que je veux dire. Qu'il me permette de lui répondre que moi non plus, je ne comprends pas ce qu'il veut savoir. Nous sommes donc quittes. Nous resterons bons amis... »

Le Ministre a mis les rieurs de son côté. Il a gagné son point, aux applaudissements de tous.

J'arrive à la porte de la Chambre au moment où il en sort. Il s'empresse de me faire ses excuses. Et moi, de lui dire mon plaisir d'avoir assisté à la discussion et d'avoir pu constater avec quelle maîtrise, avec quelle finesse il a *assis* son adversaire ! Il sourit à mon compliment, dont la spontanéité ne lui échappe point. Nous entrons dans son bureau et, sans plus tarder, je lui explique mon cas aussi objectivement que possible...

Sans demander d'autres explications, il me dit avec obligeance :

« Jamais votre affaire ne m'a été exposée sous ce jour. Vous avez droit à ces $5,000.00. Vous les aurez... »

Et il prend une note...

L'entretien n'avait pas duré plus de cinq minutes. Le lendemain, le chèque m'était remis !

Ce qui montre que saint Joseph peut faire changer d'idée un politicien entêté, fût-il Ministre !

*
* *

Dans un chapitre précédent, j'ai raconté comment le cher Pape Pie XI voulut bien, par un don de $10,000.00, m'aider à faire construire le bateau dont nous avions absolument besoin pour assurer, en même temps que l'indépendance de nos mouvements sur l'océan Arctique, l'approvisionnement de nos missions esquimaudes, bateau que j'étais simplement allé lui demander l'autorisation de faire construire. Je ne reviens pas sur ce fait, sinon pour dire que saint Joseph nous a donné cette fois une nouvelle preuve de sa puissance et montré qu'il a ses entrées libres jusqu'au Vatican.

J'ai raconté aussi en détail, au cours de ces pages, ce que je crois être l'intervention la plus extraordinaire du céleste Procureur de nos Missions du Mackenzie. Je veux parler de la rencontre, à Victoria, à l'hiver 1942, de cette providentielle bienfaitrice qui devait nous donner la plus belle école indienne du vicariat, celle des Saints-Anges de Chipewyan. Une fois de plus le saint Patriarche nous venait en aide, au fort de la crise financière provoquée par la guerre, et nous secourait à une heure humainement désespérée.

La même bienfaitrice, voulant sans doute se consoler de n'avoir jamais eu occasion de rien faire pour nous, nous a fourni aussi les moyens d'acheter un remorqueur de 120 chevaux qui assure l'approvisionnement annuel de nos missions.

On le voit, ce n'est pas en vain que pendant mes 42 ans d'épiscopat, nous avons mis toute notre confiance en saint Joseph. Jamais nous n'avons été déçus !

Que le lecteur veuille bien nous aider à remercier le grand Saint.

Ne convenait-il pas, en tout cas, en terminant ce troisième volume, de faire hommage de ces quelques lignes au grand patriarche saint Joseph ?

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 9

I. — Nos ermites du Barren Land — Le Traité avec les Indigènes — Les Territoires s'organisent 13

II. — Tournée de recrutement dans Québec — Visite des missions — Comment le Père Fouquet « démarie » — La découverte des restes du père Frapsauce — A Fort Ræ 25

III. — Aklavik et la conversion des Esquimaux — Régime de vie des habitants du Barren Land — Aux pieds du Saint-Père — L'épreuve m'attend en France 39

IV. — Fondation de la mission d'Aklavik — Tracas du frère Beckschæfer — Le père Trocellier directeur — Arrivée des Sœurs Grises — Démêlés avec le Gouvernement 55

V. — Décoration à Mgr Grouard — Une cure de repos complet — Voyage en Palestine — Quelques nouvelles du Nord — Au Mackenzie... par Ceylan ! — Jubilé d'argent du Vicariat .. 81

VI. — Ah ! ces chiens du Nord ! — Le père Fallaize explore l'océan Glacial — L'Athabaska rattaché au Mackenzie — Abandon de la ferme de St-Bruno — Visite du Vicariat 107

VII. — En route vers Coppermine — Démarches peu galantes des adversaires — Le diable s'en mêle sur l'océan Arctique — Comment on fonde Letty Harbour — Le père Fallaize perdu... et retrouvé 131

VIII. — Premier voyage en avion — Dernier voyage mouvementé en esquif — L'épreuve du père Binamé — Fondation de Coppermine — Le père Lécuyer se noie — Départ pour Rome .. 149

IX. — Visite à Rome — Royal cadeau du Saint-Père — Nouvelles de nos missions arctiques — Retour au Mackenzie — Incendie de l'hôpital de Simpson 168
X. — Voyage à Ottawa — Vente de l'Immaculata — Projet d'hôpital à Chipewyan — Visite de nouvelles chrétientés — Le père Fallaize coadjuteur 188
XI. — Fondation imprévue d'une paroisse — Sacre de Mgr Turquetil — Nouvelle visite des missions — Voyage à Rome — Visite en Pologne — Retour au Mackenzie 209
XII. — Une opération à Edmonton — Visite du consul de France — Tournée dans les missions du sud — Ordination du père Mercredi — Visite du T.R.P. Labouré 230
XIII. — Nomination et sacre de Mgr Coudert — Premières démarches pour un service d'aviation — Première visite des missions par avion — Sauvetage de Mgr Fallaize 253
XIV. — Achat d'un nouvel avion — En panne sur la côte Arctique — Les réconfortantes rencontres — A Rome — Le calice du Saint-Père — Sacre de Mgr Clabaut 277
XV. — Le Sancta Maria II — Au secours d'affamés — Commission d'étude à Yellowknife — Coup d'œil sur nos hôpitaux — Congrès eucharistique de Québec — L'abbé Poncet 298
XVI. — Chapitre général à Rome — Mort de Pie XI — Démission de Mgr Fallaize — Election de Pie XII — Visite de S.E. Mgr le Délégué au Grand Nord — Périple aérien de 18,000 milles — Archevêque de Garella 316
XVII. — Nouvelles misères — Pénible voyage du père Binamé — Dernière envolée du Bellanca — Sacre de Mgr Trocellier 344
XVIII. — En repos sur la Côte — Rencontre providentielle — Nouveau bateau — Visite du T.R.P. Desnoyers — Ma démission — Mgr Trocellier vicaire apostolique 366
Appendice. — Saint Joseph et les missions du Mackenzie 389

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

CINQUANTE ANS AU PAYS DES NEIGES

Mgr Gabriel BREYNAT, o.m.i.

I — Chez les Mangeurs de caribou

Mgr Breynat a passé cinquante ans dans l'extrême nord canadien et nous invite à le suivre dans ses longs et périlleux voyages à travers ces contrées lointaines. On aimera connaître la vie héroïque que de vaillants missionnaires mènent encore dans ces régions désolées au milieu d'un peuple aux moeurs rudes et peu ouvert aux beautés du christianisme.

350 pages, 72 photographies : $1.50 (par la poste : $1.65)

II — Voyageur du Christ

Le deuxième volume de la série. L'épopée missionnaire des Oblats dans le Grand Nord se continue. Des péripéties inédites plus captivantes qu'un roman d'aventure. De la vraie vie ardente où les anecdotes crépitent sans interruption.

374 pages, 35 illustrations : $1.50 (par la poste : $1.65)

OUVRAGES DE

S. E. LE CARD. J.-M.-R. VILLENEUVE, o.m.i.

LES SACREMENTS EN GÉNÉRAL

L'exposé des sacrements en général a l'avantage de montrer l'analogie qui unit les divers sacrements, l'unité du système sacramentaire dans la théologie catholique, malgré la variété des éléments qui servent, selon la formule reçue, de canaux à la grâce. L'étude en devient pour des esprits sérieux et pieux d'un intérêt singulier.

116 pages : $0.50 (par la poste : $0.55)

LE BAPTÊME

Série d'instructions sur la grâce baptismale, les éléments et les conditions du baptême selon la théologie et le droit canon, les rites du baptême et l'explication des textes liturgiques. A méditer la sacramentalité du baptême, les fidèles ne peuvent qu'être émus de tant de sublimité enveloppée par tant de simplicité.

248 pages : $1.25 (par la poste : $1.35)

LA CONFIRMATION

Cet ouvrage traite des rites de la Confirmation, de la nature de ce sacrement, du ministre et du sujet, enfin de ses effets i.e. du caractère chrismal et de la grâce confirmative qui résulte de la plénitude des dons du Saint-Esprit.

112 pages : $0.45 (par la poste : $0.50)

LE SACREMENT DE L'ORDRE

On trouvera ici diverses considérations propres à faire admirer et désirer la sublimité du sacerdoce. A cet égard, nous croyons cet ouvrage d'intérêt spécial pour les éducateurs et pour les jeunes, en particulier pour les jeunes des Séminaires, souvent trop peu instruits, de la nature véritable des saints Ordres et des obligations sacerdotales.

102 pages : $0.45 (par la poste : $0.50)

Imprimé au Canada — Printed in Canada